FERDINAND DENIS

ISMAEL
BEN KAÏZAR

1 - 2 - 3

ISMAEL

BEN KAÏZAR.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DU COLOMBIER, N° 30.

ISMAEL BEN KAÏZAR,

OU LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE.

ROMAN HISTORIQUE,

Par Ferdinand Denis.

> Muy rebuelta esta Granada
> En armas y fuego ardiendo.
>
> ROMANCERO GENERAL

> Ainsi a dit l'Eterne, qui a dressé un chemin dans la mer et un sentier parmi les eaux impétueuses.
>
> ESAÏE.

> Quoiqu'ils soient depuis long-temps au milieu de nous, ils conservent l'idée que je suis descendu des Cieux, et ils le publient partout où nous abordons.
>
> CHRISTOPHE COLOMB

TOME PREMIER.

SECONDE ÉDITION.

Paris,

CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE

DE SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR LE DUC DE BORDEAUX,

RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M DCCC XXIX.

AVANT-PROPOS.

Mon intention n'est pas d'expliquer longuement pourquoi j'ai adopté un sujet qui a été si souvent traité : nous sommes dans un temps où les vieux sujets rajeunissent. Il m'importait seulement de prévenir le lecteur que ce n'était pas l'ouvrage de M. Washington-Irving qui avait fait naître l'idée de celui-ci. Il y a long-temps que j'avais puisé aux mêmes sources que lui, avec l'intention de peindre, dans le récit d'un grand évènement, ce qui ne pouvait pas être retracé par l'historien; car le roman de nos jours a sa mission comme l'histoire a la sienne :

elle est presque aussi complète et presque aussi belle.

Las Casas, Oviedo, Pierre Martyr, Benzoni, Herrera, Charlevoix, Bossi, Sportono, Muños, et d'autres auteurs que n'a pas consultés l'écrivain américain, tels que Thevet, Valverde, Moreau de Saint-Méry, Rochefort, le Père Dutertre, Du Montel, Pelleprat, Bryan Edwards ; tous ces écrivains, plus ou moins consciencieux, plus ou moins dominés par l'esprit de leur siècle et de leur pays, renfermaient depuis longues années, sur la découverte du Nouveau Monde ou sur les anciens habitans d'Haïti et des îles voisines, des faits ignorés, des couleurs vives et animées que négligeaient l'historien et, ce qui est plus fâcheux encore, le poète.

Il faut avouer qu'à tous ces faits il est venu s'en joindre d'autres plus

précieux que tous ceux que j'ai cités, et parfaitement inconnus jusqu'à ce jour, ce sont ceux qui ont été donnés par M. de Navarrete : c'est ce savant, à coup sûr, qui nous a fourni les renseignemens les plus vrais et les plus curieux sur Colomb, puisque ce sont les écrits de Colomb lui-même ou ceux de ses contemporains.

C'est là que l'on voit comment il mit « à gagner le Nouveau Monde au- » tant d'ardeur qu'il en eût mis à ga- » gner le Paradis » ; c'est là qu'on le voit mu, avant toute chose, par une pensée forte comme lui - même ; c'est encore là qu'on peut acquérir la certitude que ce sublime rêveur voulait aller planter l'étendard de Castille sur le saint Sépulcre, après avoir découvert le Cathai, ou, si on l'aime mieux, la Chine. Et ne nous étonnons pas qu'avec de telles idées il ait été

quelquefois grand poète dans ses expressions : c'est un homme à la manière du Dante, mais agissant au lieu d'écrire. Il est même peut-être bon de le rappeler : un de nos vieux voyageurs français, Thevet, qui avait eu occasion de causer avec des marins faisant partie de ses expéditions, Thevet dit que l'Amiral n'était pas très *expérimenté aux choses de marine.*

M. de Navarrete, en continuant ses belles publications, rend un service immense non seulement aux historiens, mais, ce qui flattera certainement moins sa sévère érudition, il en rend un bien réel aux poètes et aux romanciers. N'est-ce point une chose merveilleuse que de voir ces temps, qui sont presque devenus héroïques pour nous, reprendre toute leur âpre énergie, leur grandeur dans le fanatisme, leur grâce forte et che-

valeresque? C'est ce qui arrive quand on laisse enfin parler les acteurs d'un grand drame, qu'on a forcés à se taire pendant plus de trois cents ans.

Si, en essayant de peindre la découverte du Nouveau Monde, on ne s'était senti frappé que de la grande pensée et du grand résultat, on aurait vu d'une manière bien incomplète un tel sujet.

La première pensée de Colomb fut presque une erreur, et cependant ce fut réellement la cause de sa découverte: il s'était imaginé que l'Inde se prolongeait à l'Est plus qu'elle ne s'étend véritablement dans cette direction, son intention était toujours d'aller aborder aux villes pompeuses décrites par Marco-Polo. Il cherche toujours le grand Khan de Tartarie en Amérique; et, bien mieux, quand il est arrivé à l'embouchure de l'Orénoque, il croit

être parvenu au Paradis terrestre. Des voix mystérieuses et divines lui parlent dans l'adversité. Au milieu de tout cela, c'est le plus grand homme de deux grands siècles, seulement il faut le voir comme il était et non comme un homme de notre temps.

L'époque où paraît Colomb est grande comme lui-même; elle offre tous les genres de poésie. Grenade, cette ville de pompe et de chevalerie, fait un dernier effort pour conserver son antique gloire, et elle tombe sous quelques coups de lance... Les barrières de l'Océan étant rompues, selon les expressions de Colomb lui-même, deux peuples sauvages apparaissent, différens de mœurs et de caractère; l'un est doux, poétique, amant du plaisir, facile à subjuguer comme les peuplades qu'on a récemment découvertes dans la mer du Sud: ce sont

les habitans d'Haïti, qui ont complètement disparu de la terre; l'autre est indomptable, rusé, féroce : c'est le peuple de Caniba, ce sont ces terribles Caraïbes des îles, anéantis un peu plus tard que les innocens insulaires de Saint-Domingue. Quelquefois ces deux peuples se confondent quand l'un subjugue l'autre; ils sont également poétiques, la nature qui les environne l'est comme eux. Je l'ai admirée sur le continent américain, mais sans jamais pouvoir peindre sa magnificence et sa beauté!

Je n'ai pu choisir que quelques personnages de ce grand drame, que devait dominer un seul homme; mais aucune époque ne présente une telle variété de caractères. La gracieuse noblesse d'Isabelle, l'exaltation ferme de Colomb, le dévouement sublime de Las Casas, sont les lumières d'un

tableau où le sang ne cesse de couler, que ce soit dans l'ancien ou dans le Nouveau Monde.

Je rappellerai ici que la fiction n'aurait peut-être pas été si loin que la vérité : l'amour d'une Indienne pour un Européen a pu être l'amour d'une mortelle pour un Dieu. Les témoignages de ce fait ne manquent pas ; et Colomb lui-même nous répète qu'il y a déjà long-temps que les Indiens les voient, et qu'ils les prennent toujours pour des êtres descendus du ciel.

ISMAEL BEN KAÏZAR.

CHAPITRE PREMIER.

L'àn 1474.

Il était nuit : un homme méditait dans le silence ; ses regards se portaient tour à tour vers le ciel et sur des livres épars devant lui. Après un moment de réflexion profonde, il dit : Marco-Polo a raison, l'Inde doit s'étendre à l'est. Et il regarda encore les étoiles qui brillaient au firmament, comme s'il leur eût demandé un grand secret. Tout-à-coup le compas qu'il tenait s'échappa de ses mains ; il s'écria : Oui, la terre est plus grande que

ne le dit Ptolémée... Cet homme découvrait le Nouveau Monde.

Ceci se passait en 1474, dans une maison de Gênes qui s'élevait humblement près des palais de marbre, où un luxe inconnu dans le reste de l'Europe attestait le commerce que cette ville faisait avec les contrées les plus reculées de l'Orient. Cette maison semblait presque une masure; celui qui l'occupait avec son père était pauvre; c'était Colomb, revenu depuis peu de la Grèce. Il avait placé le cabinet où il aimait à se livrer à ses méditations à l'étage le plus élevé, dans un endroit découvert. De là il pouvait contempler à son gré le ciel, les grands édifices de Gênes et la mer.

Quelques peintures du Cimabué ornaient ce lieu de travail. On voyait épars sur des tablettes, Dante, Ptolémée, Platon, Marco-Polo, Rubruquis; placé dans un coin et comme gardien du séjour de la science,

un crocodile, apporté des bords du Nil, ouvrait sa gueule béante et laissait voir une effroyable rangée de dents. Près de lui, un énorme pélican étendait ses ailes immobiles. L'artisan industrieux qui l'avait empaillé lui avait donné cette attitude poétique où l'oiseau se perce le sein pour nourrir ses petits, emblème qu'on affectionnait alors. Mais ce qui frappait surtout les regards dans cette enceinte, c'était une carte immense que Colomb avait dessinée lui-même, d'après le système de Saïd-Alaïm, et où il avait marqué les découvertes faites récemment par ses compatriotes et par les Portugais. Le monde n'y était pas représenté par une sphère : c'était un demi cercle divisé en plusieurs zones, et sur lequel on voyait figurer des fleuves et des montagnes, qui depuis ont suivi une toute autre direction, inconvénient auquel on est encore sujet de nos jours, et surtout quand il plaît aux géographes de faire des décou-

vertes sans sortir de leur cabinet. Sur cette carte, Madère et les Canaries étaient placées comme les bornes de l'Ancien Monde. Puis, dans un vaste espace vide, on voyait une main noire sortant des eaux, image fantastique que les Arabes employaient souvent, comme pour indiquer que le malin esprit saisissait de sa main puissante ceux qui s'engageaient dans des mers inconnues.

C'était dans ce lieu, faiblement éclairé par une lampe suspendue au plafond, que le pauvre Italien discutait en lui-même une question qui allait changer l'aspect de l'univers.

— Oui, dit-il en s'approchant de la carte où l'Inde et la Chine, qu'on appelait alors le Cathay, étaient figurées très grossièrement, il est impossible qu'il n'y ait pas équilibre dans le monde. L'Inde se prolonge dans ce grand espace vide.

Et il s'assit, puis tomba dans ce repos

morne, silencieux, qui succède aux élans du génie, car il venait de sentir plus intime en lui la pensée qui devait pendant tant d'années, et comme un feu caché, dévorer son âme.

Pendant quelque temps il n'entendit pas plusieurs coups assez fortement répétés qu'on frappait à la porte de son cabinet. Enfin il répondit à la voix qui lui parlait : c'était celle de sa jeune sœur qui lui criait que le souper était depuis long-temps servi, et qu'on l'attendait.

Il descendit dans une salle basse, mal éclairée, où une table avait été dressée pour le repas du soir. On voyait çà et là des outils de cardeur qui n'avaient pas encore été rangés; plusieurs grands sacs remplis de laine étaient appuyés contre les murailles : quelques arquebuses à mèche suspendues au-dessus des fenêtres, deux ou trois cartes de géographie remarquablement dessinées pour l'époque, une fi-

gure de Madone assez bien peinte, décoraient la salle, où étaient réunies en ce moment six personnes de la même famille, qui se disposaient à se mettre à table. On remarquait, assis, dans un grand fauteuil, un vieillard pour lequel tout le monde semblait avoir un profond respect.

— Eh bien! Christophe, dit-il en voyant entrer son fils, tu te fais bien attendre aujourd'hui : as-tu assez rêvé?

— J'ai beaucoup rêvé, mon père, dit celui-ci avec une sorte de préoccupation, et comme s'il répondait plutôt au son des paroles qu'on lui adressait qu'à la question elle-même; et, avant de prendre la place qui lui était destinée, il alla jeter un coup d'œil sur une des cartes qu'on voyait dans la chambre.

Et, en venant s'asseoir, il ajouta : — Oui, j'ai rêvé, et j'aurai long-temps encore à rêver ainsi.

— Et dis-nous, mon bon Christophe, pendant qu'on sert la polenta, qu'est-ce

qui t'a remué le cerveau aujourd'hui, qu'est-ce qui te donne cette figure pensive. Le jeune homme expliqua naïvement quelle était sa pensée, et sur quoi il la fondait.

Un léger sourire parut sur deux ou trois visages; mais le vieillard se contenta de hausser les épaules, et il dit :

— Christophe, mon brave Christophe, ce n'était guère la peine, à moi, pauvre cardeur, de dépenser tant d'argent pour te faire étudier à Pavie, si nous devions voir tant de rêveries sortir de ta pauvre tête. Va, va, mon enfant, mange et inquiète-toi moins de la grandeur de la terre. Puisque tu n'as pu réussir dans tes voyages, il te vaudrait mieux apprendre un bon état, capable de nourrir son homme, que de persévérer dans ton désir de courir le monde. Mais vous avez tous je ne sais quelles idées ici, et il n'y a pas jusqu'à Giacomo qui veut devenir clerc. Et en parlant ainsi, la physionomie du vieillard avait pris quelque

chose de plus gai. Il ajouta en riant : — Christophe, lui, veut les grandes dignités de Gênes ; mais sais-tu bien que tu ne serais pas le premier amiral de la famille? Il y a eu des Colombo... Oh ! nous sommes bien tombés depuis !... La figure du vieillard prit une expression de tristesse et de découragement.... Pas de ces idées, Christophe, pas de ces idées, mon enfant : c'est tenter Dieu.

— Mon père, c'est où sont toutes choses, c'est dans les livres saints que je les trouve.

— Rappelle-toi combien ta mère était tourmentée du caractère inquiet et sérieux que tu montrais dès l'enfance. La pauvre femme ! elle aurait mieux aimé vous voir carder joyeusement de la laine, que de vous entendre, comme des clercs, lisant toujours.

— Les clercs eux-mêmes en savent moins que Christophe, dit Barthélemy, et je ne

vois pas pourquoi, quand les Marco-Polo et les Zeni ont trouvé tant de terres nouvelles, il n'en trouverait pas à son tour? Oh! s'il ne fallait qu'un bras pour exécuter ce que pense sa tête!...

— Des bras et des cœurs, je les ai ici, frères; ce sont des sequins qu'il faut, de l'or, entendez-vous : et si j'en avais, je le donnerais à notre bon père.

— Il en faut beaucoup pour de telles pensées.

— Demande aux rois, Christophe; c'est un projet de roi, mon frère.

— Dites-lui plutôt, enfans, qu'il essaie de dormir paisiblement, reprit le vieillard; ces veilles le tuent. Écoutez, mes fils, je suis las de ma journée, moi; mes vieux bras travaillent, tandis que vos jeunes têtes bouillonnent. Bonsoir, enfans. Dors, Christophe, dors, et ne songe plus à ces folies. En achevant ces mots, le vieillard s'agenouilla devant l'image de la Vierge;

il y pria quelque temps, en s'interrompant plus d'une fois pour regarder ses enfans. Quand sa prière fut achevée, il se retira dans une petite chambre peu éloignée de la salle commune. Colomb prit sa place aux pieds de la Madone; il y pria long-temps et dans un profond recueillement. Ses frères et sa sœur prièrent un moment avec lui, et ils se retirèrent, la jeune fille lui disant :—Bon Christophe, qu'as-tu donc tant à demander à Dieu? Je ne lui ai demandé qu'une chose, moi, c'est que tu sois plus tranquille. Et son vieux père, qui l'entendait demeurer si long-temps en oraison, lui criait : — Va dormir, Christophe, va dormir, mon enfant.

Mais il ne pouvait plus dormir; il lui fallait un monde pour qu'il pût reposer, et quelques jours après il alla demander un peu d'or aux rois.

Pendant bien des années, il erra, et vous allez le revoir.

CHAPITRE II.

Le libraire cosmographe.

A l'extrémité de la belle rue Saint-Géronimo, qui traversait Gênes dans presque toute son étendue, on voyait, vers la fin du quinzième siècle, une maison peu élevée qui contrastait par sa misérable apparence avec les palais de marbre dont elle était entourée. Un astrolabe placé au-dessus de la porte montrait que c'était l'habitation d'un cosmographe, comme on disait alors; et l'image grossièrement façonnée d'une Bible, quelques animaux empaillés apportés de l'Orient, indiquaient qu'on pouvait trouver

dans ce lieu les livres qui traitaient des sciences naissantes, et que leur extrême rareté rendait alors si précieux.

En entrant sous un vestibule tapissé de cartes marines, rangées avec assez peu d'ordre, on pénétrait dans une grande chambre remplie de livres et de manuscrits. Un homme d'un âge peu avancé, mais auquel l'habitude d'une réflexion profonde avait donné une singulière expression de méditation et de préoccupation active, s'occupait à les ranger sur des tablettes. Il prenait des notes en les inscrivant, et répondait de temps à autre à deux vieillards qui consultaient quelques volumes, et qui l'interrogeaient sur leur prix toutes les fois qu'il interrompait son travail. Rien n'annonçait, du reste, que la fortune l'eût favorisé dans ce genre de commerce; ses vêtemens, propres, mais usés, indiquaient au contraire un état voisin de l'indigence. Absorbé par ses pro-

pres pensées, il semblait ne prêter qu'une faible attention à ce que disaient les deux étrangers, qui causaient tous deux avec une extrême chaleur, et il arrivait souvent qu'au lieu de placer sur des tablettes le livre qu'il tenait à la main, il l'ouvrait et en feuilletait rapidement les pages. Une fois il dit : — L'homme inspiré de Dieu ne peut se tromper, la prophétie est claire, Isaïe l'annonce... Puis il ajouta : Tout ceci est bien vague; je consulterai Marin de Tyr. Et il retomba dans une rêverie profonde. Il en fut tiré par une question que lui fit un des graves personnages qui se trouvaient dans le magasin.

— Maître Colomb, combien voulez-vous vendre ce Ptolémée dont les attaches de cuivre sont rompues, et qui semble plus usé encore par le travail que par le temps?

— Seigneur Pazzi, répondit le libraire après avoir examiné quelque temps le vo-

lume avec une sorte d'affection toute paternelle, et en faisant un prompt mouvement, comme s'il eût craint de le voir passer dans les mains de celui qui le lui demandait : Sèigneur Pazzi, je ne puis vendre un Ptolémée de Jacques Angel de Scarpiaria. Et il mit le volume à part parmi d'autres ouvrages rassemblés en désordre, mais vers lesquels il portait de temps à autre un regard de tendresse.

— Maître, lui dit l'autre personnage dont la physionomie enjouée indiquait une sorte de disposition à la raillerie, vous êtes un étrange libraire : tout à l'heure je vous ai demandé le prix de Dante Alighieri, et le volume a passé dans cet énorme monceau de livres, sans que vous ayez songé à me répondre.

— Quand on comprend Dante Alighieri on ne le vend pas, dit froidement le maître du magasin.

— Vous ne ferez pas fortune ainsi.

— Je resterai pauvre, mais je garderai Ptolémée et Alighieri.

En ce moment un troisième interlocuteur vint se mêler à la conversation ; mais Colomb remonta sur son échelle, et continua en silence, tantôt à ranger quelques livres, tantôt à en lire des passages qui semblaient captiver singulièrement son attention.

L'homme qui venait d'entrer n'était pas encore parvenu à l'hiver de la vie ; mais sa figure était pâle, et elle portait l'empreinte d'une vague exaltation plutôt que celle d'une méditation féconde ; cependant on sentait qu'un étrange travail de l'imagination animait ses regards : tantôt ils étaient éteints, tantôt ils brillaient d'une curiosité vive plutôt qu'ardente, et leur expression bizarre s'éteignait tout-à-coup pour faire place à un repos plein de bonhomie. A sa large robe de velours violet, à sa toque fourrée d'hermine, il était aisé

de voir qu'il occupait un rang important dans Gênes, et que c'était un de ces citoyens que dans la république on estimait à l'égal des princes. Les deux personnages qui se trouvaient dans le magasin s'inclinèrent avec une espèce de déférence devant lui; et comme le libraire continuait sa lecture , il écouta quelque temps la conversation de ces deux étrangers : elle roulait sur quelques points littéraires qui, fort embrouillés au quinzième siècle , ne sont guère devenus plus clairs au dix-neuvième. Il s'agissait de la supériorité des anciens sur les modernes; disputes renouvelées souvent alors, et que Dante et Pétrarque alimentaient fréquemment. Le noble Gênois écouta quelque temps, sans beaucoup d'intérêt, cette conversation, et il demanda un Raimond Lulle au marchand, qui cette fois lui présenta le livre sans regret, et une faible rougeur colora les joues pâles du sénateur, comme

s'il eût craint qu'on ne devinât l'intention avec laquelle il avait acheté ce savant à la vie aventureuse, qu'on croyait alors un grand homme, et qui n'est pour nous qu'un rêveur.

Cet homme était tout simplement, comme on en voyait tant alors, un adepte des sciences occultes, lisant beaucoup de livres arabes, et n'en cherchant que le merveilleux, en dédaignant ce qu'il y avait de vrai dans leur science confuse.

— Maître, dit-il en prenant Colomb à part, nous parlions encore hier, deux sénateurs et moi, de vos idées tant soit peu étranges, soit dit sans vous fâcher, sur la grandeur de la terre, et ils sont convenus qu'il pouvait y avoir du bon là-dedans, comme dans mes idées sur le grand-œuvre, si bien connu, quoi qu'on en dise, de Nicolas Flamel et de sa vénérable épouse, de même que votre monde était connu de Platon. Eh! que ne vous adressez-vous au Roi

de Portugal? Malgré tout ce que j'ai pu dire, Gênes décidément rejette vos projets. Allez à Lisbonne, Maître; allez vers le Roi Alphonse : il a de l'argent et des vaisseaux, lui, et il fait sans cesse de nouvelles découvertes le long des côtes d'Afrique.

— Lui! ce Roi sans foi et sans honte! dit Christophe Colomb avec l'expression d'une indignation profonde, amère. Lui, me servir de son or, quand il a voulu me voler! Les barrières de l'Océan ont gardé ma pensée. Il avait mes révélations, mes papiers, ma science enfin; mais la persévérance, qui dompte, qui subjugue, je l'ai gardée; je l'ai gardée pour moi seul, ou pour le monde. Et il appuya sur ces derniers mots avec une tranquille fermeté, tel qu'il appartient de l'avoir au génie, qui tient pour exécuté ce qui est seulement en son âme et en son cœur.

— Il est fou, réellement fou, ce pauvre

Christophe, dit un des premiers interlocuteurs en se penchant vers la personne qui était entrée avec lui. Vous avez donc bien à vous plaindre des Rois? continua-t-il en souriant.

— Des Rois et des Républiques, reprit Colomb. Mais celui qui me favorise n'est pas une puissance de la terre. Et il continua de ranger ses livres et de disposer ses cartes et ses manuscrits de cosmographie de manière à pouvoir en faire une vente générale le lendemain, comme il le déclara aux personnes qui étaient présentes. Les deux premiers arrivés ne tardèrent pas à s'éloigner, en lui promettant de revenir. Le Sénateur resta quelque temps encore : — Écoutez, Maître, lui dit-il, si vous avez un Ebn Irah Mohamed complet, je viendrai voir à combien il montera. Mais dites-moi, vous qui avez tant voyagé, et qui voulez voyager jusqu'à ce que la mer vous manque, ajouta-t-il en souriant, ou

que la main noire de Satan se montre à vos yeux comme sur les cartes d'Orient, est-ce trop donner que d'acheter trente sequins un Bezoard oriental qu'on me propose? et pensez-vous que, pris en poudre, il puisse faire braver toute espèce de venin? Admirable panacée, en vérité; précieuse entre toutes les merveilles de la Perse. C'est celle dont notre Doge ferait le plus de cas, et celle encore dont Médicis aurait donné le plus d'argent. Et il ajouta ces mots à voix basse, comme si un secret lui eût échappé. J'ai encore une question à vous faire, Maître Colomb : vous qui avez lu probablement les Sept Regards du fidèle sur la création, et la Clef d'or du Jardin terrestre, que doit-on penser de cet animal merveilleux que les anciens nommaient le caméléopard, et qui vient d'arriver à Florence? l'avez-vous vu en Orient? êtes-vous certain, comme le disent les livres arabes, qu'il soit né

de l'union bizarre du chameau, du lion et du léopard? Avez-vous été assez loin pour voir la licorne et le caméléon, qui change de couleur selon ses appétits ou ses déplaisirs? Avez-vous été à même de contempler ce puissant condor, dont l'œuf ressemble au dôme d'une église? Enfin, avez-vous vu en Espagne ces hommes marins qu'on a trouvés sur les bords de l'Océan, mais qui n'ont pu faire connaître ce qui se passait au fond de la mer, parce-qu'ils étaient muets? Est-il vrai aussi que des hommes à tête de chien gardent les cavernes où se trouve, dit-on, l'anneau de Salomon? Ah! maître Christophe, si vous aviez quelque livre qui pût éclaircir ce mystère, je l'acheterais à coup sûr, et son poids d'or.

Colomb lui affirma qu'il ne s'était jamais occupé de ces merveilles.

— Tant pis, tant pis, Maître, reprit le sénateur; ceci est tout aussi important que

vos calculs astrologiques. Et il se retira en lui promettant de revenir à la vente qui devait se faire le lendemain.

D'autres personnes ne tardèrent pas à le remplacer. Par ceux-ci, les livres étaient regardés avec une stérile curiosité; par ceux-là avec un grand dédain. Les questions inutiles se succédaient, et Christophe Colomb allait répondant aux uns et aux autres avec une laconique simplicité. Il était sur le point de fermer les portes de son magasin, quand un homme portant l'habit ecclésiastique entra. Son air était grave, son front indiquait l'habitude de la méditation; Colomb descendit aussitôt de son échelle, alla à lui, lui serra affectueusement la main, et lui dit : —Eh! mon Dieu, Seigneur Lucio-Bellanti, qu'êtes-vous venu faire ici, vous, l'ami du grand Toscanelli?

— Je suis venu, Seigneur Colomb, voir un homme que j'estime autant que Tos-

canelli lui-même, et à qui je souhaite fortune et prospérité.

— Fortune et prospérité, ce ne sera pas dans Gênes sans doute que se réalisera votre souhait, reprit amèrement le pauvre libraire. Je pars, Seigneur Lucio, car le sénat de Gênes a rejeté mes pensées et mes plaintes, comme une mère sans tendresse, qui voit croître et souffrir un fils sans avoir nul souci de ses peines ou de ses joies.

— Et comment! Seigneur Colomb, Gênes a rejeté vos projets!

— Comme on rejette les paroles d'un fou en délire, comme on écrase un ver qui veut cesser de ramper! Doge, doge, ta conscience peut t'absoudre, mais peut-être que la postérité te flétrira un jour.

— Et vos excellens frères, Seigneur Colomb?

L'un gémit auprès de mon vieux père, qui est dans le besoin et sans argent ; mais de l'argent, il en aura bientôt, ces livres peut-

être se vendront : l'autre est plus irrité que moi cent fois contre le sénat, et songe à aller en France et en Angleterre pour m'éviter sans doute de nouvelles humiliations, et surtout celle de m'entendre appeler fou, homme en délire. Barthélemy a une tête ardente pour lui, un cœur patient pour son frère : oh! que Dieu l'en récompense, puisque jamais je ne pourrai l'en récompenser, moi... moi qui ai cependant aussi une tête et un cœur!

— Le Seigneur Toscanelli, le plus grand physicien de l'Europe, ne l'ignore pas, Seigneur Colomb, et il est fâcheux qu'il soit si vieux et si impotent; mais patience!

— Oui patience, patience, c'est le mot de ceux qui sont sans tourment. Patience! et la vieillesse vient... patience... et vos projets meurent; et au surplus, ayant toujours essayé auprès des hommes sans réussir, je vais m'adresser à une femme : les femmes comprennent quelquefois ce qui

tourmente un cœur, un cœur qui n'a eu qu'une pensée. Oh! la mienne, qui a jeté quelques beaux jours en ma triste vie, la mère de mon petit Diego savait bien, elle, ce qu'il y a dans une âme sans repos. Et au surplus, ajouta-t-il en essuyant une larme qui mouillait sa paupière, ne songeons pas au malheur passé; il y a pour moi assez de malheurs présens; un vieux père... et un jeune fils, une pensée toujours là, ajouta-t-il en se frappant le front, et que personne ne veut compren dre; vous le voyez, Seigneur Lucio, cet homme, qui ne devrait plus être un enfant, ne peut se séparer de ses livres; tout à l'heure, en ma mauvaise humeur, j'ai refusé de vendre ce qu'il faudra vendre demain; car je suis décidé à partir. Il me semble qu'incessamment une voix me l'ordonne, m'appelant homme lâche et sans foi...., Seigneur Lucio, ce n'est pas ma pensée que je demande aux Rois d'exécu-

ter, c'est l'ordre de Dieu. M'entendez-vous? l'ordre renfermé dans les livres saints.

— Eh bien ! Seigneur Colomb, puisque vous êtes décidé à partir, demain, moi et plusieurs clercs, nous viendrons acheter ces livres; mais, pour l'amour de Dieu, calmez-vous, prenez surtout quelque repos.

— Du repos, du repos, murmura Colomb, cela est facile à ceux qui sont toujours en calme. Et il parlait encore seul, quand Lucio Bellanti s'éloigna disant à voix basse : — Pauvre homme ! il faut bien caresser sa marotte, mais en vérité sa tête se perd.

Et quand il fut parti, et qu'avant de fermer les portes du magasin, le pauvre Christophe eut regardé l'énorme tas de livres qu'il avait mis à l'écart, il croisa tristement les bras et se prit à sourire amèrement, disant : — Je fais comme si je n'avais point un vieux père à sou-

lager dans sa misère, et comme si je devais toujours rester près de lui. Non, assurément, ce ne sera pas trop que de lui abandonner le prix de tous mes livres; une Bible et Messire Alighieri, voilà ce qu'il me faut, tout cela sera vendu..., et pour le reste, je m'en rapporterai à Dieu, qui m'a donné les pensées qui sont en mon âme, et qui me rongent. Oui, décidément ils seront vendus... En achevant ces mots, il croisa de nouveau les bras, fixa quelque temps ses regards sur les livres qu'il avait mis de côté, puis il se baissa machinalement et se mit à les ouvrir presque tous; et il lisait des uns les titres, des autres quelques pages comme un ami qui quitte des amis, disant un mot affectueux à celui-ci, parlant plus longuement à celui-là, mais ayant pour tous un regard.

CHAPITRE III.

Le Maure.

Nous allons maintenant nous transporter à peu de distance, dans les jardins d'un palais voisin du sénat. A cette époque, quoique Gênes fût infiniment plus peuplée qu'elle ne l'est maintenant, et qu'il fût difficile d'employer de vastes espaces de terrain à la culture, quelques citoyens de l'opulente cité consacraient des sommes considérables à l'embellissement des jardins qui ornaient leurs habitations. Là on voyait, dès le milieu du quinzième siècle, les fruits de l'Asie, inconnus aux autres parties de l'Europe. Les Romains

avaient acclimaté plusieurs arbres précieux que les Barbares avaient laissé périr; mais Gênes les rassemblait de nouveau. Sous son climat, l'abricot d'Arménie fleurissait à côté du pommier du nord et de l'oranger de la Sicile. Les Rois de Perse avaient envoyé aux Doges quelques uns de ces pêchers dont le fruit est devenu si doux et si parfumé dans les terres fertiles de la France, mais que l'on y connaissait à peine alors.

Le jour baissait, deux jeunes filles se promenaient dans un de ces jardins dont les plantes rares de l'Asie faisaient le plus bel ornement, et où des fleurs soigneusement cultivées entouraient de vastes bassins de marbre, décorés aussi par quelques antiques statues que le goût naissant des arts tirait des décombres de la Grèce et de l'Italie.

— Ces fleurs semblent ne plus vous plaire, dit la plus âgée à celle qu'elle sui-

vait et à qui elle n'adressait la parole qu'avec une sorte de respect ; ces fleurs ne vous plaisent plus ; elles viennent pourtant de l'Orient, et elles ont fleuri ensuite en Espagne dans les jardins de l'Alhambra.

— C'est parcequ'elles ont fleuri dans la ville de Grenade que je ne veux plus les voir, Béatrix ; j'en ai trop respiré le parfum.

— Vous ne parliez pas ainsi il y a quelques jours, répliqua en souriant Béatrix ; c'était parcequ'elles venaient de Grenade qu'il fallait les soigner et les arroser sans cesse.

— Une chrétienne ne doit pas avoir de semblables pensées, dit la jeune fille qui paraissait être la maîtresse de ce palais. La belle Dorothée de Bovadilla ajouta ces derniers mots avec l'accent du regret, et presque le ton du repentir.

— Quoi ! reprit sa compagne, une chrétienne ne peut avoir de semblables pensées !

Les filles de l'Espagne ne tiennent pas toutes votre langage. Leur fierté ne les empêche point d'accueillir les Chevaliers Maures, souvent plus aimables et plus fidèles que ces nobles Castillans, si orgueilleux de leur lignage et si hautains dans leur amour.

— Et qui vous a dit, Béatrix, que je pensais à ces odieux Maures et à leur galanterie?

— Vous semblez les haïr depuis que vous en avez vu un qui les efface en bonne grâce et en valeur; et qu'a donc de si haïssable Ismaël Ben Kaïsar, que vous parlez ainsi de sa nation?

— Ismaël ne m'inspire que de l'effroi; pour moi, c'est un ange des ténèbres, Béatrix.

— Oui, mais un ange secourable aussi; connaissez-vous beaucoup de chrétiens qui eussent, comme lui, risqué leur vie pour sauver un infidèle? Rappelez-vous le désert où il arracha votre oncle à la mort,

où son cimeterre frappa des musulmans pour sauver un chrétien.

— Aussi, reprit Dorothée, je te le répète, c'est un ange des ténèbres; il faut l'admirer et le haïr, lui vouer de la reconnaissance, et ne le point voir. Il trouble la paix de l'âme, Béatrix, comme ses frères troublèrent la paix des cieux! Ce jardin, c'était un lieu de paix et de bonheur; eh bien! depuis qu'il a parcouru ses ombrages, que nous avons respiré ensemble le parfum de ces fleurs, goûté la douceur de ces fruits, je n'ai plus songé qu'aux sables terribles d'où il vient, où il veut retourner un jour, et où seulement on peut trouver la liberté, comme il le dit, puisqu'on les chasse de l'Europe, et qu'ils sont trop fiers pour se soumettre. Oui, je le répète, celui qui fait oublier un lieu de bonheur pour faire souhaiter l'enfer de l'Afrique, est un être funeste qu'il faut

fuir, si le salut de notre âme nous est cher.

— Le salut de notre âme, reprit la malicieuse Béatrix, n'a rien à faire avec la galanterie des Maures, et, en disant ces mots, elle cueillit un bouquet de ces fleurs de l'Orient, qui étalaient leurs vives couleurs, et le présenta à sa compagne qui était retombée dans la rêverie. Celle-ci le prit un moment, en respira avec distraction l'odeur, tressaillit et continua à se promener sans adresser la parole à Béatrix.

Mais comme elle entrait dans une allée d'orangers, Béatrix s'écria : — Sainte Vierge! madame, je n'ai jamais vu le seigneur Ismaël si brillant. Voyez-le donc s'avancer vers nous avec votre oncle.

Il est temps de dire quel était ce Maure qui avait mis tant de trouble dans un cœur de chrétienne, et qu'il fallait haïr parcequ'on l'admirait. Ismaël Ben Kaïzar était

né à Grenade, et, parmi les siens, son rang était distingué; les deux Rois venaient de conquérir Alhama, et lui il avait défendu la conquête de ses ancêtres; et quand la ville était tombée au pouvoir des chrétiens, il avait dit : — Je ne me soumettrai point comme mes frères; j'irai dans le désert, j'irai vers la Kaaba chercher des consolations, et puisque nous avons été vaincus, mon rang restera ignoré; et le désert l'avait reçu seul, sans aucune suite.

Se joignant aux caravanes, il avait vu la Mecque; après avoir admiré l'immense tapis qui recouvre le temple, bu de l'eau sacrée, après s'être prosterné sur la pierre noire, objet de la vénération des musulmans, il avait adressé une fervente prière à Dieu contre les chrétiens, puis, l'âme en paix, content, plein de l'idée que les Castillans devaient tôt ou tard être exterminés, il avait suivi les caravanes qui

se rendaient de nouveau vers les bords de la mer, pour revenir en Europe, parceque l'Europe était réellement sa patrie, et qu'il se sentait le besoin de la revoir.

Comme il savait par cœur les poèmes sublimes antérieurs à la venue du Prophète, il charmait ses compagnons de voyage par les brûlantes peintures d'Antara, ou par les ravissantes fictions d'Amrialkaïs; quelquefois aussi il apaisait leur impatience par les réflexions de Sadi. Il avait coutume de dire, avec le poète : « La vie est divisée en deux parts; considère bien ce qu'elles sont; ce qui est passé est un songe, ce qui reste, un désir. »

Et tout le monde l'aimait. Seulement, comme à sa contenance, pleine d'un rêveur abandon, succédait quelquefois un regard hautain, où se peignait une sorte de dédain pour ses incultes compagnons de voyage; quelques uns avaient coutume de dire : C'est un poète de l'Espagne; il

parle du cimeterre indien, mais il ne sait pas s'en servir, il ne connaît la guerre que dans les Moallakats(1); et un sourire malin déridait un moment leur front, qui reprenait bientôt cette grave tristesse qu'on remarque chez tous les enfans du désert.

Il y avait dans cette caravane un chrétien qui faisait le commerce de l'Orient, et qu'on souffrait dans la compagnie des vrais croyans, à cause des immenses présens qu'il faisait aux scheiks de diverses tribus. Ismaël, accoutumé depuis long-temps aux usages de l'Europe, se plaisait dans l'entretien du chrétien, chez lequel il trouvait une instruction variée et une bonté qui ne se démentait jamais.

Mais les palmiers n'ombrageaient pas encore le désert, et les sources manquaient; on avait rencontré plusieurs Arabes s'en allant à la Mecque, qui tous, avec une som-

(1) Poèmes antérieurs à Mahomet; il y en a sept.

bre résignation, ne manquaient pas de dire : *Allah Akbar*, les infidèles remportent de nouvelles victoires; nous allons glorifier le Prophète, et de plus en plus le chrétien était devenu un objet de haine, lorsqu'un scheik, dont il n'avait jamais pu satisfaire l'insatiable avarice, vint lui demander de nouveaux présens, que le vieillard lui refusa. Une querelle terrible s'en était suivie ; l'Arabe avait levé son cimeterre, et poursuivait le malheureux chrétien, quand Ismaël avait été tiré de sa rêverie habituelle, par les clameurs de la caravane qui engageait le musulman à châtier un infidèle. Par un rapide élan, le jeune Maure s'était trouvé bientôt près du scheik; lui aussi il avait brandi son cimeterre, et les cimeterres avaient retenti au milieu d'un tourbillon de sable. La poussière s'était dissipée, et l'on avait vu le scheik baigné dans son sang. Kaïzar avait ramené le vieillard près de ses chameaux, mais son

arme n'était point rentrée dans le fourreau ; seulement il la faisait reluire aux rayons du soleil, et quoique l'ardeur de ses regards ne se fût pas encore éteinte, il répétait avec assez de calme cette strophe d'une Moallakat.

« Je suis léger, vous le savez, insouciant et frivole dans mes penchans ; mes mouvemens sont rapides et vifs comme ceux du serpent aux yeux de flamme. »

» Quand je me défends contre une attaque furieuse, je frappe ; un second coup est inutile. Ce sabre ne jette pas un vain éclat ; ce n'est pas un faux brave, c'est le vrai frère de mes pensées ; puis il avait ajouté encore ces vers : — Que mes ennemis s'humilient, ma rage se calme et je dis : c'est assez. »

Et les voyageurs avaient répété en continuant la marche : — Il sait se servir du cimeterre indien.

Or, depuis ce temps, le vieillard n'avait

plus été insulté; car on craignait dans le désert la prompte justice de Kaïsar.

Ce Chrétien c'était Andréas di Fiorenti, l'un des plus riches négocians de Gênes; il faisait le commerce des pierreries de l'Orient, il avait rassemblé d'immenses richesses, et ne se plaisait que dans les fatigues des voyages; rarement le voyait-on dans le palais qu'il possédait à Gênes; sa demeure habituelle, c'était le caravanserail des pays de l'Orient; son luxe, il le mettait à posséder quelques uns de ces chevaux rapides, qui endurent la soif et la faim dans le désert; et au milieu des fatigues qu'il affrontait, une seule idée lui donnait toujours des forces nouvelles. Il pensait à sa nièce, au bonheur de l'entourer de tout ce luxe de l'Orient, qu'il dédaignait pour lui, mais qu'il souhaitait ardemment pour elle. Il se mêlait aussi à son goût pour les voyages un vif amour de la vie errante des Orien-

taux, et plus encore de leurs récits merveilleux; il cherchait à saisir quelques uns de ces admirables secrets dont on parlait sans cesse dans le désert pour abréger la route, et son dernier voyage avait été entrepris en grande partie afin de satisfaire ce goût de découvertes qui signalait alors les Génois.

Après cet ardent amour des voyages, une autre pensée le dominait donc; c'était la vive affection qu'il avait pour cette jeune fille que nous venons de voir dans les jardins, et dont il se regardait comme le second père.

Dorothée venait d'atteindre sa seizième année, elle était fille d'une sœur qu'Andréas avait aimée tendrement, et qui s'était mariée avec un Espagnol de distinction, envoyé autrefois en ambassade à Gênes où il s'était fixé. Diego de Bovadilla était mort quelque temps après ce mariage; sa femme n'avait pas tardé à le suivre dans

la tombe; Dorothée s'était donc trouvée orpheline de bonne heure, mais aucun soin ne lui avait manqué. Andréas retrouvait en elle une sœur qu'il avait aimée tendrement, et ne songeait à accroître sa fortune que pour lui donner une plus brillante existence; contraint souvent à la quitter, c'était toujours avec un nouveau regret qu'il s'éloignait d'elle, et qu'il la confiait à des mains étrangères; bien des joies l'attendaient aussi à son retour, toujours quelques beautés nouvelles s'étaient développées en son absence, et il avait coutume de dire que son plus riche joyau n'était pas en Orient.

De son côté, Francisco de Bovadilla, commandeur de l'ordre de Calatrava, avait déjà entendu parler avec orgueil en Espagne de la jeune nièce que lui avait laissée son frère; plus d'une fois il avait témoigné le désir de l'avoir près de lui, et il attendait qu'elle eût atteint l'âge où elle pourrait entrer

à la cour de la Reine Isabelle, qui souhaitait de l'avoir parmi ses dames.

Andréas, à qui l'on avait écrit à ce sujet, avait d'abord résisté au projet du commandeur; mais en réfléchissant aux vertus de la Reine, au rang que pourrait occuper un jour Dorothée, à la nécessité où il se trouvait fréquemment de la confier à des mains étrangères, il avait mis beaucoup moins d'opposition au dessein de Bovadilla, et n'attendait qu'un instant favorable pour conduire sa nièce en Castille, et pour s'y fixer lui-même pendant quelque temps.

Et je dirai maintenant comment le jeune Maure se trouvait alors à Gênes, et comment encore Dorothée l'avait connu.

Lorsqu'Andréas, après avoir traversé une partie des déserts de l'Afrique occidentale, était arrivé sur le bord de la mer avec son jeune défenseur, il lui avait demandé s'il ne serait pas satisfait de voir cette belle portion de l'Italie, où Gênes

brillait d'une orgueilleuse splendeur, accueillant partout les voyageurs, soit qu'ils vinssent du Nord, ou qu'ils fussent de l'Orient. Kaïsar avait dit : Je reverrai l'Europe, car l'Europe est ma patrie. Avant de rentrer dans Grenade, je visiterai cette vieille Italie dont parlent nos livres. Gênes l'avait reçu.

En arrivant dans son palais, Andréas s'était empressé de lui offrir un asile, mais le jeune Maure avait préféré demeurer dans le quartier des Orientaux. Au bout de quelques jours, il était allé visiter son vieil ami ; celui-ci l'avait engagé à revenir fréquemment ; non seulement il lui était attaché par les liens de la reconnaissance, mais il aimait à parler avec lui de cette terre de l'Orient si splendide dans sa magnificence, si puissante par ses souvenirs.

Un jour qu'Ismaël Kaïsar était venu voir son vieil ami vers la fin du jour, Andréas l'avait reçu dans les jardins, et c'était alors qu'il lui avait dit en souriant :

— Jeune Maure, je te ferai voir une merveille qui n'a point d'égale dans les champs d'Eden ou dans les vallées de Shiras; et après avoir marché quelque temps; ils étaient arrivés dans une enceinte plantée de citronniers, où Dorothée se promenait avec Béatrix.

En apercevant son oncle, elle s'était avancée avec un doux sourire; en apercevant un étranger, le sourire s'était effacé de ses lèvres et elle avait voulu passer dans une autre allée, mais Andréas l'avait rappelée en lui disant : — Ma nièce doit remercier le sauveur de son oncle. Je ne sais ce que dirent ses regards à Ismaël, quel langage lui parla son sourire, mais le jeune Maure était venu souvent au palais de Fiorenti, mais déjà il aimait à répéter ces vers arabes où l'amour est si bien peint dans des vers pleins d'une ardente mélancolie.

Chaque jour cependant il disait à Andréas, je veux retourner à Grenade, mais,

pour retourner à Grenade, sans doute il aurait fallu qu'il ne vît pas l'Italie; il y restait, quoiqu'un amer souvenir lui rappelât sa patrie malheureuse, et les lointains voyages qu'il avait entrepris dans l'espoir d'attirer sur elle les bénédictions du prophète. S'il était descendu au fond de son cœur, peut-être n'aurait-il pas su y lire encore ce qui le retenait à Gênes; le sourire de Dorothée l'attirait, le son de sa voix le faisait tressaillir; mais il disait : Dorothée est chrétienne, un Maure peut bien lui chanter les vers des poètes, mais il ne saurait lui livrer son cœur; les Nazaréens sont vainqueurs; maintenant ils repoussent notre alliance, qu'ils ont quelquefois implorée; il faut être fier comme eux, surtout au moment du malheur. Et cependant chaque jour la jeune fille se faisait répéter comment il avait sauvé son oncle, elle lui demandait un de ces chants guerriers qu'il chantait au désert, et lui, il

lui répétait les vers de Zohaïr ou d'Antara; ses regards alors brillaient d'une farouche ardeur, comme ceux du Bedouin sauvage ; mais s'il venait à contempler la douce expression du visage de Dorothée, ses yeux s'adoucissaient tout-à-coup, c'était le Maure de Grenade qui chantait des vers pleins d'amour et de grâce.

Or, sachez ce qu'était un Maure au quinzième siècle, un jeune Maure poète, amoureux des dames et des combats. C'était un chevalier que les Chrétiens appelaient gentilhomme, quoique Maure; mettant sa gloire à briller aux joutes de Gelves, à manier dextrement un bel andalou, à provoquer de nobles Chevaliers Chrétiens, ardent en son courage quoique léger en ses pensées, galant en ses devises de tournois, galant en ses propos et exalté en ses amours, tendre comme il était brave, par élans, par bonds impétueux, mais demeurant toujours Chevalier.

N'imaginez pas surtout un grave musulman, intolérant en ses idées religieuses, âpre en ses discours aux Chrétiens, tels sans doute qu'étaient les Maures quand ils arrivèrent sous le beau ciel d'Espagne, et qu'ils rougissaient de colère, à la vue des pampres joyeux qui couvraient les belles plaines d'Andalousie; le Maure de Grenade pensait sans colère au bon vin de Xérès, et bien souvent il en animait ses festins. Oh! comme ces bois d'orangers, ces belles plaines ondoyantes, un beau ciel bleu et pur, avaient amolli ces forts Africains, devenus poètes autant que guerriers. Maintenant je vous dirai aussi comment était vêtu un Maure de Grenade.

Un jeune Maure riche allait vêtu de velours et de soie; car une partie de la population de Grenade et des Alpujarras était occupée à tisser ces brillantes étoffes, qui se répandaient ensuite dans le reste de l'Europe. Sa coiffure ressemblait plu-

tôt à une toque qu'à un turban ; celui d'Ismaël était richement brodé en cannetille d'or, et en aljofar, semence de perles qu'on employait à l'ornement des vêtemens. Le manteau maure différait beaucoup de celui des Castillans, encore plus de celui des Génois; on lui donnait plusieurs noms : tantôt c'était le capellar, dont on s'enveloppait la tête et les épaules, tantôt le léger albornoz qu'on portait dans les combats et que beaucoup de seigneurs faisaient faire en damas ou en satin brodé d'or : on voyait, dessous, la marlota, espèce de jupe à peu près semblable à celle que portent encore les Albanais, mais presque toujours de couleurs éclatantes et faite souvent en drap de Tunis, qu'on estimait singulièrement alors; la marlota était quelquefois aussi de deux couleurs; elle recouvrait souvent une cotte de mailles, appelée jazerina par les Espagnols; on la portait également

avec la cuirasse : une targe de Fez, nommée adarga; un alfange (1) de Damas; une dague richement ornée, complétait le costume d'un Maure de haute distinction, qui, dans les derniers temps, n'allait presque jamais sans ses armes.

Or ce jeune Maure que vous venez de voir dans les jardins d'Andreas était renommé depuis Alhama jusqu'à Grenade pour un des plus nobles Chevaliers de ce pays. Il était de la famille des Vanegas, c'est assez dire qu'il était brave; Alhamar était son ami; c'est dire qu'il était brillant en ses vêtemens, courtois en ses paroles, et que nul ne pouvait l'égaler au jeu de bague ou au jeu du djérid, où il préludait à de plus nobles combats.

Ismaël Ben Kaïzar avait alors vingt-cinq ans; il était d'une taille élevée; ses mouvemens indiquaient à la fois la force et la

(1) Sabre recourbé.

grâce; les Maures de Grenade disaient de lui: C'est Gazul dans une Zambra, Alatar quand il se prépare au combat. Ses cheveux noirs auraient retombé en boucles s'il eût déroulé son turban. Son teint était brun, mais sans paraître animé par de vives couleurs. Toute l'ardeur de son âme était dans ses yeux; un poète arabe aurait dit: « Son regard c'est l'éclair qui brille, comme si deux mains cachées derrière le nuage le lançaient tout-à-coup. » C'est qu'en effet son regard était tour à tour plein de mollesse et d'ardeur, comme le feu rapide qui sort d'un beau nuage d'été; son nez était aquilin, il portait la moustache moresque soigneusement retroussée. L'expression de sa bouche était comme celle de ses regards, reposée et active, faite pour des paroles d'amour et des cris de combat.

La belle Dorothée avait vu tout cela d'un premier coup d'œil sans défiance.

Mais, quoiqu'elle fût bien jeune, elle avait fini par penser que ce Maure si redoutable aux Chevaliers, les dames chrétiennes ne devaient pas le regarder trop souvent. Quant à lui, sans doute qu'il ne craignait plus le même danger, car, au milieu du discours le plus intéressant, souvent il tournait les yeux vers elle, et alors son regard avait une pénétrante douceur qui faisait aussitôt baisser encore davantage ceux de Dorothée, comme un rayon trop vif du soleil fait incliner la fleur.

Oh! quelle était belle ayant ainsi ses grands yeux noirs fixés vers la terre! qu'elle était belle quand elle les relevait, et qu'on y voyait autant de fierté que de tristesse, comme si elle se fût repentie d'avoir abaissé son regard devant un Maure! Ses lèvres souriaient rarement, mais il y avait dans leur expression une mobile douceur qui se changeait presque en dédain; ses joues pâles et brunes se coloraient tout-à-

coup; puis, pâlissaient encore: elle prenait comme à son insu le long rosaire à grains de nacre qui était suspendu à son cou, et tenant la croix d'or en sa main, elle se sentait plus rassurée; on eût dit un ange, mais un ange devant un génie malfaisant, le bravant et le redoutant à la fois.

Or je vous la montre en ce moment comme elle était dans le jardin aux statues de marbre, aux fleurs d'Orient. Ismael Ben Kaïzar venait de la rejoindre avec Andreas. Ils parlaient des merveilles de Gênes, des magnificences de Grenade; et quoique Dorothée eût pris la résolution de ne plus regarder le Maure, elle ne pouvait s'empêcher de l'écouter, tout en détournant ses yeux noirs. Soit qu'il parlât le castillan ou l'arabe, ses paroles avaient sur elle un secret pouvoir qui n'était plus seulement dans les mots, comme un regard pénétrant n'est pas seulement un regard.

— Bientôt, ma nièce, dit le vieil Andreas, vous verrez le pays de votre père et les merveilles dont parle souvent le Seigneur Kaïzar. La noble Reine de Castille vous appelle près d'elle, mon enfant.

Dorothée regarda alors attentivement son oncle, et devint blanche comme ces roses pâles qui n'ont de rose que le nom : — J'irai au pays de Grenade, mon oncle ?

— Non pas, chère enfant, reprit Andreas ; mais en la belle et puissante cité de Cordoue, où règnent les deux Rois (1), et où il y a grand nombre de ces merveilles édifiées par les Maures, dont nous entretient Kaïzar, et qui sont depuis longtemps au pouvoir des chrétiens.

— Il est triste de l'entendre rappeler, dit Kaïzar ; en perdant Cordoue nous avons tout perdu. Il ne nous reste maintenant que Grenade la riche et un Roi lâche, je

(1) On désignait ainsi Isabelle et Ferdinand V.

ne le sais que trop. Et il prononça ces derniers mots avec un ton d'amertume qui ne lui était pas habituel.

— Pardon, Sidi (1) Kaïzar, pardon, si j'ai renouvelé vos douleurs. J'ai parlé à cette enfant sans idée d'offense pour vous; vous savez que nul n'estime comme moi vos travaux et votre science. Mais, au surplus, je vous ai souvent entendu dire que votre présence était nécessaire en Espagne, dans ce royaume de Grenade où vous avez de grands biens, et qui est resté libre après tout. Si ma compagnie ne vous est pas plus désagréable sur mer que dans le désert, et que vous veuilliez hâter votre voyage, nous pourrons faire route ensemble; et j'espère que Chrétiens et Maures seront en paix à notre arrivée, puisque Grenade consent, dit-on, à payer le tribut aux Rois chrétiens.

(1) Sidi veut dire Seigneur en arabe.

—Dites le Roi, Seigneur Andreas, reprit Ismaël. Il prononça ces derniers mots avec une sorte d'impatience, mais il n'y avait plus d'amertume dans le son de sa voix ni dans son regard.

—Et votre départ est-il bien prochain? ajouta-t-il.

— Si prochain que j'ai retenu déjà la caravelle qui doit nous transporter au port de Palos; le Commandeur de Bovadilla a grande hâte de présenter sa nièce à la Reine Isabelle. Lisez cette lettre, Dorothée, vous y verrez l'expression de l'intérêt que vous accorde une grande Reine.

La jeune fille prit la lettre et y porta les yeux avec distraction; d'autres pensées semblaient l'occuper trop vivement en cet instant, pour supposer qu'elle en fît une lecture bien attentive.

— J'irai avec joie partout où vous irez, mon oncle; et comme à son insu ses regards se portèrent sur Kaïzar, qui paraissait

plongé dans une rêverie profonde; elle les abaissa aussitôt, se sentant tout heureuse de ce que les yeux du Maure n'avaient pas rencontré les siens en ce moment.

— Je vous remercie de vos offres courtoises, Seigneur Andreas, dit à son tour Ismael; dans le désert ou sur les eaux de l'Océan, il est doux d'être votre compagnon de voyage. Mais en achevant ces mots il ne regarda pas non plus le vieillard, et je ne sais si son coup d'œil fut compris. Quelques momens après, comme ils se promenaient tous trois en silence, il cueillit une fleur et dit à Dorothée : Si vous connaissiez le langage des fleurs de l'Orient, Madame, vous pourriez comprendre celui qui s'exhale ici pour nous comme un parfum. Voyez cette fleur bleue, elle dit à l'anémone : Où tu n'es pas je meurs!

— Nous connaissons ces galanteries

moresques, Sidi Kaïzar, reprit Andreas en souriant. Pour parler comme vous, toutes les fleurs de ce parterre regretteront ce jeune lis; mais c'est une fleur d'Italie qui fleurira encore mieux sous le ciel de l'Espagne qu'en ce palais solitaire. Je voudrais déjà que la caravelle fût prête, et surtout avoir trouvé un pilote habile, car le patron du navire ne me semble pas des plus instruits; et, pour parler comme les poètes arabes, je ne voudrais pas que la jeune fleur pérît par la rosée amère sur un rocher. En d'autres mots, je désirerais pouvoir me rendre en toute sûreté dans le petit port de Palos de Moguer.

— Mes Seigneurs, dit alors Beatrix, il y a ici dans le voisinage un pilote habile qui, j'en suis sûre, aura grande joie de passer avec nous en Espagne, car je sais que son intention est d'y faire un voyage pour tenter, dit-on, la fortune. C'est un

homme gagnant pauvrement sa vie, fort attaché à ses études, religieux en ses discours, parlant peu aux gens de sa sorte; aimant par-dessus tout un fils qu'il a eu en Portugal, et un père dont il soutient la vieillesse. Grand cosmographe et grand marin, dit-on. Il est notre voisin, et si vous voulez, j'irai lui dire quelles sont vos intentions.

—Quoique vous ayez plus de savoir en l'art de dresser un col de dentelle qu'en celui de connaître un homme de mer, votre avis, Beatrix, peut être bon. J'irai moi-même consulter ce pilote.

—C'est Christophe, le libraire, Monsieur, et il demeure à peu de distance d'ici. Vous verrez au-dessus de sa boutique un pélican qui nourrit ses petits de son sang. Hélas! le pauvre homme, c'est bien une triste image de sa vie!

—Hé bien, Beatrix, j'irai voir notre

voisin le cosmographe ; et s'il veut être du voyage, nous partirons d'ici à fort peu de jours pour l'Andalousie.

CHAPITRE IV.

Le couvent de la Rabida.

A une lieue du petit port de Palos de Moguer, on voit encore en Espagne un vaste édifice sur le sommet d'une colline qui s'élève au milieu d'une plaine aride et sablonneuse. C'est le couvent de la Rabida, habité par des moines de l'ordre de saint François, qui du sommet de leur clocher ont contemplé bien des naufrages et ont pu sauver bien des malheureux. A la fin du quinzième siècle, ce pieux établissement était moins considérable qu'il ne l'est devenu depuis, et l'on ne voyait pas dans l'église ce grand nombre d'*ex voto* qui la

décorent d'une manière si bizarre; l'autel n'était pas encore embelli de ses grands chandeliers d'argent et la voûte de sa lampe de vermeil. Mais on y exerçait franchement les lois de l'hospitalité, malgré la stérilité du territoire d'alentour.

Un jour il faisait une chaleur ardente : réflétés par les sables qui s'étendent à une assez grande distance de la mer, les rayons du soleil scintillaient aux regards du voyageur et achevaient de dessécher les plantes qui croissaient çà et là sur un sol aride. Les aloès seuls, en étendant leurs pointes raides et dentelées, ajoutaient par leur aspect aux idées peu riantes qu'inspirait ce paysage; une verdure presque aussi triste se montrait à quelque distance du couvent, et deux ou trois dattiers dont les palmes rompues par le vent s'étaient desséchées, s'élevaient au-dessus de quelques arbres fruitiers que les raffales de mer avaient inclinés d'une manière bizarre, et qu'elles

dépouillaient de leurs fleurs quand elles n'avaient pas dispersé leur feuillage.

Colomb, qui paraissait venir du bord de la mer, montait péniblement la colline sablonneuse qui conduisait au couvent de la Rabida. Ses vêtemens indiquaient par leur propreté, leur forme ancienne, et surtout leur apparence usée, la lutte d'un noble orgueil contre la misère. Notre voyageur tenait son fils par la main; on voyait qu'il s'était réservé pour lui toutes les souffrances de la marche, et que si la face vermeille de l'enfant était un peu altérée, c'est qu'il n'était accoutumé ni à la fatigue ni au besoin.

— Pourquoi, mon père, disait-il en regardant avec une sorte d'inquiétude l'homme grave qui le conduisait, pourquoi ne sommes-nous pas entrés dans l'hôtellerie du port? J'avais bien faim, et je l'ai dit. Maintenant je ne pourrai plus marcher si je ne trouve à boire.

—Prends courage, enfant, répondit Colomb; regarde entre les feuilles étendues de l'aloès, quelquefois Dieu y conserve une coupe d'eau pour le pèlerin, et nous sommes des voyageurs bien pauvres, Diego,... oui, bien pauvres. Et après avoir regardé son fils avec tendresse, il porta ses yeux vers le ciel.

L'enfant courut vers un groupe d'aloès qui étalaient confusément leurs tiges à quelques pas du chemin, mais il revint bientôt tristement près de son père; et il lui dit : — Dieu n'a pas conservé d'eau pour nous, et cependant j'ai soif, mon père.

— Prends courage, mon petit Diego.. Et il parut réfléchir comme quelqu'un qui cherche à s'entretenir dans une résolution forte, ou plutôt qui voudrait s'y soumettre; et il dit à voix basse: Une aumône à moi! mais ce sera pour lui... et elle viendra de Dieu... Dis une oraison, Diego... Agar

dans le désert souffrait plus que son enfant.

Mais l'enfant ne voulut pas prier et il pleura... et son père pria pour lui, s'écriant: Ses larmes, mon Dieu, c'est sa prière... Quel supplice!... Diego, Diego, ne pleure pas, mon petit. Et il l'éleva vers lui,... et il lui donna un baiser,... un baiser de père, qui fut accompagné de larmes, car l'enfant souffrait réellement. — Je te porterai, Diego..., je te porterai tant que je pourrai me soutenir moi-même: regarde ce couvent, regarde-le, et prie... Je vais faire pour toi ce que jamais on ne m'a vu faire.

Et l'enfant, qui avait senti les larmes de son père, se tut bientôt; joignant les mains, il dit l'*ave* en latin. Puis s'interrompant au milieu de l'oraison: — Tu es pauvre, mon père, et pourquoi n'as-tu pas pris le riche joyau que t'offrait pour moi... la dame génoise qui a débarqué avant nous, et qui s'est en allée sur une belle mule capara-

çonnée de rouge, avec deux Morisques qui la suivaient, et le Seigneur Andreas, que j'aimais tant?

— Enfant, enfant, de telles choses ne se reçoivent point; le don était riche, et j'étais trop pauvre pour l'accepter... Au demeurant, ton oncle te recevra joyeusement, et, en attendant, Dieu va te nourrir, comme il nourrit les pauvres oiseaux du rivage. Nous sommes aux portes du couvent. O pauvre petit oiselet! bien triste maintenant, tu vas devenir babillard et gai sous ces arbres. Et avant de sonner à la porte du couvent, Colomb s'arrêta un moment; un pénible mouvement de l'âme semblait l'agiter, mais il regarda son enfant, et tout-à-coup il tira la corde qu'il tenait depuis quelques instans entre ses mains; elle ébranla fortement la cloche, et le portier du monastère parut vêtu de son habit gris de Franciscain.

C'était un vieillard à longue barbe,

ayant dans le regard quelque chose de bienveillant qui contrastait avec l'apparence austère du lieu qu'il habitait. Son vêtement gris de laine grossière indiquait à quelle vie dure s'était voués les moines de son ordre, puisqu'ils ne devaient point le quitter, même par les chaleurs les plus accablantes. Un long trousseau de clefs pendait à côté du cordon de saint François qui lui ceignait les reins, et il était aisé de voir, par la promptitude avec laquelle il s'était montré, que l'âge, en éteignant toutes ses passions, avait laissé du moins chez lui l'amour de la charité.

— Salut en saint François, mon père, dit d'une voix un peu émue le voyageur, et après avoir jeté un coup d'œil sur le moine, il continua d'un air plus assuré.

— Un peu de pain et un peu d'eau pour cet enfant, je vous prie.

— Entrez, entrez, seigneur étranger :

où le père Juan Perez Marchena est prieur, tout voyageur est accueilli avec joie; où le frère Antonio de Mesa est portier, les petits enfans ne boivent point d'eau: nos chèvres nous donnent du lait pour eux, et notre pauvre verger, quelques fruits. Et en disant ces mots, le veillard prit Diego entre ses bras. Diego attacha quelque temps ses grands yeux noirs sur les yeux affaiblis du vieux moine, et après cet interrogatoire muet, que savent si bien faire les enfans, il l'entoura de ses petits bras, et baisa sa barbe grise, en se tournant de temps en temps vers son père, qui le regardait en souriant.

— Frère portier, dit Colomb, j'avais bien pensé que mon oiselet devait bientôt se ranimer dans la maison du Seigneur; il a beaucoup pleuré, et maintenant il rit: vous lui avez parlé le langage qu'il aime le mieux entendre; tout à l'heure, je l'espère, il se sentira assez de courage pour

gagner la petite ville d'Huelva, qui, si je ne me trompe, n'est pas fort éloignée, et où demeure son oncle maternel.

— Huelva n'est pas loin, Seigneur étranger, mais le réfectoire est encore plus près, et vous ne voudriez pas sans doute nous priver si tôt des caresses de ce joyeux petit hôte.

En disant ces mots il ouvrit une seconde porte, et pria avec douceur Colomb de le suivre. Ils traversèrent une cour, puis une assez longue galerie, et ils entrèrent dans un vaste réfectoire, où huit moines seulement prenaient leur repas en silence.

— Vite, vite, notre frère servant! du lait à ce beau petit enfant qui a faim et soif tout à la fois, grande calamité pour lui et pour son pauvre père. Cueillez nos grenades mûres et nos beaux limons, et une belle grappe de ce beau raisin qui donne le vin de Xérès.

— C'est trop, beaucoup trop, mes bons pères.

Mais le petit Diego, qui était né en Portugal, et qui comprenait à demi ce que le vieux moine venait d'ordonner, se prit à bondir joyeusement, disant en italien qu'il n'aimait rien tant que les grenades et les limons, les oranges et les raisins, et son père souriait comme sourit un père qui voit son enfant en joie après l'avoir vu pleurer.

Et le frère servant revint chargé d'un vase de lait et des beaux fruits du jardin, si bien qu'un profond silence succéda bientôt chez l'enfant à de bruyantes manifestations de joie. Il était muni d'une grande jatte de lait, et mangeait joyeusement le pain de pur froment que lui avait présenté le frère portier.

Colomb, après avoir regardé quelque temps, avec un air de bonheur, ce spectacle, que contemplaient aussi les moines

en souriant, Colomb retomba dans ses rêveries habituelles; mais le père Marchena vint le prier, avec grande politesse, de s'asseoir lui-même à la table des moines.

— Seigneur étranger, lui dit-il, ces mets sont bien grossiers pour vous être offerts. Nous regrettons en ce moment de n'être que de pauvres religieux.

— Mon père, je suis bien pauvre aussi, mais j'ai mangé quelquefois à la table des grands, et j'en suis sorti le cœur plein d'amertume; ici s'est accomplie pour moi la parole de Dieu. J'ai appelé, et la consolation est venue; le père vit quand son enfant ne souffre plus. Et il continua à regarder son fils avec un ardent amour, comme si tout ce qui le tourmentait avait été oublié par lui depuis que l'enfant était dans la joie.

— Père, dit le moine après l'avoir regardé quelque temps, pensez un peu à

vous. L'enfant n'est plus fatigué, ajouta-t-il avec l'air d'un vif intérêt ; mangez, puisque votre fils est rassasié.

Et en disant ces mots il mit devant lui quelques mets que son hôte ne refusa plus. Jusqu'alors on avait gardé un profond silence, mais bientôt la conversation s'anima. Les moines parlèrent des nouvelles que leur apportaient les navigateurs de la côte, des trois frères Pinzon et de leurs courses aventureuses, des dernières découvertes des Portugais, et surtout de la chute prochaine des Maures et de l'intervention du Soudan d'Égypte dans leurs divisions. Le prieur Juan Perez de Marchena insista avec véhémence sur les avantages que la cour de Lisbonne tirait de ses audacieuses entreprises, et il parla aussi de la guerre de Grenade, comme d'une chose qui importait à toute la chrétienté.

— Ceci est une noble guerre, mais il

y en aurait une plus noble encore, dit Colomb qui s'était animé au récit de ces grands évènemens. Le saint Sépulcre! le saint Sépulcre ! après avoir découvert le Cathay, voilà une glorieuse conquête à faire! Mais les rois... ils sont sans foi, ils ne lisent point les prophètes, et les infidèles restent en possession des plus saintes reliques, et les peuples ne sont pas convertis, et leurs paroles suppliantes, leurs grincemens de dents, leurs hurlemens de désespoir, accuseront au dernier jour les monarques chrétiens. Ils crieront: Un homme vous avait demandé notre salut, et vous ne l'avez pas écouté!... Mes pères, mes pères,... priez Dieu pour que les rois m'entendent mieux que ne l'a fait celui de Portugal, continua-t-il avec un enthousiasme religieux qui se communiqua bientôt à ceux qui l'entouraient; priez Dieu pour moi et pour eux. Et l'on eût dit qu'une souffrance plus forte que

celle qu'il est dans la destinée de l'homme d'éprouver, s'emparait de cet étranger si pauvre, parlant de conquérir des empires.

Telles sont les angoisses du génie, quand il se sent méconnu. Le père Marchena contempla Colomb avec surprise, un bruit confus de ce qui s'était passé à la cour de Lisbonne était parvenu jusqu'à lui; il commença à parler à l'étranger avec plus de déférence, l'engageant surtout à cette haute patience qui n'appartient qu'aux âmes fortes.

— J'irai prier avec vous, mon père, j'irai prier avec vous pour que Dieu me calme, ou pour qu'il me fasse oublier ce qu'il m'a révélé; mais ces dernières paroles il les dit à voix basse, et seulement au père Juan Perez; on eût dit qu'il sentait qu'il était compris.

En ce moment la cloche du couvent se fit entendre, c'était le signal accoutumé qui faisait sortir les frères du réfectoire;

ils s'éloignèrent, faisant entre eux maintes réflexions sur l'étranger, mais louant tous sa foi, son air grave et animé, sa science, en doutant néanmoins si une ardente exaltation n'avait point troublé son cerveau.

Le prieur pensait autrement. Nulle idée ne lui paraissait trop forte pour être comprise; il invita l'étranger à le suivre, tandis que l'enfant jouerait parmi les fleurs du jardin. Après lui avoir fait monter plusieurs escaliers obscurs et étroits, il le conduisit dans la galerie supérieure qui dominait l'Océan.

— Si je ne me trompe, mon frère, lui dit-il, voilà le spectacle qui vous convient, ainsi qu'à moi. Ces flots! oh! ces flots dont on n'a jamais trouvé la fin, qu'ils promettent de merveilles! Et je ne suis qu'un moine! et il me faut rester en ce couvent! Tous les deux ils contemplèrent

pendant quelque temps les vagues qui allaient se briser sur la côte.

Cet homme, qui sentait qu'il n'était qu'un moine, avait dans toute l'expression de sa figure quelque chose de martial. On comprenait que si l'humilité chrétienne ne lui avait pas ordonné de baisser quelquefois les yeux vers la terre, il les eût toujours levés avec fierté. Parlait-il des actions de ses compatriotes, ses regards devenaient ardens, puis, s'il venait à se rappeler que d'autres devoirs étaient pour le cloître, cette exaltation semblait s'éteindre au milieu de pensées pieuses : le feu de l'âme ne paraissait plus; il restait les vertus simples du religieux. C'était un de ces hommes qui n'ont jamais suivi leur impulsion, et toujours les devoirs imposés par une étrange destinée. Il était résulté de cette lutte de l'âme avec le sort une tristesse un peu rude, que tentait san cesse d'adoucir la réflexion. Le emp

que le Père Juan Perez n'employait pas en prières, il le passait sur cette galerie couverte qui se trouvait à l'extrémité de la bibliothèque du couvent, et où il venait de conduire Colomb. De là on voyait à quelque distance le petit port de Palos et cette foule de barques de pêcheurs qui l'animaient continuellement.

Marin toujours à l'abri des orages, mais à l'abri de leurs fureurs, parceque ses devoirs lui défendaient de les affronter, le Père Marchena interrogeait continuellement le vent et les étoiles sur le sort des frêles bâtimens qui sillonnaient devant lui les flots.

Les hommes de mer venaient le consulter, lui demander des conseils et des prières, et ils sortaient toujours du couvent de la Rabida plus instruits et surtout plus résignés.

Au bout de quelque temps de silence,

le Père Marchena dit à Colomb : — Je ne suis qu'un moine, moi, et je ne puis détacher mes yeux des eaux de la mer, comme le laboureur ne peut détourner les siens de la moisson des champs... Je vous comprends ! Que ne suis-je comme Don Enrique, l'Infant de Portugal, un homme ayant puissance et richesse! ainsi que lui, j'aurais la volonté de voir s'étendre le monde ; car toute ma joie, c'est de suivre ces flots qui se brisent je ne sais sur quel rivage, mais qui à coup sûr baignent des terres inconnues. Oui, Seigneur Génois, les frères Pinzon n'entreprennent pas un voyage aventureux qu'ils ne viennent m'en faire le récit. Oh! que c'est une belle chose à entendre qu'un récit de navigation sous ce beau ciel, devant ces grandes eaux ! Mon cœur bondit alors comme ces vagues. Vous viendrez, Seigneur Colomb, vous viendrez, n'est-il pas vrai, si votre projet réussit, me raconter à moi, pauvre reli-

gieux, ce que vous aurez vu aux terres d'Orient ?

— Hélas ! mon Père, je n'aurai jamais aucun récit à vous faire, si les rois sont sourds à ma voix comme ils l'ont été jusqu'à présent. Je suis las d'espérer, las de penser !... Et en disant ces mots, il contempla la mer avec toute l'expression du découragement.

— Point de tels regards sans espérance, reprit le Prieur ; si Dieu voulait, Seigneur Génois, dès demain, vingt Caravelles aux pavillons flottans, vous les auriez, avec des matelots de Biscaye et de forts arbalétriers du royaume de Murcie, et vous m'auriez aussi sur vos nefs, priant Dieu qu'il nous fasse trouver la fin de ces grandes eaux.

— Mon Père !... les vœux d'un saint homme sont beaucoup aux yeux de Dieu ; priez pour moi, car vous êtes le premier qui m'ayez compris. Oh ! qui

m'aurait dit, sur cette côte aride, sablonneuse, où mon enfant criait, qu'une voix consolante répondrait à ma voix!

— Mon fils, ayez confiance en la grande voix qui parle au-dessus des eaux, et qu'on entend avec la foi. Et il se mit à prier, élevant quelquefois les yeux vers le ciel et les abaissant sur la mer.

Et il dit en se relevant : — Une pensée!... c'est une pensée de Dieu, puisqu'elle vient après la prière. Je vais écrire une lettre au Confesseur de la Reine pour vous faire connaître un médecin de ses amis qui vient souvent me voir et qui partage mes goûts: vous irez à la cour. Il y a ici des hommes pour vous comprendre, là-bas des hommes pour entreprendre vos projets, et une Reine noble femme qui a un cœur de Roi. Parlez-lui surtout comme vous m'avez parlé. Elle a un trésor à elle seule, un trésor cependant que personne ne lui envie : il se compose des âmes qu'elle ramène à la

foi. Oh! parlez-lui de ce trésor céleste! et vous aurez l'or de la terre.

Et ils étaient encore en silence, regardant toujours la mer, quand la cloche du couvent sonna l'heure du repos. Le Prieur se retourna vers Colomb, il lui montra le ciel, et lui dit : — Adieu, mon frère; rappelez-vous un jour qu'ayant déjà la foi, vous avez eu pour la première fois l'espérance dans ce couvent.

Trois jours après, le pèlerin marchait vers Cordoue, où était la Cour; il n'avait plus nuls soucis de son enfant, qui était resté au monastère, plein d'ennuis d'abord, appelant son père, puis l'oubliant dans un frais verger ou sur les rives de la mer. Et lui, muni de quelque argent que lui avait prêté le bon Prieur, il portait ses lettres au Confesseur de la Reine. Il y avait encore loin du port de Palos à la découverte d'un monde.

CHAPITRE V.

Le chemin de Cordoue.

En sortant de Palos, Colomb longea pendant quelque temps les rives du Rio Tinto; il passa la nuit à Huelva, où il avait d'abord eu l'intention de se rendre avec son fils, puis il entra dans les plaines qui devaient le conduire à Séville. On ne pouvait pas précisément dire de cette partie de l'Andalousie ce que les Espagnols répètent en parlant de la Castille: *L'alouette qui la veut traverser doit porter son grain*. Cependant il était aisé de voir à la négligence de certaines cultures, que ce beau pays, depuis long-temps, n'était

plus au pouvoir des Maures. De temps à autre le voyageur apercevait dans la campagne des villages presque abandonnés, et de petites Mosquées carrées, à dôme aplati, dont on avait fait des chapelles chrétiennes en élevant dans l'intérieur un autel, et en plaçant une petite croix au-dessus de la porte, qui était presque toujours un peu plus ornée que le reste de l'édifice. D'espace en espace on voyait de grandes yeuses, qui étalaient sous un ciel ardent leur feuillage toujours vert; puis, dans les endroits baignés par quelque ruisseau, on rencontrait des lauriers-rose couverts de leurs belles fleurs, qui contrastaient, par leurs tiges gracieuses et légères, avec les agaves aux feuilles immobiles et bleuâtres. Souvent un dattier, qui balançait ses palmes frémissantes au milieu des arbres communs au reste de l'Europe, indiquait le voisinage du climat africain; en d'autres endroits, le cha-

mærops, ce palmier si répandu à l'extrémité de la Péninsule, formait ces bosquets élégans qu'on désigne sous le nom de *Palmar*. On voyait encore de grands espaces où le câprier, que les Espagnols appellent *chaparal*, couvrait les roches à fleur de terre de sa verdure, et parait ainsi les champs les plus stériles de ses rameaux traînans. *L'azébuche*, ou l'olivier sauvage, s'emparait au contraire des terrains fertiles, quand ils avaient été abandonnés par l'agriculteur; la sauge, les cistes glutineux, exhalaient leur odeur forte et pénétrante sous ce soleil ardent, tandis que le tamaris et le nérion embellissaient de leurs fraîches couleurs le bord des ruisseaux alors desséchés.

Colomb marchait donc au milieu de ce pays si varié dans ses productions, si curieux par les souvenirs qu'il rappelait; tantôt il s'arrêtait dans ces petites mosquées solitaires qui étaient devenues des

chapelles chrétiennes, et il priait; tantôt il s'asseyait sous un grand chêne vert, contemplant avec admiration le spectacle imposant qu'il avait sous les yeux, respirant le parfum des plantes aromatiques, puis s'animant de ses grandes pensées, pour pouvoir franchir plus rapidement le long chemin qui le séparait encore de Cordoue. Il marcha courageusement durant la matinée, quand il y avait encore un peu de fraîcheur dans l'air, un peu de rosée sur les bruyères; mais vers le milieu du jour il se trouva dans une grande plaine, couverte seulement de genêts et de quelques petits palmiers dont l'éclatante verdure semblait braver l'ardeur du soleil; il marchait, mais il était aisé de voir que la chaleur qu'il faisait alors lui avait ôté une partie de ses forces. Il paraissait être abattu; son front baigné de sueur était incliné vers la terre, on eût dit qu'il cherchait à tromper la fatigue par

une méditation active; mais le regard qu'il jetait par intervalle sur l'horizon trahissait l'accablement dans lequel il allait tomber.

Il regardait les lignes d'un rose éclatant que formaient au loin des nérions en fleur, et qui lui faisaient espérer qu'une source d'eau vive n'était pas éloignée, quand il vit venir à lui, par un chemin de traverse, un cavalier qui semblait richement vêtu; car le soleil, donnant en ce moment sur ses armes et sur ses broderies en or, le faisait briller dans la plaine comme un météore rapide qui aurait rasé la terre au lieu de s'élever vers le Ciel. Ce cavalier, qui allait ainsi solitairement dans la campagne, fut bientôt près du pauvre voyageur, qui continuait sa marche, mais qui paraissait de plus en plus accablé par la chaleur, et n'avancer encore que pour gagner un olivier sauvage s'élevant dans la plaine à peu de distance. Distrait par ses pensées, et surtout

par l'idée désespérante du chemin qui lui restait à faire, Colomb regarda un moment le cavalier lorsqu'il fut près de lui, il ne le reconnaissait pas d'abord, quand celui-ci lui dit: — Eh! Seigneur Pilote, que faites-vous ainsi tout seul dans ces grandes plaines brûlées par le soleil? En vérité, vous êtes la dernière personne que j'aurais cru devoir rencontrer au milieu de cette campagne, et à coup sûr c'est une joie envoyée par Dieu au voyageur solitaire, que la compagnie d'un homme docte en toutes les sciences comme vous l'êtes. Oui, c'est une source encore plus précieuse pour l'esprit, que ne peut l'être au corps fatigué la fontaine qui jaillit dans le désert.

Colomb reconnut alors Ismaël Ben Kaïzar, et s'inclina comme pour le remercier de sa courtoisie. Le jeune homme put remarquer alors l'altération qu'il y avait dans tous ses traits.

— Mon Dieu ! Seigneur Pilote, que vous paraissez fatigué! vous semblez aussi abattu au milieu de cette bruyère, que vous étiez vigoureux et dispos quand notre petite embarcation fendait les vagues, et que vous teniez le gouvernail, nous faisant filer joyeusement entre les brisans de la côte.

— Je suis en effet bien fatigué, Seigneur Maure, dit Colomb de ce ton de voix bref qui indique le désir de ne pas continuer long-temps la conversation avec la personne qui vous adresse la parole. Le cavalier avait mis son cheval au pas.

—Écoutez, Seigneur Pilote, nous avons un proverbe arabe qui dit : « Jeune voyageur, tu choisis dans le désert, pour t'abriter, le plus vieux palmier, et tu l'honores à cause de son ombre. Incline-toi devant celui qui est plus âgé que toi, sa science est un abri plus utile que celui du palmier. Descends de cheval s'il est fatigué, secoure-le si on l'offense. » Vous voyez, Seigneur Pilote,

que, selon ce conseil d'Abou Beker, ou de quelque autre sage, je ne puis rester à cheval. Montez donc, je vous en supplie, sur mon andalou ; cette chaleur ne peut m'incommoder, moi qui ai traversé déjà le Sahra; mais pour vous, elle peut être dangereuse; montez, je vous en prie. Et en disant ces mots, le jeune Maure s'était jeté à bas de son cheval et le présentait à Colomb, qui se défendit d'abord d'accepter une offre si courtoise, mais qui ne put bientôt résister aux instances que lui fit Ismaël. La fatigue excessive qu'il éprouvait, la manière pleine de grâce et d'obligeance dont le jeune Maure réitérait son offre, je ne sais quelle expression de bienveillance et de respect qu'il put lire dans ses regards, triomphèrent peu à peu de ses préjugés : il consentit à monter sur l'andalou jusqu'à une *venta* (1) qui montrait

(1) Auberge.

son toit rouge à l'extrémité de la plaine.

— Là, Seigneur Pilote, dit Ismaël, vous pourrez reposer tranquillement pendant la grande chaleur du jour, et moi je trouverai un écuyer qui doit m'attendre. Vous avez peut-être été aussi surpris de me voir dans ces plaines que moi de vous y trouver, mais pendant quelque temps notre route est la même, car je me rends à Grenade. Il y a en ce moment une trève entre les Maures et les Chrétiens, et l'alcade de Palos n'a pu me retenir comme il en avait l'intention. Car, à vous dire la vérité, je n'avais pas trop suivi les conseils de la prudence en débarquant en Espagne dans ce port, bien qu'il y ait permission pour les Maures de voyager en ce moment dans leurs anciennes possessions. Car tout ceci, Pilote, continua Kaïzar en montrant le vaste paysage qu'ils avaient devant eux... cette belle campagne maintenant abandonnée nous a appartenu.

— Seigneur Ismaël, dit Colomb d'un ton grave, Dieu rend quelquefois aux peuples repentans ce qu'il leur a enlevé en sa colère. On dit en effet que les Maures sont dans une affreuse position, divisés entre eux, plongés dans des joies mondaines, et se réveillant de leur indolence pour se trouver au milieu des plus terribles angoisses, puisqu'ils perdent peu à peu leurs places fortes, et, ce qui vaut mieux que des places fortes, l'énergie de leur âme. Je vous le dis franchement à vous, jeune homme, il est fâcheux qu'un peuple aussi rempli des sciences de la terre qu'il est en honneur parmi toutes les autres nations, ne comprenne pas ce qui fait la force des Chrétiens.

— Je vous comprends, Seigneur Pilote, moi, et j'ai trop vécu parmi les Chrétiens pour m'offenser de votre pensée. Notre mal a encore une autre source; c'est la cruauté de nos chefs, leurs querelles en-

tre eux, les sujets divisés comme les Rois, les Zégris et les Abencerrages se haïssant avec autant de fureur que le Roi Mohamed El Zagal déteste son neveu Boabdil, en horreur lui-même à son vieux père. Nos revers viennent de cette brillante et honteuse mollesse dans laquelle sont plongés nos Chevaliers, les Vanegas, les Gazul, les Gomeles; mais patience, puisqu'ils l'ont voulu, comme dit le poète: « L'échanson de la mort s'approchera d'eux avec la coupe du trépas, il en arrosera le jardin de leur vie et ils seront anéantis. » Et en achevant ces mots, le jeune Maure tomba dans une rêverie profonde; il en fut tiré par une question que lui fit son compagnon de voyage, qui, lui désignant une grande roche escarpée qu'on apercevai à droite du chemin, lui demanda si ce n'était pas cette roche fameuse, connue dans toute l'Espagne sous le nom de *la Peña de los Enamorados*, célèbre parceque

deux jeunes amans de religions différentes s'étaient précipités de son sommet. Non, Seigneur Pilote, c'est plus près de Grenade que ce terrible évènement eut lieu. Oh! je les ai bien connus. On pouvait dire de la jeune fille, c'est un jeune lis de la vallée de l'Yemen, du jeune homme c'est un platane de Bentomiz; ils sont morts unissant leurs branches et confondant leurs parfums. Oh! qu'une telle mort dût être douce, Seigneur Génois! Il y a de jeunes platanes solitaires que brise le vent de l'adversité et qui tombent seuls.

Colomb quoiqu'il fût occupé de pensées fortes et graves, n'en avait pas moins une ardente sensibilité, comme le prouvent plusieurs évènemens de sa vie : il se reprocha presque la question qu'il venait de faire au Maure; car il se rappela en ce moment avec quel empressement celui-ci s'occupait de la jeune dame chrétienne durant la navigation d'Italie en

Espagne, et surtout avec quels regards souvent il lui adressait la parole.

— Pour parler comme votre nation, Seigneur Maure, dit Colomb, je répliquerai qu'un jeune arbre fort et vigoureux résiste aux orages.

— Pilote, vous parlez de ces choses en homme qui ne connaît que les orages de l'Océan. Mais bien triste est le navire qui vogue seul, marchant sans but sur une mer sans fin pour rester toujours solitaire.

— Je vous comprends, Sidi Kaïzar, mais vous êtes trop jeune pour savoir qu'après bien des tourmentes le navire se trouve tout-à-coup dans un calme profond. C'est ce qu'apprend le temps, qui enseigne beaucoup de choses. Mais, dites-moi, qu'est devenu le Seigneur Andreas? croyez-vous qu'il ait poursuivi son voyage jusqu'à Cordoue?

— Il y doit être maintenant avec la fille de son frère, avec cette belle chré-

tienne que Sadi lui-même n'aurait pas dédaigné de célébrer dans son jardin des roses. Il y eut un temps, ajouta Kaïzar, où un Maure pouvait aller de Grenade à Cordoue, et de Séville à Grenade par de beaux champs paisibles. En ce temps les dames chrétiennes ne dédaignaient pas toujours l'alliance des Maures! Mais maintenant... et ici il tomba dans un morne silence.

Son compagnon sembla en ce moment avoir oublié la différence de religion qui existait entre eux deux, car, sans lui parler d'une manière directe de ce qu'il croyait avoir deviné, il lui donnait mille conseils pleins d'une tendre sagesse, l'engageait à se distraire des idées tristes qui paraissaient l'accabler, et mettait lui-même de côté les pensées qui l'occupaient habituellement, pour s'informer de ce qu'il prétendait faire désormais dans son pays désolé. — Sans être des plus

riches parmi les Maures de Grenade, lui dit Ismaël, ma fortune peut suffire à moi et à mes amis. Je puis dire à un hôte, Soyez le bienvenu : même dans le désert vous me feriez plaisir en entrant dans ma tente; ici vous m'honorez. J'ai déjà écrit, par Velez de Malaga, pour qu'on vînt au-devant de moi, à cette venta que nous voyons maintenant distinctement. Je rentrerai dans Grenade, Seigneur Pilote; et, comme vous me le conseilliez fort bien tout à l'heure, je tâcherai de me distraire; j'irai comme un autre montrer mon adresse aux joutes de Gelves; je prendrai ma part des combats et des fètes ... Il dit ces derniers mots en souriant avec amertume, et il ajouta : Puisqu'ils ont encore des fêtes, et que l'on parle de ceux qui y montrent quelque adresse, quand on ne devrait parler que du courage, et du courage qui se montre autre part que dans des jeux! et

puis si Dieu l'a écrit sur la table sacrée (1), qui est au ciel, il faudra quitter cette terre, il faudra dire comme Lebid, « l'homme n'est qu'une flamme légère qui brille, s'élève et retombe en cendres. » Oui, Seigneur Pilote, on dira peut-être de Grenade ce que le poète disait des antiques villes de l'Arabie.

Et le jeune Arabe se prit à réciter ces vers d'un poète antérieur à Mahomet, qu'il traduisait en espagnol à son compagnon de voyage.

« Ils ont disparu des lieux où les tribus avaient placé leurs tentes, les vestiges de leurs passagères demeures. Mina, qu'ils habitèrent long-temps, est le domaine d'une horrible solitude, ainsi que Goul, Ridjam et les hauteurs des montagnes de Reyyan. Découvertes par les torrens, qui ont entraîné la poussière, les traces de leurs habitations

(1) Le livre de la destinée, une plume immense y écrit d'elle-même ce qui doit arriver aux hommes et ce qu'ils font.

ont reparu semblables au caractère confié au roc. Ces lieux ont perdu leurs habitans ; plusieurs années se sont écoulées ; plusieurs fois les mois de la guerre ont succédé aux mois de la paix ; les constellations du printemps ont répandu leurs fécondes rosées sur ces campagnes désertes, les nuées orageuses d'été les ont rafraîchies de leurs douces ondées ; elles ont reçu le tribut des nuages nocturnes, de ceux qui, au lever de l'aurore, obscurcissent le soleil, et de ceux qui, lorsque le jour va finir, vont répétant au loin l'écho répété de la foudre. Ici la roquette sauvage se couvre de rameaux longs et vigoureux ; sur les deux rives du lit des torrents, la gazelle devient mère, et l'autruche vient déposer ses œufs ; les antilopes aux grands yeux s'y reposent en paix ; auprès d'elles sont leurs petits, à peine sortis de leurs flancs, et dont les troupeaux couvriront bientôt ces vastes plaines.

Pourquoi interroger ces pierres sourdes et immobiles? leur écho ne me rendra que des sons confus; un peuple nombreux habitait cette plage aujourd'hui déserte (1). »

Pendant qu'Ismaël achevait cette longue et mélancolique citation d'un poète arabe, Colomb était tombé dans une profonde rêverie. Cette chute des vieux empires, racontée à celui qui voulait découvrir un monde, lui rappelait à la fois la fragilité des choses humaines et les grandeurs de ce beau pays que la guerre allait encore désoler. Après avoir gardé quelque temps le silence, Colomb et Ismaël abandonnèrent ce sujet de tristes méditations. Ils parlèrent de ce que les derniers Rois de Grenade avaient fait pour les sciences, des nombreuses bibliothèques de cette ville la plus savante alors de l'Europe, des trésors qui s'y trouvaient

(1) Voy. les notes.

enfouis, et que Cisneros devait bientôt réduire en cendres. Ils discutèrent encore si la boussole avait été donnée à l'Europe par les Maures, ou si elle était due aux voyages des Italiens. Et ils en étaient à ce point important, quand ils arrivèrent à la Venta. C'était, comme tous les établissemens du même genre en Espagne, une maison de fort pauvre apparence ; mais sa position sur le bord d'un ruisseau, au milieu de chênes verts qui offraient leur ombrage aux voyageurs, en faisait un lieu de délices pour ceux qui venaient de traverser des plaines arides. Ismaël Ben Kaïzar ne s'était point trompé, en pensant qu'il y trouverait des gens arrivés avec des chevaux au-devant de lui. Son équipage était modeste, mais suffisant pour gagner Grenade. Il passa avec Colomb le reste de la journée; mais, vers le soir, il se décida à profiter de la fraîcheur qui se répandait dans la campagne pour par-

tir ; Colomb , accablé par la fatigue , reposait en ce moment ; à son réveil , il fut étrangement surpris de trouver ce billet, écrit en castillan par Kaïzar.

— Seigneur pilote , il y a une sentence arabe qui dit : « Si le sage trouve douce l'allure de ton coursier , offre-le-lui , il l'honore en l'acceptant. »

Et le lendemain Colomb continuait son voyage vers Cordoue sur le bel andalous.

CHAPITRE VI.

Dorothée à la cour.

Or j'apprendrai à mon lecteur, s'il s'intéresse à la jeune dame qu'il a vue en Italie, qu'elle est maintenant à la cour d'une grande Reine, de cette Isabelle que toutes ses fautes n'ont pu flétrir dans l'opinion, parcequ'en se les rappelant, on se rappelle aussi son noble cœur, son âme tendre, son énergie pour le bien, et cette intelligence élevée, qui sut distinguer le génie dans la foule et le montrer au monde en dépit de l'amère raillerie et de l'orgueilleux dédain. Mais elle était femme, et se troublait quelquefois au milieu des orages po-

litiques, se laissant subjuguer par son temps, quoiquelle ne se laissât pas subjuguer par son mari; voulant toujours le bien, mais laissant faire quelquefois le mal, quand on environnait son âme de mystères politiques, dont, avec toute sa sagacité active, elle ne pouvait se dégager; et avec tout cela, je le répète, elle était puissante par son intelligence et par son cœur.

Isabelle, qui, dans la vie privée était une mère tendre, une épouse dévouée, une femme pleine de charme et de bienveillance; Isabelle ne tarda pas à aimer cette jeune fille qui n'avait plus de mère, et qui avait été élevée loin de son pays. Gênes alors était célèbre entre toutes les cités par son commerce avec le reste du Monde, par les hommes célèbres qui cultivaient les sciences et les arts. C'était pour Isabelle un véritable plaisir que d'interroger Dorothée de Bovadilla sur mille coutumes des terres étrangères; souvent en-

core elle se plaisait à lui faire répéter ces beaux vers de Pétrarque qui se répandaient alors dans tout le Midi comme le son divin d'une lyre harmonieuse. Puis elle la priait de chanter quelques uns de ces airs pleins de douceur et d'harmonie qu'on commençait à redire dans la belle Italie, mais qui étaient encore étrangers à l'Espagne, où l'on ne connaissait guère que la musique, à la fois vive, ardente, et mélancolique, de ces Maures que l'on voulait vaincre, mais que l'on admirait; et quand la jeune fille avait ainsi charmé la Reine par une mélodie plus savante et plus grave que celle qu'on entendait ordinairement à Cordoue, ou bien à Séville; quand elle lui avait parlé de Pétrarque et de Dante, du Bibiena et d'Angelo, de la cour d'un Doge ami des arts et des merveilleux édifices de Gênes, Isabelle reprenait souvent tout son caractère Espagnol.

— Attendez, belle Dorothée, lui disait-

elle, que Grenade la riche, comme ils l'ont surnommée, tombe en notre pouvoir, comme cela arrivera sans aucun doute avant peu. Les Maures sont des infidèles, mais il faut convenir que leurs poètes sont ardens et sensibles; Abdalla Alkasradgi, Lakamisa Mohammed, n'ont point de rivaux. Leur musique ravit aussi quand on y est accoutumé; il me semble quelquefois que de vos doux chants et des leurs, naîtrait l'harmonie qui convient aux Espagnols, comme Mena cherche maintenant à mêler notre poésie à la vôtre. — Oui, attendez, Dorothée, que nous puissions entrer dans Grenade, et vous verrez bien des merveilles.

Et en effet, ces Maures qui avaient répondu par leurs cris sauvages, aux cris sauvages d'un Goth demandant vengeance et vengeance sanglante; ces Maures, sous le beau ciel de l'Espagne, n'avaient gardé que leur courage chevaleresque. Pendant

huit siècles, ils avaient bâti des villes pompeuses et élégantes, arrosé de mille canaux, des champs qui n'étaient devenus fertiles que par leur industrie; fondé des universités, rassemblé de précieux manuscrits. C'était sous des palmiers transplantés d'Asie qu'ils soupiraient doucement les vers de leurs poètes, et les chrétiens, ravis de cette poésie nouvelle, avaient plus d'une fois essayé de les imiter; il y avait donc haine de religion, sympathie de pensée: au milieu de ces délices, je le répète, les Maures s'étaient amollis sans cesser d'être braves; ils couraient encore aux combats, mais c'était couverts d'armes brillantes. Le fer disparaissait sous la moire et sous la broderie; et ils étaient si bien amis du plaisir, qu'ils cherchaient encore un plaisir dans les combats. Ils devaient être vaincus, car de tels hommes ne pouvaient former une armée. Ils étaient trop braves pour obéir. Aussi les admirait-

on sans les craindre, et prenait-on leur musique, leur architecture, leur poésie avant de les chasser du sol qu'ils ne pouvaient plus garder.

Même au milieu des guerres et des dissensions, ce n'était parmi eux que tournois et que bals où l'on exécutait ces zambras, danses à la fois si vives et si gracieuses ; ce n'était que carrousels, connus en Espagne sous le nom de jeu des cannes, dont les vieilles chroniques ainsi que les romances parlent sans cesse, et que l'on peut comparer sans doute au jeu du *Djérid* encore en usage parmi les Musulmans.

Deux peuples qui s'estimaient au quinzième siècle, en dépit de la religion, devaient plus d'une fois se mêler dans leurs fêtes brillantes. C'est ce qui arrivait durant ces nombreuses trêves où les Chrétiens semblaient vouloir laisser aux Maures quelques mois de repos comme par courtoisie chevaleresque ; en ce temps le nom

d'Ismaël parvint souvent aux oreilles de Dorothée, plus d'une fois aussi elle apprit en rougissant les couleurs qu'il portait. Elle changea les siennes; celles d'Ismaël changèrent aussi. C'étaient toujours les couleurs de Dorothée : et qu'on ne regarde pas pour cela le jeune Maure comme un berger de Pastorales; c'était alors un usage auquel on attachait la plus grande importance, et qui décidait souvent du sort de toute la vie. Une fière beauté, en se faisant raconter un tournoi ou une zambra, savait si elle était encore servie, comme on disait alors, par celui qui peut-être ne lui aurait pas déclaré son amour. La devise en disait bien davantage, celle que portait Kaïzar sur sa targe de Fez, ne changea pas pendant long-temps.

C'était une fleur d'or inclinée, et la devise disait : Un regard du soleil l'a flétrie.

Plus d'une fois Dorothée l'apprit en rougissant; Kaïzar, aux joutes de Gelves,

avait été vainqueur; il avait attiré l'attention des Dames maures, et souvent elles avaient cherché à expliquer cette devise, qui, pour la belle Génoise, n'avait point sans doute besoin d'explication; mais ses idées religieuses, déjà vives et profondes à Gênes, s'étaient de plus en plus exaltées à la cour d'Isabelle. Au moment d'écraser les Maures par un dernier effort, les prêtres espagnols essayaient de ranimer une haine religieuse que l'habitude avait émoussée. Dorothée ne pouvait plus penser à Kaïzar sans terreur; mais elle lui faisait encore un sacrifice muet et terrible en osant s'occuper de lui, car il y avait des momens où elle était persuadée que c'était se vouer à d'éternels tourmens, que d'oser se rappeler les soins d'un infidèle et la reconnaissance qu'elle lui devait. Andréas n'était pas resté long-temps à Cordoue, et sans doute que sa présence eût bien changé les idées de sa jeune

nièce ; ses longs voyages parmi les Orientaux avaient affaibli les préjugés du Chrétien ; mais il en était bien autrement de l'homme auquel se trouvait désormais confié le sort de Dorothée.

Bovadilla, Commandeur de l'ordre de Calatrava, était un homme plein de hauteur et de fierté, qui avait tous les préjugés religieux de son siècle, sans en avoir les vertus. Il détestait les Maures, et ne savait même pas rendre justice à leur courage; il les haïssait comme Mahométans et souriait de dédain quand il était question de quelques uns de leurs exploits chevaleresques. Témoigner devant lui quelque intérêt pour les habitans de Grenade, c'était l'irriter profondément. Il n'était pas employé à la cour, mais il y venait fréquemment; et chaque fois il faisait de nouveaux efforts pour faire partager ses opinions à sa nièce, dont le cœur combattait toujours les préjugés, mais qui espérait

du moins sauver son âme par une apparente froideur, si elle ne pouvait éteindre entièrement ce qu'elle regardait comme un sentiment criminel.

En dépit de la défense des prêtres, les jeunes compagnes de Dorothée ne manquaient pas de demander de grands détails sur les joutes qui se faisaient encore à Grenade et à Gelves. Souvent la Reine les interrompait alors, pour dire en souriant que de tels récits n'étaient point conversations qui convinssent à des dames chrétiennes, et qu'il était plus souvent question à sa cour des Chevaliers Grenadins, que de ceux de Calatrava; mais elle disait quelquefois aussi qu'elle donnerait volontiers une partie de sa puissance pour que des Chevaliers tels que les Vanegas et les Gazuls devinssent Chrétiens. Oh! si elle eût regardé Dorothée en ce moment-là, combien elle l'eût vue rougir!

Et elle se troubla bien davantage un jour que des messagers du roi Boabdil vinrent en grande pompe demander aux deux rois la permission de cultiver la Vega ; car, avec leurs habits de fête, leur ville aux minarets dorés, ils en étaient réduits là, qu'il fallait aller implorer des Chrétiens la permission d'ensemencer les champs fertiles qui environnaient Grenade. Kaïzar était parmi ces envoyés, moins richement vêtu que les autres, mais plus noble par le maintien ; et tout le monde disait en le voyant passer : Ce Maure, à coup sûr, est gentilhomme, quoique Maure. Dorothée ne dit rien ; et pendant le peu de mots que la Reine répondit aux envoyés de Boabdil, ses yeux furent baissés ; sans doute qu'Ismaël comprit ce discours muet, comme disent les poëtes espagnols ; car le lendemain les Chevaliers de Grenade vinrent saluer la Reine avant de porter à leurs compatriotes l'heureuse nouvelle que les hostilités se-

raient suspendues contre les laboureurs. Kaïzar, comme le plus jeune, venait le dernier; et sur sa targe de Fez il avait gravé ces deux vers castillans :

> Ya se eclipso mi esperança,
> Y se aclarò mi tormento.

Dorothée le vit, Dorothée lut sa devise; mais ceci fut rapide comme la pensée; elle laissa échapper un long soupir et ces mots à voix basse : Pauvres âmes... proie du démon... Cependant, comme, avant de s'éloigner, Isabelle interrogeait un des envoyés Maures qui lui peignait en traits de feu les désastres qui avaient suivi la prise d'Ojixar, et les souffrances de plusieurs familles Maures contraintes à s'exiler, Kaïzar vit un moment les yeux de Dorothée s'arrêter sur lui avec une douloureuse expression; mais elle les détourna aussitôt; et il dit en lui-même : Ainsi vers le

soir brillent quelquefois d'une lueur subite les sommets glacés de la Sierra Nevada. C'estun feu rapide qui réjouit un moment le voyageur, et qui le laisse ensuite dans les ténèbres.

CHAPITRE VII.

Le confesseur de la Reine, Macias l'Enàmorado.

Un jour, après un de ces messages où les Maures cherchaient à cacher leur misère sous la pompe, la Reine, environnée de ses dames, devisait de gloire et de poésie ; parlant de conquêtes, de vœux religieux à faire, et de lais d'amour à entendre. C'était dans un de ces appartemens où se mêlaient le luxe des Maures et la grave magnificence des Castillans, où l'on voyait sous d'élégans arceaux arrondis en feston, des colonnes frêles et dorées, que cachaient presque entièrement de grandes tapisse-

ries aux couleurs éteintes, mais rappelant, par les sujets qu'on y avait brodés, les exploits du saint Roi Ferdinand; et puis un grand rideau cramoisi, sur lequel étaient également brodées les armes de Castille et de Léon, fermait l'entrée de cette salle royale, où bien peu de gens étaient admis.

On parlait devant la Reine d'une de ces cours d'amour qui se tenaient encore en Provence, mais qui n'étaient déjà plus soutenues par les vers de la *gaie science;* une dame charitable venait de dire son opinion sur des vers où Gomez Manrique s'adressait un peu librement au Roi et à Isabelle; et la Reine souriait de cette liberté de poète, à laquelle on n'était pas encore accoutumé; puis on en revenait aux chants d'amour de Villena, et à ceux de Macias le Galicien; tout-à-coup la portière cramoisie fut soulevée, et une voix de page annonça l'évêque Talavera. Les récits

d'amour cessèrent ; les chapelets à grains d'or, qu'on tenait encore sans dessein, furent déroulés aussitôt avec gravité ; la Reine elle-même, sans s'en apercevoir, prit un visage plus austère ; c'était son confesseur qui venait d'entrer. Il y avait dans tous les traits de cet homme je ne sais quelle expression d'humilité et d'orgueil ; il comprenait, quoiqu'on le lui cachât, l'impression que sa présence causait.

—Votre Altesse, dit-il à la Reine, car on n'appelait pas encore les Rois d'Espagne Votre Majesté ; Votre Altesse est avec ses dames en de saintes occupations ; la voie du Seigneur s'ouvre aux regards des fidèles en de telles conversations.

Isabelle prit aussitôt la parole, et lui dit : — Sincérité vaut mieux qu'hypocrisie ; mon père, nous devisions en propos mondains ; votre présence nous a rappelé qu'il était des conversations plus chrétiennes.

— Toutes paroles ont leur temps, Ma-

dame, répondit l'Évêque en prenant un siége qu'on venait de lui apporter par ordre de la Reine. Les dames de cour ne sont pas recluses de cloître; et d'ailleurs je venais en ce moment vous parler de choses qui tiennent plus encore du temporel que du spirituel; pour ma part, je n'y attache pas grande foi; mais de saints religieux me pressent continuellement, afin que Votre Altesse en soit instruite. Il y a maintenant en Espagne un homme fort ignoré, arrivé récemment de Gênes en assez triste équipage, et qui prétend néanmoins augmenter les états de Vos Altesses; et j'ai promis de leur parler de ce grand projet.

Ici l'Évêque examina avec plus d'attention le visage de la Reine, pour deviner l'impression que lui faisaient éprouver les paroles qu'il venait de hasarder; il ajouta avec un sourire de courtisan : — Sans mes bons religieux de la Rabida, qui n'ont au-

cune connaissance des choses de la cour, et des embarras que donne le gouvernement d'un si grand royaume, je ne me serais pas hasardé à entretenir Votre Altesse de semblables folies.

— Et pourquoi pas? pourquoi pas? reprit la Reine : toutes pensées sont bonnes à recueillir.

— Et celles-là, s'empressa d'ajouter Dorothée, viennent d'un cœur droit, honorant Dieu. Je connais le seigneur Colomb ; il est pauvre, mais il a le trésor de la science.

Alors la Comtesse de Tendilla, à qui Colomb était indirectement recommandé, appuya les paroles de Dorothée d'un de ces mots que savent si bien dire les femmes qui ont résolu en leur cœur une chose que détruirait quelquefois la réflexion ; c'est, chez elles, l'instinct de la bienfaisance, qui réussit du premier élan,

ou qui s'éteint quelquefois sans aucun résultat.

— Ce que vous m'apprenez là, nobles Dames, reprit la Reine, est beau dans la pensée, et serait plus beau encore en réalité. Gagner des âmes à Dieu, et un monde à l'Espagne, comme notre frère de Portugal l'a fait pour son royaume, en naviguant le long des côtes inconnues de l'Afrique : oh ! ce serait trop beau pour mon règne et pour mon salut. Qu'en dites-vous, mon père ?

— Je crois, comme le disait tout à l'heure Votre Altesse, que toute pensée humaine est bonne à recueillir ; j'ajouterai surtout, lorsqu'elle vient d'un Chrétien ; et le Seigneur Colomb est plein de foi ; sans cela ma voix ne se serait pas fait entendre en sa faveur.

— Eh bien ! nous l'écouterons, dit Isabelle. Au temporel, vous le savez, mon père, nous aimons à juger par

nous-mêmes; en ce qui touche à la foi, nous avons besoin d'un guide, et nous ne cesserons de le consulter. La Reine dit ces mots avec une déférence presque respectueuse; Talavera comprit sans doute que sa Souveraine le verrait avec plus de plaisir dans un moment où elle serait seule, que dans celui où elle était environnée de ses dames; il se leva, salua avec respect, et se retira. Quelques momens après, on le vit à la porte du palais; et il parlait avec une sorte de chaleur à un homme mal vêtu, qui l'attendait depuis long-temps, appuyé contre un des piliers de l'Alcazar.

Et dans la salle royale les gais propos avaient recommencé; Dorothée parlait des poètes d'Italie, de Pétrarque à la douce voix, de Dante aux paroles sévères; la belle Marie d'Alençon disait quelques mots des vers naïfs et caressans de Christine de Pise; des joyeux dits de cet Alain

Chartier, qu'une bouche royale avait baisé en son sommeil ; et puis une belle Portugaise racontait l'histoire de Bernardim Ribeiro, le poète aux constantes amours, et la Comtesse de Padilla lui opposait Garcie Sanches de Badajoz, si mélancolique en ses vers passionnés : Alvarès de Villapandino, qu'on avait surnommé le maître et patron de la poésie; ensuite l'on chanta les vers et la musique de Juan de la Enzina, qui commençait à faire goûter à la cour ses pastorales dramatiques, gracieuses dans leurs naïvetés.

Et la belle Comtesse d'Arcos venait d'achever la romance où Macias (1) se plaint et de son amour et de sa destinée, quand la vieille Marquise de Roxas, qui ne parlait presque jamais, se leva tout-à-coup à la fin de la triste chanson du poète

(1) Le poète le plus célèbre du commencement du quinzième siècle. Il fit école, mais il ne nous reste que deux fragmens de ses poésies.

galicien; elle semblait être parmi ces jeunes dames comme un arbre desséché au milieu des fleurs; sa taille était élevée; elle portait une longue robe noire, à la mode du temps de Juan II, le Roi de Castille; sa mante de velours, qu'elle ne quittait point, lui donnait quelque chose encore de plus austère; ses joues, maigres et brunes, ne laissaient voir aucunes traces de ces couleurs qui animent quelquefois la vieillesse; ses yeux enfoncés étaient habituellement fixes, ne rendant qu'une seule expression; mais en ce moment ils brillaient de ce feu lent, qui, éteint par les années, est avivé tout-à-coup par les souvenirs. Elle promena ses regards sur toutes ces jeunes dames étonnées de la voir se lever ainsi, elle qu'on apercevait toujours assise à l'extrémité de la salle, muette en ses regards et en ses discours, mais grave comme la mort dans sa lenteur; et cette fois elle souriait, ... ja-

mais on ne l'avait vue sourire: puis tout-à-coup son regard devint terne; elle s'assit. On faisait un profond silence, quoiqu'elle n'eût pas encore parlé : elle parla :

— Vous chantez les romances de Macias l'Enamorado, mes Dames, vous les chantez tout attendries, et nulle parmi vous, peut-être, ne sait sa triste fin ! J'étais jeune comme vous, mes très belles dames; j'étais jeune quand on disait Macias le Galicien est le plus doux poète qui soit né en Espagne et en Portugal ; en ce temps, le grand-maître Villena faisait des vers pour moi, ainsi que Santillane, et bien d'autres avec eux. Ils y disaient que mon front était d'argent, mes cheveux d'or, mes yeux, deux vertes émeraudes; j'étais cependant une brune aux yeux noirs : ils disaient que mes lèvres étaient un beau corail vermeil, et que j'étais le riche joyau d'une illustre maison. Hélas, mes Dames ! hélas ! je ne serai bientôt que terre et poussière; et

dites-moi pourquoi je ne puis songer encore sans sourire à ces chansons du Marquis de Santillane, et pourquoi aussi je ne puis songer sans pleurer à celles de Macias; et une larme coulait sur ses joues ridées. Je vous le dis, je ne serai bientôt que poussière et que cendres; soufflez la cendre, et vous verrez encore le feu reluire; un feu pur, et qui donna cependant la mort. Belles bouches rosées, quand vous chanterez maintenant l'histoire de Macias, vous n'aurez plus envie de sourire; beaux yeux bleus, vous vous mouillerez d'une larme. Écoutez-moi encore avec la permission de notre grande Reine.

On m'appelait Claire en ce temps, et je n'étais pas encore Marquise; mieux me valait ma jeunesse. Je fus promise en mariage au noble Marquis de Roxas, Chevalier au service du Grand-Maître de Calatrava, Don Enrique de Villena. Don Macias était aussi un Chevalier galicien qu'aimait

le Grand-Maître et qui faisait l'ornement de sa cour. Oh! Dames, que ne l'avez-vous vu comme vous pouvez l'entendre, puisque sa voix est toujours vivante. Dames, que ne l'avez-vous vu! mes fraîches années vous sembleraient heureuses d'avoir été aimées de tel Chevalier. J'étais aimée, mais je n'étais pas encore Marquise. Marquise je devins; telle était la volonté de ma mère: aimée je fus toujours; c'était le droit d'un cœur, et d'un noble cœur, n'ayant nulle mauvaise pensée; seulement le cygne à la très douce voix chanta tristement; et sa tristesse donna jalousie; sombre, terrible jalousie, s'accroissant de sa douleur, se nourrissant de ses tourmens. Il ne faut plus chanter, dit un jour à Macias le Grand-Maître, il ne faut plus chanter Claire, Chevalier; c'est le joyau d'une autre couronne, c'est la fleur d'un autre jardin. Et il dit, lui: On peut bien regarder la perle faite pour

réjouir les yeux de ses doux reflets; on peut bien aspirer l'odeur d'un lis blanc, qu'on ne doit pas cueillir. Chanter la perle, ce n'est pas la ternir. Le cygne chanta. En ce temps, on lui répondait de tous les rivages de l'Espagne, de toutes les montagnes de la Galice.

Oh! mon Dieu! mon Dieu! Un jour qu'il avait élevé plus tristement la voix, le Grand-Maître ne lui parla pas; mais de forts geôliers lui parlèrent, et il fut mis dans une prison fermée de gros barreaux de fer, comme si les barreaux de fer empêchaient une douce voix d'être entendue. Je l'écoutai alors, je l'écoutai: la perle se ternit, et se flétrit la fleur. Chacun des chants qui sortaient de la prison donnait douleur de mort à moi, et jalousie de crime au Marquis. Et les mois passaient ainsi, la mort me minant sourdement, la jalousie s'échauffant en sa fureur. Oh! Dames! Dames qui m'écoutez!...

Ici la vieille Marquise se leva et elle réfléchit quelque temps, comme si elle devait continuer; puis tout-à-coup elle retomba dans son fauteuil et elle dit : Reine, sous votre puissance une telle infamie n'eût jamais été commise; les cœurs d'hommes pardonnèrent. Savez-vous ce que devint Macias?... Le Marquis alla lâchement l'égorger entre les barreaux de sa prison. Et ne croyez pas qu'il ait osé le frapper face à face : ce fut une javeline qu'il lui lança. Et cet homme m'a laissé son titre et son nom!... Oh! il m'a laissé aussi la haine pour le maudire..... La vieille Marquise garda quelque temps un morne silence; les Dames, en larmes, croyaient qu'elle pleurait; mais elle releva la tête, et ses yeux étaient secs. Elle dit d'une voix plus ferme seulement, et comme si cette émotion lui avait donné un instant de force :... Une résignation de quatre-vingts ans ne laisse plus de

larmes, jeunes Dames; mais je vous l'avais dit : soufflez la cendre et vous verrez encore le feu reluire.

Or, lecteur, vous avez peut-être déjà oublié Colomb, comme, hélas! les Dames l'avaient oublié. Une seule, parmi elles, en avait gardé mémoire. La grande pensée germait dans un grand cœur.

Et cette pensée avait été jetée avec indifférence au milieu de deux histoires d'amour, d'une ballade et d'un sonnet. Oh! qu'il y en a ainsi de fortes pensées qui s'éteignent sur le seuil des palais, que regarde avec anxiété un homme couvert de pauvres vêtemens, comme Colomb regardait le château de la Reine, où il n'avait pas encore licence d'entrer!

Et il était venu, il faut l'avouer, dans un moment bien peu favorable. Les deux Rois pensaient alors à aller à Séville, à renverser complètement l'empire des Maures, à se rendre maîtres enfin de cette ville de

Grenade que les monarques d'Espagne convoitaient avec tant d'ardeur. Mais pour avoir Grenade la Riche, il fallait beaucoup d'argent. Pendant bien long-temps, Isabelle ne favorisa Colomb que d'une approbation bienveillante; ce fut beaucoup que d'être compris par une telle femme. Ses projets furent examinés plus tard par des docteurs; ils ne le comprirent pas si bien avec leur science qu'elle le comprit avec son génie.

Vers cette époque le Soudan d'Égypte intervint dans la guerre des Espagnols et des Maures. Il avait juré, dit-on, dans le cas où les hostilités ne cesseraient point, d'exterminer les Chrétiens d'Orient; l'idée vague qu'avait eue d'abord Colomb d'aller délivrer le Saint-Sépulcre en passant par les Indes, s'exalta par cette menace, et devint de jour en jour plus vive.

CHAPITRE VIII.

Les deux Hidalgos. — Les propos de Séville.

— Don Cespedes, je vous donne la bonne journée, et il me semble que celle-ci commence pour vous d'une manière fort heureuse; il y avait long-temps qu'on n'avait vu votre Courtoisie représenter d'une manière si brillante la maison de Huerta y Ladrillero. Ce drap écarlate de Bruxelles, cette toque brodée de Valence, vous vont à merveille, et je vous demanderai l'adresse de ceux qui vous les ont fournis, quand j'aurai reçu l'argent

qui me revient d'un pigeonnier que je possède en Andalousie, et qui, si mes voisins ne l'avaient point dépeuplé, me rapporterait chaque année vingt mille maravedis.

— Seigneur Juan Guttierez de Villapadierna, répondit le cavalier avec une politesse pleine de gravité, les vieux Chrétiens meurent de faim parcequ'on laisse trop travailler les nouveaux. Du reste, les deux Rois y mettront bon ordre. Isabelle et Ferdinand livreront bientôt à leurs véritables sujets des biens qui ne sont restés entre les mains des infidèles que pour eux. En attendant, les gens d'un courage éprouvé n'en manquent point; leur épée leur donne ce que leur refuse la fortune. Et en disant ces mots, Don Cespedes rajustait sa fraise, que le vent venait de déranger.

— Si le courage donnait de la fortune, Don Cespedes, dit à son tour le Seigneur

Villapadierna, en relevant sa moustache, en posant avec une sorte de négligence la main sur la poignée de sa longue rapière, et en rajustant son manteau de manière à cacher le délabrement de son pourpoint, il me semble que les Villapadierna ne sauraient en manquer. Mais depuis quand l'Espagne offre-t-elle de si belles chances? Isabelle veut bien qu'on batte les Maures, mais elle ne veut pas qu'on les dépouille.

— Ce n'est point des Maures dont il s'agit en ce moment, reprit Cespedes avec gravité. Oserais-je demander à votre Seigneurie ce qu'elle a fait hier durant la journée?

— Hier? répondit l'Hidalgo en rajustant encore son manteau, qui de temps à autre laissait entrevoir l'exiguité d'un haut-de-chausses qui semblait n'avoir jamais été fait pour la longue taille de celui qui le portait. Hier, j'étais convoqué avec

quelques Hidalgos chez Aguilar, pour aviser au siége de Grenade; mais je me levai beaucoup trop tard pour aller entendre chez ce vieux Chevalier des discours inutiles. Au jour de l'attaque, et quand il faudra combattre, ajouta-t-il avec un ton qui tenait de l'orgueil, de la suffisance et de la bravoure, je serai plus diligent. Vous me demandez comment je passai la journée? Mais je la passai comme j'en passe tant d'autres; j'allai prendre le soleil sur la place de l'Alcazar (1) : j'y dis mon rosaire, j'y bus l'eau la plus fraîche et la plus limpide qui puisse être offerte à un gentilhomme, et, franchement, le temps me parut si court, que je n'eus pas le moindre désir d'aller dîner à la Casa de Pilate, chez le duc de Medina Celi, qui, soit dit en passant, devrait bien changer le nom de son hôtel. Mon page, en venant

(1) On dit en espagnol : Prendre le soleil, comme on dit ici : Prendre l'air.

recevoir mes ordres, m'offrit quelques tranches du pain le plus blanc qui ait été pétri dans Alcala de los Panaderos (1). Quant à la soirée, rien n'y manqua : les Bohémiens vinrent danser sur la place de l'Alameda Vieja ; Mengo nous chanta des vers de sa façon sur les désastres des Morisques.

— Eh bien! seigneur Villapadierna, reprit Cespedes, quoique vous ayez passé votre journée comme doit le faire tout bon gentilhomme castillan, et que vous ayez abaissé l'orgueil du vieux général en dédaignant d'aller chez lui, vous auriez fait encore mieux d'aller à la cour ; ce qui s'y est passé est si étrange, qu'on ne parlera bientôt d'autre chose dans la ville, et je vous réponds que les deux rois seraient bien peu croyans dans notre sainte religion, s'ils ne faisaient pas bâtir une

(1) C'est un village où se fait tout le pain qui se consomme à Séville.

église en l'honneur du grand saint Laurent, et en souvenir de la proposition qui leur a été faite hier.

—Saint Laurent est un grand saint, Don Cespedes! et vous me faites songer que je lui dois deux pater; dites toujours, je vous écoute; et Villapadierna, tirant son rosaire, se mit à murmurer sa prière accoutumée, sans pour cela cesser de prêter l'oreille la plus attentive à ce que disait Cespedes; et il roulait entre ses doigts, avec une telle dextérité, les boules noires de son chapelet, qu'on voyait aisément que c'était chez lui une action aussi familière que celles auxquelles l'habitude ne fait plus porter aucune espèce d'attention.

—Les deux rois ordonnaient de recevoir hier quelques députés des Maures d'Illora, jadis l'œil droit de Grenade, et Torquemada venait de parler à Ferdinand relati-

vement au Queimadero (1) qu'on doit incessamment établir à Séville pour la commodité du saint office, quand un Génois s'est présenté à eux dans un assez mince équipage, mais avec une contenance assurée, comme il convient de l'avoir quand on parle aux rois de l'intérêt des peuples. Il a proposé, dit-on, à Leurs Altesses de leur faire conquérir le Grand Cathay, et un jour, peut-être, ce qui vaut mieux encore, de rendre aux chevaliers la Terre-Sainte. Le chemin par terre est trop long, c'est par mer qu'il veut nous y conduire; il ne demande que des hommes et quelques vaisseaux. A sa proposition, le prudent Ferdinand est tombé dans une rêverie sérieuse, mais ce n'était point la rêverie sans but; car, quelques momens après, il a adressé maintes questions au Génois, qui répondait toujours d'une ma-

(1) Le Queimadero existe encore; le mot qui le désigne veut dire brûloir. C'est une espèce de bûcher à poste fixe.

nière grave et précise, en homme religieux et sensé. Le monarque, selon sa coutume, proposait mille doutes et aurait fatigué saint Antoine lui-même par sa circonspection. La noble Isabelle est bien différente de son royal époux, comme vous le savez. Aussi, dès les premiers discours de Colomb, car c'est ainsi que se nomme l'aventurier italien dont je vous parle; dès les premiers discours, dis-je, ses beaux yeux ont brillé de l'espoir d'un grand avenir; elle écoutait et n'osait interrompre le Génois. Elle a parlé bas au Roi, et il était aisé de voir que sa voix douce et puissante cherchait à détruire le doute dans le cœur du monarque; car il a été décidé que les théologiens s'assembleraient pour savoir si la proposition de Colomb était contraire à notre sainte religion : entre autres choses étranges, il dit que la terre est ronde; mais peu m'importe si elle est assez grande pour

que j'y fasse fortune ; quant à Colomb, il parle en sage. Medina Celi, qui le connaît beaucoup, m'a présenté à lui comme un jeune homme de courage, et lorsque je lui ai dit que j'étais prêt, tant que la sainte Église le permettrait, à le seconder de mon épée, il m'a embrassé d'une manière toute paternelle, et m'a passé au doigt un anneau bénit. Mais tenez, voici Don Mello, ce brave Galicien qui nous est arrivé depuis quelques jours; vous pouvez l'interroger sur ce qui s'est passé hier, car il a été consulté, dit-on, par les deux rois. Don Mello, en effet, se dirigeait vers les deux interlocuteurs; c'était un homme de moyen âge, aux cheveux noirs, au front basanné, à la taille courte et ramassée; il y avait dans sa physionomie une étrange mobilité, son regard était ardent plutôt que grave, sa contenance plutôt celle d'un soldat que d'un Hidalgo.

— Eh bien! seigneurs cavaliers, dit-il en

abordant les deux Castillans, vos courtoisies ne vont-elles pas aux exécutions du saint office qui se célèbreront, dit-on, aujourd'hui; vous êtes bien lents avec les Maures; comptez-vous les brûler ainsi un à un. Je conviens que c'est un spectacle agréable à Dieu que la mort de ces infidèles, mais je vous dirai franchement que la guerre vaut mieux, et lui fait autant de plaisir. Aussi n'hésiterai-je pas à suivre le Génois, si les théologiens le permettent, car, avant tout, il faut être agréable au Seigneur et ne pas essayer d'aller en paradis par la route de l'enfer.

—Que Dieu vous accompagne, Seigneur! reprit Villapadierna, mais je ne puis aller pour ce moment au Grand Cathay; j'ai mes propriétés à défendre.

— Le Seigneur Villapadierna, reprit alors Cespedes, se rappelle toujours notre proverbe Sévillan qui dit, Le plus beau pays de la terre, c'est celui qu'on voit

de Giralda(1); et le Cathay lui semble trop éloigné de ses pigeonniers d'Andalousie. Comme il achevait ces derniers mots, deux hommes de bonne mine, qui semblaient appartenir à l'armée, les joignirent et se mêlèrent à la conversation, qui continua à rouler sur Colomb.

— Et en bonne foi, Cavalleros, dit le premier, croyez-vous que les deux Rois puissent songer le moins du monde à écouter les projets de ce fou, quand cinquante mille hommes sont sous les armes et prêts à entrer dans la Vega de Grenade, aussi vrai que Pilate est né à Séville! je ne donnerais pas deux maravedis à un tel extravagant.

—Qu'il vienne se battre avec nous contre les Maures s'il a tant envie de faire la guerre pour notre sainte religion.

(1) Fameuse tour bâtie par le Maure Guever, où l'on prétend qu'on peut monter à cheval. C'est un vieux conte des anciennes géographies.

— Et savez-vous, Seigneur Moreno, qu'il ne faudrait pas trop le presser pour cela, car il a demandé à la Reine la permission de l'accompagner. On lit dans ses regards courage et réflexion.

— Nous verrons bien, Cavalleros, nous verrons bien ; mais si vous voulez assister au départ des troupes que conduisent Aguilar et Gonçalve de Cordoue, il faut nous hâter. On dit que la Reine s'est fait faire une belle armure pour venir au siége de Grenade, et qu'elle assiste à la revue des troupes qui vont entrer dans la Vega pour bâtir une ville chrétienne devant la ville des Maures.

En ce moment, on entendit les anafiles et les clairons qui retentissaient dans le lointain. Les Hidalgos s'acheminèrent vers l'*Alameda Vieja*, où les troupes étaient rassemblées, et formaient déjà un coup d'œil merveilleux par la diversité des costumes et surtout l'éclat des armures.

CHAPITRE IX.

Le siege de Grenade.

Il y a une vieille romance espagnole qui dit : Grenade est dans le trouble, Grenade est en armes, et les habitans souffrent mille morts pour la cause de trois Rois ; car chacun veut le sceptre et la couronne de Grenade, et son territoire. L'un est Muleyhazen, et ils lui appartiennent de droit, l'autre est son fils qui les veut en dépit de lui; l'autre encore est le Gouverneur, que le vieux Roi avait mis en la cité (1) ; Almorades et Almohades donnent le sceptre à celui-ci. Les Zégris le veulent

(1) Mohamed El Zagal, oncle de Boabdil.

pour le Roi Chiquito, disant qu'il en est héritier. Les Vanegas et les Abencerrages le lui disputent, assurant que nul ne doit régner jusqu'à ce que Muleyhazen soit mort. Mais le vieux Muleyhazen est vivant et garde le royaume, et là-dessus les guerres vont consumant Grenade.

C'était l'histoire de la ville à la fin du quinzième siècle, mais, dans cette lutte de tant de volontés différentes, Boabdil, surnommé par les Espagnols El Rey Chiquito, était celui qui avait réellement le plus de pouvoir. Tout le monde connaît l'histoire de ce Prince sans foi qui avait été prisonnier des Espagnols, et qui avait trahi ses sermens comme il devait un jour abandonner ses sujets. Les vieilles romances nous disent comment, après la fuite de son oncle, il perdit Alhama, ville qui, dans sa détresse, pouvait lui être d'un si grand secours; comment encore un Zégris vint lui apprendre qu'on s'était battu sur

les bords du frais Rio *Genil*, et que les Chrétiens seraient bientôt devant Grenade, dernier rempart de l'Islamisme, dernière ville qu'on eût à conquérir pour chasser les Maures de l'Europe.

Dans ce dernier revers, Boabdil se montra sans aucune énergie, laissant les Chrétiens s'emparer des belles campagnes qui entourent Grenade, permettant à ses Chevaliers d'aller livrer dans la plaine des combats dont ils ne retiraient qu'un honneur inutile pour la patrie. Le peuple se serait battu, mais il se trouvait épuisé par la famine. Il est permis de croire que plusieurs grands Seigneurs étaient déjà gagnés par Isabelle et par Ferdinand, qui entretenaient, depuis long-temps, des intelligences dans la ville.

Grenade la Riche, dont parlent tant les vieilles chroniques; Grenade, qu'on pouvait regarder comme le centre de la civilisation européenne, devait succomber.

Ces villes de pompe, de science et de plaisirs se défendent mal. Celle-ci ne se défendit guère que par sa beauté; les Maures savaient bien que les Chrétiens n'oseraient jamais brûler la ville du Généralife et de l'Alhambra.

La Reine Isabelle voulut voir le spectacle imposant de cette cité d'infidèles, succombant devant la Croix. C'était une scène digne d'une Reine chrétienne, dont l'âme ardente et généreuse protégeait déjà d'avance des hommes d'une religion différente, mais qui allaient devenir ses sujets. Plus tard, s'ils furent persécutés, ce n'est pas à elle qu'en doit être imputé la faute. Elle contribua à rendre plus léger le joug qui allait peser sur un peuple entier. Que n'eut-elle devant les inquisiteurs cette énergie qu'elle sut opposer si souvent à la volonté de Ferdinand!

Quand il eut été résolu que Grenade appartiendrait aux Chrétiens, les deux

Rois dressèrent leur camp dans la Vega de Grenade, à huit mille pas, disent les chroniqueurs, de ses remparts. Ce fut bientôt une ville chrétienne devant une ville musulmane. Quelques constructions s'élevèrent à la hâte au milieu des tentes, et l'on entoura cette cité nouvelle d'une muraille de toile peinte. En peu d'heures, les habitans de Grenade virent s'élever ces nouveaux remparts comme par enchantement.

Cette ville élevée ainsi tout-à-coup au milieu d'une riche campagne devant une autre, dut sembler aux Arabes un prestige de la féerie; la Reine la nomma *Santa-Fé*, et les chroniques nous rapportent qu'elle y demeurait dans le pavillon du Duc de Cadiz, environnée des meilleurs Chevaliers de la chrétienté. C'était un Gonçalve de Cordoue, qui allait diriger bientôt des guerres plus périlleuses; c'était un Aguilar, qui devait acquérir une si triste

célébrité dans la Sierra Vermeja, un Rodrigue, ce Grand-Maître que les Espagnols auraient pu appeler leur Chevalier sans peur et sans reproche, Don Manuel Ponce de Leon, le descendant des Rois de Xerica; Alarcon, si plein de bravoure, et ce Garcilaso de la Vega qui commençait sa célébrité dans la plaine de Grenade pour l'achever dans les campagnes de l'Italie. C'était encore Hernand del Pulgar le chroniqueur; et enfin Colomb, qui allait inconnu parmi ces hommes déjà célèbres; lui qu'on dédaignait sans doute, mais que, dès cette époque, Isabelle savait protéger.

Oui, Colomb était au milieu de ces Seigneurs, encouragé par les uns, découragé par les autres, traité de fou par Fonseca, de sage par le Cardinal primat; mais reconnu par tous pour un homme de science et de résolution, car il était hardi dans l'action, comme il était audacieux par la pen-

sée. Et voyez, il se battait dans la Vega de Grenade pour découvrir le Nouveau-Monde; car on lui avait déclaré que ses projets ne seraient exécutés qu'à la fin de la campagne.

Oh! que c'était un merveilleux spectacle que cette foule de chevaliers renommés, autour d'une grande Reine, chevauchant dans la plaine par un beau jour. Les tours rouges de l'Alhambra se dessinaient sur la Sierra Nevada; puis de beaux champs paisibles environnaient des champs où se pressaient, s'agitaient plus de cinquante mille hommes coiffés de casques d'acier, de toques de velours, portant lances et mousquets à mèches, pertuisanes et targes de Fez; et qui eût vu tout cela du sommet des hautes montagnes, n'eût vu qu'une grande nappe de verdure où scintillaient des points dorés, où brillaient quelques couleurs vives, comme des fleurs dans la prairie.

Et ainsi nous apparaissent, du sommet

des siècles, les armées, les villes assiégées, les grands hommes, les nobles dames, points lumineux confondus dans l'espace des temps.

Descendons, essayons de redonner la vie à ces siècles éteints.

Ferdinand V, l'époux de la Reine Isabelle, était un homme de courage, habile et actif en ses entreprises, quand elles étaient bien résolues. Un dicton populaire le peignait alors et le peint encore de nos jours. Les Français l'appelaient le Perfide, les Italiens le Preux, les Espagnols le Prudent et le Sage.

On pourrait presque dire qu'il mérita ces divers surnoms durant la guerre de Grenade. Sachant que les Maures pouvaient réunir trente mille hommes dans les montagnes, il s'était porté avec des forces considérables sur Padul, au passage qui conduit de Grenade dans les Alpujarras; toute la cavalerie de la ville était sortie

contre lui ; mais les comtes de Cabra et de Tendilla avaient mis en fuite les Maures en leur tuant cinq cents hommes. On s'était emparé des défilés de la Sierra où il y avait eu quelques escarmouches favorables aux Chrétiens.

La ville de Santa-Fé avait été édifiée à la fin du mois de mai ; Isabelle y était arrivée quelque temps après avec plusieurs ecclésiastiques et l'Ambassadeur de France.

Elle se plaisait à examiner les progrès du siége, et elle était fréquemment témoin des escarmouches qui avaient lieu dans la Vega. Le 18 juin elle alla à un endroit appelé la Zulas, et s'il fallait en croire les vieilles chroniques, les Maures seraient sortis pour livrer un combat aux Chevaliers de sa suite. Six cents d'entre eux auraient péri sous les murs de Grenade, tandis qu'un Chrétien nommé Don Ramon de Rocafull, aurait été le seul homme du parti de la Reine tué dans cette affaire.

Dans tous les cas cette escarmouche à laquelle assista Boabdil, fut le seul combat un peu chaud qui eut lieu durant le siége, et tout se passa d'ailleurs entre la cavalerie. La Reine continua ses promenades militaires dans la Vega ; aussi ravie du spectacle imposant qui s'offrait à elle que de l'avenir glorieux qui se préparait pour la chrétienté.

CHAPITRE X.

Le cheval d'Albayaldos. — Le Défi.

Quelques jours après l'affaire du 18 juin, la Reine voulut juger encore par elle-même des progrès que faisait son armée, elle sortit des remparts de Santa-Fé, et s'avança dans la plaine de la Vega, suivie d'un cortége nombreux de Dames et de Chevaliers. Elle portait une armure de Milan, damasquinée en or, et son casque léger était entouré d'une couronne étincelante de pierres précieuses (1). Son cheval de guerre semblait accoutumé à un plus

(1) On voit encore à l'Escurial l'armure que portait Isabelle.

lourd fardeau, et elle réprimait avec adresse l'ardeur qui l'animait. La belle Dorothée suivait la Reine; elle montait avec une grâce timide un cheval beaucoup moins fougueux, mais les mouvemens que le noble animal faisait au bruit d'une fanfare guerrière, donnait à la jeune Italienne une expression de crainte qu'elle avait de la peine à dissimuler et qui contrastaient avec l'assurance noble et réfléchie d'Isabelle devenue guerrière parce-qu'elle était Reine, comprimant sans cesse les élans de son cœur pour ne montrer que les sentimens de son rang. Elle avait coutume de dire:—Les autres femmes sont heureuses de n'être que des femmes; Reine il faut cesser d'être aimée, pour être toujours obéie.

En ce temps, elle se montrait fréquemment à l'armée, et elle aimait quelquefois à parcourir les rangs des soldats sans être accompagnée de son royal mari.

Tout ce qui pouvait faire comprendre la différence de ses droits lui plaisait. Épouse tendre dans l'intérieur du palais, elle ne cessait point d'être une souveraine fière de ses prérogatives et de la gloire de ses peuples ; aussi s'entretenait-elle en ce moment avec chaleur du rang que les Castillans devaient occuper dans l'armée, et de la manière dont l'attaque serait dirigée, quand la ville de Grenade, réduite à un entier dénuement, pourrait être assiégée avec succès. Elle adressait tour à tour la parole aux généraux qui l'entouraient et à deux Alcaïdes Maures qui, après la prise de Malaga, étaient entrés dans le parti des Chrétiens, plutôt par la haine qu'ils portaient au Chiquito, que par bassesse et par manque de courage.

Tels étaient les funestes effets des guerres civiles de Grenade, que les représentans des plus grandes familles n'hésitaient point à offrir leur service au Roi Catholique,

espérant que la nation retrouverait ses droits, et qu'ils reprendraient leur rang après avoir chassé un Roi devenu odieux au plus grand nombre.

La cavalcade se trouvait en ce moment près de la porte d'Elvire qu'on apercevait dans le lointain ; Isabelle dit à l'un des Alcaïdes :

— Seigneur Almorad, croyez-vous que si le Dieu des Chrétiens nous donnait la victoire, il fût possible d'entrer dans cette ville superbe, sans que le sang des hommes coulât à grands flots, sans que le fleuve Genil devint rouge du sang des femmes et des enfans, car le Dieu de la victoire peut être aussi un Dieu de clémence.

—Les Saintes Écritures en font un Dieu jaloux de ses droits, Madame, dit Dona Galendez, surnommée la Latina, qui suivait la Reine sur une mule caparaçonnée d'écarlate ; mais Isabelle ne répondit rien

à cette citation sanglante des textes sacrés, et elle adressa de nouveau la parole à l'alcaïde qui semblait réfléchir profondément, et qui parut se réveiller d'une pénible rêverie, comme si, pour la première fois, il avait senti son crime.

— Jamais, Dame et Reine, jamais vos Chevaliers Aragonais et Castillans n'entreront dans cette ville, sans que le sang change la couleur du fleuve Vert; jamais, tant que se trouveront dans ses murs le bon Gazul, les Zégris, les Vanegas, les Gomèles et le brave Ismael Ben Kaïzar, oh! non, jamais vous n'y entrerez sans verser du sang.

Et comme il disait ces dernières paroles, le cheval de la belle Génoise se cabra en hennissant, car la main qui le contenait avait cessé de tenir la bride, et cette main était blanche et froide comme la neige du mont Nevada, qu'on voyait dans l'éloignement au-dessus des murs de Grenade.

La Reine s'aperçut promptement du trouble de sa jeune compagne, et elle lui dit avec grâce, en lui adressant la parole en italien : — Doña Dorothée de Bovadilla, vous n'êtes point accoutumée aux récits de guerre, et surtout à la vive allure de nos coursiers andalous ; je regrette maintenant de vous avoir engagée à parcourir avec nous la Vega. Latina, continua-t-elle en s'adressant à la vieille Dame vêtue de noir, qui l'accompagnait depuis son enfance, et à laquelle elle parlait toujours avec un ton de déférence et d'amitié, faites-nous la faveur de rester près de cette jeune Dame ; et vous, Seigneur Colomb, entretenez votre belle compatriote d'autres discours que de ces propos de guerre, que les Reines sont obligées d'entendre, et que les jeunes filles peuvent oublier ; à la fin de ce siége, nous vous écouterons à votre tour, car vos paroles sont d'un vrai catholique et d'un homme docte,

la science duquel nous croyons. Elle accompagna ces derniers mots d'un sourire à la fois grave et doux, qui semblait présager la gloire du Génois.

Colomb se rapprocha en effet de Dorothée; mais la Latina, tout en exécutant les ordres de la Reine, n'adressa point la parole aux deux étrangers, et la cavalcade se remit en marche dans la Vega, admirant tantôt les minarets dorés des mosquées de Grenade, et les cimes argentées de la Sierra Nevada, que le soleil à son déclin colorait de rose et d'azur.

Quand on fut arrivé presque en face de la porte d'Arbolote, non loin de l'endroit où un Maure célèbre, le brave Albayaldos, avait succombé naguère sous les coups du Grand-Maître de Calatrava, la troupe s'arrêta un instant pour se rafraîchir sous les oliviers sauvages qui croissent dans cette partie de la Vega. On voyait dans l'éloignement cette fontaine du Pin où

le Maure avait reçu le baptême des mains de son vainqueur. Ses armes suspendues en trophées avaient été respectées par le voyageur ; sa cuirasse étincelait aux derniers rayons du soleil, et marquait, par une lueur éclatante, l'endroit où était tombé le noble Chevalier : — Bon maître de Calatrava, dit la Reine, on assure que nul Chevalier ne vous a résisté plus long-temps, et qu'il vous fit trois fortes blessures.

— Trois fortes blessures, Madame! que je me rappellerai long-temps, répondit le Grand-Maître, en montrant son écu, sur lequel était peinte une large croix rouge, dont l'émail avait été enlevé par de puissans coups de lance. Ce Maure est devenu bon chrétien, mais il a bien endommagé la croix qu'il a été obligé de baiser à sa dernière heure!... Oh! Madame, ne me parlez point de ce combat où je fus vainqueur et où mon cœur

demeura vaincu. Albayaldos était noble et courtois Chevalier; et il voulut venger fièrement son cousin, que j'avais tué quelques jours auparavant. Mais, son cheval! Madame; oh! la belle et noble créature.

Oui, Madame, oui, cette bête avait un cœur loyal comme celui de son maître. Et en disant ces mots, le bon Rodrigue essuyait une larme qui coulait de ses joues jusqu'à sa barbe noire et touffue.

— Oh! dites-nous, Grand-Maître, l'histoire de ce combat dont on a tant parlé, et sur lequel les Maures ont fait tant de romances.

—Madame, ce combat fut comme les autres combats singuliers où je me suis trouvé: de vigoureux coups de lances, et puis un coup de lance plus fort que les autres, après lequel le sang coule; et puis un noble Chevalier qui tombe sans vous demander merci, vous regardant avec un œil de feu quand vous avez levé sa

visière. La victoire en ces jeux-là est quelquefois bien triste !... et le bon Chevalier disait ces mots avec tant de simplicité que la Reine ne put s'empêcher de lui tendre sa main, qu'il baisa avec un respect tout à la fois grave et touchant.

— Eh bien ! Madame, continua D. Rodrigue, j'ai été prier sur la fosse d'Albayaldos; mais j'aurais voulu pouvoir prier pour l'âme de son bon cheval, car en vérité il avait une âme comme peu de Chrétiens.

Pour venir me défier, Mehemet Bey avait emprunté à son cousin ce noble animal. Quand je les vis venir tous les deux dans la Vega, je dis: Voici un cheval plus courageux encore que Mehemet; il galopait comme en un tournoi, quand retentissent les anafiles et les hautbois ; je donnai un fort coup de lance à son maître, qui tomba mort en reniant le Christ. Ici le Grand-Maître fit le signe de la croix, et il fut imité par la Reine et les Cheva-

liers. Je pris le cheval d'Albayaldos, et l'emmenai avec moi. Lorsque je le montais dans la plaine, il sentait bien qu'il appartenait à qui le saurait conduire ; il était courageux et vaillant, mais toujours triste et abattu comme un Chevalier tombé à merci.... Oui, abattu comme un Chevalier, continua le Grand-Maître en remarquant un sourire sur les lèvres de ceux qui l'écoutaient. — Je lui avais donné deux esclaves Maures pour le soigner, et il hennissait toujours en voyant leur turban et leur visage brûlé.

Enfin Albayaldos me défia, et j'emmenai au rendez-vous son bon cheval ; le Maure m'attendait près de la fontaine, ainsi que Malique Alabèz; je vins avec Don Manuel, et pour la première fois, je vins après celui que je devais combattre. Ces Maures nous firent courtoisie, ils voulurent s'entretenir avec nous avant de commencer le combat. J'attachai le cheval à un de ces pins que

vous voyez sur la gauche; alors il commença à hennir, à frapper la terre, menant grande joie de ce qu'il voyait son ancien maître; celui-ci n'osait, par courtoisie, s'approcher du bon serviteur.

Nous parlâmes long-temps et en Chevaliers, discourant des choses de guerre comme d'anciens amis; moi cherchant à les convertir à notre sainte foi, eux m'écoutant gracieusement plutôt qu'ils n'essayaient de me contredire; d'ailleurs Dieu voulait se faire entendre, et il était écouté. Comme nous causions de guerre et de religion, nous vîmes venir à nous un autre Chevalier maure, que j'avais déjà vu: c'était Muça, le noble frère du Roi de Grenade, et grand ami d'Albayaldos; il voulut concilier toutes choses et empêcher le combat; j'y consentais; mais Albayaldos fut trop fier: le sang de son cousin fumait contre lui, comme disent ces mécréans. Me battre ou ne point

me battre était chose qui m'était devenue tout-à-fait indifférente : j'aime un bon combat, j'aime la conversation des gens courtois ; je laissai le choix au cousin de Mehemet ; il voulut la mort. . . Avant de nous élancer dans la plaine, il me demanda une seule grâce ; c'était de monter encore son bon andalous : je la lui accordai ; Albayaldos était digne d'un tel cheval ; je pris le sien... Ici le Grand - Maître s'arrêta un instant, et regarda les pins de la Vega. Oh ! Dames et Chevaliers, que n'avez - vous vu le noble animal ! ... Son maître, ivre de joie, s'élança sur lui comme s'il eût été sûr de la victoire. L'andalous ne se sentit pas plus tôt pressé entre les jambes du cavalier, qu'il poussa un long hennissement, en promenant autour de lui des yeux ardens ; puis levant son beau cou, il demandait des caresses à son maître ; en d'autres instans il me regardait avec un œil doux, comme pour me remer-

cier; puis hennissant encore, il frappait la terre et bondissait de joie.

— Ah! quand il fallut nous battre, je fus tenté d'épargner son maître, mais le feu du combat m'anima : je fus blessé; mon sang coula ; je devins comme ivre de sang. Je réservais trois coups terribles au Chevalier ; ils étaient bien tous pour lui. Le bon cheval en reçut un dans le poitrail... Albayaldos tomba. Le sang coulait ; le pauvre animal, il vint mêler son sang à celui de son maître ; il le flairait ;... il levait la tête,... et il faisait entendre un hennissement qui ressemblait à des sanglots, et puis il me regardait encore ; il me regardait avec des regards pleins de douleur. Moi, son ancien maître! Oh! ce n'était pas sa blessure seulement qui le faisait bramer... Éloignons-nous, Madame, je vous en prie.

Et le Grand-Maître essuyait ses yeux, en chevauchant dans la plaine plus vite que le reste de la cavalcade : s'il s'était retourné

en cet instant, il aurait vu que la Reine et ceux qui l'accompagnaient étaient presque aussi vivement émus que lui.

On marcha alors en silence dans la Vega jusqu'à Santa-Fé, et l'on était déjà dans le premier retranchement formé par les toiles peintes, quand on vit accourir au grand galop un Chevalier Maure : on crut que c'était un parlementaire, et l'on s'arrêta pour l'écouter; mais il se tenait immobile à quelque distance, provoquant les Chevaliers Arragonais et Castillans : ces sortes de défis n'étaient point rares; celui du jeune Maure fut écouté.

La richesse de ses vêtemens faisait assez connaître qu'il était un des Chevaliers de Grenade les plus distingués. Il portait sur un pourpoint d'arme une riche cotte-de-mailles, et sur la cotte-de-mailles une fine cuirasse doublée en velours vert; par-dessus on voyait une espèce de jupon de même étoffe, brodé d'or et couvert d'un chif-

fre en lettres arabes. Sa coiffure, formant à la fois un casque et un turban, était verte et brodée de palmes d'or ; il portait une targe fabriquée dans le royaume de Fez ; et sur cette espèce de bouclier on voyait un large ruban vert, sur lequel était représenté la main d'une jeune fille pressant un cœur, d'où s'échappaient des gouttes de sang, et la devise disait : *Il mériterait mieux !*

Sa visière était baissée et il ne la leva pas, mais d'une voix forte et que la belle Génoise eut bientôt reconnue, il appela les Chevaliers de la suite de la Reine et chaque nom qui retentissait jusques au camp, faisait tressaillir Dorothée.

— Quel est le Chevalier, disait-il en bon castillan, assez courageux pour se battre avec moi et donner à sa Reine le noble spectacle d'un combat...?

—Qu'un seul sorte,... que deux sortent

aussi;... je n'en crains pas trois, quatre peuvent venir...

— Comte de Cabra, expérimenté en la guerre, sors, je t'attends; — je t'attends, Gonçalo Fernandez, surnommé de Cordoue; — Martin Galindo, le valeureux soldat, tu peux venir, ainsi que Puerto Carrero; — ainsi que Don Manuel, qu'on appelle Ponce de Leon... Et après avoir prononcé ces grands noms, le Maure s'arrêta, contenant son fougueux cheval, et se tenant immobile comme la statue qu'on voyait alors aux portes de Séville.

Et les Chevaliers chrétiens se rapprochant de la Reine, demandaient qu'elle fît choix de l'un d'eux pour aller combattre l'audacieux qui venait ainsi braver tout le camp.

Isabelle allait désigner Puerto Carrero, quand s'avança un des plus nouveaux Chevaliers de l'armée: c'était, comme disent les chroniques, un jeune homme plein d'ardeur

gaillarde et d'intrépidité; fort confiant en lui-même, joyeux de se sentir ferme sur son cheval et d'avoir un bras vigoureux. Il parla de son père, car il ne pouvait encore parler de lui-même, et il parla avec tant de véhémence, que les anciens Chevaliers cessèrent leur demande, et que la Reine n'osa le refuser. Il l'emporta donc, et son regard de feu semblait lui promettre la victoire, quand il passa fièrement près de Colomb avec lequel il aimait habituellement à s'entretenir d'audacieuses aventures.

— Ojeda, Ojeda, lui dit le Génois, vous êtes bien jeune pour combattre un tel champion. Colomb avait reconnu le Maure à sa voix et surtout à sa contenance pleine de fierté ; mais quoiqu'il l'appuyât de quelques sages conseils, son avis fut dédaigné. Ojeda s'élança sur un jeune cheval aussi fougueux que lui, et après avoir baisé respectueusement un Crucifix que lui pré-

senta le moine Riquesa de Badajoz, il s'élança dans la Vega vers le Maure qui ne daigna pas avancer et demeura toujours immobile.

— J'aurais pu enseigner une oraison infaillible à ce jeune fou, dit Colomb à Dorothée, mais bien qu'il ne soit point Chrétien, celui qu'il doit combattre a des droits à mon estime et à ma reconnaissance. C'est un homme de courage, noble en sa foi quoiqu'elle soit fausse.

En ce moment la voix du Maure se fit encore entendre dans la plaine.—Ponce de Leon, Puerto Carrero, pourquoi envoyez-vous un si jeune Chevalier à la mort?

— Sainte Vierge! dit la Reine, ce Grenadin est bien audacieux; Dames, Chevaliers et Religieux, priez pour le Chrétien, et tout le monde se rassembla autour d'Isabelle murmurant des oraisons. Le combat avait commencé.

Le jeune Espagnol s'était d'abord arrêté

à quelque distance de son adversaire, croyant qu'il allait lui adresser ces paroles courtoises, qui, chez les Maures, précédaient toujours le combat.

Mais aucunes paroles ne lui étaient parvenues, si ce n'est ce terrible arrêt de mort que l'infidèle avait proclamé dans la Vega. Ojeda était venu avec ardeur et néanmoins sans colère. Ce fut avec fureur qu'il porta les premiers coups, et d'abord cet élan impétueux le servit. Il frappa de trois coups de lance son adversaire, de trois coups qui firent étinceler sa cuirasse, et dont le bruit retentit jusque dans le camp.

— Bon coup de lance, bon coup de lance, s'écria le Grand-Maître. — Il vaut son père, s'écria Ponce de Léon.

— Et la Reine dit, Il est bien jeune, mais il est fort; que Dieu lui soit en aide! Saint Jacques intercédez pour lui.

Dorothée avait commencé une oraison, était-elle pour le Chrétien, était-elle pour

le Maure? les trois coups de lance la firent pâlir et tressaillir à la fois.

Et comme les deux Chevaliers avaient repris carrière, Don Manuel s'écria : — Redoublez vos prières, le coup de lance du Maure sera rude au Chrétien. Quiconque eût regardé les yeux de Dorothée les eût vus briller d'une ardeur moins triste et plus vive.

Et maintenant la poussière s'est élevée au-dessus des guerriers, on ne voit plus rien hormis la lueur des armures et le sillon lumineux du sabre qui se lève et qui tombe, car Don Manuel l'a deviné, le coup a été terrible, les lances sont brisées; et bientôt l'épée du Maure s'est brisée aussi, sans que le sang ait coulé. — Il fuit, dit la Reine; — ce Maure ne saurait fuir, Dieu soit en aide au Chrétien, s'écrie Ponce de Leon, et en effet le cheval d'Ismael avait fait quelques bonds dans la plaine, loin du lieu du combat; mais les

regards purent suivre à peine la trace de lumière de sa cuirasse, tant sa course contre son adversaire fut ensuite rapide. L'on ne distingua qu'un mouvement terrible de tout son corps ; il venait de lancer contre le cheval d'Ojeda son large étrier tranchant, et il avait essayé de frapper le cavalier de sa dague.

Mais ce coup de l'étrier tranchant n'eut pas tout le résultat qu'en attendait le Maure. Le cheval du Chrétien se sentant blessé, se cabra avec vigueur, puis il bondit dans la Vega avec son cavalier, comme un jeune chevreau qui se joue en élans capricieux, et pendant quelque temps Ojeda eut peine à le contenir ; tout-à-coup il sembla que la douleur de l'animal fut devenue furieuse ; il venait de se cabrer de nouveau en hennissant, il s'arrêta un instant, puis il partit comme une flèche lancée par l'arbalète : mais le sabre d'Ojeda fut écarté habilement par le Maure, tout le choc fut

pour le Chrétien, et dans ce choc retentissant l'ardeur du bon cheval s'éteignit, son sang coulait en abondance. Il roidit les jarrets et fléchit. Un nouveau choc de Kaïzar renversa Ojeda.

Et en ce moment la Reine, qui avait suivi tous les mouvemens des combattans, s'écria : —Dames, priez et priez avec un cœur fervent, si vous ne voulez voir mourir un Chrétien. Oh! sera-t-il sans pitié pour un si jeune Chevalier, et elle parlait ainsi, parceque le Maure tenant sa dague à la main s'était déjà élancé sur Ojeda; mais le Chrétien s'était relevé d'un bond furieux tenant aussi sa dague, et Dorothée, qui avait rougi en pensant que le Maure serait sans générosité, pâlit tout-à-coup en pensant qu'une forte dague de Tolède donnait une prompte mort; et elle avait les deux mains jointes et serrées par l'angoisse; car les deux dagues frappaient par intervalles la cuirasse des com-

battans cherchant à creuser le fer et, comme disent les Arabes, à boire le sang. Une fois seulement le sang coula, mais faiblement, et c'était le Maure qui le répandait.

Les lèvres pâles de Dorothée étaient tremblantes, et au milieu de ce tremblement d'angoisse, elle articulait des mots sans suite, ses mains se levaient vers le Ciel avec une inexprimable douleur; ses yeux ne regardaient plus le combat; et tout-à-coup il y eut un grand choc retentissant de l'acier contre l'acier. Et la Reine s'écria de nouveau : — Sera-t-il sans pitié pour ce jeune Chrétien! et l'on entendit aussi *Allah Akbar* avec le bruit de l'acier.

Dorothée regarda alors; le Chrétien était sous le Maure; et se penchant avec inquiétude sur le cou de son cheval, elle s'écria, comme la Reine : Sera-t-il sans pitié pour un si jeune Chrétien! ... Puis tout-à-coup elle se cacha le visage

de ses deux mains. La Latina l'observait de son œil froid et sec lorsque les Chevaliers qui entouraient la Reine s'écrièrent: — Il lui fait merci, Mesdames, il lui fait merci, sans cela il lui eût déjà poussé la dague sous la cuirasse; et en effet ils avaient à peine achevé de parler, qu'on vit le Maure relever le Chrétien, et en ce moment Ponce de Leon dit en s'adressant à Dorothée: —Prenez garde, ma très belle Dame, vous allez tomber pendant que ce Chevalier se relève. Heureux champion pour qui prie une si belle bouche! J'irais volontiers dans la Vega contre tous les Maures de Grenade si je devais voir à mon retour telle pâleur sur le visage des Dames.

— A Chrétien combattant pour la foi du Christ, prière de chrétienne, dit Dorothée avec une simplicité un peu sévère, et qui fit changer tout-à-coup de propos le Chevalier; et elle était redevenue calme,

et la Latina elle-même ne la regardait plus de cet œil orgueilleux qui croit lire dans les cœurs.

— Dames et Chevaliers, dit Isabelle, ce Maure a un courage de Chrétien, j'aurai pour lui une parole de Reine. Qu'un d'entre vous aille le lui dire; il peut en toute occasion s'adresser à la Reine de Castille. Aujourd'hui ou plus tard ce qu'il demandera lui sera accordé, et mon royal époux sera caution de ma promesse! Ah! si, comme quelques uns des Abencerrages, il voulait se faire Chrétien! Allez le lui demander, Grand-Maître. S'il le faut, nous lui enverrons nos théologiens pour le convertir. Cependant, Musulman ou Chrétien, ma parole est à lui.

— La Reine a raison, dit Gonçalve, il est trop bon Chevalier pour demeurer féal du démon.

Dorothée, qui jusqu'alors n'avait point parlé, rompit alors le silence et dit: —

Oh ! Madame, les Maures sont bien entêtés de leur fausse religion. Celui-ci, j'en suis sûre, est aussi orgueilleux qu'il est brave; et un soupir s'échappa de son sein, quoiqu'elle eût fait un effort sur elle-même pour parler ainsi d'Ismael.

— Vous n'êtes pas, Dorothée, comme la plupart des Dames de notre Cour, qui s'intéressent vivement à ces Chevaliers Maures, et qui disent plus d'un rosaire pour leur conversion.

— Peut-on prier pour eux, Madame? dit en rougissant Dorothée. Peut-on prier pour ces infidèles ? Et l'on eût dit que cette idée, que la prière en faveur des Maures n'était pas un crime, la soulageait d'une peine extrême et lui donnait un espoir inconnu.

— Les théologiens ne sont pas d'accord sur ce point, mais les cœurs qui professent une véritable charité peuvent l'être. Au surplus, ma fille, la clémence

avant la rigueur. Ils ne veulent que la rigueur, ajouta-t-elle avec un sentiment de secrète angoisse qu'elle ne put cacher; Torquemada et Mendoze ne veulent pour ces infidèles que des bûchers. Oh ! mon Dieu... s'ils pouvaient se convertir! Hélas! ma fille, continua-t-elle, que Dieu fasse miséricorde à eux et à moi, qui vais devenir leur souveraine et l'arbitre de leur destinée.

— Madame, dit Colomb, ces infidèles aux portes de la chrétienté sont bien coupables, car les vérités de notre sainte religion leur sont révélées, et, s'ils ne les acceptent point, c'est par une volonté obstinée, procédant de la malice du démon. Mais la prière est toujours salutaire, moi je réciterai ma bonne oraison en faveur de ce jeune Maure, qui pense comme un infidèle, mais qui agit en Chrétien.

Pendant qu'on tenait de semblables discours dans l'enceinte de *Santa-Fé*, le

Grand-Maître de Calatrava s'était mis en devoir d'exécuter les ordres de la Reine. Il s'était élancé dans la plaine, et avait joint promptement le jeune Maure, qui était remonté sur son cheval, et qui caracolait dans la Vega, attendant sans doute que quelques uns des Chevaliers qu'il avait provoqués vinssent sur le champ de bataille.

Quand il aperçut Don Rodrigue, il vint à lui, et lui adressa un salut tout à la fois plein de grâce et de dignité.

— Seigneur Grand-Maître, lui dit-il, me feriez-vous l'honneur que vous avez fait au noble Albayaldos? Mourir de votre main et sous ces murs, ce serait chose glorieuse pour un homme qui aime mieux l'honneur que la vie. Dans ce cas, vous me feriez donner une lance.

— Laissons là, dit le vénérable Grand-Maître, laissons là les jeux de la lance et de l'épée. Nul ne peut douter de votre

courage, jeune homme ; nul, je pense, ajouta-t-il en souriant, ne peut croire que j'aie refusé un défi. Je suis venu pour vous parler de la part de ma Dame et Souveraine, la Reine de Castille, et de choses, sans doute, auxquelles j'entends moins qu'à donner un coup d'épée. Mais j'en saurai assez sans doute pour convertir un officier de Boabdil, et Dieu conduira ma langue, comme il a souvent conduit mon bras. Seigneur Maure, comme les Abencerrages et les Almoradis, voulez-vous être Chrétien ? Écoutez les articles de notre sainte foi; et le Grand-Maître se mit à discourir longuement sur les dogmes religieux, confondant les textes sacrés, ajoutant la morale de son temps à celle de l'Évangile, mais parlant avec une chaleur et une conviction qui lui donnaient une véritable d'éloquence, disant aussi, avec franchise, que de grands avantages de rang et de richesses suivraient ce changement

de religion, mais n'insistant pas toutefois sur cet objet, comme s'il eût craint de blesser l'honneur de celui dont il avait vu le courage.

Et quand il eut fini, le Chevalier lui dit :

— Bon Maître, comme les Abencerrages et les Almoradis, je ne veux pas être un infâme.

— Alors, dit Rodrigue d'une voix solennelle, j'ai fait mon devoir de serviteur et de Chrétien. Maure, le salut vous manque, mais la parole de la Reine de Castille vous reste.

— Et aussi, bon Chevalier, irai-je la remercier.

Et en disant ces mots, Ismael Ben Kaïzar suivit le Grand-Maître. Ils se trouvèrent en très peu de temps sous ces remparts qui entouraient Santa-Fé. Ismael se présenta d'abord devant Isabelle et la salua respectueusement, mais

sans lever sa visière, puis il vint s'incliner devant les Dames de sa suite, à la manière de l'Orient, en mettant sa main sur son cœur; seulement, quand il fut près de Dorothée, il demeura quelque temps immobile dans cette attitude et il la salua plus lentement que les autres, puis, après avoir fait une inclination à tous les Chevaliers, il partit rapidement, et il était temps sans doute qu'il s'éloignât, car la belle Génoise avait vu ses vêtemens teints de sang, et un cri était sur le point de lui échapper.

Cependant il était aisé de voir à sa démarche qu'il n'était que faiblement blessé. Les Dames le suivirent quelque temps encore des yeux, et il ne tarda pas à disparaître derrière un bouquet de bois, qu'on apercevait dans la Vega, à une demi-lieue de Grenade. Alors elles rentrèrent dans un assez vaste bâtiment qu'on avait construit pour elles, à la hâte, dans l'enceinte de

Santa Fé, à peu de distance du pavillon de la Reine, et on les entendait répéter entre elles : — Ce Maure est homme de bon courage, et à coup sûr plus d'une Chrétienne tiendrait à honneur d'en être servie. — Avez-vous vu comme il porte gracieusement l'albornoz, et comme son alfange frappait de rudes coups sur la cuirasse du jeune Cavalier ? — Il doit faire merveilles au jeu des cannes, à Gelves-la-Renommée. — Je voudrais savoir quelle est la belle Mauresque qui a brodé son écharpe si bien parsemée d'aljofar. Une belle Chrétienne l'aurait voulu savoir aussi ; mais elle n'en dit mot, se contentant de répéter avec ses compagnes, que le Maure était homme de bon courage, et que de nobles Dames le pouvaient estimer.

Mais quand Dorothée fut rentrée dans la chambre qui lui avait été destinée, elle demeura long-temps en silence. Bien des pensées l'agitaient ; enfin, cepen-

dant, elle sembla faire un dernier effort pour les éloigner. Elle se leva tout-à-coup de son lit de repos, prit un théorbe et chanta d'abord quelques airs vénitiens, mais bientôt, et comme à son insu, des romances castillanes revinrent à sa mémoire, et dans ces romances castillanes il était surtout question des Maures, à la fois si braves et si courtois, qui se faisaient quelquefois Chrétiens; et, comme elle venait de terminer celle de la conversion d'Albayaldos, qui commence par ces mots : *De tres mortales heridas* (1), Béatrix l'interrompit.

— Voilà, Madame, une très belle romance et fort touchante surtout, et plaise à Dieu qu'il n'en arrive pas autant au vaillant Maure qui a combattu aujourd'hui dans la Vega de Grenade!

— Béatrix, je ne sais s'il ne vaudrait pas

(1) De trois mortelles blessures.

mieux pour lui de mourir Chrétien, comme Albayaldos, que de vivre en fausse religion, reniant chaque jour notre sainte foi, et cependant, ajouta-t-elle en soupirant, il est noble et vaillant.

— Pour moi, Madame, je l'ai reconnu rien qu'à sa dextre façon de conduire un cheval, et de saluer les Dames; seulement il a gagné en air de force et de gravité ce qu'il a perdu en fraîche jeunesse des premières années. Il paraît maintenant aussi noble cavalier qu'il était autrefois gracieux gentilhomme. Je vous ai bien vue, Madame, sur les remparts, regardant les combattans, et j'ai pensé que c'était chose bien cruelle que d'être obligée de faire un vœu pour que tel Chevalier succombât. Ici Dorothée rougit d'une manière visible, et la malicieuse Béatrix continua en disant : Peut-être cependant y a-t-il eu parmi les Dames Chrétiennes quelque âme assez charitable pour réciter un *Ave* afin

que le gentil Chevalier Maure ne fût pas tué.

— Qui vous a dit, Béatrix, que j'avais fait une telle prière? dit Dorothée dont le trouble allait toujours croissant.

— Le souvenir de votre oncle sauvé chez les infidèles, reprit la suivante d'un ton de voix plus sérieux.

— Eh bien, Béatrix, je l'avouerai, et me pardonnent les Saints du Paradis, j'ai prié pour un Maure, pour un homme abominable à notre religion; mais, comme tu viens de le dire, il avait sauvé mon oncle, ce noble Andreas que je ne dois peut-être plus revoir, et qui affronte sans doute maintenant de nouveaux périls dans les déserts de l'Orient, sans avoir près de lui qui ose le défendre. Ici elle s'arrêta un moment, et puis elle continua avec une sorte d'exaltation douloureuse, et comme si sa conscience avait eu besoin d'être rassurée: —Et ce qu'il y a d'horrible, Béatrix, c'est

que j'ai fait de vains efforts pour intercéder en faveur du Chevalier Chrétien,... je n'ai pu. Ma langue s'arrêtait, mon cœur ne me parlait plus, je me suis crue maudite. Oh! mon Dieu! mon Dieu! pardonnez-moi! Il fallait sans doute souhaiter qu'il mourût comme Albayaldos, pour qu'un jour je pusse le revoir; mais maintenant, Béatrix, tout est fini pour cette vie et pour l'autre...

Quand la Sainte-Vierge m'aura prise en pitié, en m'appelant à elle, ce sera vainement que je le chercherai parmi les âmes bienheureuses. Pas un Maure ne peut être sauvé, Béatrix; pas un seul, car sans cela il le serait. Oh! mon Dieu! si j'ai péché, il ne me faut pas d'autres tourmens; celui-là vaut les tourmens de l'enfer; et, en prononçant ces derniers mots, qui exprimaient, comme à son insu, des sentimens si long-temps contenus, elle ne s'aperçut point qu'elle révélait ce qu'elle osait à

peine s'avouer à elle-même ; mais peu à peu elle reprit presque son sang-froid. Elle parla du jeune cavalier Maure dans des termes vagues, attribuant à la reconnaissance les paroles qui lui étaient échappées.

— Madame, continua Béatrix, il a un cœur loyal et de haut désir ; il n'est pas de ceux qu'il faut tant abaisser en son âme, quand on les a élevés davantage. Plus d'une Dame Espagnole a été servie par un Chevalier Maure, et servie loyalement ; et Sidi Kaïzar est du nombre de ceux qui ne méritent point de tels dédains. Oh ! Madame, quand il est venu saluer la Reine sous les remparts de Santa-Fé, comme il vous a regardée tristement.

— Il m'a regardée, Béatrix, comme gens qui se disent un éternel adieu dans ce monde et dans l'autre.

— Vous le reverrez, Madame, vous le reverrez, et peut-être plus tôt que vous ne

le pensez. Elle allait continuer, mais elle s'aperçut que Dorothée était retombée dans sa rêverie habituelle et qu'elle ne semblait plus disposée à lui répondre. C'était l'heure du repos. Cependant on voyait encore briller une lumière dans le pavillon qu'habitait la Reine. Dorothée ordonna à Béatrix d'éteindre celle qui éclairait son appartement. — Bien différentes sont les pensées qui nous font veiller, la Reine et moi, dit-elle; mais toutes deux nous ne pouvons dormir. A coup sûr elle trouvera le repos après la victoire de nos Chevaliers... Elle ajouta à voix basse : — Je n'ai point de victoire, moi je n'ai que des remords.

Béatrix éteignit la lampe et tout demeura dans le repos.

CHAPITRE XI.

L'incendie.

Tout était livré au sommeil; un profond silence régnait dans Santa-Fé, et l'on entendait par intervalle seulement le bruit que faisaient en marchant quelques hommes d'armes, placés en sentinelles le long des remparts en toile de cette ville, qui s'était élevée dans la Vega de Grenade, à peu près comme les places fortes qu'on faisait voir de toutes parts à Catherine de Russie durant son mémorable voyage : deux soldats causaient devant la tente du Comte d'Ureña.

— Par saint Jacques, brave Diaz, ce n'était point une mauvaise pensée qu'il avait le Roi Don Juan, d'épouser Grenade, comme le dit la vieille romance : ce sera nous qui ferons les noces, et sans donner Cordoue ni Séville.

— Oui, Bustos; mais à ces noces-là il n'y aura, je pense, ni danses, ni festins; et si le Roi Chiquito était homme de courage, il viendrait nous donner une sérénade de la part de l'épousée.

— S'il a beaucoup de joueurs de lance comme celui qui a jouté ce matin dans la Vega, Diaz, je ne me soucierais pas du Bolero.

— Oh ! à propos de ces damnés maures et de leur musique, croiras-tu bien qu'il y en a toujours quelques uns qui rôdent autour de nos murailles en peintures ?

— C'est notre Reine et ses Damoiselles qui nous amènent cette engeance maudite; il semble que les parfums de nos Dames

castillanes les attirent comme le miel attire les moucherons.

— Il y en a un, Diaz, que j'ai reconnu ce soir à la lueur des étoiles, et qui n'a point cessé de caracoler dans la campagne; mais si la jacque d'arme qu'il porte sous son allbornos est à l'épreuve d'un coup de lance, j'espère qu'elle ne le mettra pas à l'abri d'un bon coup d'arquebuse.

— Écoute, Bustos, si tu veux être muet comme la statue de pierre du saint Roi Ferdinand à Séville la Magnifique, je te parlerai un langage que tu comprendras aussi bien que moi. Hier, à la chute du jour, et comme j'allais prendre mon poste, j'ai vu ce Cavalier maure sortir du petit bouquet de bois qu'on aperçoit à quelque distance dans la Vega; j'ai cru que c'était un parlementaire comme nous en voyons tant depuis quelques jours.

— Et que t'a dit ce Maure, Diaz, qui ne puisse être redit?

—Il m'a parlé bon castillan, Bustos, et, si tu le veux, je te ferai entendre sa voix argentine ; ses *pesos* (1) sont de bon or, ayant cours à Grenade, où nous devons bientôt entrer, et où il sera gai de ne pas être comme des gueux, sans un maravedis en l'escarcelle; et vois-tu, ce Maure, il ne demande pour toute faveur, et à mon avis c'est peu de chose, il ne demande qu'à être introduit pour quelques instans dans le quartier des Dames de la Reine, au pied de cette grande maison construite en bois, qu'on a élevée dernièrement au milieu des tentes, et où ces jolis oiseaux sont enfermés comme dans une cage.

— Diaz, mieux vaut à mon avis voir Grenade certains de conserver nos têtes sur nos épaules, que d'y faire notre entrée pour essayer la potence de ces chiens de mécréans-là : il ferait beau voir un vieux

(1) Pièce de monnaie.

Chrétien serré par la corde qui aurait déjà pendu un Maure. Le Comte de Tendilla n'est pas facile, tu le sais; sur cet article, je n'aurais pas plus de confiance dans le brave Aguilar : la galanterie de ton Maure nous ferait faire tôt ou tard une laide grimace sur la place de Bivarambla... Écoute bien ceci comme tu écouterais un frère de Saint-François : je ne lui ai rien promis, moi; mais s'il vient ainsi caracoler sous nos murailles de toile goudronnée, je lui enverrai avec cette arquebuse la permission d'aller trouver Satan en son grand feu d'enfer; et au demeurant, tout ce que nous pourrons faire pour lui et la décharge de notre conscience, ce sera de boire à son salut et à sa santé avec ses belles pièces d'or à la marque du petit Roi... Regarde donc dans la plaine, Diaz, il me semble voir luire une armure... Diaz allait répondre quand ils aperçurent une fumée assez épaisse qui sortait du pavillon même

où demeurait la Reine. Puis, quelques momens après, une grande flamme s'éleva, et plusieurs voix crièrent avec angoisse: Au feu! au feu! En effet le feu consumait avec une incroyable rapidité les constructions en toile et en bois de ces frêles pavillons qu'on avait élevés en quelques jours.

On eût dit, dans l'obscurité profonde qui régnait alors, que c'étaient des pyramides de flammes; mais elles jetaient une lueur vive et s'éteignaient tout-à-coup, comme des vagues ardentes se succédant dans un champ immense, et au milieu de ce terrible spectacle s'élevaient mille cris de guerre. Les soldats avaient cru un instant que c'était une attaque imprévue des Maures; ils s'étaient revêtus en toute hâte de leurs armures, et ils couraient vers les remparts qui commençaient à s'embraser, menaçant d'environner d'une auréole de feu cette ville d'un jour. On les voyait pas-

ser rapidement, en désordre; leurs cuirasses reluisaient à la lueur de l'incendie, et l'on eût dit des hommes de feu se ruant dans cette fournaise. Aux Maures! les entendait-on répéter de toute part; courons aux Maures! et mille cris de détresse sortaient du quartier de la Reine. Ce fut seulement au bout de quelque temps qu'on connut le véritable sujet de l'alarme, et qu'on s'occupa de porter du secours vers l'endroit où l'on aurait dû s'élancer d'abord. Aguilar, Ponce de Léon, Don Manuel, coururent en même temps vers la tente d'Isabelle; mais ils trouvèrent déjà la Princesse donnant, de concert avec le Roi, des ordres pour que l'on pût arrêter ce grand désastre.

— Par Notre-Dame-de-Bon Secours! Seigneurs Chevaliers, leur dit-elle en les voyant, il n'y a que vous ici qui puissiez tirer du péril où elles sont les nobles Dames de ma suite. Et en effet le vaste bâ-

timent en bois où les Dames étaient réunies ne brûlait pas encore, mais il était environné de tentes à demi consumées, et les tourbillons de flamme menaçaient de l'atteindre. Bientôt une assez forte brise souffla de l'est et porta des morceaux de toile enflammés sur cette construction.

Alarcon et le brave Aguilar tentèrent deux fois de traverser cette ardente fournaise; mais ils furent repoussés par une fumée épaisse qui sortait des toiles cirées, et qui étouffait dans ses noirs tourbillons ceux qui osaient approcher. Les Chevaliers allaient faire un dernier effort, quand on aperçut, au milieu des décombres, un cavalier qui passa avec une telle rapidité qu'on pouvait à peine distinguer la forme de son vêtement.

Il se préparait à traverser le camp; la fumée s'opposa pendant quelque temps à ce qu'on pût le reconnaître. Il était aisé de voir seulement qu'il essayait de

faire franchir à son cheval la terrible enceinte, mais que le noble animal ne pouvait habituer ses regards à cette lueur sinistre. Il se cabra par trois fois en reculant devant une nuée de rouges étincelles, alors le cavalier s'élança à terre et courut vers le bâtiment que l'incendie commençait à dévorer. Au moment où plusieurs Chevaliers franchissaient de nouveau l'espace enflammé, on en vit un qui les surpassait en rapidité, et qui, marchant sur les débris en feu, traversa une fumée épaisse s'échappant de l'habitation des Dames. Et quelques momens après, un beau cheval, qui semblait éperdu au milieu de ce camp en désordre, parut dans l'endroit où était la Reine. Un cheval maure! un cheval maure! fut le cri qu'on entendit partout répéter, et comme si l'arrivée subite du noble coursier, qui s'était arrêté un moment devant ceux qui le regardaient avec tant de surprise, eût été l'indice d'une

prochaine attaque. Le duc de Cadix s'élança vers les soldats, qui se réveillaient en désordre. Gonçalve de Cordoue fit sonner les anafiles et les trompettes, et ils se portèrent à l'extérieur du camp, tantandis qu'une partie des troupes cherchait à se rallier autour des deux Rois.

Et, au milieu de ce bruit des armes, du son éclatant des anafiles, du mugissement sinistre de cette mer de flamme qui ne s'étendait plus où était la Reine, mais qui roulait vers la Vega, on entendait quelquefois la voix d'Isabelle, s'écriant :— Qui me rendra mes pauvres Damoiselles? Notre-Dame!... moi leur mère, je leur donne la mort!... Mes Damoiselles si belles et si vertueuses, oh! Chevaliers, qui me les rendra? Les larmes de ceux qui l'entouraient, le bruit sourd de l'incendie, furent pendant quelque temps la seule réponse qu'elle obtint.

Néanmoins bien d'autres Chevaliers

joignaient leurs efforts à ceux des braves qui s'étaient déjà élancés au plus fort du danger. Le calme commençant à se rétablir à l'extérieur de la ville, une foule de soldats accouraient vers le centre, apportant de l'eau en abondance, renversant à coups de hache les constructions que l'incendie dévorait. Et bientôt, au milieu du tumulte, mille cris de joie se firent entendre : on venait de se rendre complètement maître du feu. En ce moment la Reine eut aussi la joie de voir presque toutes les Dames de sa suite ramenées près d'elle par la plupart des Chevaliers qui avaient bravé la mort pour les sauver.

A l'expression de leur physionomie, au désordre qui régnait dans leur ajustement, il était aisé de voir combien elles avaient failli être victimes du danger. Ici c'était une mantille à demi brûlée, dont la belle comtesse de Tendilla essayait de

couvrir ses épaules presque nues, avant qu'un galant cavalier eût eu l'idée de lui offrir son manteau. Un peu plus loin, la jeune marquise d'Urena, enveloppée d'un long drap blanc, ressemblait à quelque charmant fantôme venu pour conjurer l'incendie. Puis c'était sa sœur Dona Théodora, demandant ses patins de velours, et montrant, tout en rougissant, le plus joli pied du monde. Près d'elle, la duchesse d'Arana, que personne ne s'avisait de regarder, appelait à grands cris sa suivante, pour qu'elle lui donnât un mantel, afin de ne pas être ainsi exposée à la vue de tous les Chevaliers. C'était encore la jolie Catherine de Luxan, ne regardant plus les noirs décombres, mais bien le brave Chevalier aragonais qui l'avait sauvée, et qui lui racontait comment il l'avait trouvée évanouie, la prenant d'abord pour quelque ange dormant au milieu des flammes, comment à grand'peine il avait pu l'emporter,

promettant de faire un pèlerinage à saint Jacques et un autre à saint Laurent; et il y avait tant de douceur dans la voix qui le remerciait, qu'il oubliait les larges brûlures dont il était couvert. On voyait aussi des jeunes filles qui appelaient leur mère, des mères qui appelaient leurs filles. On entendait encore mille cris de joie, mille cris de crainte... Au milieu de ces Dames, qui racontaient les transes dont elles avaient été saisies, et le courage des bons Chevaliers, et l'étonnement qu'elles avaient éprouvé en voyant paraître des hommes armés devant elles, quand elles sortaient à peine du sommeil, Isabelle cherchait en vain des regards Dorothée de Bovadilla; s'étant convaincue avec douleur qu'elle n'était pas parmi les Dames qui l'entouraient, elle exprima toute la crainte dont elle se sentait saisie.

— Eh quoi! s'écria-t-elle, parmi tant de Chevaliers, pas un seul n'a songé à la

sauver! Oh mon Dieu! tant de bonté, tant de grâces, et périr si jeune!... par ma faute!... quelle horrible mort!... Et en ce moment l'incendie semblait se ranimer pour achever de consumer la maison qu'habitait les Dames.

La Reine leva les mains au ciel, des larmes roulaient dans ses yeux, on eût dit une mère qui prie pour sa fille en danger. Et comme le vent redoublait en ravivant la flamme, elle s'écria: — Le titre de Chevalier à celui qui n'est qu'Écuyer, celui de Comte à celui qui n'est pas Comte; et, bien plus que cela, la main de cette noble Demoiselle à qui pourra la sauver. Plusieurs voix répondirent: — Il n'est besoin ni du titre de Chevalier ni du titre de Comte, besoin n'est que de votre volonté et de votre promesse pour affronter la mort, Madame; et plusieurs Chevaliers s'élançaient de nouveau dans le camp embrasé, quand d'autres cris s'élevèrent,

disant : — La voilà, la voilà !... Elle était portée par deux Chevaliers : c'étaient Don Rodriguez de Padilla et cet Ojeda qu'on a déjà vu dans la Vega de Grenade. Ils déposèrent leur précieux fardeau auprès de la Reine... Quelques momens après, on aperçut un cavalier qui marchait avec une incroyable rapidité au milieu des décombres fumans. Il s'arrêta un moment, jeta un regard sur la scène qui se passait à quelque distance de lui, et puis ayant par deux fois crié : Antar..., Antar..., un cheval que l'épaisse fumée qui s'élevait encore n'arrêta pas, partit avec rapidité et vint près de lui. L'inconnu s'élança sur le noble animal et franchit rapidement l'espace qui le séparait de la plaine.

En ce moment tout le monde le reconnut ; mille voix s'écrièrent :— Le Maure, le Maure de la Vega ! et Dorothée, qui était revenue à elle, rougit, comme si on eût pu lire dans son cœur, comme si toutes

les Dames qui l'entouraient avaient pu deviner qu'un Maure occupait la pensée d'une Chrétienne.

— Oui, oui, s'écria Don Rodriguez, c'est un Maure, et un Maure qui va aussi bien au feu qu'au combat. Mais cette fois la victoire n'a pas été pour lui ; elle est à moi et au seigneur Ojeda.

— Il me semble que mon nom aurait dû être prononcé le premier, dit fièrement le cavalier dont parlait Rodriguez ; car le premier je me suis trouvé près de la Señora Dorothée de Bovadilla.

— Cela se peut, mais le Maure y est certainement pour quelque chose, reprit celui qui avait parlé d'abord.

— Le Maure, toujours le Maure !

— Oui certes, s'il ne s'était élancé, avec sa hache d'armes, contre cette maudite porte qui avait résisté aux efforts de deux Chevaliers chrétiens, et qui tomba avec fracas sous ses coups tandis que nous

cherchions un autre passage, nous n'aurions pu parvenir à la galerie qui commençait à s'enflammer.

— Oui, oui, Don Rodriguez, s'écria Ojeda, mais pour y parvenir il fallait traverser une poutre à moitié embrasée, et de là je voyais le Seigneur maure faisant de vains efforts au milieu des tourbillons de flamme et de fumée, invoquant Allah dans cette fournaise, comme s'il eût été déjà un hôte des enfers. Au demeurant, je ne lui veux aucun mal; il a été généreux envers moi, et je suis bien aise qu'il s'en soit tiré.

— Vous ne dites pas, Seigneur Ojeda, que sans moi vos efforts auraient été aussi vains que ceux du Maure. Vous portiez un précieux fardeau, mais qui le reçut, qui l'emporta au travers des poutres croulantes, des tourbillons étouffans.

— Nobles Cavaliers, dit Dorothée, qui était complètement revenue à elle et qui

réparait, avec les secours empressés de ses compagnes, le désordre dans lequel se trouvait sa toilette; nobles Cavaliers, j'ignore auquel de vous j'ai le plus d'obligation : ma reconnaissance est égale pour tous les deux.

— C'est ce qui ne peut être, Madame, dit Alarcon, l'un des amis les plus dévoués d'Ojeda; c'est ce qui ne peut être quand vous aurez su ce qu'a dit la Reine. Et alors il répéta la promesse faite par Isabelle dans un premier mouvement, et quand elle songeait avec angoisse à la destinée épouvantable de celle qu'elle aimait le plus parmi les dames de sa cour.

Mais après ces paroles imprudentes la discussion prit un tout autre caractère. Les deux jeunes gens réclamaient leurs droits avec ardeur, n'écoutant ni les promesses ni les représentations des vieux Chevaliers. Enfin la Reine fut obligée d'interposer son autorité, en disant que le

conseil serait chargé d'en délibérer. Les Dames remercièrent de nouveau ceux qui les avaient sauvées, et elles se retirèrent avec la Reine dans une partie du camp que l'incendie n'avait pu atteindre.

Ce fut seulement le lendemain de cet évènement qu'on sut que le feu avait pris dans le pavillon même de la Reine, qui tandis qu'elle disait ses heures avait laissé une bougie allumée trop près d'un drap que le vent agitait.

Dès le jour même, voyant la Reine dans un dénuement absolu de tout ce qui lui était nécessaire pour paraître convenablement devant l'armée, Gonçalve de Cordoue, qui ne laissait jamais échapper une occasion de montrer sa magnificence, envoya un message à Dona Manrique sa femme, qui résidait au château de Lorca; et la chronique rapporte que cette Dame envoya une telle quantité de linge et d'étoffes merveilleusement travaillées par elle

et par ses Dames, qu'Isabelle ne put s'empêcher de dire, en remerciant Gonçalve : — Je crois, Comte, que l'incendie qui a consumé mon pavillon est entré dans votre château pour le dévaster.

Quelques jours après cet évènement, des romances furent composées sur le désastre du camp, sur la magnificence de Gonçalve, sur le vœu de la Reine et surtout sur la querelle des deux Chevaliers qui avaient sauvé une Dame de la Cour ; et il était question aussi du brave Cavalier maure qu'on avait vu au milieu des flammes ; mais la romance disait qu'à Ojeda appartenait le prix du courage, à Don Rodriguez celui de valeureuse courtoisie. Et cette romance était chantée dans la Vega ; elle fut bientôt chantée dans Grenade. Bien triste fut Kaïzar quand il l'entendit ; car la romance disait que Dorothée devait choisir entre Rodriguez et Ojeda.

CHAPITRE XII.

La croix sur l'Alhambra.

Pendant que ces faits de chevalerie se passaient dans la plaine, un homme, dont nos romanciers et nos historiens se sont comme à plaisir amusés à altérer le véritable caractère, ce Gonçalve de Cordoue, qui plus tard devait être surnommé le grand capitaine, faisait de véritables dispositions pour s'emparer de la ville; mais il savait mieux que personne qu'une grande bataille était inutile, et que l'on pouvait combattre avec l'or et les promesses. Dans les combats il montrait une incroyable ardeur, mais il y avait aussi

quelque chose de grave et de réfléchi dans ses plans de guerre. Hors de la bataille ce n'était pas un guerrier impétueux, il y avait même une sorte d'adresse habilement combinée dans ses dispositions politiques. A cette époque sa galanterie envers les Dames était toute désintéressée, car il aimait sa femme et en était aimé; aussi ne le voyait-on pas courir les aventures en véritable paladin de romans chevaleresques, comme on nous l'a représenté; mais les vieux chroniqueurs rapportent qu'une fois la Reine Isabelle étant dans une barque, ne pouvait pas descendre facilement à terre, et que les mariniers s'apprêtaient à la porter sur le rivage, quand Gonçalve, quoique richement paré, se jeta dans l'eau et prit dans ses bras la Princesse, qu'il porta sur la plage, trouvant que c'était un trop précieux fardeau pour le remettre à d'autres qu'à un Chevalier. Tel était l'homme à qui l'on avait confié, avec

Alarcon, une partie de l'armée Espagnole durant les guerres qui avaient précédé le siége, et dont il serait trop long de nous occuper maintenant. Plus d'une fois il y avait déployé son habileté et sa valeur ; mais il avait su en même temps profiter des dissentions qui régnaient entre les Rois de Grenade, qu'on aurait pu aussi bien appeler la Ville Malheureuse, qu'on l'avait appelée la Riche Cité.

Il pensa qu'il fallait donner enfin un dénouement à ce drame, plus brillant que terrible, et il alla secrètement trouver Boabdil plutôt en diplomate qu'en guerrier.

La guerre de Grenade ne fut donc réellement qu'un tournois où combattirent dans la Vega quelques hardis Chevaliers que les Dames maures regardaient du haut de l'Alhambra, et que les chrétiennes encourageaient des murs de Santa-Fé. Mais quelles joutes furent plus belles au temps de la Chevalerie ! Pour prix, une ville

aux pompeux édifices, aux minarets dorés; pour amphithéâtre, une montagne couverte de forêts et de neiges; pour lieu du combat, une vallée fleurie; pour maîtres du camp, l'élite des Chevaliers chrétiens; un Aguilar, un Ponce de Leon, un maître de Calatrava, toujours brave et toujours bon; Isabelle, cette Reine si belle entre les Reines, si noble entre les Rois, couronnant le vainqueur, consolant le vaincu; et, spectateur presque inconnu, le grand homme qui allait découvrir un monde.

Mais ces joutes pompeuses, qui charmaient les grands et mettaient à l'abri leur honneur, étaient le fléau des habitans de Grenade et des campagnes, mourant de faim quoiqu'ils fussent près de l'abondance; haletans de soif sous un ciel brûlant et près de mille sources limpides.

Comme ils regardaient avec angoisse les neiges éclatantes de la Sierra-Nevada, et leurs beaux champs que ravageaient les

troupes ennemies ! Et les grands Seigneurs maures leur disaient de s'armer de courage et de résignation, eux qui ne combattaient que pour être à l'abri du nom de lâches, eux qui envoyaient des messagers de paix aux Rois chrétiens, tandis que, en Chevaliers aventureux, ils s'élançaient avec joie dans la plaine, et combattaient uniquement par amour des jeux de la guerre ! Aussi le cor mauresque rétentissait-il encore dans la Vega, qu'on signait, sous la tente royale de Santa-Fé, le lâche traité qui livrait la dernière cité des Musulmans aux Chrétiens.

Et des hérauts furent envoyés dans tous les quartiers de Grenade, proclamant que désormais la ville appartiendrait au royaume d'Aragon et au royaume de Castille.

Ils allèrent vers Boabdil (1) et lui dirent :

(1) Son nom arabe était Abou-Abdallah.

Tu n'es plus Roi que de nom, tes Rois sont les Rois chrétiens. Et tandis que ce prince, sans honneur et sans honte, se soumettait humblement, un homme sorti du peuple, mais Roi par l'âme, s'en allait aux portes des mosquées, criant : — Grenadins, êtes-vous sans foi et sans courage ? ne connaissez-vous pas les défilés des Alpujarras et les volontés du Prophète.

Le dernier acte souverain du Chiquito, fut d'imposer silence à cet homme énergique ; mais là s'éteignit son pouvoir. Le lendemain,... oh ! le lendemain, on le vit sortant de la ville par une porte qui devait se fermer pour jamais. Tel avait été son dernier désir de Roi, et il fut accompli. Ses Chevaliers le suivaient plus mornes que lui, parcequ'ils avaient plus de courage. Il marcha dans la Vega, au-devant d'un cortége brillant qui s'avançait vers la ville. Puis, homme sans fierté, comme il avait été monarque sans volonté, il s'agenouilla

devant Ferdinand et Isabelle, en voulant leur baiser la main; mais le Roi de Leon le releva en l'embrassant: et en le saluant du titre de Souverain d'Almeria.

Puis il remit les clefs de Grenade à Ferdinand, en lui disant: — Hélas! hélas! je vous les remets vivant, et, pour mon honneur, Roi chrétien, vous auriez dû les arracher de mes mains serrées par la mort. Il parla ainsi, car l'homme sans courage comprend tout le prix du courage quand il en a manqué.

Le Prince reçut ces clefs avec courtoisie, puis les remit à la Reine, qui les examina quelque temps, disant qu'elles étaient fort belles à voir. En effet, c'était l'ouvrage d'un des plus habiles joailliers du royaume de Grenade;... elle les donna au Prince Jean, qui les présenta au Comte de Tendilla, au moment où elle lui disait: — Nous vous faisons Alcaïde de la belle cité de Grenade: partez, Comte. Le Roi, s'a-

dressant également à Talavera, lui dit : — Nous vous faisons Archevêque de Grenade: partez, Seigneur Évêque. Le Roi Maure fit alors un dernier salut et s'éloigna.

Mais, par une attention qui ne peut venir que d'un cœur de femme, au moment du départ, Isabelle lui remit son jeune fils qui était depuis long-temps prisonnier des Chrétiens, et qu'elle avait fait venir à Santa-Fé, en sorte que ce Roi malheureux eut du moins les joies d'un père (1).

Le Primat des Espagnes, accompagné du nouvel Archevêque, suivit Tendilla, qui marchait avec mille hommes d'armes, au bruit des anafiles et des cimbales. Et la Reine continua avec son cortége à chevaucher dans la Vega, contemplant la cité de Grenade, d'où partaient comme des cris confus de joie et de douleur. Et comme les yeux d'Isabelle s'étaient fixés sur l'Al-

(1) Ce fait est rapporté par Bleda, chroniqueur d'une grande exactitude.

hambra, tout-à-coup une croix d'or s'éleva au-dessus des tours de ce grand édifice; et le soleil venant à la dorer de ses rayons, sur un ciel orageux : ce signe éclatant, qui se montrait dans le ciel, apprit au peuple des campagnes que, de cité musulmane, Grenade était devenue une cité chrétienne... Les Chevaliers qui entouraient la Reine saluaient encore la croix de leurs acclamations, quand Christophe Colomb s'avança vers Isabelle, et lui dit, en mettant un genou en terre : — C'est ainsi, Reine, c'est ainsi, quand vous le voudrez, que la croix sainte s'élèvera au-dessus des villes du Cathay, et que les infidèles seront convertis. Et la Reine allait lui répondre lorsqu'on vit s'avancer en toute hâte un Cavalier maure qui s'arrêta tout-à-coup devant le cortége. On crut d'abord que c'était un courrier envoyé par Tendilla, mais les Seigneurs ne tardèrent pas à le reconnaître pour le Chevalier qui

avait combattu dans la plaine. Il ne mit pas le genou en terre, et garda la visière de son casque baissée.

—Reine, dit-il, je viens réclamer ce que vous m'avez promis, deux grâces, deux grâces à mon choix : par cette croix que vous adorez et qui s'élève maintenant sur nos tours, j'en demande une.

— Par la croix de notre cardinal Mendoça, qui brille en ce moment sur l'Alhambra, nous vous promettons, Chevalier maure, de vous octroyer votre demande tant qu'elle ne sera pas contraire à notre foi en la religion catholique.

—Je demande, dit le Chevalier, je demande à être libre, en tout temps libre comme un Chrétien; car le bruit s'est répandu dans la ville que tout Maure serait esclave.

— Soyez libre, en ce qui ne peut nuire à la religion catholique, dit la Reine ; quand vous le voudrez, notre chancelier vous déli-

vrera un diplôme de ce privilége, qui cependant, nous l'espérons, sera le privilége de tous.

— La seconde grâce qui m'a été promise, je la demanderai plus tard; celle-ci me suffit maintenant, reprit le Cavalier. Et il promena quelques instans ses regards sur les Dames qui entouraient Isabelle; mais ils cherchèrent vainement Dorothée de Bodavilla; elle était restée au camp de Santa-Fé, plongée dans la douleur, car les deux Rois disaient, comme la romance, qu'il lui fallait choisir un époux entre ses deux sauveurs, Rodriguez et Ojeda.

CHAPITRE XIII.

Les Savans et Christophe Colomb.

Il y a une grande assemblée dans le couvent collégial de Salamanque ; à peine la salle immense peut-elle contenir la foule qui se presse, les moines de Saint-Étienne occupent le centre ; à leur figure austère, à leur regard réfléchi et pénétrant, il est aisé de voir que de graves études les occupent ; les Bénédictins se sont rangés à gauche du grand Christ qui occupe le fond de la salle ; leur longue robe noire à plis soyeux, leurs vastes manches, leur couronne de cheveux, les font aisément reconnaître. Vis-à-vis d'eux se sont placés

les Dominicains au vêtement blanc et noir, à la figure triste et pensive : ils méditent déjà les secrètes tortures de l'Inquisition; puis viennent les religieux des ordres mendians, portant le cordon de saint François, laissant voir dans l'expression de leur physionomie plus de piété que d'intelligence, plus de joyeuseté que d'idées sévères. C'est le peuple des moines, peuple mendiant que le peuple chérit. Son vêtement gris est lourd et grossier. Viennent encore les mercenaires, les Carmes chaux et déchaux, les frères Mineurs, avec leur bannière rapportée du saint Sépulcre. Au milieu, sur des sièges plus élevés, on distingue trois évêques environnés des docteurs, qu'on peut reconnaître à leur vêtement noir et à leur chaperon; on a admis néanmoins à cette assemblée de simples théologiens et quelques laïques, tels qu'Alonso de Quintinilla, contrôleur des finances de Castille; Alexandre Giraldini, le précepteur des

enfans d'Isabelle et de Ferdinand, et enfin on y voit avec étonnement une femme; mais cette femme est la célèbre Beatrix Galindez, surnommée la Latina, que nous avons déjà vue, et qui a enseigné autrefois le latin à la Reine Isabelle.

Et quand la docte assemblée est rangée, quand l'œil surpris peut contempler de longues files régulières de vêtemens noirs, blancs, gris et bleus, au milieu desquels on distingue les mitres des évêques et des abbés, les bonnets carrés des docteurs, on ouvre la porte qui communique aux cours, et les étudians se précipitent en tumulte dans la portion de la salle qui leur a été réservée pour entendre un examen qu'on juge d'avance inutile, et qui excite encore plus la gaieté générale que la curiosité.

Tout ceci se passe par ordre d'Isabelle. Les religieux gardaient un profond silence, mais un murmure confus se fai-

sait entendre dans la partie qui était occupée par les écoliers. C'était des rires étouffés, des observations savantes sur la forme de la terre et sur la cosmographie; on citait Pline, Hérodote et Strabon; puis des voix plus éclatantes montaient audessus de toutes ces voix : — Le pauvre Génois n'a jamais ouvert les Pères de l'Église, disait l'un; il y aurait vu sa folie condamnée tout au long.

— S'il n'était fou!... disait un autre. — Il faudrait le brûler, ajoutait d'une voix douce et charitable un jeune écolier qui voulait entrer dans les novices de saint Dominique; il faudrait le brûler pour avoir voulu torturer le sens des saintes Écritures.

— Allez, allez, reprenait un autre, il est encore plus ignorant qu'il n'est fou; on l'a bien vu en Portugal. Lactance ne lui est pas plus connu que s'il n'avait jamais écrit.

Et tout-à-coup le murmure augmenta;

il se répandit dans toute l'assemblée comme ce mugissement qu'on entend quelquefois dans les forêts, et qui bruit lentement avant que tout rentre dans le silence.

On ne parla plus, un seul homme parla; ses premières paroles furent une prière. Colomb était en présence des Évêques, et on allait l'interroger; et quand le pauvre marin de Gênes se fut adressé à Dieu, il se sentit ferme, plein de confiance; il porta des regards à la fois modestes et assurés sur toute l'assemblée; et un seul murmure ne se fit plus entendre : il y a des regards qui imposent le silence.

Bientôt ce silence fut interrompu par un bruit lent et vague, mais il n'avait rien d'offensant: c'étaient les docteurs qui s'offraient mutuellement d'adresser les premières paroles à l'étranger; enfin cet honneur fut déféré au plus ancien.

Et il dit d'une voix faible et cassée que l'orgueil semblait quelquefois rani-

mer :—Le souverain d'Aragon et notre gracieuse maîtresse la Reine de Castille nous ont ordonné de vous interroger. Puis il fit une pause légère.

—En toutes choses, continua-t-il, les anciens sont nos maîtres, comme les Pères de l'Église sont nos guides; Seigneur Génois, il faudrait bien les connaître avant de chercher à répondre à cette docte assemblée, qui vous écoutera cependant, puisque telle est la volonté de la Reine; et, avant tout, savez-vous quelle est l'opinion des auteurs sur ces antipodes que vous prétendez aller découvrir? et où les hommes, comme le dit si plaisamment Lactance, marcheraient la tête renversée? Pour moi, sans croire, avec Pindare, que passé Cadix, la mer ne peut être traversée par les hommes, je m'en tiens à l'opinion de saint Augustin; et ici je citerai le texte, continua-t-il d'une voix plus grave, et comme si dès les premiers momens de la

discussion il portait le dernier coup au système de l'étranger.

« Ce n'est point une chose croyable qu'il y ait des antipodes, c'est-à-dire des hommes qui habitent de l'autre côté de la terre en cette région, où le soleil se lève quand il se couche dans celle que nous habitons, et où leurs pas seraient opposés aux nôtres. Les savans ne l'affirment pas parcequ'ils en ont eu une révélation certaine, mais bien par des discours que leur inspire la philosophie. Selon eux, la terre étant au milieu du monde, environnée de toute part et couverte entièrement par le ciel, nécessairement le lieu le plus bas doit être celui qui est le plus au milieu du monde. » C'est celui que nous habitons...

Le docteur s'arrêta, et un murmure approbateur se fit entendre long-temps après qu'il fut assis.

Avec la contenance d'un homme qui se sent fort de sa conviction, Colomb at-

tendit que le bruit eut cessé; il prononça encore à voix basse une courte oraison, et quand un profond silence se fut rétabli dans l'assemblée, il dit d'une voix assurée : — Seigneurs Évêques, révérends docteurs et abbés, saint Augustin a dit encore d'autres paroles, et je les rappellerai :

« La sainte Écriture n'erre jamais, et elle ne peut tromper; ses vérités sont aussi bien prouvées par ce qu'elle dit des choses passées que par ce qu'on a vu arriver les choses qu'elle disait devoir avenir. Nous le voyons. C'est une chose hors de toute apparence, de dire que les hommes aient pu passer de ce continent dans un monde nouveau et traverser l'immensité de l'Océan; et d'ailleurs il est impossible que les hommes aient été en ces parties-là, puisque tous les humains descendent du premier homme. » Vous le voyez, Docteurs, ce Père de l'Église ne voit d'autres difficultés à ce que les antipodes soient habités, que

par l'impossibilité de traverser l'immensité de l'Océan. Le grand saint Grégoire de Naziance assurait la même chose; et, selon lui, au-delà du détroit de Gibraltar, les flots de la mer ne pouvaient être franchis, et cependant Gibraltar n'était point cet Ophir de Salomon, d'où tant de richesses étaient rapportées pour orner les temples du Seigneur. Nourris d'une science toute divine, les saints Pères ont pu négliger les sciences de la terre... Ici il y eut des murmures,... comme si la hardiesse des pensées de l'orateur avait dû être réprimée; mais il continua bientôt, car des murmures encourageans partirent du côté où étaient assis les moines de Saint-Étienne.

— Les anciens sont nos maîtres, a dit un révérend Docteur; les anciens parleront pour moi; j'invoquerai le témoignage de Platon. Rappelez-vous ce que dit Critias de ce monde plus grand que l'Asie et l'A-

frique ensemble : Il y avait, dit-il, un passage pour aller de ces îles à d'autres; et de ces autres îles on allait à la Terre-Ferme, qui était proche et environnée de la mer...

Vous avez cité les poètes profanes, les poètes profanes m'ont prédit la réussite de mes projets. Sénèque le tragique l'a dit :

Venient annis
Sæcula seris quibus Oceanus
Vincula rerum laxet, et ingens
Pateat tellus, Tiphysque novos
Detegat orbes...

Une voix : — *Nec sit terris ultima Thule.* C'est du nord qu'il veut parler, et vous voulez aller à l'ouest. Mais Colomb dédaigna de répondre. Il s'était exalté d'un sentiment tout poétique, il prédisait avec le poète plutôt qu'il n'essayait de convaincre.

D'autres paroles se faisaient entendre parmi les étudians. — Laissez-le parler, di-

sait-on : il connaît les auteurs sacrés et profanes ; il les connaît aussi bien que le Docteur Pedro martyr de Angleria.

— Quel dommage, disait un autre, qu'il ne parle pas le pur castillan !

— On le comprend par ses regards, répondait son voisin.

Et en effet le Génois n'abaissait plus ses yeux ; il les promenait avec une noble assurance sur l'assemblée.

— Les profanes ne sont rien, ajouta-t-il, et les prophètes sont tout. Ils m'ont dit d'aller chercher un monde, selon les paroles d'Isaïe, sur les ailes des navires qui vont de l'autre côté d'Éthiopie. Rappelez-vous encore ces paroles saintes : « Ceux qui échapperont d'Israel iront fort loin à Tharsis et en des îles éloignées où ils convertiront au Seigneur diverses nations. » Abdias est plus clair encore, ajouta-t-il avec enthousiasme :

« A la transmigration de cette armée

des enfans d'Israel, qui sont les Cananéens, jusqu'à Zarphat ou la France;... la transmigration de Jérusalem, qui est Sapharad ou l'Espagne,... possèdera par héritage les cités du midi, et ceux qui cherchent la rédemption monteront au mont de Sion, pour juger le mont d'Ésaü, et le royaume sera pour le Seigneur. »

D'ailleurs, je le répète à vous, Évêques et Docteurs, tout n'est-il pas possible à celui qui a dit : Le ciel me sert de siège, et la terre d'escabeau pour mes pieds.

— Ceci du moins est chrétien, dit d'une voix aigre et cassée la vieille femme dont nous avons parlé, la seule femme qui se trouvât dans l'assemblée. Elle était au milieu des docteurs et portait un vêtement noir peu différent pour la forme de celui des théologiens. Son aspect était austère; son regard avait à la fois quelque chose de perçant et de hautain. Toutefois, renommée par son savoir et par ses ver-

tus, les Docteurs réclamaient souvent ses avis dans les questions les plus épineuses. Il était aisé de voir que les doutes manifestés par Colomb, relativement à la science des Pères de l'Église, l'avait vivement blessée. Elle s'empressa d'émettre son opinion en ajoutant: —Nous pensons, avec Théodoret, et d'après l'interprétation des Septante, que Tharsis est en Afrique, et l'Afrique ne nous est que trop connue. Asiongaber, d'où l'on partait, est le port d'une cité d'Idumée, fondée sur le détroit où la mer Rouge se joint avec le grand Océan; et quant à Sapharad, saint Jérôme interprète ce mot par Bosphore ou détroit. Je sais que d'autres allèguent la paraphrase Chaldaïque, qui veut que ce mot signifie l'Espagne; mais, encore un coup, Génois, répondez à Lactance et à sa question des antipodes; s'il y a des hommes au-dessous de nous, ils ne sont pas fils d'Adam, et vous devenez hérétique, ajouta-t-elle d'un ton de voix

plus élevé ; et ces derniers mots, prononcés dans le silence solennel d'une assemblée nombreuse, au moment où l'on fondait l'Inquisition, glacèrent tous les cœurs.

Le mot hérétique rétentit dans l'assemblée comme un pétillement de flamme.

Mais Colomb se contenta de dire les paroles de Salomon.

— « O Père! ta providence gouverne et maintient un bois fragile, lui donnant un chemin assuré sur la mer et au milieu des ondes bondissantes, pour montrer que tu pourrais sauver l'homme de tout péril, de tout naufrage, quand bien même il serait sans navire, jeté au milieu de la mer. »

— Il a la foi ! s'écrièrent les moines de Saint-Étienne ; il a la science : que demandez-vous de plus ?

— Que le Seigneur Génois, dit d'une voix ironique l'Évêque Fonseca, soit au moins d'accord avec Aristote, le maître

en toutes choses, le docte précepteur du grand Alexandre. Si Messer Colombo l'avait lu, il saurait qu'avant d'avoir à redouter les feux de la terre, il aurait à craindre les feux du ciel, qui, sous la zone torride, s'opposent à ce que les hommes puissent vivre. Le grand Pline est de cet avis. Il est vrai, ajouta l'orateur d'un air moitié plaisant moitié sérieux, que les voyageurs peuvent compter aux antipodes sur ces jets d'eau qui, selon Lactance, doivent s'élancer comme la pluie nous vient du ciel.

Mais les argumens de Lactance n'avaient plus qu'une faible influence sur l'assemblée. Colomb n'eut pas de peine à combattre Aristote. Il cita rapidement les voyageurs modernes, invoqua surtout ce Marco Paulo dont les étonnans voyages avaient excité son génie; et dominé, comme à son insu, par cet esprit religieux qui était devenu le mobile de toutes ses ac-

tions, il mêlait encore une foule de passages des livres sacrés aux citations qu'il faisait des voyageurs.

Mille objections lui étaient adressées, et il y répondait avec une incroyable présence d'esprit. Mais parmi ceux qui l'interrogeaient, un moine de saint Dominique surtout parlait en sa faveur ; c'était le loyal Deza, qui fut depuis archevêque. Encouragé par ce suffrage, animé à la fois par son génie et par la religion, Colomb finit par subjuguer les esprits. C'était parmi ces jeunes clercs qui étaient venus pour se divertir de ses projets, qu'il avait en ce moment des approbateurs. On entendait répéter de toutes parts :—Il possède les sciences divines et humaines. — Les docteurs ne savent plus que lui objecter. — S'il est aussi bon marin qu'il est homme savant, les deux Rois peuvent lui confier leurs caravelles.

—Sainte-Vierge ! venez-vous d'entendre

comme il a répondu au Docteur Bernaldez ; le pauvre homme est devenu muet comme la statue de pierre du grand saint Jacques.

— Bien rétorqué, disaient les uns.

— Bon ! les Bénédictins n'osent plus parler.

— Ah ! que n'ai-je la tête sous ce chaperon ! il me semble qu'il y a encore bien des choses à lui objecter. — Tenez, tenez, voici qu'ils terminent la séance parcequ'ils sont au bout de leur science. Et en effet les divers ordres de moines s'étaient levés de leurs bancs et défilaient lentement les uns à la suite des autres, sans qu'il fût possible de démêler, à travers leur grave contenance, s'ils étaient convaincus ou s'ils persistaient dans leur incrédulité.

Et cependant il avait été décidé que Colomb se présenterait devant le conseil des deux Rois ; que ses projets étaient dignes de quelque attention.

—

CHAPITRE XIV.

L'Amiral.

Colomb s'en allait sur une mule vers Palos, et il s'en allait cent fois plus tristement encore que quand il était venu de ce port vers la ville de Cordoue. Examiné par le conseil après l'avoir été par les savans, on lui avait tout accordé, hors le titre d'Amiral, et il avait dit : — Sans ce titre, rien n'est fait.... Il avait eu une heure de ces brillantes espérances qui ne luisent qu'une fois aux regards de l'homme... Un instant grand Seigneur, il n'était plus maintenant qu'un fou à projets, errant

à peu près à l'aventure, sur une mauvaise mule de louage.

Et entendez maintenant, dans ce riche palais, la parole d'une reine : — J'y engagerai plutôt les diamans de ma couronne, dit-elle. Il sera mon Amiral, puisqu'il ne peut rien faire sans ce titre. Et ces paroles d'une femme changent la face de l'univers.

Et quelques heures après que ces belles paroles avaient été dites, un Page avait joint, à deux lieues de Grenade, le pauvre voyageur, le saluant du titre d'Amiral, et le priant de revenir au palais.

—Don Christoval Colon, avait dit Isabelle en présence de ces Seigneurs qui enviaient un titre à l'homme de génie, point de grâce faite à demi : vous serez notre Amiral de la mer Océane ; vous aurez les droits attachés à ce titre. Vos enfans resteront avec mon fils, avait-elle ajouté ensuite,

car la tendre mère se montrait toujours en même temps que la Reine.

Trois caravelles vous sont accordées ; les frères Pinzon de Palos vous seconderont de leur science et de leur habileté. Vous avez demandé un interprète arabe pour parler en notre nom au Roi de Zipango : celui que vous emmènerez ne vous est pas inconnu ; il avait promesse d'une grâce, il a demandé celle de vous accompagner. Allez, Seigneur Amiral, allez sous la conduite du Dieu vivant ; allez, avec la certitude d'avoir part à nos vœux et à nos prières.

Oh ! qu'elle était noble et belle la Reine Isabelle, quand elle parlait selon son cœur !

FIN DU TOME PREMIER.

ISMAEL
BEN KAÏZAR.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DU COLOMBIER, N° 30.

ISMAEL BEN KAÏZAR,

OU LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE.

ROMAN HISTORIQUE,

Par Ferdinand Denis.

> Muy rebuelta esta Granada
> En armas y fuego ardiendo.
>
> ROMANCERO GENERAL.

> Ainsi a dit l'Eternel, qui a dressé un chemin dans la mer et un sentier parmi les eaux impétueuses.
>
> ESAÏE.

> Quoiqu'ils soient depuis long-temps au milieu de nous, ils conservent l'idée que je suis descendu des Cieux, et ils le publient partout où nous abordons.
>
> CHRISTOPHE COLOMB.

TOME DEUXIÈME.

SECONDE ÉDITION.

Paris,
CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE
DE SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR LE DUC DE BORDEAUX,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.
M DCCC XXIX.

ISMAEL
BEN KAÏZAR.

CHAPITRE PREMIER.

Les Canaries.

Dans le voisinage de l'Afrique, on voit sortir de l'océan Atlantique un groupe d'îles tour à tour imposantes et gracieuses. La nature les a semées de fleurs et de rochers. On y trouve d'affreux volcans et de paisibles vallées. Avec leurs orangers en fleurs, leurs dragoniers immenses, leurs vignes, leurs palmiers et leur grand pic, les Canaries semblent s'élever de la mer comme les bornes d'un monde.

Dans ce coin de terre chanté par les

poètes, mais dédaigné des aventuriers parcequ'il ne produisait pas d'or, la vie des Espagnols s'écoulait, au quinzième siècle, dans une douce mollesse. Ils achevaient de vaincre les habitans, ces nobles Guanches que leurs malheurs ont rendus si célèbres.

Au milieu des montagnes les plus imposantes, sous le ciel le plus pur, environnés de la nature la plus riche, ils sentaient bien qu'ils étaient dans les Iles Fortunées, mais ils ne faisaient rien pour fixer le bonheur. Dès ce temps-là, Madère et Ténériffe envoyaient bien à l'Europe leurs vins précieux et le sucre qu'on ne tirait auparavant que des contrées orientales, mais c'était en si petite quantité, que les richesses des habitans ne pouvaient guère s'en accroître.

Tous les chefs des Guanches, soumis vingt ans auparavant, expiaient dans la captivité leur amour d'indépendance. Leurs

sujets mouraient de chagrin, ou ils abandonnaient le culte des anciens dieux, pour se mêler aux conquérans.

S'ils préféraient leur religion à une vie paisible, ils s'enfuyaient dans les montagnes et se réfugiaient dans de sombres cavernes, où les momies symétriquement rangées de leurs ancêtres devenaient l'objet d'une sorte de culte mystérieux. Ils pouvaient ainsi conserver une partie de leurs usages : on les voyait conduire leurs chèvres sur les pics les plus élevés et dans les grottes solitaires. Ils oignaient quelquefois encore leurs membres agiles du beurre consacré, selon les anciens rites.

Étaient-ils poursuivis dans ces retraites, qu'on eût pu regarder comme inaccessibles si le fanatisme ne savait pas surmonter tous les obstacles aussi bien que l'homme amoureux de l'indépendance; les Guanches échappaient aux Espagnols par un stratagème en usage chez leurs ancêtres, qui

leur avaient au moins légué leur surprenante agilité. Munis d'une longue gaule faite du bois le plus flexible et le plus dur, ils s'élançaient de piton en piton, en franchissant des abîmes effrayans : le pic le plus raide ne pouvait les arrêter ; ils s'abandonnaient avec résolution dans les airs, jusqu'à ce que leur bâton trouvât un point d'appui d'où ils pussent s'élancer encore ; mais leurs cruels tyrans, armés d'arquebuses, les guettaient d'un œil féroce dans ce voyage aérien, et les atteignaient souvent d'une balle. Le coup de l'arme terrible, roulant de montagne en montagne, annonçait un nouveau crime aux autres Guanches ;... les cris de la victime, clouée dans sa chute sur quelque pic, duraient plus long-temps encore, et les conviaient inutilement à la vengeance : ils avaient été braves, ils n'étaient plus que désespérés. Ils demandaient au Ciel la force de résister : Dieu les sauvait de la fureur des Espagnols

en les appelant à lui. Quelquefois, pour obtenir la clémence céleste, ils employaient les moyens les plus touchans : comme s'ils avaient pensé qu'ils n'étaient plus dignes d'exciter la compassion de Dieu, ils conduisaient leurs chèvres sur le sommet des montagnes, au milieu des débris des volcans, et là ils croyaient que le bêlement plaintif de ces animaux montait vers le Ciel, et savait, mieux que les cris des hommes corrompus, toucher la Divinité.

Voilà quelle était la vie des guerriers ; mais les femmes ne pouvaient pas toujours les suivre dans les gorges sourcilleuses du Teyde; quelques unes d'entre elles restaient dans les fraîches campagnes : là, à l'ombrage de l'immense dragonier, qui ne croît qu'avec la succession des siècles dans les petites vallées entourées de collines, elles formaient des danses gracieuses au son du tambour de basque, pour séduire les conquérans; leurs sifflemens réunis formaient

une harmonie plaintive et légère; puis, si elles venaient à se rappeler les infortunes de leurs frères des montagnes, elles disaient en chœur de longues élégies qui faisaient même pleurer les Espagnols; elles attendrissaient les vainqueurs en les charmant; mais bientôt ceux-ci s'élançaient de nouveau dans les montagnes, faisaient des esclaves, ou se couchaient sur les rives fleuries qu'ils dédaignaient de fertiliser.

Un jour ces indolens conquérans des Iles Fortunées virent du sommet de leurs collines trois caravelles richement pavoisées qui se dirigeaient vers le port Sainte-Marie; ils craignirent d'abord que ce ne fût une expédition envoyée par le Portugal pour renouveler d'anciennes prétentions, eux qui ne recevaient de l'Europe que quelques faibles bâtimens marchands; mais ils reconnurent avec étonnement les couleurs espagnoles flottant au haut des mâts. Les armoiries de Castille et

de Leon furent déployées au bruit sourd du canon, qui retentit dans les montagnes. Les Guanches se retirèrent en tremblant au fond des cavernes, les Espagnols s'élancèrent sur le rivage au-devant de leurs compatriotes.

Et de ces rivages, une parole fut entendue, plus forte que la parole humaine quand le porte-voix ne la lance pas dans les airs en la prolongeant dans l'espace :

— D'où... venez-vous ?...

— De Palos... de Moguer... Et un silence laissa la voix arriver jusqu'à terre, où elle s'affaiblit comme un bruit d'écho.

— Où allez-vous ?...

— A Zipangu... la Dorée...

— Votre Amiral ?...

— Don... Christoval... Colon !...

Et ce grand nom fut jeté dans l'espace comme un adieu à l'Ancien Monde.

CHAPITRE II.

Le séjour aux Canaries.

On vient de voir que les désirs de Christophe Colomb étaient enfin accomplis, en dépit des obstacles que mettaient à ses projets quelques hommes jaloux de la dignité dont la Reine venait de le revêtir : il était venu à bout de réunir ses trois petits navires, et quelques hommes dont les noms nous sont parvenus. Obligé de fournir une partie des fonds indispensables pour une expédition semblable, et de rassembler presque de force, à Palos, les matelots qui ne voulaient pas obéir aux ordres des deux Rois, il avait encore éprouvé les effets de cette bonté active qui

distinguait le père Marchena; c'était par son entremise que deux hommes qu'on regardait alors comme les navigateurs les plus entreprenans et les plus habiles de l'Espagne, s'étaient chargés du commandement des bâtimens qui devaient accompagner le navire amiral. Martin Alonzo Pinzon et Vicente Yanez, son frère, étaient deux marins audacieux et accoutumés à la mer, tels qu'il les fallait pour une telle entreprise; mais Alonzo avait un caractère âpre et ardent que ne pouvait pas toujours soumettre l'inflexible volonté de l'Amiral; plus tard il devint coupable à force d'envie, comme il était devenu célèbre à force de courage.

Il ne faut pas penser que les trois caravelles qui transportèrent Colomb dans le Nouveau Monde eussent beaucoup de ressemblance avec ces frégates élégantes qui, au sifflement prolongé d'un maître d'équipage, déploient leurs voiles comme

par enchantement, et fendent rapidement les flots, comme les goélans qui les suivent fendent l'air en se jouant. Ces navires, lourds, mal construits, et dont les gravures d'antiques relations nous donnent une idée assez exacte, ces navires n'avaient ordinairement que deux mâts ; une grande dunette régnait sur l'arrière, et gênait singulièrement la manœuvre ; l'on avançait bien lentement, quand on avançait ; aussi y avait-il un tout autre courage à affronter les tempêtes sur de tels bâtimens, jusqu'à Madère, qu'à entreprendre de nos jours une promenade jusqu'au Bengale sur un navire de la Compagnie des Indes ; on appelait ces navires du nom de *caravelles ;* un seul, parmi ceux de l'expédition, était ponté.

Colomb avait arboré son pavillon sur la *Santa-Maria ;* Alonzo Pinzon commandait la *Pinta ;* la *Nina* marchait sous les ordres de Vicente Yanez. Le vendredi

3 août 1492, à huit heures, les trois petits navires étaient partis de la barre de Saltes pour les états du grand Khan; six jours après la flottille était mouillée devant l'île Gomera, l'une des Canaries.

Grâces au vent favorable, le trajet, comme on voit, avait été exécuté avec une rapidité remarquable. Aucun murmure ne s'était fait entendre : on ne savait encore vers quelle terre les navires se dirigeaient.

Cette flottille, du reste, si l'on en excepte ceux qui la commandaient et quelques hommes choisis par Colomb lui-même; cette flottille aventureuse n'était pas montée par des matelots bien disposés à ce que son voyage eût une heureuse issue; on pourrait dire, au contraire, que c'était un bizarre mélange d'hommes de courage et de gens sans aveu, embarqués presque tous par force et contraints en dépit d'eux d'aller se couvrir de gloire chez le Roi de Zipangu.

Parmi ces hommes ignorans ou sans courage, on en voyait quelques uns de remarquables par leur énergie ; mais ceux-là s'étaient embarqués de leur propre volonté ; et, sans doute dans le désir de s'associer à une grande découverte, on retrouvait déjà l'élan d'une âme fortement trempée : c'était un Diego de Arana, magistrat navigateur, allant dans le Nouveau Monde pour maintenir la paix au milieu d'hommes sans frein ; un Bartholomeo Roldan, qui plus tard devait ensanglanter le Nouveau Monde, en déployant toujours un grand caractère ; un Alonzo Nino, un Sancho Ruiz, pilotes habiles, qui eussent acquis une renommée plus grande si Colomb et les frères Pinzon, si ardens et si intrépides, n'eussent réservé pour eux toute la gloire ; c'était un Las Casas, célèbre par les vertus de son fils, et d'autres encore dont les noms nous ont été récemment révélés, comme pour demander au

dix-neuvième siècle une gloire ignorée depuis trois cents ans.

Et parmi tous ces hommes passagers du grand voyage, se trouvait un jeune Maure que nous avons déjà vu en d'autres temps suivant les caravanes de l'Orient, admirant les grandeurs de Gênes la Superbe, combattant en Chevalier dans les plaines de Grenade, cette fois se rendant à la cour du grand Kan de Tartarie, parceque tout honneur était perdu pour sa nation, et qu'il avait entendu répéter maintes romances où il était dit qu'une jeune Chrétienne de la cour d'Isabelle célèbrerait bientôt dans l'Alhambra son mariage avec un jeune Chevalier qu'il avait vaincu. Le dédain des soldats et des Dames, c'était trop pour un cœur de Maure : l'Europe lui était devenue haïssable, et il avait pris la résolution d'aller aussi loin que le pourrait porter la mer, pensant qu'un long voyage lui donnerait rapidement ce que

le temps donne quelquefois avec lenteur, la mort ou l'oubli.

Et comme il avait voyagé aux terres de l'Orient, qu'il connaissait les langues parlées par les peuples les plus reculés, si l'on découvrait cette terre de Zipangu si désirée, il devait porter la parole, au nom des deux Rois, à ce Roi dont on cherchait l'empire. N'ayant plus de patrie ; il n'avait plus de haine pour les Chrétiens ; il ne lui restait parmi eux qu'un lent découragement, qu'une profonde tristesse, qu'un regret bien amer de ne pas avoir succombé dans la Vega, quand il y avait encore quelque gloire à périr devant Grenade, quelque joie à mourir pour elle.

Et au milieu de ce découragement, bien qu'il fût devenu indifférent à tout ce qui devait se passer autour de lui, la pensée de Colomb réveillait son âme engourdie, comme un souffle puissant ranime un feu qui va s'éteindre.

A la vue de cette grande montagne de Ténériffe, qu'on voyait de Gomera, et qui semblait avoir été posée entre les nuages comme le débris immense d'une terre détruite, Kaïzar sentit une ardente curiosité qui parut le rattacher à l'existence. Les Portugais n'avaient découvert au-delà que quelques côtes arides de l'Afrique, et un cap, jouet éternel des tempêtes: les Espagnols naviguaient vers les villes pompeuses de l'Inde. Là Ismael pensait qu'il allait voir se réaliser tout ce qu'il avait lu dans Alcazuini le Persan, qui, ayant parcouru l'Afrique et l'Asie un siècle auparavant, en avait raconté les merveilles dans son livre des *Prodiges des nations*. Il se rappelait encore ce qu'il avait remarqué dans Abi-Nassar, dans Abin-Saïd et dans Alnovaïre; il en faisait part à Colomb avec enthousiasme, et tous deux s'exaltaient aux récits pompeux de ces Orientaux. Mais quand l'âme du jeune Maure n'était pas

livrée à ces grandes pensées, il retombait dans un morne abattement; c'est qu'au milieu de l'attente d'un grand évènement, il y avait pour lui la certitude d'un affreux souvenir.

Déjà attaché à Ismael par une sorte d'affection reconnaissante qui avait commencé dans les plaines solitaires de Palos, et que les circonstances dans lesquelles il s'était trouvé n'avaient pu changer, Colomb semblait oublier la différence de foi qui existait entre lui et le jeune Maure; il y avait entre eux deux une religion de courage et d'exaltation ardente; et quand il le voyait ainsi plongé dans des réflexions douloureuses, il tâchait de le ranimer, lui montrant la grande montagne, les flots immenses, et cette voûte du ciel qui couvrait tant de pays ignorés, ou bien encore il lui racontait quelques circonstances de cette vie qu'on a crue uniquement livrée aux élans du génie, et

qui connut cependant tout ce qu'il y a d'amer dans une grande passion. — Voyez, Ismael, comme je suis calme maintenant: il n'y a plus rien qui me trouble. Et le jeune Maure souriait tristement de ce que sa mélancolie avait été devinée par celui qui sondait tant de mystères.

Ils restèrent peu de temps à Gomera; l'Amiral y était trop occupé de mille démarches pour que le jeune Maure pût le voir souvent. Il était solitaire au milieu des campagnes, et il apprit avec joie qu'enfin on allait lever l'ancre. Depuis deux jours il restait à bord de la Santa-Maria, laissant faire à ses compagnons leurs prières et leurs vœux; un coup de canon l'avertit que les caravelles allaient gagner la mer. Nous allons rester un moment sur le rivage.

Déjà les préparatifs du départ étaient terminés; les flammes aux brillantes couleurs sillonnaient à l'extrémité des mâts

un air pur et réjouissant; l'équipage des trois caravelles avait dévotement entendu la messe dans une chapelle qui s'élève sur la côte. Colomb, prêt à abandonner ces îles verdoyantes, dernières terres bien connues de l'Ancien Monde, Colomb s'avançait pensif vers cet Océan qui allait peut-être devenir le tombeau de ses espérances..., quand il fut accosté par deux hommes. L'un était plus près de la jeunesse que de l'âge mûr; son regard indiquait le caractère le plus résolu, en même temps qu'il annonçait la meilleure disposition du monde à s'accommoder de toutes choses.

Ses cheveux châtains étaient bouclés en désordre, une couleur vive animait ses joues, sa barbe et sa moustache n'avaient point la raideur qui distinguait celles des Espagnols; dans ses yeux point de soucis, sur ses lèvres toujours un sourire, dans son attitude la certitude de ce que vaut un homme résolu. Quant à son com-

pagnon, on voyait aisément qu'il n'avait nullement le même caractère; il était vêtu d'une manière simple, comme l'étaient les Flamands, et une sorte d'importance dans son maintien indiquait la nation et la profession auxquelles il appartenait. Le premier ne fit nulle attention à la contenance imposante et réfléchie du personnage auquel il allait s'adresser, et il lui dit sans autre préambule:

—Seigneur Amiral, si vous y consentez, je pars avec vous: on dit que vous allez à Zipangu la Grand'Ville, dans la contrée des merveilles; et, pour vous dire la vérité, je ne suis pas fâché de faire un tour dans ce beau pays-là, où l'or et les diamans, dit-on, sont aussi communs que les cailloux; et puis sans doute il faudra gaiement se battre contre ces géans enchantés dont ils parlent à Ténériffe: à table comme au jeu de la pertuisane, Jean d'Avallon n'est pas à dédaigner! Ah! Seigneur Amiral, si vous m'a-

viez vu durant les guerres d'Italie ! mais la belle Jeanne et les gentilles Dames de Pise m'ont joué trop de tours, et je vais au bout du monde pour les oublier.

—Quand ce joyeux compagnon, dit l'autre, vous aura parlé de ses affaires, je vous parlerai des vôtres, et, par Dieu ! elles sont bien aussi importantes que celles de Jean d'Avallon, quoique moins gaies... Le Seigneur Pinzon est un mauvais compagnon, Amiral ; hier, dans une hôtellerie de la ville où réellement, entre nous deux soit dit, on boit le meilleur jus des Canaries, il causait avec son premier pilote, et parlait en vénitien pour ne pas être entendu ; mais j'entends le vénitien, le milanais et le patois de Naples ; et comme le Seigneur Pinzon disait qu'il pourrait fort bien abandonner la flotte s'il se déplaisait en votre compagnie, et virer de bord vers l'Espagne, je lui ai dit en bon castillan qu'il y avait lâcheté à ne pas vous en pré-

venir lui-même ; et qu'au demeurant il me trouverait toujours pour faire un autre voyage si le cœur lui en disait; mais il est de ceux qui entendent sans avoir l'air d'écouter. Votre affaire ne me regarde nullement, toutefois je l'ai prise en bon soin parceque tout ce qui est pour le bien du commerce doit être aidé des gens de courage. Par la ville de Gand! je veux le dire à Pinzon lui-même, il est un traître et un déloyal. En achevant ces mots, Thomas Brooke prit une expression plus animée, et comme quelqu'un qui venait de toucher la seule corde sensible pour un homme tel que lui et dans les intérêts de sa profession.

Durant la dernière partie de son discours, Colomb s'était graduellement animé, et une furieuse colère faisait étinceler ses yeux, si calmes habituellement.

— Par la mère qui m'a conçu! par le Christ qui m'a sauvé! maudit Aragonais,

je te ferais pendre à la grande vergue de ton navire si tu n'étais si bon cosmographe! dit-il.

Jean d'Avallon prit alors une attitude réfléchie ; et comme s'il allait traiter une matière plus grave que celle dont il s'occupait habituellement : — J'entends aussi le vénitien, car Venise est une ville que tout enfant de la joie doit visiter au moins une fois en sa vie, et j'étais en l'hôtellerie où buvait le Seigneur Pinzon ; mais, à mon avis, Thomas, vous avez eu tort de conter à l'Amiral ce qui s'échappait au bruit des verres ; comme dit Salomon, le vin est moqueur et la cervoise est mutine : la confession des buveurs doit être tenue secrète. Et qu'importent les discours du Seigneur Pinzon ? il faut l'attendre à l'action, et s'il se conduit bravement, oublier ses discours d'ivrogne. Quant à moi, je préviens l'Amiral que je ne suis pas fort pour le conseil ; et qu'il ne doit pas attendre du Bourgui-

gnon beaucoup d'avis; mais, en revanche, il peut compter en toute occasion sur mon bras et sur mon arbalète ; les Milanais s'en souviennent, ajouta-t-il en riant, et je me souviens des Milanais.

Malgré une singulière disposition à s'irriter, Colomb s'apaisait assez promptement, surtout à l'époque où la grande pensée qui l'occupait dominait toutes les autres. Elle éteignait jusqu'à ses passions, ou plutôt s'accroissait de leur ancienne activité.

— Seigneur Thomas Brooke, je vous remercie, dit-il ; Jean d'Avallon, je vous emmène, puisque vous le désirez. Ne dites rien à Pinzon, j'aurai les yeux sur sa caravelle autant que sur mon astrolabe. Et en achevant ces mots il se dirigea vers le port pour surveiller les préparatifs de l'embarquement.

Quand les deux hommes auxquels il venait de parler furent seuls, ils gardèrent

un moment de silence, mais bientôt le Français le rompit :

— Écoutez, Seigneur Thomas, vous reverrez mon père, dites-lui qu'il ne soit pas inquiet sur mon compte, et gardez-vous bien surtout de lui apprendre où je suis allé !... Il est vrai que le secret sera facile à garder : que le malin m'étreigne si je sais bien clairement où vont ces trois caravelles qui sont dans le port, comme trois joyeux cygnes sur un étang ; au demeurant qu'il mène paisible vie, et qu'il aune gaiement son drap d'Espagne et son velours de Florence. Vous lui porterez un tonnelet de vin des Canaries, pour boire aux bons jours et se gaudir au coin du feu. Tenez, Thomas, voilà dix ducats qui me restent ; je n'emporte que ma bonne épée et mon arbalète.

— Une forte épée est bonne, répliqua Thomas en souriant, surtout avec un esprit résolu comme le vôtre ; mais les du-

cats sont bons aussi. Il ne faut pas visiter les terres étrangères sans en avoir quelques uns en l'escarcelle. Écoutez-moi, Jean ; gardez vos ducats, et en voici vingt autres. Votre vieux père recevra un tonnelet rempli du meilleur jus des Canaries qui soit en ces îles ; mais, au nom du Seigneur et de la ville d'Anvers, faites quelque chose pour les gens qui se mêlent de négoce ; car je ne sais quelle douleur me point en voyant ces Castillans résolus qui ne parlent non plus d'affaires que d'aller se noyer !...

— Pour aller se noyer, ils en sont un peu plus sûrs que de tout le reste, reprit Jean d'Avallon. Au surplus, votre action me touche, ajouta-t-il avec un grand sérieux, et j'établirai une maison à Zipangu, avec laquelle vous serez en continuelle correspondance... Vous pourrez m'écrire chez le grand Kan de Tartarie ou le prêtre Jean : avant peu ils entendront parler de

moi. Et comme si d'anciens souvenirs de jeunesse se fussent pressés en ce moment dans son âme, il ajouta d'un air qu'il prenait rarement, mais qui indiquait un vif mouvement du cœur tout-à-fait en opposition avec son genre d'esprit : C'était bien l'intention de mon vieux père que je fusse un homme prudent et posé, faisant sage trafic, et soignant la fortune ; mais jusqu'à présent il en a été autrement... A coup sûr, j'établirai une maison de commerce à Zipangu ; je m'amenderai, Seigneur Thomas, oui,... je m'amenderai;... mais encore quelques jours de joyeuse vie, s'il vous plaît, ou de misère en bonne et franche compagnie de soldats, ce qui me plaît tout autant... Et il prononça ces derniers mots avec une insouciante tranquillité qui fit assez comprendre à son compagnon combien avait été rapide l'attendrissement qu'il n'avait pu maîtriser.

Comme les navires commençaient à

faire les manœuvres du départ, il se dirigea vers le port en disant : — Adieu, Thomas Brooke. Ne dites pas tout ce que vous entendez, et faites ce que vous m'avez promis. Je vous jure, foi d'enfant de bonne maison, que vous pouvez compter sur quatre tonnes d'or contre votre tonnelet de vin des Canaries. Et à propos, ajouta-t-il en revenant sur ses pas, vous pouvez dire à la belle Jeanne, la fille du Tabellion, que bien qu'elle soit pire qu'une tigresse d'Hircanie, je suis allé lui chercher un collier de perles au Grand Cathai. Adieu, Brooke, adieu ; ne m'oubliez pas auprès de cette gente bachelette.

CHAPITRE III.

Antilia et l'Ile Borondon.

Ils allèrent à Ténériffe pour retourner à Gomera, avant que d'entrer dans des mers tout-à-fait inconnues.

Ils naviguaient entre ces îles imposantes, contemplant leur belle verdure, leurs roches de basalte aux teintes éclatantes et variées qui se détachaient sur un ciel bleu. La nuit vint, et comme si la nature eût voulu signaler, par un de ses plus terribles phénomènes, l'audacieuse entreprise qui livrait un monde nouveau à l'ancien, tout-à-coup des flammes rouges s'élevèrent de ce pic immense qui s'élève

au-dessus des autres montagnes. A voir ces jets embrasés s'élançant avec impétuosité vers les cieux, ces torrens de feu bleuâtre qui sillonnaient la montagne, éclairant l'île d'une lueur sinistre, on eût dit un grand astre roulant ses feux au-dessus des mers, et cherchant à détruire les restes d'un continent abîmé (1).

— Les flammes semblent sortir du ciel comme elles descendirent autrefois sur Sodome et Gomorrhe! s'écria Diego de Arana. Et les matelots, debout sur le tillac, contemplaient ce grand incendie roulant au-dessus des nuages; ils se préparaient par d'effrayans prodiges à des prodiges que leur imagination rendaient plus terribles encore.

A Gomera, on leur parla d'îles mystérieuses, et qu'on apercevait au milieu des brumes dans le lointain, mais qui disparaissaient toujours devant ceux qui les

(1) Quelques auteurs ont vu dans les Canaries et Madère les restes de l'Atlantide.

cherchaient sur l'Océan, comme ces lacs fantastiques que forme le mirage, disparaissent dans l'immensité des sables aux yeux du voyageur (1). Mille autres merveilles leur furent donc racontées de Borondon et d'Antilia, contrées fabuleuses qu'on marquait alors sur toutes les cartes à l'ouest de Madère.

Et il n'y avait pas un matelot qui n'eût ses rêves, pas un dont l'imagination n'enfantât quelques uns des prodiges de l'île de Borondon; ils racontaient comment ce saint Écossais, voyageant avec le grand Macloud, avait trouvé une île merveilleuse servant de sépulcre à un géant immense, qui s'était relevé de cette tombe environnée d'orages pour les conduire dans une île qu'entouraient des murailles d'or, resplendissantes comme du cristal. Le Géant y conduisait le navire du Saint avec un

(1) J'ai décrit ce phénomène dans mes *Scènes de la nature sous les tropiques.*

câble, comme un enfant joue sur les bords des eaux avec une nacelle de papier : mais la ville d'or ne paraissait point, et le Géant, las de la vie, demandait de nouveau la mort, et s'étendait dans sa tombe de rochers où se brisaient les flots. Tantôt l'île n'était pas autre chose qu'une énorme baleine sur laquelle on venait célébrer la messe, et qui rentrait dans le gouffre des mers aussitôt qu'on l'avait quittée.

C'est ainsi que tout se réunissait, dans ce premier voyage vers un monde inconnu, pour frapper les imaginations et les entraîner hors des voies communes, comme le souffle des vents poussait les voiles sur des mers ignorées.

Mais au bout de trois jours que l'on était parti de Gomera, le vent tout-à-coup cessa de souffler; les navires furent immobiles au milieu des eaux sans mouvement. Dans ce calme et sous ce brûlant soleil, l'esprit des matelots ne fut que plus sour-

dement agité : les tempêtes se forment quelquefois au milieu du repos ; dans ces climats ardens les âmes se reposaient dans la terreur.

Quelle destinée ! un monde à découvrir ! Quelle vue ! une mer frappée d'immobilité, et à l'horizon une montagne semblable à un grand nuage se perdant dans des torrens de fumée ; la nuit, une lueur vague et sinistre ; et sur la mer, ces longs sillons lumineux que tracent dans les eaux des monstres sans noms !

Au bout de trois jours le vent fraîchit, et les navigateurs aperçurent un débris de navire, comme si dans les mers inconnues où ils entraient cette vue leur eût été offerte ainsi qu'un avant-coureur des dangers qu'ils allaient affronter. Le vent frais allait toujours croissant ; et ce fut alors, dit-on, que ce guide mystérieux de l'expédition, que cette faible aiguille aimantée sur laquelle reposait la destinée de tant

d'hommes, varia tout-à-coup dans le mouvement qu'on croyait éternel.

Colomb, le premier, le vit comme il voyait tout; c'est encore une de ses gloires ignorées. A la pâleur de son front, les Pilotes essayèrent de comprendre ce qui se passait en lui; mais, au bout de quelques momens, il ne leur montra que l'expression d'une méditation froide; sa terreur fut muette; il se contenta d'expliquer le phénomène inconnu en répétant de profiter de la brise, de mettre toutes les voiles au vent; et pendant que son œil investigateur demandait de nouvelles révélations aux flots et aux cieux, le vent emportait les voiles.

On entendait alors autant de voix joyeuses que de paroles craintives; le *rabo de junco* (1), qui balançait ses longues plumes dans l'azur du ciel, laissait croire aux plus timides que la terre n'était pas

(1) Le paille-en-queue.

bien éloignée ; c'était comme un phare vivant, leur disant dans les airs qu'on pouvait retrouver le rivage.

Au bout de quelques jours l'on murmura ; et cependant un vent frais enflait toujours les voiles des navires... D'un bras nerveux le timonier ouvrait doucement la vague ; mais comme si, au milieu de la plus grande entreprise qui eût été formée pendant bien des siècles, l'éternelle Puissance eût voulu laisser à l'homme le pouvoir d'abandonner un dessein qui allait changer la face de l'univers, ce vent, qui conduisait vers le Nouveau Monde, pouvait encore ramener vers l'Europe.

Et puis le vent tourna, et il fut impossible de songer à retourner vers l'Espagne ; c'était la réponse de Dieu à l'homme. Colomb s'inclina avec une joie secrète... Par ce gémissement d'un vent nouveau ses prières venaient d'être exaucées...

Quelques matelots blasphémèrent; mais Dieu n'avait interrogé que l'homme de génie, et c'est à lui qu'il avait répondu.

CHAPITRE IV.

Le Français et le Maure.

La brise allait toujours soufflant : une voix légère et vive comme elle se mêlait au bruit des eaux et chantait ces paroles :

Il n'est tel plaisir
Que d'estre à gésir (1)
Parmy les beaux champs ;
L'herbe verd choisir,
Et prendre bon tems :
Avec ma houlette
Et cornemusette
Sur la belle herbette
Je m'esjouissoye,
Avec bergerette
Plaisant, joliette,

(1) Reposer.

Baisant la bouchette,
Si douce que soye;
Dieu sait quelle joye!
En l'air je sautoye,
Et chansons chantoye
Comme une alouette.

Mieux vaut la liesse,
L'amour et simplesse
De bergers, pasteurs,
Qu'avoir à largesse
Or, argent, richesse,
Ni la gentillesse
De ces grands Seigneurs;
Car ils sont greigneurs (1).
Mais pour nos labeurs
Nous avons sans cesse
Les beaux prés et fleurs,
Fruitaiges et fleurs,
Et joye à nos cœurs,
Sans mal qui nous blesse.

— A votre tour, à votre tour, Seigneur Maure; j'ai chanté un virelay de Martial de Paris, et je vous réserve une joyeuse tenson d'Alexis-Guillaume, dit Jean d'Avallon en achevant l'air doux et gai qu'il venait

(1) Importans.

de composer pour charmer les loisirs d'une belle soirée. — Les Maures sont renommés pour leurs chants, et je serai vraiment plus content qu'un Roi d'entendre quelques unes de ces belles romances amoureuses avec lesquelles vous savez si bien charmer les dames Maures et Castillannes.

Et il est bon de dire que, bien que fort différens en leur caractère et en leurs idées, ces deux étrangers, dès les premiers jours, s'étaient liés d'une franche amitié, se cherchant toujours quand ils étaient éloignés l'un de l'autre.

Le Français présenta à Kaïzar un théorbe dont il venait de s'accompagner; et celui-ci, de sa voix grave et sonore, chanta ces paroles d'un poète célèbre, qu'il traduisit ensuite en espagnol :

« O toi dont le cœur est calme ! ne porte pas tes regards sur celle qui fait mon bonheur. Estime-toi heureux de posséder ton cœur, et crains e trouble où jettent les yeux noirs.

O mon ami! écoute-moi; c'est la compassion qui dicte mes conseils : garde-toi d'approcher de la tribu de ma bien-aimée.

L'amour dont je brûle est aussi pur que le visage éclatant de blancheur des élus; et les reproches de mes censeurs me paraissent noirs comme la face des réprouvés.

Si quelquefois, au milieu des reproches que mon censeur m'adresse, le doux nom de mon amie s'échappe de sa bouche, alors mes oreilles ravies s'ouvrent avec avidité pour l'entendre, quoiqu'elles restent sourdes à ses conseils.

L'éclair me fait pitié quand on le compare au doux sourire de ma bien-aimée : les dents éblouissantes de cette belle le couvrent de honte.

Souvent lorsqu'elle est près de moi, mes sens abusés la retrouvent dans tout ce qui a de la grâce et du charme :

Dans les sons harmonieux de la lyre et de la flûte, quand ces deux instrumens marient leurs accords;

Dans ces riantes vallées où viennent, à la fraîcheur délicieuse du soir et au lever de l'aurore, paître les timides gazelles;

Dans les prairies où tombe la tendre rosée sur des tapis de verdure émaillée de fleurs;

Dans les lieux où le Zéphir traîne les plis de sa robe embaumée, quand au léger crépuscule du matin il m'apporte les plus suaves odeurs (1).

Ismael s'arrêta, et il contempla les flots tranquilles de la mer, comme s'il y eût cherché une image selon son cœur.

— Fort bien, fort bien, Seigneur Maure, dit le Français, et je voudrais savoir l'arabe comme le castillan pour comprendre tout d'abord ce que vous chantez d'une voix si merveilleuse; mais ce sont paroles qui expriment autant le souci que la joie... Franche ardeur de gaieté, douce plaisance d'amour, c'est le chant que j'aime; puissant cri de guerre, aventureux voyage, c'est ma devise, à moi; la belle Jeanne le savait bien, cette fraîche blonde aux yeux bleus, qui n'a pu me retenir, et que maintenant cependant je voudrais si bien revoir; mais au surplus il n'y faut plus penser. Écoutez, Seigneur Morisque, cette

(1) Ces vers sont du Cheïkh Omar Ben-Faredh. V. les Notes.

gentille ballade qu'on répète encore à mon pays ; et en disant ces mots il effleurait d'une main rapide les cordes du théorbe qui rendait de légers accords qu'on aurait pu comparer au gazouillement des oiseaux, et il se prit à chanter ainsi :

Qui dit qu'amours
Ne sont que flours,
Il se déçoit ;
Qui tous les jours
En voit les tours,
Bien l'aperçoit.
Je vous soutiens qu'on y reçoit
Pour un plaisir mille doulours.

Pâris fuma,
Puis s'alluma
D'amour soudaine :
Ses nefs arma
Tant escuma,
Qu'il prit Hélène,
Dont l'amour vaine,
De douleur pleine,
La cité de Troye enflamma !...
Mieux eust valu qu'en male estreine,
Il eust tremblé fièvre quartaine,
Que tant aimer ce qu'il aima.

— Seigneur Nazaréen, autant que je puis comprendre votre chanson, elle est joyeuse et bien faite; mais écoutez ceci, et dites-moi si cet air, à la fois doux et triste, qui ressemble au bruissement des vagues et aux cris plaintifs des oiseaux de mer, n'exprime pas ce qu'il veut faire sentir?.... Et il prit le théorbe.

A peine l'éclat de cette beauté merveilleuse eut-il frappé mes regards, avant même d'éprouver de l'amour, je me suis écrié : C'en est fait de moi !

Dieu soit loué ! mes paupières sont condamnées à l'insomnie à cause de la passion que tu m'as inspirée, et mon cœur est resté en proie au tourment.

Triste et abattu au lever de l'aurore comme au coucher du soleil, je n'ai point dit : Vaincus par la souffrance, chagrins, dissipez-vous !

Je me sens ému d'une douce pitié pour tout cœur agité d'une passion tendre, pour toute bouche qui tient le langage de l'amour;

Pour toute oreille fermée au reproche du censeur importun; pour toute paupière que le plus léger sommeil ne vient jamais appesantir.

Loin de moi ce froid amour qui laisse les yeux secs et vides de pleurs, cette passion qui n'allume pas de transports.

Prends le dernier souffle de la vie que tu m'as laissé : l'amour n'est pas parfait tant qu'il épargne un reste d'existence.

Ah! qui me fera périr victime de l'amour que je ressens pour une tendre gazelle formée de la pure essence des esprits célestes ?

— A moi, à moi, Seigneur Kaïzar ; je vais vous répondre par un doux rondel de Charles d'Orléans le Poétiseur, dont j'ai fait l'air un jour que mon cœur était endolori de mille souvenances, et qu'avec ce brave Flamand que j'ai laissé à Gomera, nous commencions à sabler quelques bouteilles de ce bon vin des Canaries. Cette fois les accords étaient vifs et répétés, comme si mille voix joyeuses se fussent confondues en se disant adieu :

Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, soin et mélancolie :
Me cuidez-vous toute ma vie
Gouverner comme fait avez ?

Je vous promets que non ferez ;
Raison aura sur vous maistrie.
Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, soin et mélancolie.

Si jamais plus vous retournez
Avecque votre compagnie,
Je prie à Dieu qu'il vous maudie,
Et le jour que vous reviendrez :
Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, soin et mélancolie.

— Qu'en dites-vous, Seigneur Maure ? N'est-ce pas ainsi qu'il faut mener franchement le chagrin ?

Kaïzar allait chanter encore. Les yeux fixés sur l'horizon, il modulait mille accords, exprimant, dans ses préludes capricieux, tour à tour l'ardeur et la mélancolie, la douceur du repos et la joie impétueuse des combats. Ses pensées n'étaient plus pour les hommes qui s'étaient assemblés afin de l'écouter.

Sous cette voûte immense, dans la solitude formée par les eaux, tantôt il plon-

geait dans le passé, tantôt son âme se jouait audacieusement dans l'avenir; et ses accords, prolongés dans l'espace, cherchaient à exprimer les impressions tumultueuses de la poésie arabe. Jean d'Avallon se sentait lui-même profondément ému : on faisait un religieux silence.

Un long sillon de lumière parut tout-à-coup dans les cieux, et un merveilleux rameau de feu, comme dit l'Amiral lui-même, alla s'éteindre à cinq lieues du navire (1).

Tous les regards suivirent le météore, incertains si ce n'était pas un nouveau signal envoyé de Dieu pour arrêter, quand il était temps encore, une audacieuse entreprise. Kaïzar contemplait lui-même avec admiration la voie lumineuse du météore, quand un vieux pilote que tout le

(1) «Un maravilloso ramo de fuego.» *Journal de Colomb*, publié par Navarrete.

monde respectait à bord, prit tout-à-coup la parole.

— Enfans, enfans, ne vous effrayez point; mon grand-père a navigué sur ces mers il y a longues années. Il n'alla pas tout-à-fait si loin cependant, continuait le vieux marin en jetant un regard autour de l'horizon; et il m'a dit plus d'une fois qu'il avait vu de ces feux dans l'air, surtout quand il découvrit Madère-la-Renommée, aux beaux arbres, aux belles roches marbrines, aux beaux vignobles de Malvoisie.

— Ah ! contez-nous, Barual, conteznous l'histoire de votre grand-père, puisque le Seigneur Maure a cessé de chanter, dit un des matelots, qui n'était point fâché d'être distrait des réflexions que lui avait fait faire le mystérieux météore.

— Elle est fort étrange, Señores marineiros, mais je vous la dirai telle que le père de ma mère me l'a racontée maintes et

maintes fois, en s'animant toujours quand il la disait, parceque c'était, de toute sa vie, l'évènement qui lui avait fait le plus de peine; et cependant sa vieille barbe blanche avait poussé dans bien des pays différens.

Le père de ma mère était Anglais, patron d'un petit navire qui faisait le commerce entre la France et les trois-royaumes.

Un jour, au temps du Roi Édouard III, un jeune gentilhomme vint le prier de se tenir prêt à partir pour le beau pays de France, mais secrètement et de telle manière que nul ne pût savoir, dans le port, pour quel pays il comptait faire voile; et il resta lui-même à bord du navire, paraissant grandement agité, regardant avec inquiétude ce qui se passait à terre... Vers le soir de cette journée, qui avait été si mauvaise pour lui, on comprit ce qui lui donnait de si poignantes inquiétudes.

Une jeune Dame merveilleusement belle, et qui paraissait fort agitée également, monta sur le bâtiment, conduite par un valet qui semblait être un gentilhomme, tant il avait belle apparence et bonne façon. Il salua respectueusement la Dame, embrassa cordialement le Cavalier, lui disant: Machim, je vous remets ce trésor de beauté; mais si vous ne voulez point que toutes mes peines et mes déguisemens soient inutiles, je vous conseille de faire déployer promptement les voiles :... et les cavaliers qui nous poursuivent peut-être maintenant seront moins prompts que les vents, j'espère. Et comme il disait ces paroles, il était aisé de voir à la pâleur de la Dame, qu'une grande angoisse allait la tourmentant. Elle s'appuyait, toute peureuse, sur le bras du Cavalier, qui lui disait : Anna, ma très belle amie, ne vous émouvez pas de crainte, nous allons partir. Son ami s'éloigna avec mille souhaits de bonheur pour ceux

qu'il avait réunis. Aussitôt il supplia mon grand-père de faire mettre toutes les voiles au vent. Mon grand-père était patron et non pilote, les passagers paraissaient si empressés de quitter les côtes, qu'on ne lui laissa pas le temps de prendre un maître marinier qui devait les joindre le soir même. Il dit donc : — Dieu soit en aide à ces pauvres enfans ! bonne volonté suppléeraà l'habileté. Levez l'ancre... Et son ordre ne fut pas plus tôt exécuté, que, comme si les malins esprits se fussent emparés du navire, il laboura rondement les flots, filant joyeusement le long des côtes, qui disparurent en un instant. Et à la pointe du jour on espérait voir d'autres côtes, celles du beau pays de France, mais nulle terre ne paraissait.

Les deux jeunes gens ne s'aperçurent point d'abord qu'on ne voyait que les flots et le ciel; ils se faisaient un monde à eux seuls, devisant doucement de leurs amours, qui n'avaient

été jusque alors que peines, et qui, à les entendre s'entre-parler, commençaient à devenir bonheur. — Anna d'Arfet, lui disait quelquefois le jeune homme, je donnerais tous mes jours passés pour cet unique instant. — Machim, lui répondait-elle, notre bonheur est chose bien peu assurée, puisqu'il tient à ces vents qui nous emportent maintenant; car plus d'une galère fend les eaux pour nous poursuivre. Elle lui disait ces mots avec un sourire triste; et lui, répondait joyeusement : — Les belles campagnes fleuries de la France vont nous recevoir comme ces oiseaux qui vont voletant maintenant dans l'air.

— Hélas ! mon gentilhomme, dit le matelot qui tenait le gouvernail, ce sont oiseaux de prés fleuris, il est vrai; mais je crois qu'ils sont égarés comme nous... A ces tristes mots tout le monde demeura muet, regardant les flots si loin qu'ils pouvaient

s'étendre; mais le vent continuait à souffler, faisant rouler le navire sur les vagues sans qu'une main habile sût le diriger; et il alla ainsi plusieurs jours, comme si les démons de l'air l'eussent emporté. La jeune Dame souriait quelquefois encore quand elle parlait à son ami, comme pour le rassurer; mais il y avait quelque chose dans son regard qui aurait fait souhaiter qu'elle vînt à pleurer. Pas une larme ne mouilla ses yeux, et sa voix cependant était comme une voix tremblante de femme en larmes. Ses yeux secs regardaient toujours le ciel et le jeune Anglais;... elle ajoutait, en contemplant la vaste mer qui lui paraissait sans fin, comme elle nous paraît à nous maintenant: — Croyez-vous qu'une terre veuille jamais me recevoir, Machim, et qu'il y ait miséricorde pour moi, qui n'ai quitté mon père que pour causer mille douleurs aux autres? Puis, de sa voix si pleine de douceur, elle allait deman-

dant pardon aux matelots d'être la cause de leur malheur, disant qu'elle était une fort grande pécheresse;... ils pleuraient, eux, de l'entendre, tandis qu'elle ne pouvait pleurer; et enfin une voix cria: Terre! Elle en montra quelque joie, mais une joie silencieuse, et comme les joies de l'agonie qui sont dans un dernier regard... Pour Machim, il s'élança en trois bonds au sommet du mât, afin de s'assurer que ce n'était pas une fausse nouvelle, et il descendit comme enivré, regardant Madame Anna toute languissante, et cette terre qui allait lui rendre la santé; mais elle se contenta de lui dire: — Béni soit Dieu qui vous a sauvés! Comme la brise était fort vive, une île qu'on voyait d'abord sous la forme d'un lointain nuage se montra bientôt semblable à une grande corbeille de fleurs sortant des eaux. Quand on fut un peu plus près, elle parut merveilleusement gracieuse; c'étaient de belles roches de couleur, gar-

nies à leur sommet de grands arbres verdoyans; c'étaient de belles collines parées d'herbes et de fleurs, que les vapeurs du ciel et de la terre allaient caressant, en roulant leurs nuages blancs et légers sur les pics de verdure. Au demeurant, tout était roches ou forêts; nulle habitation ne paraissait sur la côte, seulement quelquefois on aurait cru, à voir une grande roche percée élevant sa voûte au-dessus des flots, qui se brisaient en bouillonnant, que quelque vieille abbaye s'élevait autrefois sur le rivage; mais ce n'était qu'illusion, tout était désert, et l'on ne voyait que des oiseaux s'ébatant sur les eaux ou se perdant dans les forêts.

On descendit sur le rivage, à un endroit où l'on voit le pic de Nève élever sa tête chenue au-dessus des autres montagnes qui sont encore si richement boisées. Des rochers d'un rouge foncé ouvraient de toutes parts leurs grandes cavernes au-dessus des eaux; mais en s'affaissant elles formaient

une baie délicieuse où un ruisseau sortait du milieu des arbres touffus pour se rendre doucement dans la mer. Ce fut dans cet endroit, qui a conservé le nom du voyageur, qu'ils passèrent plusieurs nuits, essayant de ranimer par d'encourageantes paroles la jeune dame, que l'air de la terre fit revivre un instant, comme une pauvre plante baignée de rosée se relève à la fin du jour.

Voilà que pendant la nuit la brise des montagnes souffla; le navire fut emporté loin des côtes, sans que les mauvais mariniers qui le montaient pussent le retenir. Quand Anna d'Arfet regarda la mer, on ne voyait déjà plus que les voiles blanches dont le vent semblait se jouer... Elle ne dit qu'un mot :

— Je savais bien, Robert, que tous les malheurs accompagnaient une pécheresse comme moi. Et nos gens se regardaient

bien tristement entre eux, car ils savaient parfaitement que ceux qui étaient sur le bâtiment ne pourraient nullement le manœuvrer.

L'île était fertile, mais bien pauvre de ce qui nourrit les hommes; partout de grands bois fleuris très beaux à voir, mais un petit champ de blé doré eût mieux valu cent fois. Hélas! cette terre sans culture donna bien assez de fruits pour Anna d'Arfet, qui voulait ne se nourrir que de ses douleurs, et qui vivait d'angoisses, demandant pardon à tout le monde, priant sans cesse, suppliant qu'on priât pour elle. C'était grande pitié de voir cette pauvre jeune Dame aux blanches mains, aux blonds cheveux, ressemblant à quelque nymphe divine qui serait venue visiter l'île, mais n'ayant que des feuilles pour lit, une cabane de branchages pour maison, et des fruits sauvages pour nourriture; et disant que tout cela était encore trop

pour elle, qui avait fait la faute de quitter son père. Et puis, comme si elle eût craint d'affliger le jeune gentilhomme qui avait causé tous ses maux, elle se prenait à sourire, l'appelant son doux ami, lui disant que cette île était fort belle, et que si elle pouvait vivre, elle y vivrait heureuse; mais quand elle parlait ainsi, m'a dit mon grand-père, ses joues pâlissaient et rougissaient;... elle regardait fixement la mer lointaine comme si elle eût cherché à l'horizon quelque voile de vaisseau. Une fois elle dit... au moment où le Seigneur Machim s'était éloigné un instant: — Ce sera ici, ici sur cette île déserte... Personne de ma famille ne le saura!...

Mon grand-père ne la comprenait pas, il lui demanda ce qu'elle disait: — Rien, rien répondit-elle, je demande l'oubli pour moi et pour les autres... Oh! si ma mère savait ce que je souffre, et où je suis! Et puis, comme le Seigneur Machim

revint près d'elle, cherchant à réchauffer dans ses mains ses mains glacées :

— Quand vous retournerez en Angleterre, il faudra ne pas parler de cette île, n'en rien dire :.... que mes misères soient ignorées... Mon père m'a maudite; mais s'il voyait ce rocher, ces grandes forêts désertes, il aurait pitié de moi... Et puis son amour se ranimant, elle se repentait de ce qu'elle avait dit... — Bien des filles d'Angleterre me porteraient envie, Machim :... être près de vous, que ce soit dans un palais ou dans une île déserte, voilà ce que j'ai voulu... Vous choisirez un grand arbre, ce grand arbre couronné maintenant de ses fleurs, pour me déposer sous son ombrage, afin que vous le reconnaissiez quand vous reviendrez. Machim, vous reviendrez, vous ne me laisserez pas éternellement seule ici, mon ami.

— Vous ne serez pas seule, Anna, disait d'une voix tremblante, et les lèvres

pâles, le jeune homme, qui attachait sur elle ses yeux, comme s'il eût compté toutes les minutes de sa vie pour savoir ce qu'il lui restait de temps à vivre à lui-même... La pauvre jeune Dame continuait à souffrir. Penchant son cou d'hermine sur l'épaule de son ami : — Il faut, lui dit-elle, que je sois quelque temps seule avec les flots de la mer et les oiseaux du ciel ; mais tu reviendras ! Et mon grand-père m'a dit qu'elle n'acheva pas ; elle s'était évanouie... Machim leur faisait signe de ne point faire de bruit, pour que son sommeil ne fût pas interrompu. Mais à la fin il dit : — Je n'entends plus son souffle ! Anna, tu dors bien long-temps. Et mon grand-père ne pouvait jamais répéter ces mots sans que l'on vît tomber de grosses larmes sur sa barbe blanche, car ces mots, répétés d'abord doucement, et puis à grands cris, furent sans réponse : Anna n'était cependant pas morte ; elle

revint à elle, mais l'angoisse lui avait ôté la parole (1).

Le gentilhomme lui disait des mots très doux; mais elle se contentait de sourire, ne pouvant pleurer. Au bout de trois jours, comme il tenait sa main languissante en regardant son visage qui changeait, devenant d'abord presque violet, puis tout pâle; elle remua les lèvres comme si elle avait voulu parler. Pas un mot ne sortit de sa bouche,... ce fut son âme qui s'envola ; sa main, qui montrait la mer, retomba. Un mot d'adieu, elle ne le put dire...

Le Seigneur Machim prit alors entre ses bras le corps de sa pauvre amie, l'embrassant d'une façon fort douloureuse, appelant la Vierge dans son saint paradis, et Jésus pour qu'il eût pitié de lui.

Pendant deux jours il la regarda, pen-

(1) Les chroniqueurs le rapportent ainsi.

dant deux jours il l'embrassa de mille étreintes angoisseuses, répétant toujours ces mots: — Mon amour orgueilleux l'a tuée, c'est mon amour orgueilleux qui l'a fait mourir; malédiction sur moi !

Au bout des deux jours il dit d'une voix tremblante, mais sans larmes:—Que sa dernière volonté soit faite par moi; car dans quelques temps je ne pourrai plus la faire.

Et le pauvre gentilhomme avait raison. Il prit ce corps froid, lui creusa une petite tombe sous cet arbre qu'elle avait regardé quand elle pouvait regarder encore. Il la couvrit de grands feuillages, jusqu'à ce qu'on ne vît plus que sa tête blanche, voilée de ses longs cheveux blonds; il la regarda long-temps encore,... et il dit à voix haute: —Anna d'Arfet, ta volonté est faite, je ferai la mienne aussi... Jetez la terre.

Sa volonté était de mourir, il la fit; au bout de cinq jours mon aïeul l'enterra

sous le grand arbre. Il a tant prié avant de mourir, m'a-t-il dit, qu'il a dû rejoindre celle qui était déjà un ange du paradis.

Et eux autres pauvres matelots, ils construisirent une petite barque, et s'en furent aux côtes de Barbarie, d'où ils revinrent en pays chrétien.

CHAPITRE V.

La mer dans le voisinage des Tropiques. — Le coucher du Soleil.

Ainsi se passèrent les premiers temps de la navigation; l'équipage cherchait à tromper son inquiétude par des récits de guerre, d'amour ou de malheurs; mais dans ce moment qui allait décider à jamais de sa destinée, Colomb rassemblait silencieusement toute son énergie; il ne parlait point, il méditait; toutes ses pensées étaient pour Dieu et pour une gloire religieuse. Oh! comme il cherchait à lire dans les cieux; et, quand tout le monde s'agitait autour de lui, comme il contemplait les astres! Chaque oiseau égaré dans les

airs semblait lui crier sa destinée, on eût dit qu'il pouvait lire dans leurs traces invisibles le chemin des contrées d'où ils étaient partis. Avec quelle inquiétude encore ses yeux plongaient dans la profondeur des eaux en cherchant à distinguer la forme des poissons, en cherchant à deviner dans leurs traces fugitives les lieux d'où ils étaient venus! Et quand tous ces indices éphémères l'avaient jeté dans le trouble; quand sa pensée s'égarait au milieu des vents, sous la voûte immense, et sur ces grandes eaux dont il voulait trouver les bornes; lorsque des idées de vide et de néant le livraient à l'angoisse, il fallait tromper les hommes pour leur donner du courage, leur dire qu'ils étaient encore près de la terre, pour qu'ils eussent la force de chercher une terre inconnue. S'il calculait en silence le chemin qu'on avait parcouru durant le jour, il y avait toujours un compte pour les matelots,

un compte pour lui, vingt lieues pour l'équipage, cinquante pour l'Amiral; et il allait toujours ainsi, rêvant la terre, n'osant peut-être pas espérer de l'atteindre : là fut l'audace après le génie.

Et cependant les matelots commencèrent à se parler plus souvent entre eux, se confiant leurs craintes et leurs espérances.

— Melgarejo, que penses-tu maintenant de l'Amiral? crois-tu que ses projets enrichissent ta femme et tes enfans? la mer, rien que la mer, jusqu'à ce que nous arrivions aux Enfers.

—Ou au Paradis, Juan Barrual; le Grand Cathai n'est pas si éloigné que tu le penses; et quel pays pour un Castillan! les orangers y produisent des fruits d'or, les pierres y sont d'argent pur, et nous les ferons marquer au coin de Séville.

— A tous les diables l'or et l'argent du Cathai! le vent ne souffle plus pour retourner en Espagne.

— Paix, paix, Juan Barrual, voilà l'Amiral qui passe avec l'astrolabe qui nous conduira tout droit au pays de Satan. On dit, ajouta-t-il à voix basse, que ce ne serait pas la première fois qu'il l'aurait vu. Tenez, il est suivi du Seigneur Kaïzar; si celui-là s'est fait chrétien, comme on dit que le sont devenus tous les Maures de Grenade, il ne s'occupe guère de notre sainte religion catholique : son ami le Nazaréen, comme il appelle le Français, est plus dévot que lui; il prie la Vierge, au moins, et l'autre n'adresserait pas au vent contraire un seul signe de croix. Et en ce moment les matelots se turent, car l'Amiral venait vers eux, suivi de Kaïzar, qui l'interrogait sur la route qu'on venait de suivre.

— Trente lieues pour vous, dit à voix basse l'Amiral, vingt pour l'équipage; ils grondent avant la tempête. Et il examina attentivement de quel côté venait le vent,

garda quelque temps le silence, et dit avec l'apparence du calme : — Tout le monde ne peut pas être satisfait, le vent qui nous porte vers Zipangu ne peut pas nous ramener à Palos.

Mais Kaïzar avait remarqué sous cet air de calme une agitation véhémente, et il lui dit en lui prenant la main : — Le poète Aboutt'hayb a dit : — La gloire n'appartient qu'au génie qui exécute des choses impossibles à tout autre. Et il ajouta à voix basse : — Le vil serpent qu'on frappe dans le désert ne relève pas la tête.

— Je vous comprends, Kaïzar : je châtierais l'insolence, mais j'ai pitié de la terreur. Ils n'ont pas lu comme moi les promesses de Dieu écrites dans les livres saints... Et en ce moment un oiseau aux vastes ailes passa au-dessus de leur tête, mais ce n'était pas encore un oiseau de terre ; leurs regards le suivirent un moment dans l'espace, il s'abattit bientôt sur

les vagues, et fit retentir l'air de sa voix discordante, comme s'il avait voulu saluer par ses cris prolongés ces nouveaux hôtes de l'Océan.

Cette journée fut mémorable pour Colomb. Comme le soleil allait disparaître, un rameau chargé de fruits frappa ses regards; Diego de Arana le lui apporta; ils l'examinèrent avec une attention scrupuleuse. Jean d'Avallon avoua qu'il n'avait rien vu de semblable sur les côtes de l'Afrique, aucun navigateur ne sut dire d'où il venait; et l'espérance s'attacha à ce rameau.

Le lendemain, Colomb venait de calculer la route qu'avait tenue le navire, et il voyait avec joie qu'une immense étendue de mer était déjà entre lui et l'Europe, quand il monta sur le pont pour examiner, comme il le faisait sans cesse, quelle était la direction du vent, et vers quel point de l'horizon se dirigeait le vol des oiseaux;

quelles herbes marines étaient portées par les flots autour du navire, et il s'arrêta, contemplant le soleil, qui, après avoir jeté ses feux dans l'espace, les répandait sur l'Océan.

Un vent frais roulait vers le couchant des nuages qui montaient à l'horizon en s'amoncelant toujours. Un instant ces dernières lueurs semblèrent mourir au milieu de vapeurs sombres : on eût dit que le soleil allait être voilé complètement.

Bientôt, comme l'éternelle Puissance forçant le monde à sortir du chaos, il va créant de ses rayons un monde imaginaire; ici la mer, mais elle est d'or et ne roule que des flots éclatans; plus loin le feu se joue dans le feu, une sombre montagne s'entrouve; les yeux éblouis se détournent, c'est le disque rouge du soleil qui parait encore; les nuages noirs se roulent devant lui, et ses rayons s'élancent à leur sommet

comme les feux épars d'un volcan, et les yeux se détournent encore de cette magnificence vers un lac sans fin coloré de feux plus paisibles, sillonné par des lueurs qui s'éteindront bientôt pour jaillir sur de mobiles rivages environnant une ville dorée aux crénaux de pourpre et d'azur, aux tours immenses baignées par les flots; ... cette création éphémère étant achevée, il semble qu'un dragon de flammes monte à l'horizon pour la défendre; et ce fantôme regarde vers l'occident, où des teintes paisibles de gris, de lilas et d'azur font rêver au repos; et puis tout a disparu dans un champ d'or qui s'étend sous une arcade de feu; et le champ d'or s'allume d'une lumière plus ardente, et les reflets qu'il envoie à la mer étincellent en éblouissant.

Ravi, et comme sortant de l'extase, Colomb a tout oublié, et il ne voit que la magnificence du ciel : — Oui, oui, s'écrie-t-il,

c'est ici qu'il faut dire les paroles du Psalmiste :

Cœli enarrant gloriam Dei!

Mais bientôt les nuages décolorés s'attristent, l'horizon n'a plus qu'une lueur sanglante,... et les matelots, debout sur le tillac, regardaient dans le silence ce spectacle plein de grandeur et de mystères; on entendit Melgarejo.

—Ceci, dit-il à voix basse, ressemble aux portes de l'Enfer, et il le faut bien, puisque la terre ne paraît pas... Et comme au milieu de ces dernières lueurs un nuage bizarre se forma à l'horizon, une autre voix dit plus haut: —Voyez donc, voyez la main noire, la main de Satan qui sort des eaux... Jean d'Avallon, qui n'avait rien dit encore, se prit à sourire de l'air de persuasion avec lequel son compagnon venait de faire part de cette observation nou-

velle; mais ce fut au scandale de tous les matelots. —Vous ne vous trompez point, Pero Sanchez, cette main de Satan est comme celle que l'on trouve dans la vieille cosmographie du Seigneur Kaïzar, que je vous faisais voir hier pendant le quart de Gonzalo Diaz; mais si vous regardiez un peu plus attentivement, vous verriez que cette effroyable griffe toute velue va saisir la Nina, corps et bien, et qu'elle tordra le cou au Seigneur Pinzon pour en faire le déjeuner de Lucifer.

— Seigneur Français, dit le Castillan en faisant le signe de la croix, nous n'aimons guère ces sortes de plaisanteries que la Sainte Inquisition punit à terre, et qui font crier la tempête quand on est à bord. Vous ne serez peut-être pas si plaisant ce soir; car, d'un moment à l'autre, nous ne savons trop ce qui peut nous arriver, et l'Amiral a beau parler à Dieu en latin, le Diable lui répondra peut-être en castillan.

Et comme il achevait ces mots, le soleil se coucha. L'obscurité, comme cela arrive sous les Tropiques, vint tout-à-coup; le vent lui-même cessa de souffler; les vagues assouplies s'étendirent lentement, et un spectacle qu'on voit souvent dans ces parages acheva de troubler les imaginations. Comme tout était calme et qu'aucune voix ne se faisait plus entendre dans l'espace, de longs sillons d'une lumière bleuâtre traversèrent rapidement la plaine des eaux : c'étaient des bonites qui se jouaient autour du navire, et qui semblaient nager dans une mer de feux azurés. Ici se dessinaient des cercles aux flammes mobiles; là un énorme requin, qui nageait à la surface de la mer, formait comme un ruisseau de petites étoiles lumineuses; quelquefois l'étoile était solitaire et s'éteignait tout-à-coup dans l'obscurité : les lumières devenaient plus vives, puis tout disparaissait, et de nouveaux

habitans de la mer revenaient encore en se jouant, et les clartés étaient plus vives à mesure que la nuit s'avançait.

Ces phénomènes, si fréquens dans la mer des Antilles, renouvelèrent leur magnificence, et ils effrayèrent jusquà ce qu'on y fût accoutumé.

Quand on fut plus rapproché des tropiques, un nouveau spectacle s'offrit aux navigateurs, il frappa les imaginations déjà troublées, et la nature cependant n'offrit aucun de ces phénomènes terribles qui signalent souvent l'approche de la ligne équinoxiale, tels que les trombes, les grands orages; elle se para seulement de la splendeur habituelle qui l'anime dans ces régions. Déjà la surface des eaux était plus variée, parceque le ciel était plus riche; la vague, en se courbant mollement, laissait voir des milliers de mollusques à conque bleue et rose, qu'on eût pris pour des fleurs dont un vent frais

avait parsemé l'Océan, et puis tout-à-coup, au milieu de ces fleurs des mers, un poisson argenté silionnait l'air de ses ailes transparentes, et retombait bientôt dans les flots paisibles, sentinelle avancée d'une troupe nombreuse qui quittait les eaux comme un nuage lumineux, pour s'éteindre bientôt dans les vagues.

Là des dorades aux écailles d'azur et d'or se jouent en les poursuivant, l'oiseau des Tropiques se balance incessamment au-dessus d'elles, et il tourne aux rayons du soleil avant de se reposer sur les flots; la frégate aux ailes noires plane au-dessus des navires; ses ailes errantes s'arrêtent tout-à-coup, elle semble immobile dans l'espace, et voyez, la pierre est moins rapide; l'aile a touché les flots, la flèche qui part est moins prompte, l'oiseau retourne vers les nuages; et il emporte sa proie dans ces grandes plaines de l'air, où le poisson scintille comme un diamant...

Le milieu du jour est arrivé: toute créature repose; le poisson dans les mers, l'oiseau sur les flots paisibles, tout-à-coup la mer s'ouvre encore, une masse énorme a paru dans l'air, et elle est retombée, et l'écume a jailli; c'est la baleine des Tropiques qui bondit au milieu des grandes vagues de l'Océan aussi joyeusement que le poisson argenté de nos lacs se joue dans ses eaux tranquilles entourées de verdure; mais ici il n'y a point de rivage connu.

Ce fut le 15 septembre, à la suite d'une de ces belles journées, qu'une terre imaginaire se dessina tout-à-coup à l'horizon, et qu'une voix partie de la pinta annonça la vue de ce monde qu'on cherchait : et de toutes parts il y eut des cris de joie; l'Amiral se prosterna, les prières de l'equipage se mêlèrent à ses prières ferventes; mais le vent du soir balaya cette terre fantastisque qu'il avait créée quelques heures auparavant.

Et les matelots murmurèrent plus tristement sous cette grande voûte du ciel qui couvrait, en leur imagination, une mer sans fin.

Mais quelques jours après ce fut une autre joie et une autre terreur ; une plante des mers que les matelots n'avaient pas vue en Europe, qui vogue quelquefois solitaire, mais qui forme quelquefois aussi de petites îles flottantes d'une couleur triste et livide, le raisin des Tropiques, se montra tout-à-coup dans ces eaux ; il fit espérer encore le voisinage de la terre ; puis bientôt ces petites îles flottantes, jouet des vagues, s'amoncelèrent, et elles semblaient former un grand champ solitaire que labouraient les navires sans jamais laisser de sillon ; d'autres fois les tiges dispersées de cette plante marine formaient comme un immense réseau jeté sur les vagues.

Et une voix de matelot s'écria : — Juan Perez, regarde donc le grand filet de l'En-

fer ; ne dirait-on pas que Satan veut nous pêcher tous du même coup?

— Encore passe s'il ne prenait que le Génois, reprit à voix basse celui auquel il s'adressait; mais des Espagnols qui ne se souciaient pas de tenter Dieu!...

— Vois donc, Juan, ces grandes herbes sans fin; ce sont, je crois, les prés du Diable, où nous mène l'Amiral... Et ils allaient ainsi, injuriant Colomb entre eux; mais presque toujours baissant la voix quand il passait. Le génie les subjuguait encore.

Et après ces plantes vint de nouveau un petit rameau chargé de fruits verts; il y eut encore un instant d'espérance, mais faible comme ce frêle rameau. Colomb en fut tout ranimé, et ils restèrent quelques heures sans faire entendre de murmures, et puis les cris de découragement recommencèrent, et cependant Colomb ne leur demandait plus que trois jours...

CHAPITRE VI.

Samedi 12 octobre.

La mer était houleuse, et l'on gardait depuis quelques heures un profond silence. Les émeutes se font souvent durant la nuit; mais la nuit peut aussi les calmer, surtout quand on est en mer, et que son mystère s'unit au grondement des vagues. L'imagination la plus ardente prend alors un caractère recueilli ; elle ne s'apaise pas complètement, mais elle s'élève, interroge l'espace, semble chercher des pensées religieuses en harmonie avec l'auguste spectacle qui frappe les regards.

Cela est si vrai, que les matelots chantent rarement durant la nuit, et qu'ils parcourent le pont d'un pas grave en cherchant la solitude sur cet espace resserré.

Il était dix heures du soir : tout était donc dans un repos apparent,... l'on n'entendait que le sillage du navire, auquel se mêlait le murmure lent et prolongé des prières...

Seulement et par intervalle les noms de l'Espagne et de San-Iago, qui s'élevaient de temps à autre au milieu de ces voix, faisaient comprendre à Colomb quelle journée l'attendait... Il se promenait sur le pont ; ses bras étaient croisés, tantôt ses regards étaient fixés vers le ciel, tantôt il les portait vers l'horizon ; il gardait un profond silence ; mais ce silence c'était la prière de son cœur, et elle était bien éloquente, quoique muette, cette oraison du courage, de la force, de la volonté.

Et il y avait déjà quelque temps qu'il re-

gardait vers l'Est, sans but déterminé, mais non pas sans espoir, quand il crut apercevoir à l'horizon une faible lumière; elle disparut avec le balancement du navire:... il ne sut pas d'abord si c'était une de ces lueurs qui voltigent au-dessus des flots, un de ces phosphores éclatans qui paraissent au-dessus de la vague, et qui s'évanouissent avec elle; mais la lumière parut encore, elle était plus rouge que les étincelles de la mer, plus stable que ces flammes errantes qui ne cessent de se balancer. Colomb frotta ses paupières d'un mouvement rapide, comme s'il eût craint que cette vision lumineuse ne fût un songe, ou comme si il eût voulu chasser ces feux fantastiques qu'un sang trop ardent fait voltiger devant les yeux; il regarda encore, et le point lumineux ne cessait point de briller comme une rouge étoile au milieu de la nuit;... seulement elle paraissait et disparaissait

tour à tour avec les mouvemens du vaisseau : et l'homme ferme qui savait contenir les émeutes, apaiser les clameurs, ne fut pas maître du premier mouvement d'enthousiasme que donne la gloire conquise.

Un rapide frémissement parcourut tous ses membres ; le sang se porta avec violence vers son cœur ;... ce cœur qui était si calme dans le danger, battait avec une incroyable vitesse ; cette voix qui commandait avec tant d'empire, était retenue avec violence, et ne pouvait s'échapper ;... toute cette agitation chez un homme, au milieu d'une nuit profonde, venait de ce qu'il avait senti comme une main puissante imprimant sur son front le sceau de l'immortalité.

Et il put parler enfin, et d'une voix entrecoupée on l'entendit répéter au milieu du silence : — Guttierez, Guttierez, Diego de Arana, Rodrigo Sanchez, venez!

Mais la voix insolente d'un matelot répondit : — Le Seigneur Rodrigo prie comme nous; Don Guttierez dort : l'un demande l'Espagne, l'autre rêve à Séville ;... pour moi, peu m'importent les rêves des fous.

Et l'Amiral réprima un mouvement de colère : tout le voyage avait été une école de patience. Il comprit que le secret qu'il lisait à l'horizon était trop important pour être tout-à-coup révélé à l'équipage; il ne répondit rien au matelot, et tout retomba dans le silence.

Et quand Colomb porta ses regards vers l'Est, il n'aperçut plus de lumière : un froid mortel le saisit; il s'applaudit de ne pas avoir parlé davantage,... il tourna ses yeux vers le ciel avec une douloureuse expression , comme s'il eût demandé compte à Dieu de ses anxiétés, du découragement qui succédait sans cesse à l'espoir; et lavoix qu'il croyait souvent en-

tendre lui dit : — Je ne t'ai point trompé ; et comme il abaissait ses regards, il vit encore la lueur qui perçait de sa lumière rouge l'obscurité de l'horizon.

Et bientôt il alla lui-même vers Guttierez et Rodrigo Sanchez, qui étaient en ce moment sur l'avant du navire. Rodrigo Sanchez, comme l'avait dit le matelot, priait avec ferveur, et Guttierez dormait. L'Amiral s'avança vers celui qui était en prières : — Don Rodrigo, lui dit-il d'un ton de voix où se mêlait l'enthousiasme religieux et le calme d'une âme forte, Rodrigo Sanchez, priez Dieu maintenant pour qu'il nous accorde la conversion des infidèles. La terre est devánt nous, quoique nous ne la voyions pas... — Guttierez, réveillez-vous. Les promesses du Seigneur sont accomplies. Isaïe a dit vrai : un monde plus lointain que l'Éthiopie est découvert ! Et après avoir révélé la grande pensée qui l'agitait, cette âme

ardente et religieuse n'eut plus qu'une idée, ce fut celle de Dieu ; il tomba à genoux, éleva les yeux vers le ciel, et murmurant un psaume à voix basse, il glorifia le Seigneur. La plus grande découverte des temps chrétiens venait d'être accomplie.

Le voyant prier, les deux Castillans priaient avec lui ; mais ils ne le comprenaient pas encore. Après un moment de recueillement, Colomb sentit d'où venait le silence des deux Espagnols ; il saisit la main de Guttierez et lui fit voir le point lumineux dont le faible scintillement traversait l'espace pour annoncer aux hommes un monde, comme une étoile du ciel avait autrefois annoncé un Dieu aux Mages errans.

Mais en le leur montrant, Colomb, plein de calme, leur demandait le silence, et ce fut en silence qu'il fut pressé sur leur sein.

Soit que le scintillement se fût affaibli, soit que la vue de Rodrigo Sanchez fût

moins exercée que celles de ses compagnons, il ne put voir la lumière ; mais il fut le premier à leur faire remarquer cette odeur marécageuse, fraîche et pénétrante, qui indique l'approche des côtes.

Ainsi donc, ce vent qui traversait la mer murmurait pour eux : La terre est là ! il les enivrait d'une joie dont ils n'étaient pas maîtres ;... plus ils approchaient du terme désiré, plus le mystère qui allait être dévoilé excitait leur enthousiasme et leur inquiète curiosité. — Voilà donc enfin ce Grand Cathai tant désiré ! disait l'Amiral avec une rapidité d'expression qui ne lui était pas habituelle. Marco-Polo ne nous a pas trompés,... il s'est trompé lui-même en disant que ce pays est rapproché de Madère. Les villes y sont nombreuses, les palais magnifiques comme ceux de Gênes, les habitans peu courtois et fort belliqueux, ajouta-t-il ; mais ils ont de l'or, de l'or et des perles,

et votre épée de Milan fera son devoir, Seigneur Guttierez. Et il dit ces derniers mots en souriant, car le Seigneur Guttierez n'avait pas coutume d'entendre vanter sa bravoure : cet honnête tapissier du Roi regardait une épée milanaise comme un meuble fort beau tant qu'elle ne sortait pas du fourreau, et qu'un gentilhomme pouvait caresser paisiblement sa poignée damasquinée; mais comme si le vent de terre lui eût causé une sorte d'exaltation qu'il n'avait jamais sentie, il répondit d'un ton de voix assez ferme : — Seigneur Amiral, car je puis maintenant vous donner ce nom; Seigneur Amiral, si ces peuples sont belliqueux, le Christ les domptera.

— Belle parole, belle parole, Seigneur Guttierez, dit Colomb d'un air plus grave, et comme s'il se fût repenti de la seule plaisanterie qui lui eût échappé depuis bien des années.

Mais Rodrigo Sanchez, qui ne pouvait imaginer qu'un homme eût jamais senti la moindre idée de terreur, releva avec beaucoup de sang-froid sa moustache, et dit : — Je suis aussi bon Chrétien qu'un gentilhomme Castillan puisse l'être, mais dans ces sortes d'occasions l'épée milanaise ne peut être inutile ; Dieu laissa bien combattre Gédéon. Au surplus, Maître Guttierez, je vous vends d'avance ma part de l'or et des perles qui me reviendront à la fin du voyage, et ceci n'est pas à dédaigner, dit-il en relevant encore sa moustache: je fis le même marché devant Grenade avec un Juif qui me donna d'avance deux mille ducats, et à qui le Grand Capitaine voulait que je donnasse deux mille coups de sabre. Je ne me réserve qu'une escarboucle, ajouta-t-il d'un air de mystère qui contrastait avec son regard franc et plein d'ardeur.

— Je suis venu à Zipangu pour faire

les affaires des deux Rois, dit Guttierez en prenant cet air d'importance un peu grotesque que ne manquent pas d'avoir les gens de finance quand on semble méconnaître leur dignité; Seigneur Rodrigo Sanchez de Ségovie, par affection pour vous et pour le grand Capitaine, je vous donnerai des conseils, mais je ne vous achèterai rien ; il faut que Doña Medina ait des preuves éclatantes de son bon choix... Ces dernières paroles avaient été prononcées avec une sorte de gaieté malicieuse; mais Rodrigo n'était pas disposé à les endurer ; car c'était l'homme le moins enclin à croire qu'on pût soupçonner un vieux soldat comme lui de quelque attachement, quoique, dans sa franche et rude admiration, il fît tout ce qu'il fallait faire pour être compris des moins adroits. Cette fois, au lieu de relever sa moustache, il avait froncé le sourcil, ses yeux noirs s'étaient animés. L'Amiral, qui redoutait en ce

moment toute espèce d'orage, l'avait saisi par le bras, lorsqu'un oiseau qui venait évidemment de la terre s'abattit sur les vergues : — Seigneur, Seigneur, voici encore un messager de la terre; que ce soit un messager de paix, dit Colomb, et d'une voix ferme qui traversa l'espace, il ordonna de gouverner un peu à l'est; puis il ajouta à voix basse : — Quelques psaumes n'occuperaient-ils pas mieux en ce moment de vieux Chrétiens que les paroles futiles dont nous fatiguons Dieu, qui entend tout? Guttierez se rendit promptement à cet avis, car il savait que Rodrigo Sanchez s'apaisait aisément quand on pouvait lui laisser le temps de réfléchir; et profitant du sage avis que lui donnait l'Amiral, il dit d'abord en silence trois *Ave*, et il y ajouta ce verset du psaume 103 :

> Grande récréation m'avez donnée, Seigneur, par vos œuvres, et je ne cesserai de me réjouir en la contemplation des œuvres de vos mains.

Mais Rodrigo, qui n'avait pu entièrement s'apaiser, ajouta d'un ton brusque, — Oui, pourvu qu'il en reste quelque chose dans les siennes... Cependant le verset du psaume revint à sa mémoire, et il dit: — Oh! combien les œuvres du Seigneur sont agrandies et accrues! On voit bien que toutes sont sorties de son savoir... Et ils continuèrent quelque temps ainsi. Ces dernières paroles, sorties de la bouche d'un brave, semblèrent à Colomb une voix venue du ciel. Il n'écoutait plus ce que disait sur l'avant du navire une foule de matelots qui prononçaient cependant son nom, une sainte extase remplissait son âme; il ne s'apercevait même pas que la lueur incertaine de la lune commençait à combattre les ténèbres, quand un effroyable tumulte se fit entendre; mais tout ce bruit semblait partir de l'entrepont; on eût dit qu'une troupe de démons hurlait dans cette caverne ténébreuse;

d'autres voix leur répondaient à l'extérieur... On venait de découvrir une voie d'eau, et la rage de l'équipage s'était encore accrue : — A la mer le Génois! s'écriait-on; à l'eau le Génois, avec son astrolabe, ses cartes marines et ses idées de Satan! — L'Espagne! l'Espagne! Un pèlerinage à Saint-Jacques, et à Notre-Dame d'Atocha! — Le Génois, le Génois, qu'il meure! Les trois jours qu'il a demandés sont passés! Et ceux qui étaient sur le pont s'étaient déjà rassemblés en un groupe menaçant; on entendait : — Après les trois jours, la mort! Mais au milieu de ces murmures et de ces clameurs, une voix plus éclatante s'élevait encore, et c'était celle de Kaïzar, qui s'avançait ayant à la main son cimeterre, dont il menaçait les mutins : — Pas une heure pour vous, si vous ne rentrez dans le silence... Dieu est puissant, et mon bras est fort. Et il était aisé de lire

dans ses regards qu'une prompte décision allait suivre sa promesse. Au premier cri de la révolte, Colomb s'était emparé du gouvernail, car le timonier l'avait abandonné ; Guttierez continua à prier au milieu de l'effroyable tumulte ; mais Rodrigo s'avança, et il dit d'un ton de voix à la fois ferme et brusque : — Les trois jours ne sont pas accomplis. Et une voix insolente continua : — Le Génois a menti ! la Reine a été trompée ! L'Espagne ! l'Espagne !... Rodrigo lui asséna un coup terrible qui le fit tomber au milieu de ses compagnons ; et il ajouta avec un éclat de rire qui fit frémir tout l'équipage : — Je te relève de la promesse : profite-s-en si tu le peux... Mais ce coup terrible, mais les regards menaçans d'Ismael n'arrêtèrent pas encore les révoltés.

Et Colomb, qui tenait le timon, gouvernait vers la terre ; il leur criait : — Par le sang de Jésus ! avant une heure, vous

dis-je, vous verrez la terre! Sa voix était couverte par la clameur... En vain les deux officiers à qui il avait confié son secret criaient-ils qu'une lumière avait été vue, les matelots répondaient par des imprécations, en s'appelant entre eux.

Ismael, Rodrigo et Diego de Arana faisaient toujours bonne contenance; ils s'élançaient au-devant d'eux, quand Jean d'Avallon, qui était allé dormir depuis quelques heures dans les hunes, se réveilla à ce tumulte; il jeta un prompt regard sur le pont, et voyant Kaïzar qu'on commençait à environner en vociférant mille imprécations, il tira sa dague, descendit par les haubans, et d'un saut impétueux s'élança au milieu des mutins, en criant : — Par Notre-Dame de Paris! les joueurs ici ne manqueront pas au jeu de la dague... Son apparition subite et son air intrépide avaient jeté les marins dans l'étonnement; mais bientôt les cris recom-

mencèrent : le nom d'Ismael et celui du Français se joignaient dans les vociférations au nom de l'Amiral. Un matelot s'était déjà avancé vers Kaïzar en lui criant de rendre son alfange, ou qu'un coup d'escopette le lui ferait lâcher. Par un mouvement rapide, Jean d'Avallon se trouva près du Maure ; et il s'écria : — Notre-Dame ! quiconque touchera le Maurisque sentira cette pointe de Milan, et je le ferai bramer en son sang comme un taureau... Pero Perez s'élança alors vers lui en fureur, hurlant et blasphémant à la fois, et il voulut lui porter un coup qu'avec toute son agilité le Français n'aurait pu éviter. Emporté par la colère qu'il avait long-temps comprimée, Colomb s'avança alors. Des gens de l'équipage sortaient de l'entre-pont avec un visage où se peignaient la colère et l'effroi ; tous ces hommes se réunissaient au groupe en vomissant de nouvelles imprécations. Qui

les eût vu alors, faiblement éclairés par la lune, s'interrogeant quelquefois avec anxiété, et élevant la voix avec fureur, eût eu une juste idée du moment où les démons blasphémèrent pour la première fois contre l'éternelle Puissance qui les contenait encore, mais qu'ils bravaient. —Que maudite soit la mère qui l'enfanta!... disaient-ils. — Gènes et la peste!... A Palos! à Palos!... Les deux caravelles sont si près, qu'on peut leur crier de jeter à la mer les damnés frères Pinzon!... Saint Nicolas, sauvez les Castillans!... A la mer le Maure! Mais ce dernier mot fut prononcé à voix basse, car Ismael tenait encore son cimeterre.

—L'insolent n'écoute point!... Génois, gouverne vers l'Espagne... Ils voulurent courir plusieurs à la manœuvre pour faire virer de bord. Colomb s'avançait vers les plus insolens avec des yeux pleins de fureur, quand un coup de canon retentit

dans l'espace, quand une voix entrecoupée partit des haubans de la Pinta, criant: — Terre! terre! Et c'est Rodrigo de Triana qui l'annonce... Dix mille maravedis de rente, et vive l'Amiral!

Il y eut un moment de silence...—Et vive l'Amiral! répétèrent les voix réunies. L'on entendit jusque dans l'entre-pont ce cri de triomphe qui remplaçait les imprécations.

Et calme dans sa gloire, il disait: — Gloire à Dieu!

Maintenant, ils tombent à ses pieds;... ils baisent ses mains, ils hurlent de joie comme ils hurlaient de fureur; ils pressent, ils environnent celui qu'ils voulaient lancer aux vagues; ils le regardent avec des yeux surpris, comme si c'était un autre homme; ils lui demandent pardon, comme s'il avait leurs passions basses; et puis ils baisent encore ses mains, ils se prosternent jusqu'à ses pieds; d'autres,

plus fiers, de vrais Castillans, lui donnent la main, et un regard le remercie. Ceux-là ont soif de l'or; les autres, comme Colomb, c'est la gloire qui les dévore.

Oh! quel moment que celui où les sons entrecoupés du porte-voix proclamèrent encore dans l'espace la découverte de la terre! un vaisseau le dit à l'autre vaisseau, et leurs mâts, comme des arbres chargés de fleurs, se parèrent de mille couleurs de fêtes.

Christophe Colomb remerciait ses braves officiers, embrassait tour à tour le Français et le Maure, que personne alors ne songeait plus à insulter; car tout le monde en ce moment s'élançait dans les hunes et jusque sur les vergues des mâts de perroquet pour voir les côtes, qui se dessinaient visiblement; c'était un vendredi : il était deux heures du matin, et l'on marchait toujours avec une brise favorable.

—

CHAPITRE VII.

La terre. — Les propos des matelots.

Enfin la terre était là, comme une grande ligne noire à l'horizon : malgré l'obscurité de la nuit, nul doute ne pouvait exister, la terre était bien devant eux.

Le timonier avait repris son poste, et la Santa-Maria, ses voiles au vent, marchait gaiement vers le port, aux cris joyeux des matelots. Mais quand on fut à quelques milles de la côte, la voix de l'Amiral se fit entendre de nouveau au milieu de ce bruyant tumulte.

— Ferlez toutes les voiles; en panne

jusqu'au jour... Et les caravelles s'arrêtèrent comme trois oiseaux de mer qui se reposent devant le rivage après s'être joués sur les flots.

Et alors les imaginations n'eurent plus aucun repos. Dans leur agitation, les officiers, mêlés aux matelots, garnissaient les haubans, et jetaient de longs regards sur ces masses obscures qui étaient devant eux.

Ismael s'était retiré sur l'avant, où il n'y avait personne; quand il eut respiré l'odeur marécageuse qui venait de la terre, quand il eut entendu le vagissement des vagues s'engouffrant sous les rochers ou se brisant sur la plage, il se sentit fortement ému de ce bruit et de cette odeur d'une terre mystérieuse; il lui semblait que mille Djins aux ailes noires devaient se battre dans l'air, et que ce bruit rauque des flots était le rire infernal des Goules criant au fond des cavernes; et alors, pour braver

ces fantômes, il récita les sept attributs de la Divinité, en disant :

— Il n'y a d'autre Dieu que Dieu! O Dieu! ô lui! ô Véritable! ô toi qui vis! ô toi qui subsistes! ô Vengeur (1)... Et rassuré par cette simple prière, des idées plus douces venaient caresser son imagination. Tout-à-coup une brise de terre se mêla au parfum pénétrant des flots: ce vent frais venait de passer sur les forêts en fleurs et dispersait maintenant leur odeur embaumée.

Ravi alors, Kaïzar crut un instant respirer le parfum de l'immense tuba, qui ne croît qu'au Paradis; et comme les arbres grondaient doucement sous la brise, il lui sembla un moment que ces voix de la forêt étaient celles de mille Péris aux ailes bleues qui se jouaient en riant dans

(1) Les Musulmans regardent ces mots comme l'emblème des sept Cieux et des sept Lumières. *Voy.* Reynaud. *Description des mon. musulmans.*

les airs, et il ne put s'empêcher de s'écrier avec ferveur: — Que le nom de Mahomet reluise depuis la première origine des choses jusqu'à l'éternité!

Mais pendant qu'il était à l'écart, plongé dans ses réflexions, Colomb s'était retiré dans la dunette pour examiner ses cartes marines avec les pilotes; les matelots formaient plusieurs groupes. C'était un bruit étrange que ce murmure de voix confuses qu'on entendait sur le pont au milieu d'une mystérieuse obscurité que le feu des torches qu'on avait allumées sur l'arrière du navire ne dissipait qu'à une faible distance.

Cette vague lumière, emprisonnée dans les ténèbres, éclairait des physionomies aussi extraordinaires que les discours qu'on entendait: on voyait sur tous ces visages une inquiète curiosité, la terreur mal déguisée, puis une sorte d'orgueil d'assister à ce grand évènement qu'un seul homme

avait prévu, auquel tout le monde s'opposait, et que tous, dès ce moment, se vantaient avec une ridicule jactance d'avoir aidé.

C'était donc mille cris confus, mille éclats d'une joie immodérée, des chants, des oraisons, des voix qui s'interpellaient, des questions qu'on s'adressait en désordre, des paroles bizarres de crainte, d'étranges explications de ce qu'on allait voir; et toutes ces voix éclatantes ressemblaient aux cris des oiseaux de rivage sur quelque grève déserte.

— Eh bien! Pedro Perez, nous y voilà chez ce fameux prêtre Jean; mais ce n'est pas faute d'avoir travaillé, et nous devons un beau cierge à saint Antoine. C'était moi qui tenais le timon cette nuit, et, ma foi! demain vous verrez Cambalu... Zipangu, ou je ne suis qu'un sot.

— Vos enfans seront quelque jour ducs ou marquis, Mengo, répondait en riant

Jean d'Avallon à ce brave matelot qui se croyait pour quelque chose dans la découverte ; à moins cependant que ces géants que j'aperçois là-bas, et qui sont aussi hauts que la tour de Séville, ne fassent de vous leur déjeuné demain, mon brave.

— Par mon saint Patron ! vous aimez toujours à rire, Seigneur Français ; mais vous pourriez mieux choisir vos joyeusetés : on ne sait pas encore à qui l'on aura affaire, et il est inutile de parler mal des gens qu'on ne connaît pas.

— Notre-Dame-de-Lorette ! Pablo, j'aperçois le clocher de leur église... Belle cathédrale, ma foi !

— Et ne sais-tu pas, misérable, qu'ils sont païens, et que nous allons pour les convertir ?

—Barrual, Barrual, voyez donc ce grand bâtiment à gauche ; c'est sans doute le palais du grand Kan de Tartarie, et il res-

semble comme deux gouttes de lait à l'Alcazar de Séville.

— Il fait un peu nuit, Gomes, pour voir toutes ces merveilles; mais j'entends distinctement les cris de ces païens, qui regardent nos caravelles.

— Pourvu que ce ne soient pas quelques légions de Diables qui rient de ce que nous sommes venus les chercher de si loin pour nous faire rompre les os et rôtir au grand feu d'Enfer!

— Et n'entendez-vous pas, bélîtres, que ce sont des mouettes qui crient en voyant la lumière!

— Plaise à Dieu que l'Amiral n'ait pas fait un pacte avec Satan, et que ce soit une vraie terre!... Je n'aime pas à le voir regarder si long-temps en son grimoire, comme il le fait actuellement dans la dunette avec les officiers du Roi.

— Tais-toi, tais-toi, Ruy Dias. On dit qu'il a la permission de nous faire tous

marquis; et s'il t'entendait, tu ne serais peut-être toute ta vie qu'un misérable matelot.

— Regardez donc sur la gauche, là-bas, entre ces deux masses noires : ne dirait-on pas un équipage qui passe, traîné par douze mules caparaçonnées d'écarlate?

— Mon pauvre Mengo, tu as perdu la tête: c'est un petit canot qui a filé devant nous, et qui conduit un de nos officiers à bord de la Pinta.

— Dis donc, Pablo, toi qui voulais te marier, il faut épouser la fille du grand Kan ; tu auras cent vingt gentilshommes à tes noces, sans compter les mousses, qui ne sont qu'écuyers.

— Eh! pourquoi pas, Juan Rebulso? Ce ne serait pas la première fois qu'on aurait vu un brave épouser une fille de Roi. Et il allait raconter une belle histoire sur ce sujet, quand l'un des écrivains de la flotte passa.

— Seigneur Diego, vous qui êtes plus docte que Juan de la Enzina, qui n'avez autre occupation à bord que de lire en vos registres, dites-nous donc ce que nous allons voir, reprit Jean d'Avallon.

Et Diego de Escobar, prenant un air capable, reprit : — Il vaudrait mieux demander ces choses-là au Seigneur Amiral; mais l'île de Zipangu ou Zipango, que nous avons probablement devant les yeux, mes enfans, est une terre fort odoriférante, comme vous le pouvez fort bien sentir par cette brise qui nous apporte autant d'odeur qu'on en peut respirer en une boutique de parfumeur de Valladolid. Les épices y croissent comme le gland sur nos chênes, et l'on y trouve, selon les nouvelles cosmographies arabes, des diamans aussi gros que des œufs de pigeon; et, à vous dire la vérité, je suis venu en grande partie pour assurer les droits de

Leurs Altesses sur toutes ces choses précieuses. Quant aux habitans, ils ont des mœurs fort douces, sont vêtus d'or et de soie, et accueillent fort bien les étrangers. Il n'y a qu'une chose qui les rend très difformes : c'est qu'ils n'ont point la tête séparée du corps, et que leurs yeux sont à leurs épaules. Saint Isidore dit qu'il y a en ces terres brûlantes des fourmis blanches grosses comme des chiens, et qu'elles gardent soigneusement les grains d'or qu'elles trouvent dans le sable ; mais le fait n'est pas aussi sûr que tout ce que je viens de vous dire. Marco-Polo a rapporté de ce pays des tonnes d'or; et, vive Dieu! nul de nous, je pense, ne manquera désormais de vaisselle d'argent et de mules richement caparaçonnées.

Et les matelots, rassemblés autour du conteur, l'écoutaient avec une inquiète avidité, quand on vit plusieurs feux à terre, qui, sans dissiper l'obscurité, éten-

daient dans les airs, avec leurs lueurs rougeâtres, le champ de ces merveilleuses conjectures.

— Et qui vous dit, reprenait une voix de pilote, que nous sommes près de Zipangu, et non pas devant cette île Borondon qui marche toujours, et où vit un terrible géant enfermé dans une tour de cristal ? Qui vous dit que nous ne sommes pas dans le pays où, selon le grand Marco-Polo, dont il était question tout à l'heure, le *ruch* enlève les éléphans dans ses serres comme un épervier emporte un oison ? et que ferons-nous si nous voyons ces serpens longs de cent cinq pieds, dont parle le Seigneur Élien, en ajoutant que leurs yeux étaient ronds, et larges comme des boucliers ?

— Saint Jacques ! saint Jacques ! Dieu nous garde de semblable rencontre ! répétaient presque en même temps tous les matelots.

— Et que direz-vous encore, si vous voyez certains oiseaux qui avalent le fer comme nos poules avalent le grain, et qui sont capables de dévorer un homme couvert de sa jacque d'armes ou de sa cuirasse? Je vous demande ce que nous ferions devant ces hommes de douze coudées de haut dont parle le Seigneur Alboulvalid, et qui, d'après les chroniques d'Orient, ont une face de crocodile, des yeux de feu et une longue queue de serpent armée de mille pointes, qu'ils dressent en guise de masse d'armes, s'en jouant comme l'éléphant se joue de sa trompe, pour abattre ainsi des armées aussi facilement que le vent courbe des roseaux!

— Sainte Marie! dit d'une voix tremblante le timonier, ne faudrait-il pas mieux profiter de ce petit vent frais qui souffle maintenant de terre, et gagner le large, que de rester ici? Par Notre-Dame del Pilar! ce que nous aurions de mieux à

faire, ce serait de nous confesser les uns aux autres.

Et on était retombé dans le silence, et un lent murmure de crainte avait remplacé les paroles joyeuses...

— Et ne sentez-vous pas, dit Jean d'Avallon, ne sentez-vous pas, en respirant cette fraîche brise de terre, qu'où le joyeux zéphyr souffle de cette façon il ne peut y avoir de tels monstres? Et qui sait si, au lieu de ces dragons et de ces effroyables géants, vous ne trouverez pas rangés sur la côte, comme dans ce bon pays de Bourgogne, de beaux muids bien cerclés et renfermant une liqueur vermeille qui nous mettra tous en joie? Par Notre-Dame! le soleil ne va pas tarder à poindre, et peut-être nous réserve-t-il quelque réconfort en dardant ses rayons sur ces coteaux.

Et le silence cessa, et mille propos se firent entendre de nouveau. Mais il était

aisé de voir que les contes du pilote avaient autant d'influence que ceux de Diego de Escobar; et que la terreur était aussi grande que la joie. Colomb parut.

Ici son génie était sans pouvoir ; et celui qui avait conduit à travers des mers inconnues tous ces hommes, jouets de leurs pensées bizarres, contemplait comme eux, dans le doute, la terre qu'il avait devant lui.

Mais au lever de l'aurore, quand le soleil lança ses premiers rayons, que des vapeurs légères, s'élevant par degrés, se groupèrent au sommet des roches et laissèrent entrevoir le paysage, il n'y eut qu'un cri d'admiration. Dans leur enthousiasme, les navigateurs croyaient avoir découvert la terre heureuse habitée par le premier homme. Bientôt le soleil, qui dans ces climats ardens lance rapidement sa lumière, dissipa tout-à-coup l'ombre de ce crépuscule d'un instant Il dora les

pitons des rochers et le sommet des forêts qui se prolongeaient au loin. Il répandit sa lumière éblouissante, mais encore incertaine, sur les plaines qui s'étendaient jusqu'au rivage, et découvrit mille merveilles d'une nature pleine de splendeur.

Ici les cocotiers semblaient saluer l'astre du jour en inclinant leurs palmes frémissantes, les jemroses dressaient avec orgueil leurs aigrettes d'argent, les bananiers balançaient mollement leurs larges feuilles que le zéphyr avait respectées; le sable voisin des eaux et tout éclatant de la verdure de l'ipomœa, laissait voir ses fleurs de pourpre qui cherchaient à se dérober à la première rosée écumeuse jaillissant des flots de l'Océan. A ces fleurs se mêlaient aussi le pourpre du guara et le rose mourant de la spatule. L'air étincelait du scintillement de quelques oiseaux au plumage doré; mais après avoir étalé quelques instans

leurs ailes sur les fleurs du rivage, ils regagnaient leur véritable patrie, et s'élançaient vers les bois frais qui entouraient un grand lac.

—Terre heureuse! s'écria Ismael en pressant Colomb contre son cœur, je te salue; voilà celui qui fait ses conquêtes sans répandre de sang, et l'homme fort par la pensée.

Cependant, après le premier mouvement d'enthousiasme produit par une scène à la fois gracieuse et imposante de la nature à laquelle les matelots ne s'étaient pas attendus, il fut aisé de lire sur tous les visages une sorte de désappointement. On espérait voir la grève couverte de peuple, et le rivage était désert; au lieu de dômes aux minarets dorés, de remparts entourant une ville, on n'apercevait que de grands arbres formant au loin des voûtes solitaires que perçait par intervalles la tige droite et isolée d'un palmier; mais

rien n'annonçait ces étranges merveilles qui troublaient les imaginations ou qui d'avance les avaient enchantées.

CHAPITRE VIII.

La prise de possession.

A huit heures l'Amiral songea à prendre possession, d'une manière solennelle, de cette terre qui allait si complètement changer de destinée.

Les navires furent pavoisés, les barques mises à la mer; les hommes d'armes étaient revêtus de leur armure, les matelots avaient mis leurs habits de fète. L'Amiral était habillé d'écarlate, il portait sa grande chaîne d'or, et, pour la première fois de sa vie, mettait quelque prix à cette magnificence. Il débarqua au son des dulçaynas et des

hautbois. Alors, s'emparant de la bannière royale, qui habituellement était gardée avec un soin presque religieux et comme une sorte de palladium auquel on croyait attaché le succès de l'expédition, il se fit suivre par les deux Capitaines portant chacun une bannière; sur ces bannières on avait brodé un Y et un F surmontés d'une couronne, et séparés par une croix verte.

Et ayant choisi une place convenable sur le rivage, l'Amiral fit venir les deux frères Pinzon; puis il éleva la voix, et dit: —Rodrigo d'Escovedo, écrivain de la flotte de Mes Seigneurs, vous, Rodrigo Sanchez de Ségovie, je vous appelle en foi et témoignage que je prends possession de cette contrée pour le Roi et la Reine de Castille et d'Aragon.

Et la multitude ayant répondu par ses cris de joie, il agita l'étendard royal en demandant le serment qui lui était dû comme

Amiral de la mer Océane et Vice-Roi des Indes.

Et cette cérémonie étant terminée, il prononça cette prière si noble qu'il avait sans doute composée pour le jour solennel où il verrait la terre :

— Seigneur, Dieu éternel et tout-puissant, toi qui as créé de ton verbe le ciel, la terre et la mer, que ton nom soit glorifié et béni ! que ta Majesté soit louée de ce qu'elle a daigné se servir de cet humble serviteur afin que ton nom sacré soit connu et prêché dans cette autre partie du monde !

Et les cris recommencèrent de nouveau,... et les bannières flottaient. — Saint-Jacques et l'Espagne ! — Vivent les deux Rois nos Seigneurs ! — Vive Don Christoval Colon, Amiral des terres de l'Inde et de la mer Océane!

Quand cette importante cérémonie fut achevée, Alonso Pinzon s'approcha de

Colomb d'un air assez arrogant, et il lui dit : — Seigneur Amiral, je pense que Rodrigo de Triana, mon matelot, a droit à la récompense promise par Leurs Altesses, et je la réclame pour lui ; c'est de la Pinta qu'est venu le joyeux cri de *Terre!*

— Votre discours est étrange, Seigneur Pinzon ; et qui a vu la terre le premier, si ce n'est moi ? A qui Dieu a-t-il voulu la faire voir, si ce n'est à celui auquel il en révéla l'existence quand les plus expérimentés marins n'y songeaient même point? Elle m'a trop coûté à trouver, la terre, Don Alonzo Pinzon ; il a fallu subir trop d'angoisses avant de l'apercevoir, pour que je cède aucuns de mes droits. Seigneur Rodriguez, qui a vu la lumière allumée sur les côtes ? ajouta-t-il avec une vive agitation, et comme s'il eût cru qu'on voulait lui enlever une partie de cette gloire qu'il avait si justement acquise ; qui l'a vue percer la

nuit comme un signe que Dieu m'envoyait dans les ténèbres?...

— L'Amiral, l'Amiral! dirent plusieurs voix.

— Vous vous êtes élevé en rang, et l'on pouvait croire que vous vous élèveriez en magnificence, dit le Capitaine d'un ton de voix railleur et hautain.

— Monsieur le Capitaine, reprit Colomb d'un ton ferme, mon droit avant tout, mon droit acquis par mille fatigues et par mille délais; et je serais peu surpris, ajouta-t-il en regardant d'un œil scrutateur celui à qui il adressait la parole, je serais peu surpris quand on chercherait à m'en contester d'autres; je suis de ceux qui veulent tout ce qui leur appartient. Don Alonzo, rappelez-vous que si un courrier n'était pas venu me donner le titre d'Amiral à une lieue de Grenade, cette terre ne serait point découverte; rappelez-vous aussi que celui qui a abandonné tout ce qu'il possédait

ne doit pas craindre de demander ce qui lui revient. Nous nous réservons, en notre qualité d'Amiral, de recommander à la Reine Rodrigo de Triana.

— Rodrigo de Triana se recommandera de lui-même, Seigneur l'Amiral, ayant vu la terre quand vous n'avez vu qu'un feu incertain.

— Il n'y a pas de feux incertains parmi ceux que montre le Seigneur; une colonne de feu guidait son peuple dans le désert, et lui aussi il m'a guidé. Tout ce qu'il m'a donné, je l'accepte, et, bien mieux encore, je le veux sans partage. Et ces derniers mots, qui à eux seuls étaient l'histoire de la découverte, furent prononcés d'une voix si ferme que nul n'osa répliquer.

CHAPITRE IX.

Ils nous prenaient pour des Dieux !...

Colomb venait d'ordonner de nouvelles prières, lorsque le bruit du canon salua la terre :... la joyeuse bordée retentit dans les airs ; mille oiseaux de rivage s'élevèrent effrayés ; l'on entendit crier ceux des forêts. La côte n'était pas déserte : derrière ces arbres qui s'élevaient à quelques pas du rivage, des hommes contemplaient dans un profond silence les êtres mystérieux qui priaient sur le bord de l'Océan, et quand l'artillerie retentit de nouveau, ils tremblèrent d'une sainte

terreur, en se jetant la face contre terre ; et une voix dit :

— Les Dieux appellent leurs enfans...

Une Indienne leva la tête, écarta les branches d'un jemrose, et elle reprit :

— Les Dieux sont revêtus des rayons du soleil ; leur tête brille comme le feu du ciel. Elle se prosterna encore et n'osa plus parler.

Un autre se hasarda à monter sur le tronc d'un caoban que la foudre avait renversé, mais dont les branches énormes cachaient encore le pauvre Indien, et il dit à voix basse :

— Les ailes du grand oiseau du ciel (1) s'étendent ;... il va prendre son vol sur la mer,... et les Dieux rester avec leurs enfans... *Eura, eura Oueh!*... Il vomit du feu ; il parle comme le tonnerre ! .. Et en disant ces mots il se cachait le visage.

(1) Le navire.

Un troisième coup de canon venait de retentir.

— Le père des Génies est vêtu de la couleur éclatante de l'ara des forêts... Oh! voyez leurs visages,... ils sont pâles comme celui de la lune!...

— Il y en a qui ont des cheveux d'or.

— O merveille!... le grand Zémès ôte la peau de ses mains qui brillaient comme les rayons des étoiles!...

Christophe Colomb venait d'ôter ses gantelets d'acier, et il assurait l'étendart en terre.

— Les Génies prient le Génie puissant; ils se trouvent trop mal sur notre terre; ils veulent retourner dans le séjour lumineux qui est à l'extrémité des grandes eaux.

— Les Génies mangent les fruits du guarzuma : ce fruit sera désormais consacré.

— Les Génies parlent!... Oh! entendez les voix célestes!

En ce moment, les sons éclatans d'une fanfare se répandirent dans l'espace.

— Dieux! Dieux! les grands oiseaux approchent de la terre... Puissent-ils n'en pas dévorer les habitans!

—Les Dieux, les Dieux chantent! Puissent-ils être satisfaits!...

Colomb venait de rappeler à ses compagnons les merveilles racontées par Marco-Polo, et il leur faisait espérer que bientôt des villes revêtues d'or apparaîtraient à leurs yeux.

— *Eura! Eura!* les Dieux dansent!... Allons danser avec les Dieux!

Quelques matelots, ivres de joie, figuraient à l'écart une danse moresque.

— Les Dieux boivent du sang dans un vase d'air (1)!...

Ces derniers mots jetèrent pendant quelque temps la consternation dans la troupe timide des Indiens. Après un mo-

(1) Du vin dans un verre.

ment de silence, un vieux guerrier dit : — Les Dieux boivent le sang des Démons.

— Retirons-nous dans les rochers, dit une voix tremblante. Voyez, voyez comme leurs bras, armés d'un boutou (1), renversent les arbres!

— Il y en a un qui tient sa tête à la main!...

C'était Tovar qui venait de tirer son casque, et qui était trop éloigné pour qu'on pût distinguer les traits de son visage.

— Oui, oui, sa tête de feu, ajouta un autre.

Le soleil scintillait sur l'acier.

— Il la remet... Tamanaré! tamanaré! nos Buhitos l'avaient bien dit, les Dieux sont puissans!

— Eh! voyez, ils se reposent :... le chemin du ciel est bien long!

— O hommes! dit une voix douce, mais pleine d'enthousiasme, attendrez-vous que

(1) Hache indienne.

les Dieux viennent vers vous?... Peut-être que quand le soleil qui les a apportés sur le bord des eaux, et qui brille maintenant au-dessus de nous, reparaîtra à l'extrémité du Grand Lac, peut-être que les grands oiseaux retourneront dans le ciel,... et vous n'aurez point parlé aux Dieux!

Et à ces mots tous les hommes demeurèrent dans un religieux silence, comme s'ils méditaient une action solennelle, et une voix dit enfin :

—Allons, allons donc; puisque les Dieux sont venus, c'est qu'ils veulent voir leurs enfans, et savoir s'ils sont bien dans cette île : demandons-leur qu'il n'y ait plus de longues pluies sur la terre. — Non plus que de chaleur trop ardente! —Plus de vent! — Et que la foudre ne déracine plus nos arbres!

— Que les Caraïbes meurent, dit une voix forte.

— Qu'ils me rendent mon tout petit

enfant, dit une mère qui en allaitait un autre, et qui le serrait avec une extrême terreur contre son sein. — Plus de moustiques, dit un gros sauvage qui s'était blotti entre deux touffes de guarzuma. — Toujours des fleurs, ajouta une voix douce de jeune fille! — Taisez-vous, taisez-vous, dit un vieux prêtre couvert de plumes et tenant à la main un Maraca; nous leur dirons, *Eura Oueh*, comme font les Caraïbes sur les montagnes, et ils nous accorderont toutes choses. Un autre Buhitis qui tremblait comme la feuille, lui dit à voix basse : — Prie-les afin que le grand oiseau ne parle plus, et dis-leur qu'il fait bien beau dans le ciel quand le soleil brille. Oh! si ces Génies pouvaient y retourner! ... En ce moment le roulement du tambour se fit entendre; les sauvages regardèrent ce bruit lent et mesuré comme un murmure des Dieux. Les plus intrépides sortirent de la forêt en ajoutant rapi-

dement quelques cercles noirs à leur parure ; ils formèrent un demi-cercle, marchèrent avec la cadence indienne, puis s'arrêtèrent comme si la crainte les empêchait d'avancer. Et tandis que les Européens les regardaient avec surprise, ils se prosternèrent , et dirent tous d'une voix lente et mesurée : — Jocahima est un grand Dieu, et sa mère est très puissante... Et après ces mots ils demeurèrent immobiles, n'osant regarder les Dieux.

Une seule femme les avait accompagnés , une seule : son regard était fier et doux. Elle était presque nue ; mais il y avait à la fois tant de grâce et tant de dignité dans sa démarche, que les matelots ne portèrent leurs regards sur elle qu'avec une sorte de respect dont ils ne savaient trop se rendre compte. Des couleurs habilement nuancées paraient seulement ses épaules et ses bras ; un léger ornement d'or défigurait, selon nos idées, son

nez incliné légèrement; mais les regards s'habituaient bientôt à cette parure bizarre; ses long cheveux noirs étaient arrêtés au front par un cercle d'or, et ils descendaient sur ses épaules, mais sans boucler: on eût dit une chevelure d'ébène sortant des eaux; une légère pagne, tressée avec le fil de l'agave, était attachée autour de ses reins par une tresse de coton, et empêchait une complète nudité. Peut-être l'extrémité de ses jambes paraissait-elle trop serrée par une forte ligature faite au-dessus de ses jolis pieds; mais tout le reste aurait charmé même le plus grand admirateur de ce que nous a légué le génie de la Grèce.

Cette jeune fille osa la première regarder les Dieux, parceque son âme était pure comme son regard. Et s'avançant vers Colomb, que sa haute taille et son air de dignité rendait facile à reconnaître pour le chef de ces êtres étrangers, elle

lui présenta des fleurs :. . . . — Zémès, Zémès (1) Kalina Neramè, les hommes t'adorent... Et s'inclinant avec respect, elle attendait que la voix d'un Dieu lui répondît.

L'Amiral prit les fleurs, en respira le parfum, puis, en souriant avec bonté, il entoura le cou de la jeune Indienne d'un long chapelet à grains de cristal ; et se tournant vers les siens, il leur dit :

— Ils sont nus, vous le voyez ; mais ils sont vêtus d'innocence. Dieu nous a conduits vers eux pour qu'ils soient Chrétiens ; que la volonté du Seigneur soit accomplie, et que ces peuples soient sauvés. Ici, Don Gutierrez, s'élèvera un jour une chapelle où le Seigneur sera glorifié.... En ce moment l'Amiral ordonna que des présens d'Europe fussent distribués, et les matelots se mêlant aux Indiens, la plus grande confiance régna bientôt en-

(1) Zémès, Cemis ou Zemi, signifiaient génie en langue haïtienne ; Tuiras désigne également une puissance céleste.

tre les insulaires et les étrangers; les uns imitant autant que cela est possible le bruit du canon, peignaient leur terreur, et paraissaient redouter qu'un bruit semblable se renouvelât;.... les autres regardaient avec inquiétude un grand gobelet de cristal où étaient restées quelques gouttes de vin; d'autres touchaient les arquebuses qui brillaient au soleil, et à leur tranquillité il était aisé de voir qu'ils ignoraient l'usage de cet instrument de guerre; toutefois le plus grand nombre restait immobile; leurs yeux étonnés peignaient autant de surprise que de respect; on eût dit qu'ils avaient cessé de penser, et c'était d'un air tout à la fois stupide et craintif qu'ils recevaient les présens qu'on venait de leur distribuer; mais la jeune Indienne marchait au milieu des étrangers, les regardant avec respect, quoique ce fût sans frayeur, leur adressant des mots qu'ils ne pouvaient comprendre; et conservant

toujours tant de candeur et de grâce, qu'elle ne cessa pas un moment d'être respectée, même par les regards.

Après avoir adressé la parole à ces étrangers, qui tous lui avaient fait quelques présens, elle arriva enfin devant Ismael, que son riche vêtement faisait aisément distinguer des Espagnols... D'abord elle ne lui parla pas, et comme il arrêtait sur elle ses regards pénétrans, elle demeura toute confuse, baissa les yeux, le regarda encore, puis s'éloigna tristement, et alla parler à ses compagnons, à qui elle s'adressa d'un air fort animé, en montrant le soleil qui était alors sur son déclin; puis elle revint près de Kaïzar, qui lui remit, en souriant, un petit miroir de Venise, présent assez rare alors, et que les chefs de l'expédition s'étaient réservé pour en faire des largesses. Et la jeune fille, contemplant toujours l'étranger, n'examinait pas son présent. Tout-

à-coup elle le porta à ses yeux, un cri de surprise et d'admiration lui échappa; elle le regarda encore, et s'écria à plusieurs reprises: Nouna-Koali! Nouna-Koali! Et aussitôt elle fut environnée de ses compagnons, dont la surprise se manifestait de mille manières; ils s'appelaient par leurs noms et s'interrogeaient sur cette merveille.

Tout-à-coup la jeune fille prit un air grave; elle parla lentement, et sembla vouloir réprimer cette joie bruyante, comme si les Dieux en étaient offensés, et tout redevenant plus calme, les Indiens reprirent leur attitude silencieuse et morne, recevant en silence ce que les Espagnols leur distribuaient.

Nouna-Koali n'était pas indifférente au présent qui lui avait été fait, mais elle cherchait des regards Ismael, qui s'était éloigné un moment; et comme ses yeux se portaient aussi vers la glace, elle aperçut

le jeune Maure contemplant avec ravissement un colibri qui se jouait comme une fleur céleste parmi les fleurs.

La pauvre Indienne crut un moment que ce miroir devait éternellement refléter l'image des Dieux; elle le pressa sur son cœur, et sembla plongée dans l'extase en regardant le ciel; puis elle courut vers Kaïzar, s'arrêta pendant qu'il l'examinait, et finit par lui faire entendre, avec des gestes plein de grâce, que les colibris venaient du soleil, qu'elle voulait aller dans le ciel, et que la terre ne serait plus rien pour elle les Dieux n'y étant plus.

Et elle répétait alors avec une sorte de confusion : *Zémès aou ciponimé*, Génie, je t'aime. Puis en d'autres momens elle se regardait dans la glace de Venise, et montrait que son image devait s'envoler vers les cieux... Comme le Dieu souriait, mais ne semblait pas encore l'entendre,

elle s'approcha plus près de lui, lui montra sa propre image, et pressa le miroir contre son cœur, en répétant des mots fort doux qu'elle croyait ne devoir jamais être compris.

Une autre image pouvait occuper Kaïzar, et cependant il disait à voix basse : — O Mahomet ! cette jeune houri semble sortir de ton paradis; elle brille d'azur et d'incarnat; ses yeux sont comme ceux de l'antelope ; je ne puis l'entendre, mais je crois la comprendre en son langage naïf. Et comme l'Indienne répétait en ce moment les mots qu'elle avait dits à plusieurs reprises, il les répéta à son tour... cherchant à imiter les sons d'une voix américaine; mais quand il eut prononcé, *Aou ciponimè*, la jeune fille, ivre de joie et fière de son bonheur, s'écria :—Le Dieu a parlé! Et elle se cacha le visage de ses mains, comme si tant d'honneur ne devait pas lui être accordé.

—

CHAPITRE X.

Nouna - Koali.

Et maintenant je vous dirai quelle était cette jeune fille si belle entre les sauvages, si pure dans son amour naissant pour un Européen ; c'était Nouna-Koali, la sœur d'Anacoana la Fleur-d'Or, la fille de Cibucan le Chasseur. Reine comme sa sœur, bien-aimée d'Haïti, elle aurait pu épouser un Chef puissant. Bien des Chefs s'étaient présentés à elle avec leur amour et leurs richesses ; Guarionex lui-même, celui qu'on nommait le beau Cacique, lui avait demandé si elle voulait être la première entre ses femmes.

Toutes les fois que de nouvelles instances lui étaient faites, elle ne répondait rien; elle allait vers sa sœur, et lui disait : — Dors en paix, Anacoana ; chante parmi les fleurs. Je pars; j'aime l'air, les grandes eaux ; je languis dans cette île. Je suis une fleur de la mer que doivent balancer les vents.

Quelquefois elle prenait des esclaves, et elle allait d'île en île visiter de nouveaux rivages, portant des présens aux jeunes filles des Lucayes, leur apprenant les chants que composait sa sœur, et en composant elle-même qui étaient aussi doux, mais qu'on répétait moins souvent parcequ'ils ne venaient pas d'une grande Reine. Elle en avait cependant fait un qu'on disait toujours à son arrivée:

Je ne suis pas une jeune fille comme toutes les jeunes filles du pays de Xaragua : c'est la danse des flots qui me plaît ; c'est la liberté sur les eaux, et non pas un mari.

J'aime le parfum des vagues mieux que l'odeur des prairies. Les poissons aux écailles d'or me réjouissent mieux que les Utias (1) qui bondissent dans les champs.

Je sais bien faire trois choses : garder mon cœur, conduire un canot, aimer mes jeunes compagnes. Je ne pleure jamais sur les flots ; je pleure bien souvent au milieu des palmiers qui entourent ma cabane.

Je ne suis pas une jeune fille comme toutes les jeunes filles du pays de Xaragua : c'est la danse des flots qui me plaît et non pas un mari. On m'appelle Nouna - Koali, la jeune fille lune : je veux toujours errer comme la lune sur l'eau.

Puis on l'accueillait avec une grande joie ; on formait des danses pour lui plaire, et l'on répétait à l'envi devant elle les chants que sa sœur avait composés.

Or quand Konianbebe, frère de Caonabo le Caraïbe, voulut la faire demander pour être la première entre ses femmes, elle ne se présenta point devant sa sœur

(1) Petit quadrupède d'Haïti.

Anacoana, elle ne demanda point à ses esclaves de la suivre.

Elle mit sa couronne d'or (1), se para de nouvelles peintures blanches et rouges, puis s'élançant dans une pirogue, elle déploya sa voile caraïbe, faite d'un tissu de coton, et profita d'un vent favorable qui devait la conduire en peu de temps vers ce nombreux archipel qu'elle visitait souvent. Après une nuit de navigation, elle alla aborder à cette île de Guanahani, qu'on sait être maintenant l'île d'*el Gran-Turco*, et qui n'est qu'à quinze lieues d'Haïti.

Elle débarqua sur le rivage de cette terre heureuse par un beau clair de lune, au moment où les jeunes filles formaient des danses le long de la côte, au son du tambour et des flûtes.

—C'est Nouna-Koali! s'écrièrent-elles en interrompant leurs danses, Nouna-Koali

(1) Les filles de Caciques portaient toutes cet ornement.

toute pareille à la lune, dont elle porte le nom. Puis elles l'entourèrent en lui faisant mille caresses innocentes. Les hommes admiraient son audace à braver les flots, les matrones la blâmaient et la caressaient en même temps : toutes voulaient que leur belle cabane de feuillage fût sa demeure.

Le lendemain, Ismael Ben Kaïzar débarqua sur les rivages de l'île. On sait comment elle le prit pour un Génie des mers ou du ciel : elle ne le quitta plus, ses chants furent oubliés ; . . . elle rêva dès lors une patrie nouvelle, un amour céleste et immortel, des joies sans regrets, des plaisirs sans fin ; et tout cela, elle le trouva dans un regard du Maure, qui était un Dieu pour elle. Vaincue par cet amour sans bornes, tout s'effaçait dans le passé, tout était beau dans l'avenir.

Quand elle avait long-temps contemplé Ismael, elle se prenait tout-à-coup à lui

dire avec innocence: —Dieu! ô Dieu! pourquoi ne veux-tu pas me parler le langage des hommes?... Puis, si ses regards la quittaient, elle le suivait avec inquiétude; en lui disant : — Si tu ne veux me parler, écoute-moi du moins : surtout ne t'enfuis point vers le ciel,... ou sur les eaux... Si tu vas parmi les astres qui brillent comme toi, je m'endormirai sous le mancenilier, qui tue, pour te revoir encore!...

Le Dieu souriait à ces paroles pleines de douceur qu'il n'entendait pas, et ce sourire la calmait pour quelques instans. Elle se regardait dans son miroir de Venise, afin de voir si sa beauté était digne d'un Génie du ciel; puis elle allait cueillir des fleurs d'axis et des pommes de grenadille, et elle les présentait à Ismael en lui disant : — Ton regard me brûle comme l'axis, mon amour te sera doux comme ce fruit.

Innocent langage, commun à tous les

peuples de la terre, connu surtout des jeunes filles!

Ismael ne tarda pas à écouter ces paroles inconnues, mais douces et harmonieuses comme le chant des oiseaux. Il souriait d'abord des innocens présens de la jeune sauvage; mais il ne comprenait point ce que voulaient dire ses longs discours, son sourire, ses yeux humides de larmes. A force de lui voir indiquer tour à tour le ciel et lui, les navires et l'horizon, il vit qu'elle le prenait pour un Génie du ciel ou des eaux. La douceur de sa voix, ses regards, qui étaient à la fois tendres et supplians, tandis que ceux des autres Indiens ne montraient que de la terreur et du respect, lui firent sentir qu'il était aimé comme on peut aimer un être surnaturel qu'on craint et qu'on adore tout à la fois.

Et le jeune Maure fut ému de cet amour innocent sans en être subjugué. Au milieu de ces fleurs et de ces forêts, son imagi-

nation de poète rêva un instant toutes les félicités du Paradis musulman; bientôt ses souvenirs d'Europe se ranimèrent encore devant un amour dont il était l'objet, et qui lui rappela les brûlantes impressions qu'il avait reçues à Gênes, alors qu'il avait des espérances de gloire et de bonheur; et toutefois il lui parut doux et triste d'être aimé comme il avait aimé lui-même. Et quand le signal fut donné pour rejoindre le navire, ce fut avec une sorte de douleur qu'il abandonna ces rivages qu'il ne devait plus revoir, et où il laissait déjà des souvenirs.

Des pensées plus graves et plus fortes occupaient Colomb. En voyant la fertilité de la terre, les ornemens d'or des hommes qui l'environnaient, il ne pouvait retenir son enthousiasme. Il allait chantant des psaumes sur le rivage, et ne cessait de louer le Seigneur. Il voyait la ville sainte conquise, et disait à Ismael : — Bientôt,

Seigneur Maure, bientôt il vous faudra rassembler les fleurs de votre éloquence pour parler dignement à l'Empereur du Cathay ou au prêtre Jean, de la part de nos très dignes Souverains. Puis il ordonnait de nouvelles prières, et faisait rassembler à la hâte quelques productions de l'île pour les faire transporter à bord de la Santa-Maria, qui devait porter en Europe tant de trésors inconnus.

Comme il donnait ses ordres, Jean d'Avallon s'approcha : — Seigneur Amiral, lui dit-il, ce pays est un véritable Paradis; mais vos gens pourraient bien en faire une véritable demeure de Démons, tant la vue de l'or les transporte. Ce fut ainsi que nous fûmes accueillis dans cette belle île de Lançarote où pas un habitant n'est resté.

— Dieu y pourvoira; de la prudence, Seigneur Français, répondit Colomb.

— D'ailleurs je suis curieux de ma na-

ture et ces gens m'ont appris par gestes mille belles choses de contrées éloignées où sont des villes et des Rois puissans.

— Avec l'aide de Dieu nous les visiterons, répondit le Génois; toutes choses nous deviennent possibles maintenant, car nous sommes favorisés par le Seigneur.

Et il donna l'ordre du départ pour le lendemain. Ismael se sentit vivement ému de ce qu'il ne devait plus revoir la jeune étrangère; et il voulut lui faire un présent qui lui rappelât celui qu'elle avait aimé comme un Génie bienfaisant. Son écharpe était d'un tissu léger de soie où s'entremêlaient des broderies d'or et d'aljofar; il la détacha et entoura Nouna-Koali de cette nouvelle parure; puis, en lui disant un adieu qu'elle ne pouvait comprendre, il monta dans la chaloupe avec ses compagnons... Et retenue par une sorte de crainte religieuse, Nouna n'osait le suivre; mais,

après avoir versé des larmes, elle se consola en pensant qu'il descendrait le lendemain sur ces rivages, et qu'elle paraîtrait à ses yeux belle de sa nouvelle parure.

Mais le lendemain, quand les premiers rayons du soleil commencèrent à dorer la cime des palmiers, à réveiller le rossignol américain et l'organiste qu'on entend au point du jour, un coup de canon retentit,... et les habitans du rivage virent les navires qui commençaient à déployer leurs voiles, et à se balancer sur les vagues. — Ils partent!... ils partent!... s'écria-t-on de toutes parts. Malheur! malheur!... les Dieux quittent Guanahani. Ces clameurs réveillèrent Nouna-Koali, qui s'était endormie un instant aux approches du jour, et que les jeunes filles entouraient en silence, la contemplant dans son repos.

Muette d'étonnement et de douleur, elle joint des mains suppliantes: la prière

de son cœur, elle le croit, doit traverser l'espace et retenir celui qu'elle invoque; mais bientôt, voyant les voiles plus nombreuses s'enfler majestueusement, elle court avec l'expression du désespoir vers la mer; et tandis que ses compagnes sont plongées dans une profonde surprise de tout ce qu'elles voient, elle détache sa pirogue attachée à un tronc de manglier, et s'efforce d'atteindre la Santa-Maria qui porte Ismael.

Mais le navire fuyait, et sa barque faisait bien moins de chemin que lui; bientôt elle s'aperçut avec joie que les caravelles allaient vers les îles Bahama; elle rama courageusement, agitant sans relâche ses pagayes ovales et dirigeant adroitement sa voile caraïbe.

Ce fut en vain :... ses efforts trahissaient son amour!... Une fois elle approcha suffisamment pour distinguer Ismael qui semblait la regarder avec inquiétude. — Em-

mène-moi, ô Dieu! emmène-moi! s'écria-t-elle. Mais, pour dire ces paroles d'angoisse, elle cessa de ramer; le vent devint plus fort, le navire mit ses bonnettes dehors et marcha encore mieux;... dans son trouble, dans son profond désespoir, Nouna-Koali ne put même voir un geste d'adieu que lui adressait Ismael.

Elle contempla les voiles qui fuyaient à l'horizon, aussi long-temps que ses yeux purent les suivre; mais la nuit vint: elle regarda avec douleur le firmament étoilé, pour voir si les grandes pirogues aux voiles blanches ne sillonneraient pas les nuages comme ils sillonnaient les vagues à l'horizon;... elle ne vit que la lune, qui faisait son voyage mystérieux au ciel, argentant les nuées quand elle n'en était point voilée, et formant de ses rayons fugitifs des lacs d'argent qu'entouraient en se brisant les vagues noires qu'elle n'éclairait point. Une fois elle crut distinguer

au ciel la voile que cherchaient ses regards ; ce n'était qu'une nuée blanche qui passa lentement à l'horizon, et qui changea de forme avant de se dissiper...

Il lui vint encore à la pensée que c'était peut-être sous les flots qu'il fallait chercher les Dieux ; tout-à-coup elle se jeta rapidement dans la mer en tâchant d'atteindre sa profondeur ; mais les vagues la ramenèrent à la surface de l'Océan, et, repoussée par les flots, elle regagna sa pirogue à la nage, et s'assit tristement en s'abandonnant aux vents qui enflaient de nouveau sa voile.

Puis, comme elle regardait les étoiles, elle vit qu'elle s'éloignait de la terre, et elle en fut d'abord joyeuse ; mais un moment après elle pensa que les Dieux, ayant visité une petite île, iraient aussi visiter Haïti la Fertile, où ils avaient leurs temples et leurs prêtres.

Et alors elle prit un nouvel espoir ; elle

examinait toujours les étoiles, et se dirigeait vers la grande terre, ramant sans repos quand le vent venait à faiblir, développant sa voile quand la brise s'élevait.

Et debout dans sa pirogue, elle chantait au bruit des vagues la louange des Dieux nouveaux. Son chant était grave et triste comme celui de toutes les Américaines, mais en même temps harmonieux et mesuré.

Les Dieux sont venus et puis les Dieux sont partis, et les filles des hommes pleurent :... oh! elles pleureront long-temps!

Parmi les Dieux il y en a trois puissans : l'un commande aux autres, c'est le Konomerou ou le fils du tonnerre; l'autre rit toujours et réjouit la terre, c'est Louco; l'autre charme tout ce qui le regarde, c'est un Dieu puissant et doux; mais l'on ne sait s'il est fils du ciel ou de la mer.

Voilà qu'il a donné à la fille de Cibucan une nagua (1) à fleurs d'or brodées par les Génies, et puis il l'a quittée, retournant dans les cieux ou dans les flots...

(1) Natte dont les femmes mariées faisaient leur vêtement: les jeunes filles ne portaient point la nagua.

Les Dieux sont venus et puis les Dieux sont partis, et les filles des hommes pleurent :... oh! elles pleureront long-temps!

Chantant ainsi cet areyto qu'elle venait de composer, elle arriva sur les côtes d'Haïti; elle se reposa deux jours sur les rivages déserts de Mayréni, se nourrissant des fruits de l'abricotier américain (1) qui croissent en abondance dans ces parages de l'île, où existait une ancienne caverne consacrée aux Zémès, dont l'approche était trop redoutée pour qu'une ville indienne s'élevât dans son voisinage.

Là Nouna-Koali invoqua quelque temps les Dieux; mais dans son trouble elle confondait les Génies des Caraïbes et les Dieux de ses pères : elle implorait leur retour ou son premier repos.

Après avoir parlé trois fois aux Idoles

(1) Le mamey: c'est un des plus beaux arbres du pays, il produit la nourriture des âmes heureuses.

abandonnées, qui ne lui répondirent que par le perpétuel gémissement qu'on entendait dans leurs cavernes, et qui venait d'une entrée mystérieuse où s'engouffraient les vents, elle monta de nouveau dans sa pirogue, et cotoyant toujours le rivage, elle arriva bientôt à la côte occidentale de l'île, dans un lieu assez désert, mais que sa sœur Anacoana se plaisait souvent à visiter,... Une petite rivière se perdait en cet endroit dans la mer, après avoir arrosé des campagnes délicieuses couvertes de guanabos aux fruits de crème (1), et de ce guiabara que les Espagnols ont nommé l'uvero, parcequ'il produit d'énormes grappes semblables à celles des raisins, mais d'une saveur moins douce et moins parfumée.

Quand elle fut en ce lieu, il lui vint dans la pensée d'aller au grand temple des

(1) C'est l'atte.

Zémès, situé dans le royaume de Marien, où commandait Guacanagari, le jeune Cacique; elle s'imagina que là peut-être les Oracles lui parleraient, et que les Dieux se révèleraient du moins à elle par l'organe des Buhitis, si jamais ils ne devaient reparaître.

Elle se trouvait alors sur les domaines du Cacique le plus puissant de l'île, neveu de sa mère, et qui l'avait toujours tendrement aimée.

Elle s'avança donc avec confiance vers le lieu où il avait établi sa capitale, ombragée de palmiers, d'acomas et de mahogon, et où s'élevait, sous des arbres en fleurs, son palais de verdure.

Rien de plus pittoresque que ces bourgades qui n'ont pas laissé de ruines, et que l'incendie pouvait consumer en quelques instans. Les maisons étaient d'élégans édifices assez semblables à ces gracieuses habitations qu'on a trouvées dans la mer

du Sud; elles offraient cependant une distribution plus commode, et l'architecture n'était pas uniformément la même.

Souvent une galerie dont le toit de feuillage était supporté par trois troncs d'arbres, formait une espèce de vestibule qui précédait la vaste salle où se trouvait rassemblée la famille, mollement balancée dans des hamacs tissus de coton. Les moins industrieux donnaient à leur habitation l'apparence d'une tente formant un triangle alongé, et tapissée de yaguas ou nattes de palmiers. Des jardins entouraient ces simples maisons ombragées d'arbres séculaires, chargés à la fois de fleurs et de fruits.

Les cavernes qui servaient de temples avaient été creusées par la nature dans l'intérieur des montagnes (1), et tandis qu'on y préparait de mystérieux oracles, la ville retentissait de ballades religieuses et de

(1) Il y avait également des temples dans les villes.

danses symboliques auxquelles assistaient souvent plusieurs milliers de personnes.

On était à peine arrivé à cette époque de l'année qui précédait les fêtes instituées par le grand roi Vagoniona, l'ancien législateur de l'île, auxquelles devaient assister tous les Chefs d'Haïti, et l'on s'y préparait.

Cette solennité, à laquelle les habitans attachaient la plus grande importance, n'était jamais célébrée par les Buhitis ou Prêtres-Devins, sans que la belle Anacoana, qu'on regardait comme la protégée des Dieux, vînt les célébrer. A cette époque, la Reine quittait pendant quelque temps les États de Caonabo, et se rendait en grande pompe dans le royaume de Marien, où était la plus vaste des cavernes consacrées aux Zémès (1).

(1) Il est probable que c'est celle qu'on appelle maintenant la Grotte à Mingret; elle est immense, et l'on y voit encore des sculptures de Sauvages.

CHAPITRE XI.

Anacoana.

Anacoana, ou la Fleur-d'Or, était la plus belle des femmes d'Haïti. Sœur d'un Chef puissant, elle avait épousé un Cacique plus puissant encore. C'était elle qu'avait choisi Caonabo le Caraïbe, le Seigneur de la Maison-d'Or, le Souverain des monts de Cibao, et seule, parmi ceux qui parlaient à ce guerrier, elle osait lui donner des conseils.

La première fois que Caonabo l'avait vue, il l'avait comparée à une des filles de Jalouca, le protecteur des mers; et sans qu'il lui eût parlé depuis de ses charmes,

elle était devenue à ses yeux une sorte de Divinité. Elle avait une taille élevée, sa démarche était imposante et grave; une douceur pénétrante brillait dans ses regards quand la fierté ne les animait point. Revêtue de sa longue robe blanche attachée au-dessous des seins, parée d'une couronne d'or, elle était presque toujours couchée sur un de ces beaux hamacs où brille toute l'industrie sauvage, où les fils écarlates s'entrelacent avec les fils bleus en formant mille dessins variés.

Suspendue ainsi à l'ombrage des palmiers et des jemroses, elle ordonnait aux jeunes filles d'exécuter la danse symbolique des Vierges; et tandis qu'elles cadençaient lentement leurs pas aux sons mesurés d'un tambour de forme bizarre, elle improvisait quelques uns de ces arietos célèbres qu'on répétait ensuite dans toute l'île, en disant avec enthousiasme: — C'est la Fleur-d'Or qui les a composés.

Et dans ces chants elle disait d'antiques prophéties; elle rappelait les charmes de la nature, la douceur de l'air et des eaux; puis ces légers enfans de l'air qui semblent nés d'un rayon du soleil.

L'arc-en-ciel se dessinait-il dans les cieux, c'était une divinité qu'il fallait adorer en lui sacrifiant de beaux pigeons au cou doré, dont elle ranime ses couleurs.

Mais ces croyances étaient les croyances des Caraïbes, des peuples d'où était sorti son mari; elle en connaissait de plus nobles encore et de plus touchantes, c'étaient celles de sa terre natale, où l'on adorait un Dieu puissant, appelé Jocahima, et une tendre mère de cette Divinité ayant toujours près d'elle des Génies qu'elle envoyait dans les airs pour protéger les hommes.

Or, quand Nouna-Koali débarqua sur les rivages du Marien, sa sœur était au milieu des sujets de Guacanagari le jeune

Cacique, qu'elle charmait et qu'elle instruisait à la fois par ses chants religieux. Les Nitayos ou Seigneurs l'environnaient de leurs hommages, et les Buhitis eux-mêmes s'inclinaient devant elle en la comparant à Mamôna la bonne Déesse, parce-qu'elle avait adouci l'esprit de Caonabo, le chef Caraïbe, en mêlant les croyances des peuples et en faisant respecter le culte antique d'Haïti.

Nouna-Koali gravit rapidement la colline, en pensant que Guacanagari et les Buhitis seraient peut-être informés de la venue des Dieux ; et comme elle approchait de cette ville de verdure, elle entendit le bruit mesuré des tambours (1) et le chant tout à la fois grave et triste des areytos.

Elle s'arrêta quelque temps, et elle reconnut qu'on exécutait des danses religieuses en chantant des ballades sacrées

(1) Rien de plus singulier que ces tambours : on les entendait d'une lieue. *Voy.* les Notes.

composées par Anacoana elle-même; elle hésita d'abord si elle se présenterait devant les Caciques, puis réfléchissant un moment, et les chants harmonieux parvenant toujours à son oreille : — Cette fête, dit-elle, est en l'honneur des Dieux; ils ont peut-être apparu à ce peuple : j'irai les demander aux prêtres...

Et elle s'avança dans une immense vallée où était rassemblée la multitude tout occupée des danses religieuses que formaient trois cents vierges parées d'ornemens d'or et de peintures éclatantes.

A l'extrémité et sur un tertre assez élevé le Cacique était assis, il occupait un siége taillé dans le bois rouge du caoban, auquel l'habile ouvrier avait donné la forme d'un animal s'appuyant sur des pattes d'or et recourbant sa large queue; sur d'autres siéges ornés d'idoles étaient rangés plusieurs Caciques inférieurs, ainsi que leurs femmes, vêtues de longues robes blanches

retombant
attachées au-dessous du sein, et ...
jusqu'à terre. Anacoana était la première parmi elles, et ses chants guidaient les danses religieuses que conduisaient gravement les prêtres, et qu'admiraient la multitude dans le recueillement.

A voir se briser mollement les cercles inégaux des jeunes filles, peintes de vermillon et couronnées d'or, on eût dit une prairie de fleurs que balançaient les vents, les mêlant et les relevant tour à tour; car telles sont les danses américaines, où un mouvement gracieux mais uniforme du corps remplace ces bonds légers et rapides, indices de la joie chez les autres peuples.

Nouna-Koali s'avança vers les Caciques; mais les danses ne cessèrent point, seulement les chants se renouvelèrent; des voix douces et harmonieuses célébrèrent son arrivée en chantant une de ses ballades, la ballade où il était dit :

Nouna-Koali est la fille des Caciques ; c'est un flot léger parmi les flots, une fleur de la mer parmi les fleurs.

Puis les danses s'arrêtèrent un moment, et l'on commença le jeu de batey (1), jeu dans lequel les hommes aimaient à développer leur vigueur et leur agilité en présence des Caciques.

Ce fut seulement alors que les femmes se levèrent pour recevoir la jeune fille : — Oh ! d'où viens-tu donc, Nouna ? lui dit sa sœur d'un ton de reproche mêlé de douceur ; d'où viens-tu donc, que tu n'as pu assister à la fête qui précède la grande fête des Zémès où t'attendaient les Caciques et les jeunes filles.

— J'ai vu les Dieux, répondit d'une voix grave et solennelle la jeune fille ;... je les ai vus sortant des flots, parlant au ciel avec le tonnerre... Voilà ce qu'ils m'ont

(1) Espèce de jeu de paume.

donné. . . Et elle montrait les présens que lui avaient faits les Européens. — Et ils sont retournés sur les flots, ajouta-t-elle en laissant tomber sa tête sur son sein.

Un cri de surprise sortit de l'assemblée en entendant ces paroles étranges; puis des marques bruyantes d'admiration firent place à cet inquiet étonnement, quand l'on eut contemplé l'écharpe d'Ismael, le beau miroir de Venise, le collier à grains de verre bleu et rouge.

— Elle a vu les Dieux! s'écria-t-on de toutes parts; elle a vu les Zémès!... Les jeux cessèrent, les Buhitis parlèrent mytérieusement entre eux, un bourdonnement de crainte et de joie sortit des groupes divers que formait le peuple; et cette assemblée qui une heure auparavant écoutait dans un réligieux silence le chant doux et mesuré des jeunes filles, faisait entendre alors un bruit d'abord sourd, puis éclatant et

prolongé, comme celui des flots qui crient sur la grève après avoir roulé en mugissant.

Pendant deux jours ce fut la même agitation ; on cessa les jeux qui avaient été commencés. Nouna était continuellement interrogée, et chaque fois ses récits redoublaient la surprise. Peu à peu la nouvelle qu'elle avait apportée s'altéra comme cela arrive toujours quand une grande nouvelle est livrée à la multitude.

Il y avait des matrones qui tenaient les plus étranges discours, et qui jetaient tour à tour la terreur et l'admiration dans l'assemblée. — Elle a vu les Dieux, disait-on, et ils sont hauts comme le rocher de Xamana. — Ils ont vingt bouches d'où sort le tonnerre. — Ils mangent des os et boivens du sang. — Ils sont venus pour châtier les hommes. — Nouna-Koali est chaste et belle entre toutes les femmes, et ils

l'ont aimée; mais leur voix de tonnerre peut renverser les arbres comme l'*urracan* (1). Lorsqu'ils parlent la terre tremble.

Et à la fin la joie qu'on avait d'abord montrée se changea si bien en terreur, que le vallon devint désert, que la plage fut abandonnée; les immenses cavernes de Zémès recevant sans cesse une population plongée dans un saint effroi que rien ne pouvait dissiper.

En vain Nouna-Koali parlait-elle au peuple, ces hommes faibles s'inclinaient avec respect devant elle; elle ne pouvait ramener le calme dans leur cœur; Guacanagari lui-même était dans un morne abattement.

Nouna-Koali, exaltée par ses anciens souvenirs, semblait participer alors à la céleste puissance des Dieux qu'elle

(1) C'est de ce mot *urracan* que nous vient le mot ouragan.

avait vus. Elle ne pouvait plus goûter le sommeil, elle errait continuellement de la plage à la ville, après avoir fixé long-temps ses regards vers le ciel ; tout-à-coup on la voyait fondre en larmes, se jeter dans les bras de sa sœur et la presser sur son cœur en poussant de longs soupirs ; elle ne savait trouver de repos ni dans la solitude ni au milieu de ses compagnes, — Quand on a vu les Dieux, disait-elle, on ne peut plus rester sur la terre... Puis elle embrassait en pleurant sa sœur, qui la couvrait de mille baisers.

— Je m'abandonnerai aux flots, dit-elle le troisième jour.

— Nouna-Koali, lui répondit sa sœur, je mourrai.

— Je resterai donc sur la terre !... reprit-elle douloureusement. Oh ! si je pouvais dormir et rêver !

Le troisième jour seulement elle dormit. Anacoana cessa de pleurer ; puis, te-

nant sa tête sur ses genoux, elle la berça de ses chants comme une mère berce son nouveau-né qui ne peut dormir qu'au bruit des baisers de sa mère.

— Dors, ma sœur, lui disait-elle en ses chants ; dors, tu le chercherais en vain. C'était peut-être Vagoniona, le Cacique immortel, parcourant la terre pour retrouver son ami, et il aura trompé par un doux regard Nouna, la fleur des mers. Dors, Nouna, ne te réveille point. J'ai vu l'ara orgueilleux descendre des nuages et se jouer parmi les fleurs de la Savanne; il étalait l'azur de ses ailes et l'or de son cou. La colombe le crut descendu des cieux et l'aima; mais l'ara retourna dans les sombres forêts que l'on voit au sommet des collines où les colombes ne vont pas. Dors, Nouna.

— Non, ma sœur, non, je ne puis dormir. C'est l'agitation qu'il me faut comme à une colombe qui a trop long-temps re-

gardé le soleil, et que le soleil a frappée de ses rayons. Viens, viens avec moi dans les campagnes. Ne trouves-tu pas que depuis que le Zémès a paru sur la terre, la terre s'est embellie?... Ces fleurs sont plus belles, plus douces sont leurs odeurs;... les eaux sont bien fraîches et bien pures; elles ne peuvent me rafraîchir, moi qui étais si tranquille autrefois... Oh! si tu l'avais vu sur les rivages de Guanahani, commandant au tonnerre de gronder, parlant fièrement aux autres Tuiras (1). Anacoana, ils disent que celui qui parle aux éclairs est un vieillard: lui, il est jeune; son regard c'est l'éclair lui-même.

O ma sœur! dès qu'il a paru il faut lui obéir; il faut l'adorer ou le craindre. Eux, ils le redoutaient; moi, je l'adore;... et cependant s'il a quitté la terre... où le chercher?

(1) Génies inférieurs.

Et après avoir parlé ainsi elle retombait dans un morne silence en promenant ses regards de la mer aux montagnes.

CHAPITRE XII.

Le temple souterrain.

Nul ne pouvait douter que des êtres fort extraordinaires ne visitassent en ce moment les îles du voisinage. Des Indiens échappés des Lucayes et de Cuba annonçaient leur passage. Il fut décidé que l'on consulterait Jocahima, le Dieu du ciel, sur l'arrivée de ces Dieux qui visitaient la terre.

Les Caciques tributaires de Guacanagari se réunirent; les Buhitis préparèrent les temples souterrains qui ne servaient que dans ces occasions solennelles.

A quelque distance de la ville, et dans une gorge de montagnes, la nature avait creusé une immense caverne que ces peuples avaient ornée de sculptures hyérogliphiques; à l'entrée on voyait deux masses énormes auxquelles un ciseau grossier avait donné une forme fantastique et terrible, mais à laquelle cependant il eût été difficile de reconnaître une figure humaine.

Après avoir franchi ce vestibule imposant on entrait dans le temple, qu'éclairaient faiblement deux trous à peu près circulaires; ouvertures mystérieuses par lesquelles, selon la tradition, le soleil et la lune s'étaient échappés de la terre, en laissant le genre humain dans les ténèbres. Les murs étaient couverts de bas-reliefs symboliques représentant des lézards, des tortues, des grenouilles et d'autres figures fantastiques rappelant toutes une antique punition par laquelle les Dieux avaient châ-

tié les hommes en leur donnant la forme de ces animaux.

Au fond de la caverne se trouvaient plusieurs idoles d'or et de pierre parmi lesquelles on distinguait celle du grand Gamaonocon, qui avait six têtes, et que l'Indien le plus intrépide ne pouvait, dit-on, regarder sans effroi.

Guacanagari se tenait à l'entrée de la caverne, comme s'il eût été l'introducteur de ses sujets devant la Divinité. Un grand tambour de bois sonore, qui n'était point recouvert de peau, mais qui avait plusieurs ouvertures dans ses larges flancs, était à côté du Cacique, et il en tirait un son éclatant et terrible chaque fois qu'un Indien entrait dans le temple.

Le coup retentissait sous la voûte et se prolongeait au loin dans des lieux qui n'étaient jamais visités, comme si l'on eût voulu apprendre à la terre qu'un de ses enfans rentrait dans son sein.

Mais à cette introduction imposante on voyait succéder la plus étrange cérémonie, et peut-être faudrait-il la taire si tout ce qu'il y a de bizarre dans les coutumes des peuples ne devait être rapporté.

Les hommes, parés de plumes et d'ornemens d'or, peints de vermillon et de noir, s'avançaient en chantant au bruit que faisaient des espèces de bracelets de coquillages qui entouraient leurs jambes et qui s'agitaient en mesure. Les femmes les suivaient, mais leurs corps n'étaient point couverts de peintures symboliques. Les jeunes filles étaient nues : les femmes mariées portaient une pagne blanche. Le Cacique frappait le tambour redoutable, et elles entonnaient lentement les areytos en l'honneur des idoles.

Elles disaient les malheurs du genre humain à son origine, les douleurs de Vagoniona et de son ami, qui chante éternellement son infortune. Puis, prenant de

longs bâtons, chacun des assistans l'enfonçait dans sa bouche, et renouvelait la plus étrange épreuve qui ait jamais été faite. Il fallait montrer aux Dieux qu'il ne restait plus rien d'impur en ceux dont on allait entendre les prières.

Après cette cérémonie on les vit s'accroupir à terre, les jambes croisées à la mode orientale; puis, d'une voix tremblante et mélancolique, ils entonnèrent des cantiques religieux.

En ce moment d'autres femmes entrèrent, portant des corbeilles pleines de casabi (1) parsemé de fleurs odoriférantes. Elles se promenèrent autour de ceux qui chantaient, leur disant tout bas à l'oreille des oraisons mystérieuses qui forçaient les hommes à se lever pour répondre.

Après l'observation de ce rite, que les chroniqueurs rapportent sans l'expliquer,

(1) Ou casavi, dont on a fait *cassave,* pain de manioc.

les chants divins cessèrent, et l'on entonna les louanges du Cacique avant de présenter à l'idole le pain qu'on devait lui offrir. Les Buhitis bénirent le casabi, le partagèrent entre tous les assistans, qui le reçurent avec respect et le conservèrent comme un objet sacré.

Ce fut alors que, dans un profond recueillement, on entendit une voix mystérieuse sortir du sanctuaire; elle rappela lentement les malheurs des hommes, et l'antique prophétie connue de tout le peuple, qui annonçait que des *magua-cochios*, ou hommes vêtus, devaient paraître un jour sur ces rivages. Et la voix se tut, laissant tout le monde plongé dans la terreur et dans une profonde incertitude sur les êtres mystérieux qu'annonçaient les oracles.

Il est infiniment probable, du reste, que cette prophétie, dont les Européens parlèrent tant dans la suite, était moins an-

cienne que ne l'annonçaient les buhitis, et qu'elle fut faite d'après quelques rapports des Indiens fugitifs partis des Lucayes ou de l'île de Cuba, où Christophe Colomb prenait possession de toutes les terres qu'il découvrait, jetant partout l'étonnement et la terreur, quoique sa conduite pleine d'humanité annonçât plutôt un être bienfaisant qu'un Génie cruel.

Néanmoins après que l'oracle fut rendu et qu'on eut achevé d'accomplir les rits consacrés, on rentra dans la ville des Palmiers; les areytos furent continués au milieu d'une sainte terreur.

Mais tandis que ce peuple s'abandonnait à une crainte religieuse, Nouna-Koali était toujours en proie à un sentiment qui s'est renouvelé bien rarement sur la terre, qui tenait de l'adoration qu'on a pour les Dieux, et de cet amour passionné qui dévore certaines âmes.

Quelquefois ses souvenirs étaient pleins

d'amertume; en d'autres instans ils étaient remplis de douceur: c'était quand elle pensait à la mort, qui finit l'existence de la terre, qui commence celle des cieux... Elle imaginait les félicités éternelles dans un amour sans fin;... puis cette âme ardente retombait tout-à-coup dans un affreux repos, parceque sa pensée avait erré trop loin, et qu'elle se trouvait encore sur la terre.

Le sommeil venait-il la calmer, elle avait des rêves comme nulle femme n'a pu en faire : c'était dans l'immensité des cieux qu'elle sentait s'évanouir ses douleurs et commencer sa véritable existence; elle se jouait parmi les astres comme elle jouait autrefois sur les flots, se reposant de ces danse célestes dans un repos divin, auprès d'un Dieu dont un seul regard renouvelait des siècles de bonheur.

Mais tous ces rêves d'une imagination naïve que font peut-être encore de

nos jours quelques jeunes filles de la mer du Sud visitées par les Européens, ces rêves avaient un réveil bien douloureux: c'était un avenir sans espoir,... sans espoir que la mort!

Avec de telles pensées on vit rapidement; l'existence est un feu qui brûle sans repos. L'âme s'élance au-dessus de toutes les impressions; le temps n'existe plus; un jour peut s'écouler comme une heure; et l'angoisse doit s'accroître à chaque battement de cœur... Au bout de cinq jours Nouna-Koali fut sans sommeil, sans rêves, sans bonheur imaginaire; une intolérable anxiété la rongeait incessamment. Enfin elle résolut de s'abandonner à la mer pour toucher les Génies, qui viendraient peut-être la recueillir sur les flots.

Mais auparavant elle voulut aller sur une montagne élevée pour se rapprocher du ciel, pour parler un instant à celui

qu'elle adorait, et lui dire qu'elle allait le chercher dans toute la nature, s'il ne voulait paraître sur la terre.

CHAPITRE XIII.

Le Sacrifice.

Une heure après cette grande résolution qui allait décider du sort de sa vie, Nouna-Koali dit à sa sœur : — Il faut que j'aille sur la roche sacrée, dans les montagnes ; là peut-être que les Dieux me parleront, ou les âmes... qui vont durant le jour au sommet des grands pitons. Anacoana voulut l'accompagner ; mais elle la supplia de la laisser aller seule, afin que les Zémès pussent se révéler encore à elle, s'ils en avaient la volonté.

La roche sacrée dont elle parlait était

située à quatre lieues du bord de la mer, au milieu de ces montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre derrière le Cap-Français, et qui offrent de loin un coup d'œil si imposant. La tradition racontait que Vagoniona, le Roi immortel, cherchant incessamment son ami, que les Dieux avaient changé en rossignol, s'était reposé de ses longs et douloureux voyages sur une grande roche régulière couverte de mousses et de lianes en fleurs, comme un autel élevé par la nature dans ces solitudes : c'était un lieu de pèlerinage, mais peu fréquenté par les Indiens.

Après avoir été adresser ses prières à Gumazoa la grande Déesse, dans le temple de feuillage où était conservée sa statue, faite en bois d'acajou et ornée d'or pur et de guanin (1), Nouna-Koali se mit en marche pour accomplir son sacrifice.

(1) Métal composé.

Un chemin assez difficile conduisait de la ville de Guacanagari au milieu des montagnes : rien ne l'arrêta ; seulement elle écoutait quelquefois le chant lointain d'un aldaban, qui, sous une roche obscure voilée des longs rameaux du caprier à fleurs blanches, chantait comme s'il eût été dans la nuit.

Cette simple merveille l'étonna: elle s'arrêta pour écouter les vagues modulations qui résonnaient si tristement ; elle chercha à en tirer quelques présages : — Pauvre oiseau, dit-elle, ton chant s'égare dans le jour;... tu appelles ton ami vainement,... comme j'appelle mon Dieu...

Les cris de l'aigrette et du crabier couvrirent bientôt la voix du rossignol américain, et bientôt aussi elle n'entendit plus leurs sifflemens, qui ne se prolongent guère que sur le rivage. Des collines élevées lui cachaient déjà la mer, qui ne se montrait que par intervalle entre deux

mamelons, comme une zone d'argent confondue avec le ciel.

Quand elle eut quitté les régions où croissent encore ces grenadilles aux belles fleurs nuancées de bleu, de rose et de violet, qui vont porter leurs pommes d'or sur les branches stériles dont elles sont environnées; quand la ketmie à feuilles de tilleul ne lui montra plus ses charmantes fleurs jaunes, qui croissent ordinairement sur le bord des eaux; quand elle ne vit plus le cierge à grandes fleurs, qui semble porter sur sa tige droite un soleil pâle, elle commença à gravir la montagne avec difficulté; ses regards plongeaient sur les dômes immobiles des acomas, au-dessus desquels s'élevaient de temps en temps de grands palmiers.

Quelquefois parmi les buissons et les roches elle apercevait la fleur écarlate du hamel, brillante comme un feu entre des rameaux verts.

Enfin elle aperçut, à un quart de lieue, la roche sacrée. De l'endroit où elle était parvenue, on voyait la mer dans toute son étendue; le soleil était sur son déclin, et elle réfléchissait ses feux; mais des nuages épais commençaient à s'amonceler au sommet des pitons; l'air était lourd, les oiseaux ne chantaient pas, aucun murmure ne sortait des forêts qui entouraient de leur zone de verdure la base des montagnes; et il semblait, à voir le calme de la mer, que les vagues venaient mourir sans bruit sur le rivage.

L'agitation de Nouna paraissait s'accroître à mesure que la nature tombait dans un repos triste;... elle fit un dernier effort, s'élança jusqu'à un piton plus élevé, en saisissant quelques rameaux de hamel qui croissaient sur son sommet, et elle se trouva sur la roche carrée.

Mais quand elle fut à cette hauteur, les nuages orageux qui s'étaient amoncelés

à la base de la montagne lui cachèrent la partie orientale de l'île; la mer se confondait au loin avec ces vapeurs sillonnées quelquefois par un éclair pâle. Au milieu des lueurs mystérieuses du jour, sur cette hauteur, elle était tout isolée de la terre et, selon ses croyances, environnée des âmes.

— Il est temps, s'écria-t-elle après avoir jeté un coup d'œil d'effroi et de respect autour d'elle, il est temps de lui parler! peut-être du milieu de ces nuages dont il m'entoure va-t-il me répondre. Et elle continua d'une voix lente et mesurée: — Je ne sais comment t'appeler; mais réponds-moi, ô Zémès!... Mon offrande, ce sont mes pleurs... Nulle voix ne se fit entendre, tout était muet... et elle commença d'interroger à haute voix ce Dieu sans pitié... — Je ne sais comment te parler, ô Génie!... C'est peut-être parceque Nouna-Koali, la fille de Cibucan, ne te parle pas ainsi qu'elle le doit, que tu ne veux rien dire.

— Es-tu Jocahima, le grand Dieu du ciel, réponds?...

— Es-tu Vagoniona, le Dieu immortel qui cherche éternellement son ami? oh! réponds-moi...

— Es-tu l'un des messagers de Gumazoa, la grande Déesse?...

— Es-tu Louquo ou Jalouca, le Dieu aux belles couleurs des Caraïbes?... Tu es si beau! je le crois bien:... le ciel se pare merveilleusement de ses regards après la tempête... Oh! réponds-moi...

— Habites-tu l'île de Soraya ou les cieux?...

On n'entendait pas le moindre bruit sur la montagne, hormis ce murmure faible, lointain, qui monte en tous les temps des lieux bas vers les lieux élevés.

— Je suis bien malheureuse!... J'aurais dû dire à ma sœur la Fleur-d'Or de venir avec moi, elle qui chante si gracieusement;... le Dieu lui aurait répondu... En achevant ces mots, elle appela encore trois fois

celui qui ne pouvait l'entendre; elle répandit trois fois des fleurs sur le rocher.

—Oh! voilà, tu es le Dieu sans nom, adoré par mon cœur!... Il y eut un long silence après ces paroles de la jeune fille... Puis un coup de canon parti de la mer retentit dans la montagne,et fut répété par l'écho...Tout le corps de Nouna frémit... Un mangfeni, l'aigle caraïbe, réveillé par ce bruit, sortit en ce moment du creux de son rocher en faisant grand bruit de ses ailes, et, en planant au-dessus de Nouna, il regardait d'un œil perçant l'éclair qui sillonnait les nuages.

—J'ai entendu son tonnerre, dit-elle tout éperdue,... et voilà le mangfeni, son messager... Oh! s'il voulait m'emporter à travers les airs... Il est revenu,... il est sorti des grandes eaux... Parle-moi encore, ô Zémès... Mangfeni, emporte-moi sur tes fortes ailes. Mais l'aigle planait déjà au loin. Un coup de canon retentit de nou-

veau dans la montagne. L'oiseau fit un angle dans les airs, et s'enfuit en criant à l'opposé du rivage.

Nouna-Koali resta un instant prosternée sur la roche ; mais au troisième coup de canon elle s'écria en se relevant : — Il m'appelle !... Oui, il m'appelle, et j'irai le trouver !...

Alors elle descendit avec une incroyable agilité du sommet de la roche. Puis saisissant les rameaux des buissons qui s'entrelaçaient sur son passage, elle se laissait glisser le long des pentes les plus rapides.

Quand elle entrait dans une vallée, on la voyait bondir comme un jeune chevreuil sur les collines. Les cimes rocailleuses qui blessaient ses pieds ne pouvaient l'arrêter.

Elle allait quitter les grandes forêts qui entourent la base des montagnes, et elle courait avec une extrême rapidité dans le chemin étroit qui les traversait ; en ce

moment l'air était agité et le vent de la mer s'engouffrait sous ces grands arbres qui mêlaient leurs branches et s'opposaient à son passage. Nouna les écartait avec l'adresse qu'ont les Indiens, tout-à-coup une liane à fleurs bleues l'embarrassa de ses guirlandes mouvantes. — Ah! s'écria-t-elle, les Tuiras de ces forêts veulent me parer pour que je sois plus belle à ses yeux... Et sans retarder sa course elle entoura son sein des fleurs bleues de la liane.

Il était nuit quand elle entra dans la plaine. Le ciel était toujours orageux, la lune répandait sa triste lueur sans se montrer. La foudre commençait à gronder au loin. — Voilà, dit-elle, le tonnerre de nos Dieux; c'est bien différent du tonnerre des Zémès étrangers... Eh bien! pour lui je les braverai encore; je paraîtrai à ses yeux au milieu de la tempête s'il le faut. En disant ces mots elle marcha encore

avec plus de rapidité, et bientôt elle fut sur les bords de l'Océan, où la Santa-Maria tirait de temps à autre un coup de canon, pour appeler le navire de Pinzon qui n'avait pas paru depuis plusieurs jours, et en effet quelques momens après qu'elle fut arrivée dans cette vaste plaine vaseuse couverte de mangliers où depuis s'est élevée la ville du Cap-Français, elle vit deux navires qui s'avançaient majestueusement vers la baie de Caracol, envahie alors complètement, comme elle l'est encore en partie, par ces mangliers qui tracent leurs labyrinthes de verdure dans les eaux.

Tout était triste et solitaire : pas une pirogue ne se montrait sur les flots, pas un habitant ne parcourait les rivages. Les navires avaient été aperçus de la ville de Marien, le canon avait retenti jusque dans les gorges des montagnes. Effrayés de ces prodiges, Caciques, Nitayos, Buhitis, tous s'étaient renfermés dans les temples

souterrains situés à cinq lieues de la côte.

Nouna seule ne craignait rien; son courage c'était de l'amour.

Une nuit entière elle fut obligée de la passer dans l'attente, une nuit entière elle fut entre l'espoir et la douleur, car au milieu de l'obscurité elle ne distinguait que deux caravelles, une manquait; c'était celle d'Alonzo Pinzon, qui s'était séparée de l'escadre et qui voguait vers des terres différentes.

Vingt fois elle se sentit prête à se jeter à la mer pour joindre les navires, et vingt fois une crainte religieuse l'en empêcha. Enfin un sentiment plus fort l'entraînait, elle mesurait des regards le grand espace qu'il lui fallait franchir, en disant: — Si je ne puis l'atteindre, il sera doux de mourir ayant l'espoir de le revoir... Déjà elle était au milieu des flots, qui grondaient en se brisant au-dessus des mangliers, quand le soleil dora

de ses premiers rayons cette jeune fleur de la mer qui allait peut-être mourir dans les vagues. Mais des casques et des cuirasses étincelèrent tout-à-coup au-dessus des flots, c'était Kaïzar, accompagné de quelques soldats, qui, par les ordres de Colomb, venait reconnaître ces rivages. L'œil perçant de Nouna-Koali le vit bientôt;... ravie et comme plongée dans l'extase, elle l'attendait au milieu des eaux, les bras étendus, les yeux fixes, immobile dans son amour; elle ressemblait à une de ces divinités de l'Inde qui habitent l'Océan sur un nénuphar, et qui ont leur trône sur les flots.

En ce moment le soleil se leva dans toute sa magnificence : il éclaira bientôt une scène d'innocence et d'amour que je ne saurais peindre, et qui sans doute ne s'est jamais renouvelée.

CHAPITRE XIV.

L'Hospitalité.

Tout le monde sait comment la jeune Indienne, ivre de joie, exaltée par le bonheur, conduisit les étrangers à la ville qu'ils demandaient, mais dont un grand nombre des habitans avaient disparu; tout le monde sait comment encore Guacanagari, rassuré par les récits de Nouna, vint en grande pompe, environné de ses Nitayos, visiter les Génies débarqués sur ces rivages. On sait également sa surprise et sa terreur, son admiration pour les merveilles qui se passaient devant lui; puis le naufrage d'un des navires, la douleur

qu'il en eut, l'hospitalité qu'il offrit à Colomb, et sa joie de recevoir des hôtes divins.

Mais ce qu'on ignore, c'est jusqu'à quel degré s'était élevé l'amour de la jeune Cacique pour un Européen dont son cœur avait fait un Dieu, ou pour mieux dire l'être sans nom dans lequel son être se confondait, une âme dévorant son âme.

Et lui se sentant aimé ainsi ne pouvait cependant partager tout le bonheur de l'Indienne; il souriait tristement à ses caresses innocentes : ce sentiment à la fois si doux et si exalté l'effrayait pour celle qui l'éprouvait, et que sa tendre naïveté lui rendait déjà chère.

Être aimé par-dessus toutes les choses de la terre et du ciel, c'était l'être au-delà de ce que l'imagination la plus ardente aurait pu désirer; il avait connu un amour bien différent, un amour sans joie, sans espoir, sans bonheur,... et il sentait déjà avec un

profond chagrin qu'il faudrait abandonner un jour celle qui avait remis sa destinée entre ses mains.

Je ne sais si Anacoana aurait désabusé sa sœur de l'illusion qui l'environnait ; elle n'était plus sur le bord de la mer. Dès le jour où Nouna était partie pour les montagnes, un ordre de Caonabo, le Seigneur de la Maison-d'Or, l'avait rappelée ; sa fille Higuamota était mourante; elle était retournée vers les monts du Cibao, inquiète comme une mère qui ne verra peut-être plus son enfant, épouvantée comme une Indienne qui s'attendait à voir d'effrayans prodiges renouveler la face de la terre et changer l'apparence des cieux.

Et Nouna ne quittait plus Ismael ; elle lui demandait des paroles qu'elle n'entendait pas, et s'honorait d'un regard comme d'une faveur céleste ; elle habitait la terre, mais vivait presque dans les cieux. — Vois, lui disait-elle, je parlerai bientôt

comme on parle parmi les Zémès : oh! reste parmi nous, reste-s-y toujours!...

— Tu ne regretteras pas la splendeur des cieux, tout est bien beau dans nos campagnes! Vois donc ces fleurs, ce sont les étoiles de la terre ; ces petits oiseaux bleus et dorés ne sont-ils pas plus aimables que ces grands aigles qui poussent leurs cris au milieu des nuages et des montagnes, là-bas où vit Jocahima. Reste, reste : la verdure de la terre est aussi réjouissante que l'azur du ciel.

Et Kaïzar souriait, car il comprenait avec son cœur les sons de cette douce voix, s'il ne pouvait en entendre encore toutes les paroles.

Au bout de très peu de jours, et grâce au zèle actif des Indiens, un bâtiment en bois et en pierre, qu'on appela le fort de la Natividad, s'éleva sur les rivages de la baie de Caracol, dans une plaine qui n'offrait pas un coup d'œil agréable, il est

vrai, mais que son voisinage de la mer et d'une ville indienne rendait précieux aux Européens.

Colomb, par sa prodigieuse activité, par sa volonté sans repos, par sa générosité envers les Indiens, savait y maintenir la paix. De toutes parts les Haïtiens accouraient au palais des Zémès pour y faire des échanges, et sans cesse on les interrogeait sur la situation de Cipango, où devait se trouver cet or qu'ils apportaient, et ils parlaient naïvement de Cibao, la terre des Rochers, où l'or se recueillait en abondance. Ce nom avait une sorte d'analogie avec celui de la terre merveilleuse dont Marco-Polo, si bien surnommé *Messer Milioni*, avait fait les plus pompeuses descriptions (1). Co-

(1) Si ce n'est Tombouctou, aucun pays n'a reçu des dénominations si diverses que Zipangu. On trouve dans Marco-Polo, outre ce premier nom, Zipungu, Cipingu, Cipungo et Simpangu; les Espagnols, comme on le voit dans les lettres de Colomb, disaient Cipango, nom qui avait une certaine ressemblance avec celui de Cibao.

lomb se croyait donc toujours en Asie, près de ces villes aux toits d'or fin qui devaient lui faire conquérir un jour le saint Sépulcre. Et il faut convenir que les nombreux ornemens portés par les femmes, le luxe de cette nature qu'il avait sous les yeux, et qui se rapportait si bien à ce que racontaient les voyageurs des terres de l'Inde, contribuaient à maintenir l'illusion.

Il régnait dans le palais de feuillage de Guacanagari une sauvage abondance qui émerveillait les Européens. Pour recevoir dignement les Dieux, on avait rassemblé de toutes parts ce que l'île produisait de plus exquis : là des gâteaux de cassave, blancs comme la neige, formaient des piles à côté des épis rôtis de maïs, que l'industrie indienne avait apprêtés de vingt manières différentes ; des poules pintades, des utias, de grands lézards nommés iguanas, qui sont un excellent gibier, mais que les

Espagnols regardaient avec dégoût, étaient présentés tour à tour dans des plats de pierre noire d'un travail précieux; de belles écrevisses de rivière, des crabes d'une grosseur extrême, mille poissons excellens, les remplaçaient.

Au lieu de nos vins d'Europe, on servait dans des vases d'or et de serpentine une bière légère faite avec le maïs ou la farine de manioc. Les assaisonnemens ne manquaient pas à ce festin sauvage. Le suc vénéneux du yucca était préparé à cette époque avec un art tout particulier, qu'ignorèrent plus tard les descendans des Indiens. L'axis, ce piment aromatique qui n'a pas cessé d'être en usage, relevait de sa saveur piquante la plupart des mets offerts aux étrangers; mais ce qu'ils ne pouvaient point se lasser d'admirer, c'était l'abondance des fruits que dominait avec sa couronne de verdure le yayamas doré, dont nous avons depuis altéré le

nom (1). Ici c'était la gouyave, la pomme-cannelle, délicieuse par son goût et par son parfum; là l'énorme abricot américain, dont les insulaires avaient fait la nourriture des âmes heureuses, comme la pomme trompeuse du mancenilier était celle des méchans; la caïmite, douce comme son nom; la sapotille fondante, l'aoacat à la chair couleur d'émeraude, dont nous avons encore défiguré le nom indien (2). Le coco, qui semble partout une merveille de la Providence, parcequ'il désaltère l'homme qu'il nourrit; la banane, cette manne qui ne rassasie jamais; le monbin doré, qui rappela aux étrangers un fruit de leur pays, et qu'ils préférèrent peut-être aux autres fruits, quoiqu'il fût moins doux et moins parfumé.

Ce fut sans doute à la suite de ce repas que, pour la première fois, les Européens

(1) L'ananas.
(2) L'avocat.

respirèrent la vapeur enivrante du tabac qui leur causa d'abord une sorte d'horreur, mais dont ils adoptèrent l'usage avec une incroyable rapidité.

Après diverses entrevues avec les Caciques, la frayeur qu'avaient d'abord montrée les insulaires sembla entièrement passée; ils se mêlaient sans crainte aux étrangers, qu'ils appelaient *Maguacochios*, ou êtres vêtus.

Rien n'était plus pittoresque et plus curieux que le spectacle renouvelé chaque jour sur le rivage de la mer : des deux côtés on n'entendait que cris d'admiration, que murmures de surprise; on ne voyait que des échanges; les présens succédaient aux présens, les danses aux festins. Quelquefois une jeune Cacique livrait avec joie sa couronne d'or pour une clochette d'Europe; puis elle allait l'agitant aux oreilles de ses compagnes, en disant qu'elle était encore trop petite pour parler comme une jeune fille,

qu'elle chantait comme un tout petit enfant venu du ciel.

Un autre donnait plusieurs livres de pépites d'or pour un fragment de vase, pour une lanière de cuir à laquelle il attachait la plus grande valeur, parcequ'elle venait des habitans de *Turey* (1). Souvent les présens des Indiens étaient plus magnifiques encore : ils apportaient de grands masques sculptés avec art, dont les yeux, les lèvres et la langue étaient d'or ; puis il leur arrivait aussi de tromper avec innocence les Européens, qui les trompaient eux-mêmes sans perfidie : ils leur donnaient des miroirs de guanin, métal mêlé d'or et de cuivre, contre de longs chapelets de verre coloré.

Et après ces échanges, il fallait songer à nourrir ces hommes de *Turey* qui apportaient des choses si merveilleuses aux In-

(1) Habitans du ciel.

diens. On amoncelait devant eux des tiges de maïs encore vert, mais rôti avec soin; des patates douces, des racines d'age semblable à l'aypi des Brésiliens, qu'on peut manger sans préparation, quoique ce soit une espèce de manioc.

Puis des Indiens allaient chercher dans de petits réservoirs, au bord de la mer, un poisson qu'ils appelaient le guaican, et que les Espagnols appelèrent le reves, à cause de sa forme bizarre.

Ils attachaient à une corde le pitte, cet agile chasseur des eaux, et le jetant à la mer, il revenait bientôt chargé d'une tortue qu'il tenait fortement par ses suçoirs, et que rien ne pouvait lui faire lâcher. Cette merveille, attestée par tous les voyageurs (1), fut prise autrefois pour un conte, tant il y a d'étranges vérités au grand livre de la nature.

(1) Voyez entre autres Humboldt, *Essai politique sur l'île de Cuba.*

D'autres Indiens, plus industrieux encore, se couvraient la tête d'une grande calebasse percée de mille trous ; et armés de ce casque léger, ils entraient dans les eaux paisibles d'une rivière ou d'un lac, en ne laissant voir au-dessus des flots qu'un disque mobile qui s'en allait parmi les herbes au gré du courant ; et les oiseaux qui avaient fui d'abord à leur aspect, revenaient tout-à-coup se jouer dans cette trompeuse solitude.

La calebasse mobile s'approchait, et ils nageaient sans défiance. Tout-à-coup une sarcelle déployait ses ailes, voulait jeter un cri, et disparaissait : une main perfide l'avait saisie sous l'eau. Les crabiers, les aigrettes, les canards, les poules d'eau allaient s'évanouissant ainsi sur une eau trompeuse au milieu de leurs compagnes, qui les appelaient le soir à grands cris, quand elles ne les voyaient point revenir sous leurs frais berceaux d'azalea.

Cette chasse étrange, en usage aussi dans la Chine, convenait à un peuple doux, amoureux du repos, ingénieux dans sa tranquillité, mais sans force dans l'abondance. La nature a ainsi créé quelques nations trop heureuses de ses bienfaits pour chercher à les augmenter.

Quelquefois les enfans se livraient, pour les étrangers, à une sorte de pipée qu'on aurait pu appeler la pêche dans les airs; elle exigeait à la fois un grand silence et une merveilleuse adresse.

Muni d'un perroquet apprivoisé, le jeune chasseur montait à un des arbres les plus élevés de la forêt. Grimpé sur les branches voisines du sommet, il se couvrait la tête de feuillages, et plaçait sur ce nid de verdure le perroquet trompeur, qui, à un certain signal, poussait un cri de détresse que répétait l'écho de la forêt. De toutes parts on lui répondait, puis on voyait voltiger parmi les arbres

ces oiseaux inquiets du sort d'un frère.

Les cris redoublaient-ils, leurs belles ailes vertes et rouges s'ouvraient de nouveau comme de grandes fleurs entre les feuilles, et ils venaient tout-à-coup à peu de distance de l'oiseau perfide, l'interroger sur sa détresse; alors l'enfant saisissait une baguette légère et flexible armée d'un nœud coulant à son extrémité; il la dirigeait avec mille précautions vers l'un des perroquets sauvages, qui se trouvait tout-à-coup saisi, arraché de la branche, jeté à une troupe silencieuse qui l'attendait au bas de l'arbre, et qui à son tour lui faisait pousser de longs cris sans se montrer.

En ce moment l'arbre se couvrait d'innombrables volées; la baguette mystérieuse allait toujours agissant au milieu de ces cris prolongés, et les victimes étaient souvent si nombreuses qu'on était contraint de s'arrêter.

Heureux le peuple qui ne connaissait pas de chasses plus sanglantes (1)! heureux tant qu'il n'eut pas à se défendre! Pour les Espagnols, ils dédaignaient ces jeux innocens encore plus que les merveilles de la nature.

De l'or, et puis encore de l'or! c'était le cri qu'ils répétaient. Ils en voyaient jusque dans les airs, quand le colibri scintillait aux rayons du soleil avant de se balancer en frémissant sur quelque fleur du rivage; ils en voyaient jusque dans les ruisseaux qui roulent un talc brillant, car ils se croyaient toujours dans le voisinage des États de ce grand Kan, aux villes sans nombre; et sous les frais bocages

(1) Il y a un siècle et demi que cette pipée était encore en usage chez les Caraïbes; mais il est probable que ces peuples belliqueux, si habiles archers, l'avaient apprise des peuples d'Haïti, qui l'ont, dit-on, enseignée aux Espagnols: on voit encore ceux-ci s'emparer, par ce moyen, des beaux ramiers venus des Florides ou des terres du Yucatan.

d'Haïti, ils ne parlaient que de Cambalu, de Mangi et surtout de Cipango, de cette Cipango bâtie toute d'or, et dont on croyait sans cesse entendre répéter le nom.

Ismael, comme tous les Arabes, qui ont un langage si poétique pour peindre la nature, Ismael lui seul s'enivrait de ces merveilles qu'étalait la campagne, respirait le parfum des fleurs, ne se lassait pas d'admirer la variété des feuillages et des fruits, l'incroyable beauté des insectes et des oiseaux; et Nouna lui disait naïvement, dans un langage qu'il commençait à comprendre: — O Zémès! d'où vient que tu es surpris de la beauté de la terre, toi qui descends des cieux? Ces cheveux du soleil qui voltigent ne sont rien auprès des feux de l'air... Viens, je te ferai voir d'autres merveilles que nous a envoyées Jocahima... Vois-tu cette liane verte? c'est une source vivante... qui se couronne de fleurs. Et elle lui montrait la liane du voyageur, qui

dans les temps de sécheresse donne toujours une eau abondante... Oh ! ne regarde pas ce mancenilier aux pommes roses,... son ombre tue les Indiens... Tu es immortel, et cependant je ne voudrais pas te voir dormir sous son feuillage... Réjouis tes yeux plutôt... en contemplant ces beaux acomas et ces immenses mameys... dont nous réservons les fruits pour les âmes heureuses, mais qui nous embaument du parfum de leurs belles fleurs blanches. Si tu veux, ô Zémès ! je vais dire à mes jeunes compagnes de former un areyto sous ces grands arbres, et pour toi elles danseront la danse des dieux. Elles seront beaucoup, ajoutait-elle en comptant jusqu'à dix et en montrant à plusieurs reprises ses doigts,... après avoir essayé vainement de dire un nombre plus grand ; elles seront beaucoup, et toutes t'apporteront des fleurs que tu aimes mieux que l'or...

CHAPITRE XV.

Le Maure et l'Indienne.

Un jour Christophe Colomb avait dit : — Il est temps de faire voir au Roi et à la Reine, mes Seigneurs, que les rêves du Génois n'étaient point les rêves d'un fou, comme le prétendaient Fonseca et l'Archevêque de Grenade ; il est temps d'aller raconter au bon Père Marchena ce qu'il a tant d'envie d'apprendre. Nous n'avons pu voir encore le grand Kan, mais ce sera pour un prochain voyage. — Diego de Arana, vous commanderez ce fort avec trente hommes. Justice et sévérité pour eux, indulgence pour les Indiens... Entonnez l'or et les épices pour

Leurs Altesses ; nous partirons sans le Seigneur Alonzo Pinzon, puisqu'il lui a plu de quitter notre compagnie.

— Et fort bien vous ferez, Seigneur Amiral, avait répondu Jean d'Avallon ; à vous dire vrai, tous ces visages cuivrés de païennes ne peuvent point m'inspirer le plus petit virelay. Je ne serai pas fâché de faire un tour en Europe, de revoir quelques faces rosées, et de boire une liqueur plus réjouissante que cette bière de maïs qu'ils nous servent en des vases d'or, mais qui n'en est pas meilleure pour cela. Et, par Notre-Dame ! après nous être réjoui la vue de ces beaux coteaux de Bourgogne ou de Malaga, où l'on fera vendange bientôt, nous reviendrons rendre une visite au Seigneur Guacanagari ou au grand Kan de Tartarie : ce m'est tout un.

Et les préparatifs du départ avaient été faits si rapidement, que les Indiens en étaient fort étonnés.

Colomb avait encore dit : — Quant au Seigneur Kaïzar, il agira selon sa volonté. Utile partout, il est de ceux que j'estime en tous lieux, bien qu'il lui manque à mes yeux une chose plus désirable que toutes celles qu'il possède. . . Le lendemain les préparatifs étaient terminés; mais le lendemain...

Nouna-Koali se promenait avec Ismael parmi les paletuviers qui croissent sur le rivage de la mer, et elle lui disait tout ce qu'éprouvait son âme naïve.

— Les pirogues vont retourner dans les cieux, tout là-bas,... tout là-bas,... au bout des grandes eaux ; mais toi, ne t'en va pas, car Nouna mourrait... Vois donc,... la terre aussi est bien belle... quand rayonne ton père, le beau soleil... Est-ce que ces fleurs ne sont pas aussi belles que les étoiles ?... Ces petits oiseaux bleus ont des voix fort joyeuses,... bien plus douces que celles des mangfeni noirs qui vont dans le

ciel en criant... Et puis elle ajoutait en voyant un sourire sur les lèvres d'Ismael :

— Ils disent qu'il faut mourir pour aller dans la demeure des Génies : si tu veux, je mourrai, Zémès. Mais reste ici, je serais jalouse des Déesses ; elles t'aiment sans doute entre tous les Dieux... Et en achevant ces mots, elle l'entraînait dans la campagne, au milieu de cette sauvage abondance de fleurs et de fruits qui parait l'île. Au sein de cette pompe de la nature, elle cherchait, par mille preuves d'une tendresse naïve, à lui faire oublier la splendeur des cieux.

Jamais Ismael, avec sa vive imagination, n'avait pu rêver un tel amour. Aimé par-delà l'infini,... d'une passion qui mêlait son ardeur à la pureté du ciel,... c'était beaucoup pour son cœur,... ce n'était pas encore assez pour éteindre tous ses souvenirs... Vingt fois il eut la pensée de retourner en Europe ;... un regard de la

jeune Indienne le retenait ;... là-bas nul espoir, ici tendresse sans bornes. Un Chrétien serait retourné en Europe ,... Ismael rêva le paradis du Prophète.

Comme il regardait encore le pavillon des navires qui flottait dans le lointain et qui indiquait le départ , Nouna s'écria, et cette fois il put bien là comprendre:

— Écoute, Zémès, écoute-moi bien. Je me jetterai de ce rocher dans les airs, et mon âme fuira sur les eaux... Et en parlant ainsi, ses yeux noirs s'étaient animés d'une expression qu'ils n'avaient jamais eue.

Ismael lui promit de rester, car il venait de lire dans ses regards cette aveugle passion qui donne la mort.

Et elle l'emmena bien loin dans les champs de Marien, en le suppliant de ne plus regarder la mer.

En ce moment le canon de la Santa-Maria saluait le fort, et le fort lui répon-

dait;... puis il y eut un coup de canon de rappel... Ismael suivit sa jeune compagne qui l'entraînait dans la forêt.

Le soleil avait cessé d'éclairer les campagnes d'Haïti; une lumière plus calme révélait de nouveaux charmes dans la nature. Les oiseaux avaient fini de chanter, mais les fleurs répandaient encore leurs parfums. A la lueur mystérieuse de la lune se mêlait l'éclat incertain des mouches luisantes qui scintillaient un moment dans l'espace et venaient renouveler sur la terre le spectacle offert par les cieux.

Tout était paisible; tout, jusqu'au bonheur que goûtait Nouna. Elle ne sentait alors de l'amour que sa tranquille ivresse; elle aimait un être qui avait, à ses yeux, autant de puissance sur la nature que sur son cœur.

— Oui, lui disait-elle en errant avec lui dans une fraîche vallée, oui, tu peux tout, je le sais,... et, si tu le commandais,

le soleil brillerait de ses feux,... comme la foudre gronde à tes ordres ; mais, je t'en supplie, prolonge cette nuit, que tout repose pendant que je veille pour t'adorer... Les oiseaux des champs ne célèbrent leurs amours qu'au retour du jour, moi je veux dire le mien à tous les instans de ma vie... C'est ainsi qu'elle répondait aux regards inquiets d'Ismael.

— Tu es immortel, ajoutait la jeune fille dans sa simplicité ; moi je dois mourir. Eh bien ! mon amour pour toi me fera survivre à la mort.

En d'autres momens, si Kaïzar hésitait à répondre à ses naïves paroles dans un langage qui lui était encore peu connu, elle lui disait : — Sans doute tu ne veux pas me comprendre, mes discours sont indignes de toi ; mais regarde dans mon cœur, tu verras tout ce que j'éprouve mieux que je ne puis le dire... Vois-tu, lui disait-elle encore en mettant sa main sur son

cœur ; jamais il n'a battu ainsi ; jamais, pas même le jour où je te contemplai pour la première fois.

CHAPITRE XVI.

14 **Février** 1493.

Et nous voilà au milieu de l'Océan. Il fait bien sombre, mais il n'est pas nuit, car tout à l'heure le disque du soleil, voilé maintenant par des nuages épais, se montrait dans l'espace et jetait une lueur rapide et funèbre sur les vagues... Mais des nuages noirs ont repoussé sa lumière vers le ciel pur, où ne peut s'étendre une sinistre vapeur.

Et tout est sombre à l'horizon, tout est sombre sur les eaux, hormis l'écume blanche qui frémit sur les grandes vagues, hormis le sillon éclatant qui précède le

tonnerre. Oui, tout est sombre et tout mugit : la foudre dans le ciel;... sur la mer, la vague qui roule, se choque, roule et se brise encore ;... dans l'air, le vent qui pousse la nuée avec fureur et qui crie sur les flots qu'il vient de soulever;... et tout à l'heure il fera plus noir.

Deux faibles navires sans voiles, rien qu'avec la voile de miséricorde, viennent de sortir d'un gouffre effroyable, et maintenant lancés sur le sommet d'une vague, le vent s'en joue comme de l'écume qu'il disperse dans l'air. Le plus grand a son mât fracassé, on y chante des psaumes, on y glorifie Dieu au milieu de la tempête, et la tempête répond par ses cris impitoyables.

— Job, Job, tu louas le Seigneur au milieu des orages, et le Seigneur eut pitié de toi ! Job, Job, ton Dieu est mon Dieu ! *Miserere nobis.* Et Colomb parlait ainsi quand le tonnerre, qui venait de rugir,

s'éteignit près de lui en sifflant dans les eaux.

Et la grande vergue était rompue, et les matelots appelaient saint Jacques, sauveur de l'Espagne, saint Nicolas, protecteur des mariniers. . . Un pauvre Indien qui ne vivait plus que pour souffrir, avait dit d'une voix faible : — Zémès !... Il venait de mourir, rendant son âme à des vents lointains.

En ce moment on voyait à peine le navire d'Alonzo Pinzon, qu'on avait retrouvé.

— Un vœu, un vœu, un second vœu ! s'écrient les voix, et ces hommes se rassemblent près du grand mât ; et quand l'éclair sillonne le nuage, l'éclair révèle rapidement les transes auxquelles ils sont en proie ; leurs yeux hardis se baissent, leurs lèvres pâles tremblent : — Un vœu... un vœu ! voilà le mot qui sort de toutes les bouches. Jean d'Avallon lui-même le répète, il vient de penser à son vieux père et à son or.

—Oui, un vœu, pécheurs; ... que Dieu choisisse son serviteur comme il a choisi l'Amiral ce matin! s'écrie Barrual. Et par les ordres de Colomb, des pois garvanzos sont jetés dans un casque, un seul est marqué de la Croix Sainte, c'est celui qui désignera le pèlerin.

— A quelle chapelle le pèlerinage?

— A Sainte-Claire, dit l'Amiral. Et le tonnerre qui roule avec fracas, les vagues qui mugissent, accompagnent les cris de *Viva Nuestra Señora!* que répète tout l'équipage?

— Qui commence? dit d'une voix tremblante un pilote.

— Les enfans, les enfans, reprend Colomb d'une voix grave qui exprimait plutôt la résignation que la crainte; que leur innocence nous protège, et que Dieu ait pitié d'eux et de nous!...

— Les vieux soldats vous approuvent, bien que les rangs soient méconnus, ajoute

Tovar d'un ton où perçait encore l'orgueil castillan ; ici l'innocence vaut mieux que glorieux renom. Et il se pressa de répéter *Ave.* Un coup de tonnerre plus terrible que les autres acheva de remplir son cœur d'humilité.

— A toi donc, Juanito, à toi, Francesco; dites votre *Credo*, et tirez!... Les deux mousses s'approchèrent du casque que tenait Jean d'Avallon, et ils y mirent d'un air assuré la main; ils n'étaient pas désignés.

— A vous, Barrual, à vous, mon vieux brave, dit Colomb au timonier, dont les cheveux avaient depuis long-temps blanchi; que la sainte vieillesse après l'enfance nous protège. Et le vieux matelot tira en se signant...

— A vous, Tovar, votre gloire est antique et sans tache; à vous... Et le fier Espagnol mit la main dans le casque. Un mouvement d'orgueil colora un moment

son visage,... mais le Ciel ne le désignait pas.

— A vous, Seigneur Jean d'Avallon! Venant de la France, vous êtes des plus vieux Chrétiens;... vos chants réjouissent et ne blessent jamais;... votre épée est forte dans le danger, et votre cœur est bon... Tirez, tirez; que Dieu vous assiste, ainsi que nous.. Et le Français mit la main au casque, et nul en ce moment ne fut tenté de sourire, comme on faisait quand il paraissait quelque part. Son regard était calme et noble, il dit: — Que Dieu protège mon père, et soit bénite la Sainte Trinité. Le sort ne le désigna pas encore. Et toutes les voix s'élevèrent répétant : — Que l'Amiral tire, que l'Amiral protége ses enfans...

— L'amour de la gloire enfante la faute, dit Colomb, et il refusa encore. Et les mains tremblantes des voyageurs passaient dans le casque, la croix ne paraissait pas, et, voyant que quelques aventuriers dont la

vie avait été hideusement employée restaient seuls, Colomb tira, et il fut l'élu.

Et les voix crièrent : — Vive l'Amiral,... comme au jour où il avait découvert le Nouveau Monde ; et lui, plein d'un nouveau zèle, il disait : — « Le Saint-Esprit embrasa saint Pierre et les autres avec » lui, et tous combattirent ici bas ; leurs » travaux furent nombreux, et ils éprou- » vèrent de grandes fatigues, mais ils rem- » portèrent enfin la victoire. »

Et alors ils coururent tous aux manœuvres ; mais la tempête redoubla ; cependant ils étaient confians.

Et, après cette scène à la fois imposante et terrible, les matelots se sentirent plus calmes ; il semblait que Dieu, en choisissant deux fois l'Amiral pour accomplir un vœu, leur eût donné l'assurance du retour.

Et cependant la mer allait toujours roulant ses flots en furie, le vent continuait à crier dans les cordages comme

une hyène invisible crie entre les branches mortes des forêts désolées; et tous les hommes de l'équipage se rassemblaient autour de l'Amiral, se croyant ainsi mieux protégés par sa grande âme.

Tandis qu'il était comme une seconde Providence pour ces hommes, une pensée terrible, redoutable comme celle du néant, agitait néanmoins ce cœur si fort dans le péril. Colomb jeta un regard sur la mer, un regard sur les eaux, un autre regard encore sur son frêle bâtiment,... et il se dit à lui-même : — Nous pouvons périr; que l'ouvrage du Seigneur ne périsse point! je livrerai aux flots le récit de ma découverte; Dieu l'emportera sur les vagues ou l'engloutira dans l'abîme, sa volonté sera faite... Et alors ce Patriarche des mers s'humilia comme Job par la prière, se préparant à dire au monde son grand secret, comme à l'heure des dernières angoisses un mourant cherche à instruire

encore ceux qui doivent passer après lui.

Et comme la tourmente allait toujours croissant : — Eh bien ! dit-il encore, mon courrier sera la vague terrible qui roule incessamment sur l'immensité des mers;... que Dieu la guide !

Et en disant ces mots, conduit par une faible lumière, il descendit dans la cabine, où il écrivit à la hâte la relation de ce voyage qui allait changer la face de l'univers; c'était à l'univers qu'il s'adressait... Il parlait, au milieu des mers, à tous les hommes, en demandant que quiconque trouverait ces lettres les portât aux deux Rois : il les entoura d'une toile cirée, les mit secrètement dans une barrique vide, et ordonna aux matelots de la jeter aux flots. Et ils crurent que c'était encore un vœu accompli par l'Amiral; ne pensant point qu'il y a des vœux de gloire comme il y a des vœux de religion.

Tandis que les vagues emportaient

ce mystérieux message, Colomb était remonté sur le pont. On ne se voyait plus; mais au-dessus du mugissement des vagues furieuses, au milieu des cris lamentables des oiseaux de mer, on entendait Colomb chantant d'une voix solennelle: — *La voix de l'Éternel est sur les eaux, le Dieu fort de la gloire fait tonner, l'Éternel est sur les grandes eaux...*

Et un vieux pilote répondait:

— *La voix de l'Éternel est forte, la voix de l'Éternel est magnifique, la voix de l'Éternel jette des éclats de flamme, de feu...* Et le mugissement de la tempête couvrait leurs voix, et le tonnerre roulait avec un bruit effroyable dans l'espace.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

ISMAEL
BEN KAÏZAR.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DU COLOMBIER, N° 30.

ISMAEL
BEN KAÏZAR,
OU LA DÉCOUVERTE
DU
NOUVEAU MONDE.

ROMAN HISTORIQUE,

Par Ferdinand Denis.

> Muy rebuelta esta Granada
> En armas y fuego ardiendo.
> ROMANCERO GENERAL.

> Ainsi a dit l'Eternel, qui a dressé un chemin dans la mer et un sentier parmi les eaux impétueuses. ESAÏE.

> Quoiqu'ils soient depuis long-temps au milieu de nous, ils conservent l'idée que je suis descendu des Cieux, et ils le publient partout où nous abordons. CHRISTOPHE COLOMB.

TOME TROISIÈME.

SECONDE ÉDITION.

Paris,
CHARLES GOSSELIN, LIBRAIRE
DE SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR LE DUC DE BORDEAUX,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.
M DCCC XXIX.

ISMAEL BEN KAÏZAR.

CHAPITRE PREMIER.

Avril 1493.

Il faisait une belle journée du printemps; les murs rougeâtres de Barcelone étaient couverts de banderoles éclatantes. Dans le port les navires étaient pavoisés; et des remparts et des navires on voyait s'échapper des lueurs rapides suivies de mille détonnations qui se mêlaient au son des cloches, aux fanfares des trompettes, aux cris de la multitude. Le bourdon de Sainte-Claire, patronne de la ville, envoyait dans les airs ses sons graves et mesurés, et par intervalle l'éclatant carillon

du couvent de la *Merced* lui répondait. Il y avait de la joie et quelque chose d'imposant dans ces bruits d'une grande ville; on y célébrait une fête sans nom, une fête qui ne devait jamais se renouveler.

Et Colomb chevauchait vers la *Casa de la Deputacion*, non pas solitaire comme au jour où sa mule l'emmenait tristement vers le couvent de la Rabida, mais environné de la pompe qui n'appartient qu'aux Souverains. Devant le cortége marchait une bande joyeuse de troupes catalanes allant au son des fifres et des tambours; puis venait un peloton des gardes castillanes qu'on distinguait à leur air martial et surtout à leur fierté; ensuite arrivait l'Amiral couvert de vêtemens somptueux, monté sur un beau cheval.

Quatre Grands d'Espagne de première classe l'entouraient, lui parlant de temps à autre avec courtoisie, et ils étaient suivis de plusieurs Officiers du Roi, parmi les-

quels se trouvait ce Talaveyra qui avait mis tant de retards au départ du grand homme, et qui alors essayait de se rapprocher de lui, et se croyait un des instrumens de son triomphe. Les huit Indiens qu'on avait pris dans diverses îles, et qui avaient survécu au voyage, marchaient sur deux rangs; ils s'étaient parés de tous leurs ornemens sauvages pour l'imposante solennité où ils devaient figurer.

Des bracelets d'or ornaient leurs jambes; des couronnes de plumes paraient leur front, et une légère étoffe de coton cachait en partie leur nudité. Les premiers portaient des aras aux plumes rouges et bleues. Ces oiseaux, en faisant entendre leurs voix discordantes au milieu des cris du peuple, attiraient sur eux toute l'attention de la multitude, qui ne pouvait se lasser d'admirer leur brillant plumage. L'un d'eux dit un mot inconnu, et trois Indiens pleurèrent: c'était le nom de leur pays : ils marchaient

cependant au son des instrumens joyeux.

Après les guerriers sauvages venaient les gens de l'expédition : ils portaient les couronnes d'or, présent de Guacanagari; les idoles de pierre qu'on avait offertes à Colomb; les masques sculptés, aux yeux d'or, trouvés dans l'île de Cuba; d'immenses flamans empaillés, éclatans des plus riches couleurs; des caïmans à la gueule béante, des tortues terrestres, des iguanas dont le bleu céleste avait disparu.

D'autres matelots élevaient dans les airs des branches de palmier ayant encore leurs fruits desséchés; d'autres suivaient avec des boutous, des arcs, de longues flèches de roseau empennées de plumes de vautour, qu'avait fourni le premier combat des Européens contre les Caraïbes; et au milieu de ces armes et de ces palmes s'élevait la bannière de la croix verte aux armes de Castille et de Leon qui avait flotté sur des rivages si lointains.

Plus humble, mais plus glorieuse encore, venait celle de l'Amiral ; on y lisait, brodé en caractères d'or :

Por Castilla y por Leon
Nuevo-Mundo halló Colon (1)

Cette légende si simple, qui disait tant de gloire, expliquait les armes qui venaient d'être accordées à l'Amiral : c'étaient celles du royaume, écartelées d'un groupe d'îles entourées de vagues, d'ancres d'or sur un champ d'azur. Le reste du cortége se composait des nombreux officiers de la marine espagnole qui étaient venus complimenter Colomb, et qui partageaient alors de bonne foi son triomphe. Peut-être parmi cette foule empressée se trouvait-il un Bovadilla qui plus tard devait couvrir le héros de chaînes ; mais alors il n'entendit que des acclamations d'allégresse et des cris d'admiration ; et le bon Marchena était venu à

(1) Pour Castille et pour Leon, Colomb a trouvé un Nouveau-Monde.

pied de son couvent, et il suivait humblement le cortége. Colomb l'avait déjà pressé contre son cœur, et souvent son regard le cherchait.

Qui pourrait rapporter les discours s'échappant de toutes parts, et le ton capable des savans qui avaient dédaigné les propositions de l'Amiral, la parole brève et arrogante des soldats qui n'avaient pas voulu le suivre.

— Seigneur Ambrosio Moralès, disait l'un, voilà bien, comme je vous l'affirmais, les perroquets décrits par Pline. L'Amiral a réellement trouvé les Indes orientales.

— Ou quelques parties reculées de l'Égypte, répondait un autre; car voici des crocodiles comme ceux qui sont suspendus au plafond dans la grande salle du collége de Lisbonne.

— Seigneur Hidalgo, ne voyez-vous pas parmi ces joyaux d'or un anneau riche-

ment ouvragé ? disait un vieillard qui semblait prendre un vif intérêt à la cérémonie.

— Si c'est un anneau, répliqua un des savans, il doit avoir appartenu à quelque géant du royaume de Zipangu ou de Cipango; mais ce temps est le temps des merveilles, et rien ne doit nous étonner...

— Voyez donc ces guerriers indiens...

— Ces oiseaux dorés comme le phénix.

— Oh! que c'est beau à voir!... reprenaient les femmes et les enfans.

Comme ils parlaient ainsi, le bruit des fanfares redoubla : le cortége défila rapidement. On approchait du palais connu sous le nom de *la Casa de la Deputacion*, où les Rois d'Aragon faisaient leur résidence quand ils venaient visiter leurs sujets de la Catalogne.

Les deux trônes avaient été élevés dans une vaste salle ouverte à la multitude, où l'on voyait les portraits des anciens Com-

tes de Barcelone, si renommés par leur courage et par leur amour de la gaie science.

Mais c'est en vain que les yeux auraient cherché ces formes élégantes et légères de l'architecture moresque, dont on trouvait partout l'agréable variété dans le royaume de Grenade. Dès le neuvième siècle les Maures avaient été chassés de Barcelone; ils n'avaient pu former aucun établissement durable dans ce beau pays; aussi les églises et les palais rappelaient-ils les formes hardies et imposantes de l'architecture gothique, à laquelle les Arabes ajoutèrent cette magnificence orientale qui multiplie partout les ornemens (1).

(1) En parcourant l'Espagne on trouve rapidement la solution d'une question qui a souvent agité les savans. Dans le midi, le cintre arrondi, supporté par des colonnes légères, multiplie gracieusement ses arceaux; dans le nord, l'ogive se développe d'une manière imposante et hardie; les piliers, plus massifs, attestent une pensée ferme, inébranlable dans ses résolutions: ici c'est l'esprit chevaleresque et ardent des Maures là les idées graves des Goths.

Pour la solennité qui se préparait, les dorures des poutres avaient été ravivées. Trente étendards, pris sur les Maures à Malaga et à Grenade, s'inclinaient au-dessus du dais éclatant d'or qui s'élevait à l'extrémité de la salle.

Les deux Rois s'étaient environnés de toute leur gloire. Colomb parut : à son aspect la gloire des Rois s'évanouit... Un murmure confus se répandit dans la salle... Les Rois se levèrent.

Et le grand homme mit un genou en terre : pensant à Dieu, il humiliait son génie. Isabelle prit alors la parole avant son royal époux ; c'était le privilége qu'elle s'était donné en comprenant une pensée forte :

— Don Christoval Colon, notre Amiral et Vice-Roi des terres de l'Inde, relevez-vous.

— La Reine et le Roi, mes Seigneurs, m'ont aidé et favorisé après Dieu ; plaise à Leurs Altesses de me donner leurs mains royales à baiser.

— Seigneur Amiral, dit à son tour Ferdinand, ce sont marques de vasselage, et vous n'aurez ici que marques d'honneur... Asseyez-vous, Don Christoval.

Et il baisa la main de sa gracieuse Souveraine, puis il alla s'asseoir parmi les Grands.

Après un grave et modeste silence qui ajoutait encore à la solennité de cette journée, il fut requis de raconter les circonstances de sa grande entreprise. Il le fit avec des paroles posées et modestes quand il parlait de lui, s'animant quand il parlait de Dieu et des autres. Il offrit ses présens : les yeux du Roi furent éblouis de l'or;... la Reine contempla les Indiens, et songea à leur salut. — Notre Amiral, vous avez fait bonne conquête pour la terre, meilleure conquête pour le ciel... Et en disant ces mots elle s'agenouilla dévotement ainsi que le Roi; ils prièrent quelque temps en silence; puis tout-à-

coup on entendit une musique grave et religieuse qui remplit la salle de son imposante harmonie : c'était le *Te Deum* qu'entonnaient les musiciens, et que répétait le peuple assemblé, en faisant mille efforts pour voir l'Amiral.

CHAPITRE II.

Les màtelots grands Seigneurs.

Pendant que cette scène se passait dans le palais des anciens comtes de Barcelone, des scènes moins imposantes animaient les places de la ville, et surtout celle qui était devant *la Casa de la Deputacion*. Les matelots, qui n'avaient pu pénétrer dans le lieu réservé à la cour, se promenaient d'un air important au soleil, couverts de riches manteaux qu'ils avait achetés, en arrivant, à la friperie. Il était aisé de voir que ces nouveaux Seigneurs, qu'on avait pour la plupart forcés d'aller chercher la gloire, ne se souvenaient nulle-

ment de la cérémonie de *la presse* qui avait précédé leur départ.

Ils s'étaient spontanément donné le titre d'*Hidalgos*, ce qui, comme on le sait, veut dire en bon castillan le fils de quelqu'un; la longue rapière qui pendait à leur côté semblait quelque peu les embarrasser, la fraise empesée qui les serrait un peu fortement, pouvait rappeler à quelques uns d'entre eux de tristes souvenirs; car à cette époque c'était l'usage en Portugal et en Espagne, de mettre les vagabonds au *tronco*, instrument de bois qui, scellé dans la muraille, retenait les patiens par le cou. Quoi qu'il en soit ils avaient une merveilleuse assurance, et devisaient gravement devant le peuple.

— Don Juan Chiquito de Tanamo y Barracoa, on dit que le roi vient d'appeler l'Amiral son cousin, disait un de ces importans personnages qu'à ses larges épaules et surtout à son accent on pouvait

facilement reconnaître pour un Galicien ; il s'adressait à Melgarejo l'Andalous, qui était de fort petite taille, et dont le manteau de velours ras descendait presque à terre en cachant heureusement des hauts-de-chausses dont l'ampleur était démesurée.

— Seigneur Antonio Ruiz de Guarapiche y Cabrion, quand il l'aurait appelé son frère, croyez-vous qu'il se serait déchiré la bouche? Que serons-nous donc, nous? Pensez-vous que si le 12 février je n'avais pas été bravement carguer la voile de perroquet, et serrer deux ris dans les huniers, vous seriez tous ici ?

— Il est certain, Seigneur Guarapiche y Cabrion ; dit Jean d'Avallon qui passait en ce moment, cherchant un officier que demandait la Reine, il est certain que le coup de corde qui vous fut appliqué par le pilote vous fit monter lestement ; mais si Votre Seigneurie vou-

lait me faire la faveur de m'indiquer où est le capitaine Tovar, elle me rendrait réellement service. Et comme si le nouveau Seigneur n'avait entendu que les derniers mots, il prit un air plus grave et dit : — Toutes choses demandées avec courtoisie méritent une réponse courtoise, Seigneur Français. Et il lui indiqua Tovar, qui prenait part dans un groupe à une conversation animée.

Et sans paraître décontenancé, il ajouta: — Ce gentilhomme français aime un peu trop la joie, et le jus de San-Lucar de Barrameda lui tourne souvent la tête; mais, au demeurant, il est brave. Vous rappelez-vous, Seigneur Don Juan Cabrillo de Xaragua y Caracol, ce jour où, en revenant, nous jouâmes de l'arquebuse contre cent vingt archers du Roi des Indes : par saint Jacques! ce jour-là il se montra bon compagnon. J'envoyai cinquante de ces mécréans en Enfer, et il se chargea du reste.

— Et nous le traitâmes le soir en vaisselle d'or. Il sait ce que valent les Castillans, ajouta le Galicien en cherchant à déguiser son accent.

— Oui, en vaisselle d'or; on n'en a pas d'autre aux Indes, ajouta le petit Andalous en voyant que la multitude se pressait pour l'écouter; et les quatre épices d'Orient s'y ramassent comme les olives sauvages. Voulez-vous boire,... on vous présente de l'hypocras dans un hanap d'or richement ouvragé; et quand la faim vous presse, ces beaux oiseaux dorés que l'Amiral vient d'offrir à la Reine valent bien nos faisans, Seigneur Antonio y Borriquen Pero Perez, continua l'Andalous en s'adressant à un de ses compagnons qui paraissait émerveillé de la richesse de son imagination. N'est-il pas vrai que la terre y est aussi odorante que la boutique d'un parfumeur? et que quand la nuit arrive, il n'y a pas d'illumination à Séville qui soit

plus belle que celles des mouches de feu qu'on attache à son bonnet pour s'en servir en guise de lanterne?

— Un Castillan dans ce pays-là est un dieu, jusqu'à ce qu'il aille à confesse...

— Vous voyez bien là-bas ce jeune gentilhomme de bonne mine, en manteau de velours ras, et dont le haut-de-chausses est un peu percé à cause de sa dévotion à saint Jacques de Compostelle, hé bien, il a refusé la fille d'un Roi, parcequ'il ne voulait s'allier qu'en bonne chrétienté.

— On parlait déjà d'écrire au cardinal primat pour avoir des dispenses, ajouta Mengo; mais l'Amiral n'a pas voulu.

Comme il achevait ces mots, à la grande admiration de la multitude qui ne pouvait se lasser d'entendre de semblables merveilles, et qui ne pouvait guère refuser d'y croire après le spectacle que venait d'offrir le cortége de Colomb, on vit accourir un des matelots vers le groupe

sur lequel Antonio et Juan exerçaient leur éloquence et leur imagination. Il fendit la foule d'un air empressé, et saluant ses deux compagnons, il leur dit avec beaucoup de gravité : — Un page de la chambre me l'a assuré, les deux Rois viennent d'anoblir vos Seigneuries, ainsi que le reste de l'équipage; elles ont demandé comment se portaient les Hidalgos de l'expédition, et parole de Roi ne peut être révoquée, Cavalleros...

— Seigneur Rebulso, dit l'Andalous avec hauteur, le Roi ne peut anoblir qui est déjà noble.

— Et marqué au coin royal sur les deux épaules, dit Ruy Dias à son tour, jouant de la rame en perfection sur les galères de Leurs Altesses.

Mais en ce moment un nouvel incident mit fin à la conversation, heureusement pour l'éloquent gentilhomme, qui était devenu plus rouge que son pourpoint d'é-

carlate. Colomb passait suivi des Grands du royaume, qui voulaient l'accompagner jusqu'à son habitation; les cris de vive l'Amiral! retentissaient de toutes parts. L'on mêlait son nom à celui des deux Rois, et l'artillerie du port envoyait ses bordées, les tambours battaient au champ, les anafiles jouaient gaiement les airs brillans de la Catalogne ; les cimbales et les hautbois sonnaient des zambra mauresques, et le peuple disait : — C'est le Navigateur sans pair, c'est Don Christoval le Génois!

Et quelques momens après on entendait répéter: — L'as-tu bien vu? Quel visage a-t-il? est-il richement vêtu? — Oh! que ce doit être une belle chose à voir qu'un Amiral de la mer Océane qui revient de Zipangu, où l'on mesure les perles et les diamans ni plus ni moins que l'orge des champs. — Il est petit, très brun. — Non pas, Rita; grand et fort bel homme, fait pour commander. — Il a l'air d'un gé-

néral.—Ma foi, je l'aurais pris pour quelque prieur d'abbaye, tant il a l'air prud'homme. — Ses yeux sont très fiers. — Oui, mais il a le sourire très posé et sans dédain pour les pauvres gens. — Ah! voici le Seigneur Domingo qui est entré dans la salle, lui qui l'a vu tout à son aise, il va nous dire comment il est bâti, car, pour nous autres voisins, c'est comme si nous nous vantions d'avoir vu le prêtre Jean ; nous n'avons pu l'apercevoir tant il était environné de comtes et de marquis, tant il était caché par les soldats.

Et le Seigneur Domingo, entouré d'un nombreux auditoire, disait : — Personne ne peut vous en parler mieux que moi, car il m'a touché comme Luiz Bermudez me touche maintenant. Figurez-vous un homme de grande taille. — Ah! voyez-vous, Rita. — Un peu voûté, ayant près de cinquante ans ; teint clair, un peu échauffé, et cela n'est pas étonnant, car il vient

d'un pays où le soleil darde encore plus vivement qu'à Ecija, la poêle à frire de l'Espagne (1); ses cheveux sont gris comme l'habit du Franciscain qui passe là-bas; il a les yeux pers, le nez assez droit; il paraît fier quand il parle aux grands, humble quand il parle aux petits; et au demeurant il ressemble plus à un docteur qu'à un homme de guerre. Pendant ce colloque, Jean d'Avallon s'était approché du groupe, et il riait en lui-même de ces paroles de la foule, où la vérité se trouve jetée entre mille propos ridicules.

— Vous dites qu'il a l'air d'un docteur, Domingo, reprenait un homme à grosse face épanouie qu'il connaissait pour un des plus joyeux vivans de la chrétienté; et je demande un peu ce que ce voyage chez le grand Kan de Tartarie peut faire aux clercs, et leur a prouvé pour leur science?...

(1) Surnom d'une petite ville d'Espagne.

— Cela prouve, reprit le Français, que la terre est ronde comme votre tête, et un peu moins vide, señor Tejada.

— C'est ce que la très sainte Inquisition examinera, reprit un moine mendiant qui s'était mêlé à la conversation; on verra si des hommes de mer peuvent ainsi changer les textes sans l'approbation du très Saint-Office.

— Ronde ou carrée, vive l'Amiral! il a fait un beau voyage, reprenait Domingo. Et la foule répétait encore avec lui: —Vive Don Christoval Colon... Et les bordées des navires mouillés dans la rade répondaient à ces cris de joie, car l'Amiral venait d'entrer dans la maison-de-ville, où un repas lui avait été préparé. Il y recevait les félicitations des Grands, et par intervalle le bruit du canon mêlé aux acclamations lointaines du peuple, lui parvenait comme un bruit confus de gloire et de joie.

CHAPITRE III.

La Soirée.

Le lendemain de ce jour mémorable où l'Amiral avait été reçu avec tant de pompe par les deux Rois, il alla au palais des comtes de Barcelone, où la Reine tenait sa cour. Dans cette résidence il y avait un mélange de la magnificence française et espagnole ; le voisinage des Maures ne se faisait plus sentir comme dans l'Andalousie : tout était plus grave.

Au lieu de cintres arrondis, de frêles colonnes dorées, c'était de grandes ogives, de forts piliers, de grandes murailles cou-

vertes d'antiques tapisseries de laine représentant l'histoire de Don Pelayo, Berger-Roi, vainqueur des Mulsulmans quand tout succombait devant eux.

Au milieu de cette austère magnificence à laquelle tenaient surtout les Catalans, jaloux de leurs prérogatives, Isabelle était environnée d'une cour toute brillante d'une splendeur presque orientale. Les Dames de Cordoue et de Séville étalaient aux regards leurs riches mantes couvertes d'aljofar et de pierreries, tandis que les Catalanes se faisaient remarquer par leurs grâces naïves, par leurs fraîches couleurs, par leurs regards doux et animés : c'étaient comme des fleurs mêlées aux perles et aux diamans.

Et parmi ces Dames d'Aragon et de Castille on voyait, très près de la Reine, une jeune Dame vêtue de noir, au maintien noble et gracieux; elle baissait quelquefois un front pensif comme un jeune pavot

chargé de pluie penche sa tête parmi des roses.

Colomb, après s'être incliné avec respect devant la Reine, salua la jeune Dame en deuil, et alla prendre place à peu de distance d'Isabelle, parmi les Grands-Officiers de la couronne, qui l'accueillirent assez bien, quoiqu'on vît percer dans leurs regards la hauteur du grand Seigneur s'humanisant par nécessité. Et comme le peuple, qui avait vu passer l'Amiral, l'avait suivi jusqu'au palais, on entendit bientôt des voix qui criaient dans la place : — Vive la Reine ! vive Don Christoval ! vive l'Amiral !

— Vous le voyez, Don Christophe, dit Isabelle avec ce sourire gracieux qui gagnait tous les cœurs, nos sujets de Catalogne devinent ma pensée; ils mêlent mon nom dans les cris de joie dont ils saluent votre retour.

L'Amiral s'inclina profondément.

L'Alcaïde de los Donzeles se pencha vers Aguilar, et lui dit : — Depuis deux jours toujours ce nom !... N'entendra-t-on que Don Christoval Colon ? et messer Colombo le cardeur n'a-t-il pas assez reçu d'honneurs de nos gracieux Souverains ?... Stupides Catalans !... ils ne voient donc pas qu'ils vont enfler d'un tel orgueil cet homme, qu'on ne pourra plus lui parler. Mais le peuple est ainsi ; il reste muet devant un Seigneur, et crie pour un fou glorieux.

— A propos, dit l'Évêque Fonseca en s'approchant des deux Chevaliers, vous savez qu'il en faut rabattre beaucoup de la gloire de notre homme ?... D'abord tous les livres anciens de cosmographie contiennent sa découverte ; ensuite on a appris qu'un pilote bien autrement habile que lui était mort, il y a je ne sais combien de temps, dans sa propre maison, et que tous ses papiers il les a eus. . .

— Cela ne m'étonne pas.

— Et voilà les gens devant qui se lèvent les Rois!...

— Si je n'avais pas eu la faiblesse de recommander chaudement cet Amiral d'un jour à notre gracieuse Souveraine, dit Talavera en prenant part à la conversation, il serait encore à la porte du palais, mendiant une audience; tout à l'heure je lui ai parlé, et l'on eût dit qu'il répondait à son égal.

— Cela donne à la fois du dégoût et de la pitié, Señores, reprit l'Alcaïde; mais nous verrons la fin.

— Et qu'avait-il besoin, reprit encore Fonseca, qu'avait-il besoin, comme je le disais tout à l'heure au Roi, d'aller à Lisbonne à son retour? est-ce une action bien loyale d'entrer chez l'ennemi de son maître, lui porter une nouvelle qu'il ignore?... Au lieu de me lever en sa présence, je le ferais juger.

— Et en sa qualité d'Amiral il aurait la tête tranchée, au lieu d'être pendu, reprenait d'une voix bénigne un jeune Seigneur; c'est un avantage qui n'appartient qu'aux Hidalgos, il faut qu'il jouisse de tous nos priviléges.

— Seigneur, reprit le bon Deza qui était devenu Évêque de Séville, ces grands flots qui emportaient l'Amiral durant la tempête, sont un peu plus difficiles à maintenir que les mules qui nous conduisent paisiblement au palais; et quand sa petite caravelle roulait au milieu des vagues furieuses, devant le port de Lisbonne, il n'est pas surprenant que l'Amiral y ait cherché un asile,... moins braves que lui l'auraient fait.

— Ce que dit le Seigneur Évêque, reprit Quintinilla en se rapprochant du groupe, me rappelle ce qui est arrivé, pas plus tard qu'aujourd'hui, à notre ami l'Amiral. A dîner, l'un des convives voulait bien

vanter son courage, et même sa science; mais il ajoutait: —La chose est belle; et cependant si Don Christoval ne l'avait point faite, un Castillan n'eût pas reculé devant l'entreprise. L'évènement nous prouve, après tout, que c'était chose faisable... et lui qui rit fort rarement, vous le savez,... on le vit sourire; et puis, après un un moment de silence, il prit un œuf, en demandant: — Seigneurs Chevaliers, quelqu'un parmi vous veut-il essayer de le faire tenir sur l'un des bouts? c'est chose facile, assurément... Ils ont tous essayé, et même avec impatience, car ils sentaient qu'ils étaient raillés : nul n'a pu réussir. Don Christoval riait en sa barbe;... il a pris l'œuf à son tour, en a brisé l'extrémité sur la table, et, comme vous le pensez, il s'est tenu aussi droit qu'un fer de lance. — Ce n'était pas plus difficile, a dit l'Amiral.—Vous voyez bien que tout est aisé, et que Don Christoval en convient, ajouta

le contrôleur des finances en achevant son histoire.

Les grands Seigneurs gardèrent alors le silence; les ecclésiastiques allèrent à l'écart traiter de l'affaire des Maures, les Cavaliers continuèrent à deviser entre eux.

— Alcaïde, dit l'un d'eux, ne trouvez-vous pas que la belle Dorothée a l'air de souffrir plus que de coutume aujourd'hui?

— Depuis la mort de son oncle le Génois, elle est ainsi rêveuse et triste.

—Il y a plus long-temps encore, reprit le Duc de Medina-Celi; mais l'arrivée de l'Amiral lui a rappelé peut-être son pays; et aujourd'hui sa mélancolie semble plus profonde.

— Cette histoire de l'incendie de Santa-Fé la tourmente, je crois, toujours beaucoup...

—Quel dommage, Garcilasso de la Vega, qu'à telle Dame paroles de sincère amour

ne semblent que vaines paroles de courtoisie, et qu'un tel astre n'éclaire personne!

En ce moment le Roi Ferdinand entra; après s'être approché un instant d'Isabelle, il alla se placer à l'extrémité de la salle, et la plupart des Seigneurs aragonais ne tardèrent pas à l'entourer.

Colomb était resté près de la Reine avec quelques autres Chevaliers; la conversation roula bientôt sur l'antique splendeur de la Catalogne, sur les cours d'amour qu'on y avait tenues, et sur ces fêtes brillantes qu'elles avaient animées: on parla de la gracieuse mollesse des poètes catalans, de cet Ausias March, qu'on a quelquefois comparé à Pétrarque, et qui a souvent plus de charme que lui; on parla encore de Pierre Vidal et d'autres troubadours, mêlant une grâce prétentieuse à la douceur de leurs chants.

La Marquise de Moaysa faisait observer en souriant que c'était un beau privilége

que celui qu'avaient les Dames de punir un Chevalier sans courtoisie ou bien sans loyauté.

— Seigneur Amiral, dit alors la Reine en s'adressant à Colomb qui avait jusque alors gardé le silence, ces propos doivent vous sembler bien frivoles, à vous qui n'avez jamais eu sans doute que de fortes pensées, des pensées qui découvrent un monde;... mais nous sommes au pays des cours d'amour, et nos jeunes Dames n'ont point oublié qu'il est dans leurs priviléges de traiter ces grandes questions...

L'amiral se rapprocha de la Reine, et il dit avec beaucoup de gravité : — Madame, deux nobles choses ont été mises dans le sein de l'homme : l'amour de Dieu et l'amour de la femme. Les deux Rois sages entre tous les humains, Salomon et David, ont aimé ardemment;... et Dieu donna à Jacob une femme selon son cœur,

comme le plus grand bien dont il pût le combler.

— Oh! ces paroles d'amour sont plus graves qu'il n'appartient à nous autres Chevaliers d'en tenir, reprit l'Alcaïde de los Donzeles.

— L'Amiral, dit d'un air dédaigneux Fernand Gonçalve, a lu la sainte Bible bien plus encore que Pétrarque d'Arezzo ou Ausias March le Catalan.

— Leur langage est doux et poli, répliqua Colomb ; mais leur pensée est faible et sans pouvoir... Si j'aimais comme un poète, je voudrais aimer comme le Dante, qui confondit en son amour la sainteté des cieux...

— C'est ainsi qu'on aime quelquefois en mon pays, dit la belle Dorothée qui n'avait point encore parlé, et qui, après ces mots, retomba dans un morne silence. Et Jeanne, la fille de la Reine, sourit alors tristement de ce sourire qui di-

sait à sa mère tout son malheur à venir.

Isabelle reprit : — Moins que toute autre, Doña Dorothée, vous pouvez parler de telles choses, vous qui avez résisté avec tant de persévérance,... je pourrais dire opiniâtreté, ajouta-t-elle en souriant,... à nos désirs de vous voir couronner le zèle d'un honorable Chevalier. Si les cours d'amour existaient encore comme elles étaient autrefois, il vous faudrait juger.

Dorothée paraissait troublée. La princesse Jeanne prit affectueusement sa main et dit à la Reine : — Ma mère, pourquoi la tourmenter?

L'Alcaïde reprit en riant : — Par Don Cupidon et sa mère la belle Déesse de beauté! ce serait vraiment une cause qui, au tribunal des cours d'amour, aurait excité grand bruit; mais je ne l'aurais pas donnée à juger à l'Amiral. . . Il traite ces choses bien gravement :... ce sont véritables amours de clercs dont il nous entre-

tient, et non de gracieuses amours se renouvelant comme les fleurs, pour embellir diversement la vie... Pour un Chevalier, ses paroles sont bien graves.

— Et aussi, ajouta Colomb, le sujet l'est-il plus qu'on ne le croit dans la riante jeunesse.

Jeanne regarda sa mère fixement, car elle aimait déjà ce grand Duc qui fit le destin de sa vie.

Don Rodrigue le Grand-Maître dit avec une noble bonté: — Je ne sais ce qui a pu faire rire ces jeunes Chevaliers. En mon temps on pensait comme l'Amiral; on avait de fortes amours qui duraient la vie, et non ces vaines et brillantes galanteries qui nous viennent des Maures.

A ce mot de Maure, Dorothée leva tristement la tête.

Mais le Roi Ferdinand s'était avancé; il adressa quelques mots aux Seigneurs Castillans qui composaient la cour de sa

femme; puis venant près de Colomb, il ajouta : — Nous avons appris avec joie, Seigneur Amiral, que vous vouliez retourner promptement à la découverte des villes du Grand Kan; nous allons écrire à notre très respectable Saint-Père le Pape Alexandre VI, pour qu'il lui plaise sanctifier vos découvertes par ses prières, et afin qu'il veuille bien séparer les terres de l'Inde, de manière qu'il n'y ait plus de discussion entre notre frère de Portugal et nous.

— Je pense, dit Colomb, que notre Saint-Père daignera prendre en considération que mon intention est toujours d'aller arracher le saint Sépulcre des mains des infidèles...

— Votre projet, Seigneur Amiral, est beau en lui et glorieux pour toute la chrétienté,... ajouta le Roi. Et qui l'eût bien observé en ce moment aurait pu démêler en sa physionomie quelque chose d'incré-

dule, de froid et presque de railleur... Votre projet est glorieux, dis-je, mais nous pouvons en même temps ne pas négliger les intérêts temporels. Les guerres saintes nous ont été coûteuses. Dieu permet qu'on se dédommage sur les infidèles... J'ai donné des ordres ce matin pour que toutes choses soient préparées promptement, et qu'il y ait grand nombre de gens résolus, afin que le manque de cœurs entreprenans ne soit pas un obstacle à ce qu'une partie des richesses des villes de l'Inde vienne parer nos églises,... et que les peuples soient convertis.

— Cependant, s'empressa d'ajouter Isabelle, jamais de rigueur injuste... Les Indiens, une fois conquis, seront mes enfans.

— Et les nôtres, dit à voix basse l'Évêque Fonseca à Talavera le confesseur. En ce moment l'heure de se retirer marquée par l'étiquette sonna; les courtisans

se retirèrent, et Colomb avec eux;... et ils entendirent encore crier sur leur passage: Vive Don Christoval!... vive l'Amiral de la mer Océane! vive le Vice Roi des Indes!

Nous allons le laisser à ses rêves de gloire, et retourner dans le beau pays d'Haïti.

CHAPITRE IV.

La fête de Jocahima.

Il faut savoir ce qu'ignoraient les Espagnols à cette époque, c'est que cette belle île, couverte de savanes et de forêts, arrosée par des rivières nombreuses, était gouvernée par cinq Caciques principaux qui avaient sous leurs ordres des Caciques moins puissans, des Guarapinas et des Nitayos, formant une aristocratie à laquelle tout était soumis.

On considérait le royaume de Magua comme le plus important; Guarionex en était le chef : il dominait sur ces belles plaines que les Espagnols appelaient la

Vega Real, et dont rien n'égalait la fertilité.

Le royaume de Marien venait après; c'était celui où les Espagnols avaient débarqué. Guacanagari en était le Souverain. Borné au nord et à l'ouest par la mer, au couchant par le royaume de Magua, au midi par les possessions des Caciques de Maguana et de Xaragua, il était encore séparé de l'empire de Cibao par la rivière de l'Artibonite. Le Marien touchait à tous les royaumes, et il était comme une métropole religieuse de l'île entière.

L'Hyguey, où se trouve maintenant Santo-Domingo, était gouverné par Cayagoa; le Maguana était soumis à Caonabo, le Seigneur de la Maison-d'Or: c'était un Caraïbe audacieux qui était entré au milieu des montagnes du Cibao, soumettant tout à son indomptable courage.

Le beau royaume de Xaragua, gouverné par le Cacique Behechio, était renommé entre tous les autres pays; c'est ce qu'on nomme aujourd'hui la Bande du sud de la partie française; le pays de Xaragua avait un langage plus doux et plus poétique que celui des autres contrées; les danses y étaient plus imposantes, la musique plus gracieuse; c'était de là que sortaient ces ballades touchantes que l'on nommait *Areitos*, et qui allaient instruire le reste de l'île.

J'ai déjà dit que le royaume de Marien était comme la métropole religieuse de ce beau pays. C'est que dans les montagnes qu'on aperçoit à quelques lieues du bord de la mer se trouvait, au milieu d'autres temples souterrains, cette caverne de Cazibaxagua, d'où était sorti autrefois le genre humain, quand le soleil et la lune, s'échappant de la terre, l'avait laissée dans une profonde obscurité.

A une certaine époque, fixée par la tradition, les Caciques arrivaient de toutes parts vers le royaume du Nord pour assister aux fêtes solennelles qu'on célébrait dans les vastes cavernes des montagnes de Cauta.

Quelque temps après le départ de Christophe Colomb, on vit donc entrer dans le Marien les chefs les plus éloignés, apportant leurs offrandes, et marchant au milieu de leurs Nitayos, venus avec eux pour honorer Jocahima, le Dieu suprême, et sa mère la bonne Déesse.

Guarionex arriva chargé des fruits délicieux de la Vega. Il portait un beau manteau tissu de coton; ses cheveux étaient artistement rasés, de manière à former au sommet de la tête des ornemens plus bizarres qu'élégans; au défaut d'or, que ne produisaient pas ses belles campagnes, il portait un long collier de boules de marbre, que les naturels appelaient cibas.

Cayagoa était paré à peu près de même; mais il portait une couronne d'or sur la tête, et les figures symboliques des Zémès étaient peintes avec un soin particulier sur sa peau. Il apportait des vases de serpentine travaillés dans ses États.

Au milieu de cette foule de Seigneurs Indiens étalant leur magnificence sauvage, Behechio se faisait remarquer par les peintures qui ornaient ses membres robustes, par la richesse de sa couronne d'or, par la beauté de sa maçana ou massue indienne, faite d'un bois précieux qui ne croît que dans ses États. Ses présens étaient plus riches que ceux des autres Caciques: c'était la statue du Roi Vagoniona, l'ancien législateur, fondue en or; puis venaient des figures de Génies, sculptées avec art dans un bloc de caoban; des Zémès, un peu semblables pour la forme à ces amulettes Égyptiennes qui représentent un

scarabée ; ensuite on remarquait des masques habilement faits en bois, mais dont les yeux et les lèvres étaient en or. Deux hommes portaient un de ces beaux siéges symboliques, appelé *ducho*, qu'on offrait aux hôtes importans, et qui avait dû coûter plusieurs mois de travail : il était fait d'un bois jaune merveilleusement poli, et orné de sculptures en or. C'était l'offrande destinée à Guacanagari.

On voyait même à cette fête religieuse des Chefs de l'île de Cuba. Leur costume était à peu près semblable à celui des Caciques d'Haïti ; seulement ils portaient des manteaux de plumes admirablement travaillés, et leurs présens consistaient surtout en hamacs de fils d'agave, en nattes de coton, sur lesquelles les plumes de l'ara, du colibri et du Tangara, formaient mille dessins éclatans.

Il vint aussi quelques Chefs des Lucayes, mais ils n'apportaient en présent que des

fleurs et des fruits, les seules productions de leurs rivages.

Et déjà ces Indiens d'Haïti et des îles voisines formaient une foule immense, que le redoutable Caonabo n'était point encore arrivé.

C'était un spectacle à la fois imposant et varié que cette foule rassemblée dans la ville de Marien, et qui élevait ses cabanes de feuillage à quelque distance du bord de la mer. Ici on voyait des guerriers d'Hyguey, complètement nus, mais peints de vermillon, et portant un arc et des flèches, parceque la nécessité de repousser les agressions des Caraïbes les avait fait devenir guerriers; plus loin c'étaient des Prêtres de l'île de Cuba, couverts de longues robes de coton qui les faisaient ressembler à des religieux. Puis on apercevait çà et là les jeunes femmes nobles avec la nagua blanche qui descendait jusqu'à terre, en formant une espèce de robe flottante qui laissait le sein

découvert; des jeunes filles complètement nues, mais ornées de peintures et de colliers d'or, préludaient aux danses symboliques, en se rassemblant quelquefois pour chanter en chœur les louanges des Dieux.

Un Chef caraïbe de la suite de Caonabo paraissait-il avec son diadème de plumes, son grand arc et son redoutable boutou, on voyait fuir cette foule innocente comme les oiseaux des champs fuient devant le vautour; et cependant, depuis leur arrivée dans l'île, les mœurs des Caraïbes s'étaient adoucies; mêlés aux habitans du Maguana, ils venaient comme eux honorer les Dieux.

Dans ces fètes, les Prêtres jouaient un grand rôle : ils allaient proclamant la puissance des Zémès et des Tuiras, rendaient des oracles au nom de ces Génies. Adroits imposteurs parmi ces peuples innocens, ils conduisaient ceux qui venaient les consulter dans un temple élevé à peu de di-

stance de la ville ; là une statue de Jocahima parlait à ceux qui venaient l'interroger. L'idole, creusée avec art, n'était que le mystérieux interprète d'un Buhito, caché dans la verdure hors du temple, et parlant dans un tube sonore qui rendait tour à tour des oracles terribles ou consolans, bientôt répandus parmi la multitude qu'on entendait murmurer au loin comme la vague mourante et plaintive.

Mais ce qui occupait surtout cette foule, et ce qui l'avait rendue plus nombreuse encore, c'étaient les étrangers venus du ciel. Guacanagari, porté dans sa litière, allait partout racontant les merveilles dont il avait été témoin. Il n'osait se plaindre, et ne parlait que de la grandeur de ces Dieux qui étaient venus visiter la terre.

Mais ses sujets rapportaient en même temps aux Caciques étrangers mille injustices dont ils étaient victimes ; déjà même des cruautés s'étaient passées sous leurs yeux, et

ils les rappelaient dans des termes amers et énergiques. Ces hommes du ciel inspiraient donc autant de terreur que d'admiration ; s'il en paraissait un, la foule se pressait d'abord autour de lui, puis elle se retirait en prononçant des paroles où l'on aurait pu distinguer la terreur et l'indignation. Nul cependant ne leur refusait encore un religieux respect.

Enfin on vit arriver, avec le reste des guerriers Caraïbes, ce Caonabo si redouté, le mari de la belle Anacoana, qui, de simple Chef de guerre, était devenu Cacique d'un des royaumes les plus riches d'Haïti.

Ce Chef pouvait passer pour étrange parmi les sauvages eux-mêmes ; sa taille était peu élevée, mais ses larges épaules attestaient une force extraordinaire. Jalouse d'en faire un être parfait, selon les idées de sa race, sa mère l'avait de bonne heure soumis à une opération dangereuse, et elle avait réussi au-delà de ses idées.

Comprimé entre deux planches fortement serrées par des courroies de cuir, le front de son nourrisson s'était tellèment aplati, que sans hausser la tête il pouvait voir perpendiculairement au-dessus de lui; degré de perfection qu'on essayait de donner à beaucoup d'enfans dans les îles voisines, mais qui coûtait la vie à un assez grand nombre d'entre eux. Par sa beauté, Caonabo devint l'idole des Carbets, et lorsqu'il eut atteint sa trentième année, il fut nommé Chef de guerre, après avoir subi les épreuves d'usage, plus terribles alors chez ces peuples que toutes les initiations des hommes civilisés. Canoabo, comme ses compatriotes, ignorait son âge lors de l'arrivée des Espagnols; mais il pouvait entrer dans sa quarantième année. Rien ne manquait habituellement à sa parure sauvage: ses bras, ses jambes et sa poitrine étaient couverts d'une couche de roucou qui avait pres-

que l'éclat du vermillon, de longues zones noires sillonnaient en sens divers la teinture rouge qui brillait aussi sur son visage, et s'arrêtaient aux yeux; des cercles bleuâtres de jenipaba entouraient les paupières et donnaient aux regards cette fierté sauvage qu'on remarque chez tous les Indiens du Sud.

Un demi-cercle d'or pendait à son cou comme le hausse-col en usage de nos jours; et ce *caracoli*, ainsi que l'appellent encore les Galibis, était un ornement sans lequel un guerrier n'aurait osé paraître. Caonabo rasait avec soin ses cheveux noirs à peu près comme certains religieux qui ne laissent qu'une couronne au sommet de la tête, et cinq plumes rouges et bleues d'ara formaient une espèce de diadème qu'il portait habituellement, mais que la forme étrange de son crâne rendait quelquefois assez embarrassant. Si l'on ajoute à tous ces ornemens un col-

lier de dents d'une blancheur éclatante, et si l'on veut se rappeler l'effet que produit toujours l'alliance du rouge et du noir, on aura une idée de l'apparence bizarre et terrible du chef des Caraïbes.

Je ne sais trop, d'après les idées de nos modernes physiologistes, quel fut l'effet produit sur ses facultés intellectuelles par cet aplatissement du front qu'on regardait parmi les siens comme une si grande preuve de beauté; mais il est probable que la dépression du cerveau avait anéanti chez lui certaines facultés, tandis qu'elle avait pu en développer d'autres. Ainsi toute idée d'affection semblait avoir disparu de son âme, si ce n'est quand il parlait à Anacoana; tout dans son regard était pour la ruse et pour la guerre; aucun sentiment d'intérêt ne se peignait sur sa physionomie, alors même que le plus habile conteur du Carbet célébrait ses propres

exploits ; seulement et à de rares intervalles, quand on venait à parler du nombre de prisonniers qu'il avait sacrifiés dans des fêtes sanglantes, il ouvrait la bouche comme pour sourire, et il remuait ses longues dents blanches avec bruit, comme le crocodile qui dans le repos songe quelquefois à sa proie. Quand les guerriers le voyaient peindre la figure de Maboya, le malin Génie, sur sa poitrine, et saisir son *boutou* (1) de bois de fer, ils ne l'interrogeaient pas sur ses projets, mais ils préparaient aussi leurs peintures de guerre.

Il marchait à la tête des siens sans adresser à la troupe aucun discours; l'on savait seulement qu'il fallait le suivre : le suivre c'était marcher à une victoire certaine.

(1) Le boutou est le casse-tête des Américains du Sud ; il diffère essentiellement de celui qui est en usage chez les habitans du Nord : on l'orne habituellement de dessins réguliers et fort bien exécutés.

Il avait toujours regardé l'arc comme une arme assez inutile, il ne s'en servait jamais à la guerre, et il sacrifiait à une ancienne habitude de la tribu en permettant à ses guerriers d'en faire usage. Couvert de sa rondache de peau, il s'élançait au milieu de la mêlée, évitait les traits, et donnait la mort avec une rapidité qui l'avait fait surnommer *Konomerou*, ou le Tonnerre, par toutes les tribus des îles du voisinage.

Comme la foudre, il lui était impossible de s'arrêter : l'instinct du meurtre l'entraînait et lui donnait pour quelques momens une agilité féroce qu'on ne peut comparer à rien chez les hommes civilisés et même chez les sauvages. Les cris de triomphe que poussaient les siens lui apprenaient-ils qu'on était vainqueur, il semblait n'en ressentir aucune espèce d'enthousiasme, seulement il s'arrêtait un moment et songeait à faire quelques prisonniers pour l'honneur de son Carbet ;

et quand ce dernier soin était accompli, il liait avec une longue corde d'agave qui pendait à son cou, les guerriers auxquels il réservait l'honneur du festin, et tandis que les siens poussaient leur cri d'*Eura ! eura Oueh !* sur le champ de bataille, il s'asseyait paisiblement au milieu de ses victimes... Comme si toute chose lui fût devenue indifférente dans la vie, il ne regardait plus rien, ou il se contentait d'abaisser quelquefois sur les prisonniers qui l'environnaient ses yeux mornes, et ils s'animaient alors d'un feu rapide et vacillant comme ceux du jaguar quand il se réveille en regardant sa proie, et que son œil vert brille tout-à-coup d'une flamme qui meurt et s'éteint dans la joie.

Habituellement la voix de Caonabo était posée et plaintive comme celle des Américains du Sud, excepté quand il prononçait le terrible *Eura Oueh!* qui termine les danses de guerre; alors ses compa-

gnons eux-mêmes s'arrêtaient comme s'ils avaient entendu le cri du jaguar, et les femmes qui écoutaient hors de la cabane, regardaient autour d'elles avec effroi.

Au demeurant, il donnait avec facilité ce qu'il possédait, et il aimait assez les enfans de la tribu qui venaient s'emparer souvent de son énorme *boutou;* il souriait en les voyant se jouer avec son collier de dents humaines; son unique passe-temps était de faire répéter à ces innocentes créatures le cri d'*Eura! eura Oueh!* qui accompagne toujours la mort des prisonniers.

Après s'être emparé du royaume de Cibao, il avait épousé la sœur de Behechio, la belle Anacoana; et, grâce à cette alliance, ses mœurs s'étaient adoucies. Pour lui plaire, il avait mêlé à ses croyances celles d'Haïti; mais elle n'avait pu jamais gagner sur lui d'abandonner ses habitudes

guerrières qui le rendaient si différent des autres habitans d'Haïti.

D'ailleurs son amour des combats était excité sans cesse par un frère qui devait lui succéder, et qui avait son instinct terrible de carnage sans avoir ses nobles qualités : c'était ce Konianbèbe, qu'on avait voulu unir à Nouna-Koali, mais que la jeune fille avait dédaigné comme bien d'autres Caciques.

Caonabo ne fut pas plus tôt arrivé dans le royaume de Marien, que ces Caciques timides qui le redoutaient habituellement se rassemblèrent autour de lui comme s'ils eussent espéré trouver un abri contre l'insatiable avidité des étrangers. Au bout de quelques heures il fut assourdi d'un tel déluge de plaintes, qu'après un moment de réflexion, il trouva fort extraordinaire que des hommes si profondément offensés n'eussent pas encore eu l'idée de se venger.

Il sourit de ce sourire froid et méprisant que connaissaient les guerriers de sa tribu, et il se contenta de dire : — Après les fêtes de Jocahima, Konomerou fera chanter leur tonnerre...

Les Européens, accoutumés à la faible indolence des Caciques, remarquèrent bien l'air guerrier de Caonabo ; mais ils ne s'en étonnèrent point, et ils ne firent rien pour arrêter la haine qui s'accroissait chaque jour.

CHAPITRE V.

Les Européens.

Les hommes que l'Amiral avait laissés dans l'île menaient un genre de vie bien différent de celui qui leur avait été imposé par Colomb. Adorés d'abord comme des Dieux, environnés de l'abondance et de la richesse, un incroyable orgueil s'était emparé d'eux; ils s'appelaient Rois et Seigneurs des Indes.

Diego de Arana, quoique brave, n'avait pas assez de force de caractère pour contenir cette soldatesque effrénée. Les Indiens étaient devenus leurs bêtes de somme; ils s'en servaient comme on use parmi nous

des chevaux pour traverser de vastes espaces; et toujours soumis à ces Dieux exigeans, les pauvres Indiens courbaient patiemment le dos et portaient leurs maîtres au milieu de leurs vallées sur le bord de leurs lacs.

Là, par leurs ordres, les danses sacrées se formaient; les jeunes Indiennes paraissaient-elles à leurs yeux, ils choisissaient les plus belles et les emmenaient dans leur forteresse, où elles devenaient les tristes victimes de la débauche. Les mêmes plaisirs ne convenaient pas à ces hommes de rapine et de sang. Tandis que les jeunes gens s'enivraient d'horribles voluptés, les vieillards cherchaient des trésors. Si quelque chose avait pu égayer ces scènes épouvantables, c'était cette bizarre ivresse de l'avarice, plus insatiable que les autres passions, s'accroissant toujours à mesure qu'on la satisfaisait. D'étranges scènes avaient donc lieu dans le fort : tantôt les jeunes

soldats jouant des boleros sur leurs guitares à cordes métalliques, figuraient des danses mauresques au milieu des jeunes Indiens, qui admiraient leur ardeur et leur agilité; tantôt Gutierrez, couché sur des monceaux de pépites d'or, essayait leur poids et leur degré de finesse.

Dans leur joie furieuse et insolente, ces hommes ne respectaient plus rien; ils se riaient des ordres de Diego de Arana qui cherchait encore à les contenir; ils ne se réveillaient de leurs affreuses débauches que pour inventer de nouvelles perfidies.

Ils voyaient que la grande fête annuelle de Jocahima se préparait, et ils en montraient une joie farouche, car elle devait réunir tous les Caciques de l'île, chargés de présens pour les Dieux : non seulement ils espéraient en tirer des renseignemens sur le pays, mais ils pensaient qu'il serait aisé de s'emparer des trésors destinés à l'ornement des temples.

En vain Ismael, s'unissant à Diego de Arana, cherchait-il à les ramener à de plus nobles résolutions; ils le traitaient de païen et d'idolâtre comme les peuples qu'il défendait, ils se riaient de son culte et de lui, non pas en sa présence, ils savaient ce que disait un de ses regards, ce que valait un coup de son alfange.

Mais comme les chefs eux-mêmes partageaient tous les préjugés de ce temps sur la religion, et qu'ils n'imposaient pas toujours silence aux insolens qui élevaient la voix contre Kaïzar, il était arrivé plus d'une fois que de sanglantes querelles avaient été sur le point d'éclater; l'orage se préparait.

Au bout de quelques jours cependant aucune discussion n'eut lieu dans la forteresse : les esprits furent entièrement au spectacle qui se préparait; la grande fête allait avoir lieu, et de toutes parts la ville de Marien se remplissait d'étrangers.

Guacanagari, Roi-Pontife, les accueillait avec une mélancolique dignité, car c'était peut-être la dernière solennité de ce genre qu'il allait être permis de célébrer.

La fête eut lieu. Les Européens firent bien quelques tentatives pour entrer dans les cavernes où se passait le culte mystérieux de Jocahima, mais on les éloigna avec respect; s'ils avaient eu quelque clairvoyance, ils auraient pu voir à la conduite des Indiens que ceux-ci commençaient à prendre une grande résolution : les présens qu'ils demandaient leur avaient été refusés, et ils étaient rentrés au fort la rage dans le cœur, injuriant tour à tour Diego de Arana et Ismael, formant mille projets de désordre que leur conduite passée ne rendait que trop redoutables.

CHAPITRE VI.

Le Conseil.

Quelques jours après cette discussion, où le fanatisme arrogant des Espagnols s'était montré à découvert, plusieurs Chefs Indiens convoquèrent un grand conseil où l'on devait délibérer sur la conduite qu'on aurait à tenir désormais avec ces *Maguacochios*, qu'on croyait bien encore d'une origine supérieure à celle des autres hommes, mais qui avaient commis trop de cruautés pour mériter le titre de Dieux, sous lequel on les désignait autrefois dans l'île.

Les Buhitios furent consultés ; ils inter-

rogèrent les Zémès, et il fut résolu que les Caciques s'assembleraient, ainsi que les Devins, entre les domaines de Guacanagari et ceux de Guarionex.

Une vaste cabane, supportée par des piliers de caoban, fut promptement élevée dans un lieu solitaire qui séparait les deux territoires. Deux Zémès d'or y furent placés comme Génies tutélaires : l'artiste indien, en formant ces statues, s'était inspiré de ce qu'il y a de plus grotesque, de plus terrible dans la nature humaine et dans celle des reptiles ou des oiseaux de proie. En les voyant, l'adorateur devait frémir et s'humilier.

Pour l'importante solennité on avait réuni plusieurs siéges consacrés, ornés de sculptures bizarres. On les nommait *ducho*, et ce mot donnait à entendre qu'en y prenant place on se trouvait sous la protection d'une Divinité.

Au jour fixé pour le conseil, les Caci-

ques arrivèrent portés sur des espèces de palanquins. Comme pour la guerre, leurs membres étaient peints en vermillon avec la teinture brillante du bixa, et la figure noire de leur Zémès favori paraissait avec plus d'éclat sur leur poitrine.

Ils prirent place en gardant un profond silence, et ces calumets, qu'ils appelaient *tobaccos*, leur ayant été présentées, ils fumèrent quelque temps sans parler.

Près des Idoles on voyait Guarionex et Guacanagari environnés de leurs Buhitis; plus loin, mais entre les deux Chefs, se plaça bientôt Caonabo, le Seigneur de la Maison-d'Or, comme il se faisait appeler alors; on le reconnaissait aisément à sa coiffure de plumes éclatantes, à ses peintures bizarres, aux espèces de bracelets de coquillages qui ornaient l'extrémité de ses jambes, et plus encore à son air farouche et rusé.

Près de lui on remarquait Konianbèbe

le Sauvage entre les Sauvages, les Piayes ou Boyes, Prêtres caraïbes, environnaient ces deux Chefs étrangers : ils portaient leurs manteaux de plumes et tenaient en main le maraca, emblème de leur caractère sacré ; c'était une coloquinte ornée de plumes d'ara, remplie de graines retentissantes, et traversée à l'une des extrémités par un bâton qui permettait de l'agiter. Behechio, le Cacique de Xaragua, occupait le troisième rang; le Chef de Ciguey était près de lui avec ses guerriers, qu'on regardait comme les plus braves de l'île, où n'étaient point les terribles Caraïbes. Mayobanex se faisait remarquer par son attitude tout à la fois noble et fière.

La place des Matrones était déserte; on savait qu'elles s'intéressaient trop aux *Maguacochios* pour oser les admettre. On fuma long-temps, et long-temps on garda un religieux silence. La plupart des Indiens n'osaient parler de ces êtres mystérieux

qu'ils regardaient comme des Dieux, et ils ne pensaient pas sans frémir que les paroles du conseil parvenaient peut-être aux étrangers à mesure qu'on les prononçait. Guacanagari surtout tremblait en invoquant les Zémès; il lui semblait que le silence menaçant qui régnait dans l'assemblée était déjà un sacrilége, et il dit d'une voix timide :

— Les Dieux sont puissans, il faut les honorer; et il voulut commencer un long discours où il allait rappeler les vertus de Colomb, la vaste étendue de ses navires, la terrible puissance de ses foudres.

Lorsque Caonabo l'interrompit en disant : — Je n'ai pas vu beaucoup ces hommes de la mer, et je n'ai pas entendu leur tonnerre ; mais mon boutou est très fort et mes flèches très rapides aussi... Konianbèbe ne parla pas, mais il agita, en riant silencieusement, ses longues dents blanches comme celles du jaguar;

le discours bref de son frère lui plaisait.

Et Guarionex dit : — Ce ne sont pas des hommes, car ils ont avec eux le tonnerre. Ils ne peuvent jamais être frappés de mort, car les flèches des Caraïbes se briseraient sur leurs vêtemens, qui rayonnent comme le soleil ; ils ne peuvent périr dans les flots, puisqu'ils sortent de la mer.

— Comme l'écume, dit la voix forte d'un vieillard ; et le nom d'écume de la mer resta aux étrangers parmi les Caraïbes (1).

Et Guarionex reprit :

— Les oiseaux meurent dans les airs quand ils le veulent, parceque le soleil est leur père ; et il y a des guerriers qui croient résister à ces Zémès ! de l'or, de l'or, ou ils vous feront tous mourir...

Et une voix faible et tremblante qui partit du sein de la multitude rassem-

(1) *Banalé* ou *banaré*, dont les Caraïbes se servent pour désigner les Européens, ne signifie pas *compère* comme le croient les Européens.

blée au fond de la salle, se fit entendre :
— Les étrangers ne peuvent-ils mourir?

Jamais cette demande, tout à la fois terrible et imposante, n'avait été faite si franchement : il n'y eut pas de réponse. Toute l'assemblée paraissait effrayée d'une telle question; mais Caonabo rompit le silence; il dit d'une voix assurée : — Il faut essayer si les hommes de la mer peuvent mourir... Et à son geste expressif il était aisé de voir qu'il se sentait assez de résolution pour exécuter ce qu'il proposait.

Mais il n'eut pas prononcé plus tôt les paroles qui allaient décider du sort de la nation, que, parmi les timides habitans d'Haïti, il y en eut un grand nombre qui s'agenouillèrent avec toutes les marques d'un vif effroi; que des murmures s'élevèrent, et que l'on put croire un instant que le conseil allait se dissoudre sans avoir osé rien décider.

Le vieillard qui avait soulevé la grande

question se leva alors; il alla parler mystérieusement aux prêtres, puis il vint près de chaque Chef, et il leur dit quelques paroles très bas à l'oreille. Guacanagari en l'écoutant devint pâle, et l'œil de Caonabo étincela comme celui du serpent qui guette sa proie sous le feuillage.

Et des voix s'élevèrent encore, criant au sacrilége, rappelant le pouvoir du tonnerre, les monstres puissans qui avaient paru un instant sur la mer pour vomir ces étrangers. Guacanagari rappelait la justice du grand Zémès, c'est ainsi qu'il nommait Colomb, les bons procédés qui avaient marqué d'abord l'arrivée des étrangers; et il était interrompu par des voix confuses qui disaient des merveilles qu'on semblait avoir oubliées. — Ce sont des Dieux! Ces mots retentissaient de toutes parts, comme le bruit des forêts quand toutes les feuilles parlent au vent.

Mais chez les Américains le silence n'est

jamais bien long-temps à se rétablir; une gravité solennelle préside toujours à leurs assemblées.

La voix qui avait causé tant de tumulte ne se fit plus entendre; mais un vieux prêtre qui n'avait pas encore parlé se prit à dire: — Parmi les étrangers il y en a qui souffrent, il y a des êtres jeunes et d'autres vieux; les étrangers meurent donc s'ils s'affaiblissent comme nous.

Un long cri d'*Eura!* applaudit à cette sage observation, et le vieillard continua en rappelant les malheurs qui avaient suivi l'arrivée des étrangers : il disait qu'on avait vu déjà leur sang couler, et il termina son discours par les mots terribles : —Ils peuvent mourir!

Le vieux Gumazoa voyant qu'il était compris, parla long-temps encore au Chef caraïbe, et au milieu des murmures prolongés de l'assemblée, on entendit: — Guerriers très courageux..., ce sera au

lever de la lune... Il m'a demandé à visiter les solitudes du lac où nous trouvons de l'or... Puis il accompagnait son discours de gestes bizarres et expressifs que comprenait merveilleusement Caonabo, dont le regard terrible contrastait avec la physionomie fine et rusée du vieillard... Nous saurons si les *Maguacochios* peuvent mourir, furent les dernières paroles qu'on entendit.

CHAPITRE VII.

Konianbèbe.

La conduite des Européens causait depuis plusieurs jours à Nouna une vive et profonde inquiétude; l'air de mystère qui régnait parmi ses compatriotes, l'assemblée secrète qu'on avait tenue à plusieurs lieues de la ville, augmentèrent son effroi. Quand elle sut que le conseil des Caciques était fini, elle voulut, ainsi que plusieurs de ses compagnes, savoir ce qui avait été décidé; mais nul d'entre les guerriers ne consentit à lui répondre : on répétait qu'elle aimait les étrangers, et que la puissance dont ils s'environnaient l'avait

séduite, alors même qu'ils étaient plus terribles au pays.

Aucune matrone n'avait été admise parmi les Chefs; et, sans oser le dire, elles en étaient vivement irritées; elles soupçonnaient peut-être ce qu'on voulait leur cacher, mais n'osaient même se le confier entre elles.

— Les Caciques n'aiment pas les étrangers,... dit le soir même Nouna-Koali à sa sœur.

— Qu'importe aux étrangers? reprit Anacoana, ils sont immortels... Puis voyant l'inquiétude qui paraissait sur le visage de sa sœur : — Écoute, ma sœur, je suis une grande Reine, je ne puis demander ce qui m'a été caché; mais toi, Nouna, tu es comme la lune, qu'on ne se lasse jamais de voir, et comme l'oiseau de Vagoniona, qu'on ne se lasse jamais d'entendre : demande, on te répondra comme à un enfant qu'on aime.

—Tu raisonnes comme une grande Reine et comme une bonne sœur, dit Nouna. J'irai vers celui qui me parle quand je ne veux pas l'entendre, car les autres Caciques me renverraient parmi les fleurs, comme l'oiseau bleu des champs.

Alors elle prit un vase de serpentine rouge orné d'un cercle d'or, qu'elle remplit d'ouicou, boisson petillante comme la bière, mais plus douce et plus enivrante; et elle alla vers la cabane des Chefs caraïbes, où se trouvait Konianbèbe stupidement couché dans son hamac, songeant quelquefois, en riant d'un rire effroyable, à ce qui avait été décidé dans le conseil.

—Guerrier très fort, lui dit Nouna-Koali, ta sœur Anacoana t'envoie ce vase d'ouicou, parceque les guerriers qui reviennent du conseil doivent être très fatigués, ayant parlé long-temps, avec prudence, de guerre... et des choses

nouvelles qui sont arrivées dans l'île...

— Les guerriers ont parlé, mais je n'ai point parlé, moi, dit Konianbèbe : je me bats et je tue, mais on ne m'interroge point dans le Carbet... Je boirai avec joie cependant, jeune fille, ce que tu m'apportes dans ce beau *couì* (1), et la première tête de ciguayen que je tuerai j'en ferai une belle coupe blanche que je veux t'offrir.

La jeune fille détourna les yeux avec horreur; mais elle tendit cependant la coupe au sauvage, qui la vida d'un seul trait, la regardant toujours comme le caïman regarde l'utias léger.

— Guerrier très fort, dit Nouna, le conseil a été long...

— Plus long qu'une longue bataille où le guerrier se réjouit dans le sang.

— Les Caraïbes aiment beaucoup la

(1) Nom d'un vase en caraïbe.

guerre ; ce sont de très grands guerriers.

— La joie des hommes est dans les combats, comme la joie des femmes est dans les jeux. Un Chef caraïbe est un très bon mari, Nouna ; sa femme a beaucoup d'esclaves, elle voit mourir beaucoup de guerriers dans de joyeux sacrifices... Et, en parlant ainsi, les yeux bizarres de Konianbèbe laissaient assez voir l'effet du breuvage enivrant, ils étincelaient d'amour et de souvenirs féroces.

— Écoute-moi, guerrier très fort ; une autre fois je viendrai entendre tes paroles sur les joies des femmes caraïbes. Dis-moi seulement, faut-il préparer les chants de guerre ? Les Caciques ont-ils décidé dans le conseil qu'il y aurait la guerre ?...

— Ah! j'entends; Nouna,... prépare des chants de mort;... il y aura des morts, le tonnerre roulera avant de s'éteindre... Le Sauvage dit ces mots; et il s'arrêta tout-à-coup craignant d'en avoir trop dit.

Et il reprit : — Nouna-Koali, les jeunes filles ne doivent rien savoir de ce qui se passe dans le conseil des Caciques, et tu ne sauras rien, si ce n'est que Konianbèbe t'aime beaucoup, et que ta voix le réjouit comme le son d'une petite flûte blanche faite de l'os d'un ciguayen. Viens, ô jeune fille! viens dans mon grand Carbet... Mais il cessa de parler, car la jeune fille s'était enfuie aussitôt qu'elle avait deviné ce qu'elle souhaitait si vivement de savoir.

C'était le matin ; elle erra pendant quelque temps dans un trouble extrême, ne sachant quel parti prendre, craignant, par une révélation trop prompte, d'irriter les étrangers contre les siens et d'être la cause des plus grands malheurs.

En d'autres momens l'idée que les étrangers étaient immortels la rassurait ; puis elle se rappelait avec effroi qu'elle avait vu leur sang couler, qu'ils étaient

sujets aux mêmes besoins que les autres hommes, qu'on les voyait quelquefois malades et réduits à une grande faiblesse, qu'il n'y avait que la mort dont ils semblaient exempts. Là s'arrêtait sa pensée, là s'accroissait son trouble et son angoisse.

Elle réfléchit long-temps, et, comme elle était dans une méditation profonde, un Chef passa et lui dit : — Nouna-Koali, les Caciques croient que tu vas trop souvent parmi les étrangers; ils pensent que les jeunes filles sont mieux dans la *canay*, tissant des naguas, qu'errantes ainsi sur le rivage... Et il s'éloigna, laissant la jeune fille dans une inquiétude plus grande encore.

Un second Chef se rendait à la ville, et il lui dit : — Nouna-Koali, ce soir les jeunes filles ne doivent point se montrer aux champs ; les Chefs veulent qu'elles rentrent dans les cavernes des Zémès : la lune, dit-on, sera sanglante;... il y aura de grands

sacrifices où les jeunes filles ne doivent pas être...

Ces paroles des Chefs ajoutèrent encore à son trouble. Elle se rappela avec un effroi plus grand les discours de Konianbèbe, les vices des étrangers revinrent à sa mémoire ; sa croyance en leur immortalité s'affaiblissant, ses angoisses redoublèrent ; leur mort lui paraissait certaine. Et cependant quand elle pensait à Kaïzar, elle se sentait presque rassurée, car son amour l'élevait dans sa pensée au-dessus des autres. Elle ne pouvait croire qu'un être si beau, si puissant, fût sujet à la mort. En d'autres momens, après s'être abandonnée à cette idée, elle retombait dans une horrible inquiétude.

Elle se rappelait le sommeil de l'étranger, semblable au sommeil des hommes, et tout pareil à la mort ; elle trouvait dans sa mémoire mille autres circonstances qui augmentaient son anxiété.

Vaincue par ses vagues terreurs, tantôt elle s'avançait rapidement vers le rivage où se trouvait l'habitation des Espagnols, tantôt elle s'arrêtait pour réfléchir aux merveilles qui entouraient ces étrangers, à ce tonnerre dont ils étaient les maîtres, à ces armes puissantes qui les rendaient bien redoutables s'ils n'étaient invincibles.

L'inquiétude enfin l'emporta: elle prit le chemin qui conduisait au fort de *la Natividad*. Quand elle eut dépassé le grand bois d'Acomas, et que le bruit des flots commença à parvenir à son oreille, le soleil était à la fin de sa course; il créait, avant de s'éteindre, au ciel des nuages de pourpre, sur la mer des flots d'or. Au milieu des buissons de hamel on entendait le doux ruiseñor chanter sa plainte éternelle, et ce chant calma un instant Nouna-Koali; elle crut un moment qu'au milieu de ce calme de la terre et des eaux

il ne pouvait y avoir de fureur parmi les hommes ou les Dieux qui ne s'éteignît. Elle entra dans un étroit chemin qui conduisait à une vallée plantée de yarumas et de xagua aux feuilles de frêne, et comme elle gravissait une petite colline d'où l'on dominait sur le rivage, elle vit Ismael assis avec trois étrangers au pied d'un grand mahogon qui les couvrait de son ombrage. Elle s'arrêta un instant, réfléchissant si elle se présenterait à lui tandis qu'il était avec d'autres Européens. Tout-à-coup un des étrangers se leva enflammé de colère, et Ismael se leva aussi : les deux autres ne restèrent pas long-temps assis ;... ils tirèrent leurs longues épées en les agitant avec fureur, et en parlant d'un ton arrogant au Maure, que ces menaces semblaient profondément irriter.

Nouna-Koali sentit un mouvement d'horreur. Les épées se croisaient contre

Ismael qui les écartait en portant à son tour des coups furieux. A ce spectacle l'Indienne se frappa le front avec angoisse, puis elle se prit à courir vers le rivage ; et comme elle avançait davantage, elle vit distinctement deux des étrangers qui fuyaient vers le fort, en laissant sur leur passage une large trace de sang. Le troisième resta seul, se battant toujours avec fureur. Agile et prompt dans ses coups, il attaquait hardiment Ismael, qui semblait quelquefois avoir peine à lui résister, et toutefois opposant un sang-froid plein de fermeté aux coups précipités de son antagoniste, le Maure le raillait de sa colère.

Comme Nouna-Koali regardait avec une douloureuse anxiété cette lutte opiniâtre, les deux combattans disparurent à ses yeux derrière un bois de guamas et de lataniers. Un cri se fit entendre, suivi de quelques paroles : — Damné Morisque ! damné Morisque ! je suis blessé !... mais tu par-

leras un peu mieux une autre fois de san Iago,... chien de païen!... Ces mots furent les derniers qu'on entendit.

Comme elle regardait toujours avec une douloureuse inquiétude, elle vit Ismael qui se traînait vers la vallée d'Arassoya, passant lentement, s'attachant aux branches des arbres, contemplant tristement la mer, et puis s'arrêtant tout-à-coup, comme s'il n'avait pu avancer davantage. Nouna-Koali descendit rapidement dans un ravin qui la séparait de la vallée; et n'écoutant plus que le sentiment qui l'entraînait, elle s'élança à travers un champ d'aloès dont les piques droites et bleuâtres lui firent mille blessures qu'elle sentait à peine.

Enfin elle arriva, Ismael était tombé au pied d'un xagua, et cherchait à étancher le sang qui coulait en abondance d'une blessure que l'Espagnol lui avait faite au flanc droit, et qui lui causait une vive souffrance.

A ce spectacle Nouna-Koali sentit en ses idées un douloureux changement sur la divinité des étrangers ; une muette terreur la tint quelque temps immobile : puis tout-à-coup elle s'élança vers Ismael, fixa ses regards sur les siens et lui dit avec angoisse: —Tu peux donc mourir?... Dieu de ma mère, secourez-le, puisque ce n'est pas un Dieu !... Ses larmes se mêlaient au sang ;... et comme la tête de Kaïzar se penchait sur son épaule ,... elle poussa un grand cri ... Le sang coulait toujours !...

Dans son égarement elle mit la main sur la blessure pour l'arrêter ;... la douleur que ressentit Ismael le rappela à la vie,... et il dit à Nouna-Koali, d'une voix bien faible : — Oh ! jeune fille, jeune fille !... éloigne-toi :... ils vont revenir et ils te tueront... Mais elle s'écriait : — Jocahima ! Jocahima ! fais - moi mourir avec lui ,... s'il peut mourir... Et comme si un nouveau courage l'eût tout-à-coup ani-

mée, elle alla arracher dans le sable un bromelia dont les feuilles épaisses formaient un vase rempli de l'eau des pluies, elle lava la plaie d'Ismael ; et détachant le turban qui entourait son front, elle en banda adroitement la blessure, en lui demandant d'une voix pleine de douceur, si elle ne le faisait pas bien souffrir...

Au bout de quelque temps Ismael essaya lui-même de se lever.—Rester ici, dit-il, c'est courir de grands dangers ; jeune fille, va-t-en du moins... Nouna-Koali ne lui répondit rien.

Elle le regardait, puis jetait les yeux vers une colline couverte de beaux arbres, environnée elle-même d'une forêt solitaire qui se prolongeait jusqu'à un grand lac.

— Écoute, écoute : tu as beaucoup de courage, et moi j'ai beaucoup de force: viens jusqu'à la colline,... là les hommes ne pourront te trouver, tu seras avec les

Dieux... Et en disant ces mots elle voulut prendre Ismael dans ses bras pour l'emporter. Malgré ses cruelles souffrances, il sourit douloureusement des efforts de la pauvre Nouna qui le souleva un moment de terre, mais qui ne put faire que quelques pas chargée de son précieux fardeau. — Que n'ai-je autant de force que d'amour pour toi!... s'écria-t-elle avec amertume.

— Écoute, lui dit-il, puisque tu veux que je vive encore, je vais faire un dernier effort,... essayer de te suivre. Romps une de ces tiges de guyaba; je m'appuierai dessus, etton bras me soutiendra... Ta douleur me donne de la force, Nouna... Il commença à marcher, quoique souffrant d'horribles douleurs.

Il rassemblait toute son énergie quand il regardait sa jeune compagne qui le contemplait avec inquiétude, et semblait heureuse de chaque pas fait pour gagner la

colline ; elle exigeait cependant qu'il se reposât toutes les fois que la souffrance devenait plus vive...

— Prends courage, lui disait-elle, si tu ne veux me voir mourir ... Puis l'inquiétude de ce qui se passait dans le camp des Caraïbes, venant encore à l'agiter, elle s'arrêtait tout-à-coup elle-même, cherchant à retenir ses larmes...

— Tu me conduis parmi les Indiens, bonne Nouna-Koali, mais le chemin est bien long.

La jeune fille baissa la tête sans répondre,... et à la fin elle dit : — Les Indiens n'aiment pas les étrangers ; je te conduis dans la caverne des Dieux, où a vécu le grand Roi Vagoniona. Mon père connaissait cette mystérieuse demeure, et il me l'a montrée, à moi seule, pour m'y cacher un jour, quand les Caraïbes nous menaceraient de ravager le pays.

En cet endroit la vallée se rétrécissait,

et bientôt ce fut une gorge assez étroite, formée par deux éminences couvertes de vastes yarumas qui croisaient leurs branches énormes, et formaient comme une arcade de verdure se prolongeant jusqu'au lac devant lequel il fallait passer pour arriver à la colline.

Couvert d'une végétation abondante, ce chemin creux conduisait à une autre route plantée d'arbres fort anciens : leur verdure était rare, mais des aloès à larges feuilles croissaient sur leurs grandes branches desséchées ; des bauhinias paraient de leurs filamens de verdure les troncs moussus que mille plantes détruisaient ; des bignonias mêlaient leurs fleurs à ces fleurs de l'air ; après avoir couru à l'extrémité des branches, elles retombaient sur la roche, en formant un rideau de verdure qui parfumait l'air et qu'agitait le vent.

— Je ne sais trop où est notre demeure solitaire, dit Nouna-Koali, en entou-

rant Ismael de son bras droit pour mieux le soutenir... Il s'arrêta tout-à-coup et lui dit : — Laisse-moi mourir ici, Nouna-Koali, bonne Indienne si remplie d'amour : ma destinée a été bien triste, bien triste aura été ma fin, puisque je meurs devant celle qui avait mis sa joie en mon existence, loin de celle aussi qui ne saura pas que je meurs... Et il récita les prières ordonnées par le Prophète.

— Viens, viens, dit Nouna ; non, tu ne peux rester ici. Mais il s'était presque évanoui, à peine l'entendait-elle... Remplie d'une nouvelle énergie, animée peut-être par le désespoir, la jeune fille le saisit entre ses bras et l'entraîna.

En ce moment ils marchaient dans l'obscurité, la lune n'éclairait pas encore la campagne. Souvent les lianes errantes liaient tout-à-coup leurs pieds, des herbes tranchantes leur faisaient des incisions rapides et sanglantes ; mais Nouna-Koali ne

souffrait que pour Ismael. Bientôt ils arrivèrent sur les bords du lac ; il était entouré de rochers assez élevés, et elle resta quelque temps dans une profonde incertitude sur le chemin qu'elle avait à suivre. Elle réfléchissait en regardant les étoiles et les grands arbres qui s'inclinaient au-dessus des rochers et se prolongeaient à l'Est, en laissant entrevoir par intervalles une vallée à l'extrémité de laquelle on apercevait des feux lointains, tandis que de l'autre côté se dessinait la colline.

Elle demeura quelque temps dans l'incertitude, mais la lune devait bientôt dissiper l'obscurité et lui montrer le chemin qu'elle avait à suivre; car au bout de quelques minutes elle s'annonça derrière les montagnes, comme le feu d'un incendie, puis elle montra à l'horizon son globe enflammé, colorant tristement le ciel, mais n'éclairant pas encore suffisamment la terre.

Cependant Nouna se dirigea alors plus facilement. Ils passèrent derrière les roches de granit qui entouraient le lac, puis se trouvèrent sur une rive sablonneuse où se balançaient quelques palmiers parmi des buissons de pitangas.

Ismael, affaibli par la perte de son sang, voulut se reposer en cet endroit, pendant que la jeune Indienne chercherait à s'orienter. Il se coucha donc, quoique avec grande difficulté, entre de longues herbes.

Nouna se dirigea alors vers un groupe de cocotiers qui mêlaient leurs tiges à quelques pas de la rive; elle espérait pouvoir monter sur ces arbres et se diriger d'une manière plus certaine; mais comme elle était près des palmiers, elle aperçut un immense caïman, couvert d'une vase verdâtre, qui regardait la lune en jetant un cri lugubre. A l'approche de la jeune fille, il rentra précipitamment dans le lac; sa tête seulement passa et ses yeux sanglans brillèrent hors de l'eau.

Elle s'élança rapidement vers Ismael, faisant en courant mille circuits... Le féroce caïman se contenta de la suivre des regards et resta stupidement dans la vase.

Comme elle était fort près de Kaïzar, elle entendit encore du bruit, mais ce n'était point le bruit que font les crocodiles quand ils tombent dans l'eau ou quand ils se jouent sur le rivage. Le bruit augmenta, et elle se cacha parmi les buissons épais d'azalea et de ketmie, retenant sa respiration, évitant de faire elle-même le moindre bruit.

Elle aperçut alors à l'extrémité du petit lac, six hommes, parmi lesquels elle distingua un Européen et deux Chefs caraïbes, que dirigeait un vieillard. Elle prit alors le parti de se traîner entre les herbes jusqu'à Ismael, qu'elle trouva presque évanoui.

Tantôt elle cherchait à le ranimer de son haleine, tantôt on eût dit qu'elle voulait retenir son souffle, car il lui importait

de n'être découverte ni par les Insulaires ni par les Européens. Ces six hommes étaient éclairés par la lune et parlaient en ce moment entre eux. Elle ne pouvait entendre leurs discours; mais, de l'endroit où elle était, on distinguait leurs mouvemens.

CHAPITRE VIII.

Peuvent-ils mourir!...

Ces hommes semblaient montrer à l'Européen la vallée comme le terme de leur voyage; ils essayaient de lui persuader qu'il fallait traverser le lac pour gagner certains rochers; et on entendait par intervalle le mot *or*, retentissant dans cette solitude. L'Espagnol hésitait à passer le lac, il disait à ses conducteurs qu'il était préférable d'attendre sur le rivage le retour du jour; mais les Indiens insistaient, et ils lui montraient d'assez gros morceaux de métal, lui parlaient avec

beaucoup de vivacité, se faisaient des signes entre eux que l'étranger ne pouvait comprendre.

A la fin Guttierez se décida : il monta sur le dos de l'Indien le plus robuste, qui entra dans le lac en recommandant aux autres de le suivre, et en effet ils le suivaient en gardant toujours un profond silence; ils marchèrent quelques temps ainsi. Nouna-Koali entendait parfaitement le bruit léger qu'ils faisaient en traversant les eaux.

Tout-à-coup un cri traversa la solitude, l'Indien et l'Européen qu'il portait disparurent,... et les autres sauvages se regardèrent avec mystère et inquiétude, puis il y eut grand tumulte.

Une tête parut et elle fut repoussée avec effort par un des Indiens, qui fit un bond dans l'eau tandis que son compagnon se relevait du fond du lac; alors ils se prirent tous à dire : — Zémès, Zémès, sortez de

ce lac ; car nous ne pouvons vous en tirer: rassurez vos serviteurs, qui n'ont pas su vous retenir,... pensant que les Dieux n'ont rien à craindre dans le fond d'un lac puisqu'ils viennent de la mer... Un Caraïbe sourit, car nulle voix ne sortait des eaux. — N'en voulez pas aux Indiens, ô Zémès! vous étiez lourd, et les Indiens sont faibles... Mais nulle réponse ne venait, et ils commencèrent à se regarder avec une joie maligne et féroce ;... puis ils renouvelèrent leurs discours, demandant à Guttierez de paraître, l'invoquant sans en recevoir de réponse, et se regardant encore avec une affreuse expression de doute et d'espoir.

Après s'être regardés ainsi dans un profond silence, et comme saisis de nouveau d'une crainte religieuse, parceque le grand mystère allait se dévoiler, les deux Caraïbes plongèrent dans le lac, et ils en tirèrent un corps froid et inanimé. Ils le

laissèrent retomber... Les Indiens d'Haïti reculèrent avec les démonstrations du plus grand effroi; mais les guerriers de Caonabo s'écrièrent après un effroyable éclat de rire : — Le Dieu est mort!... Puis ils plongèrent tous et tirèrent de nouveau le cadavre, qu'ils entraînèrent sur le rivage, à bien peu de distance de Nouna-Koali; elle se cacha le visage avec terreur pour ne pas être témoin de ce spectacle épouvantable, qui révélait aux Indiens un horrible mystère qu'elle connaissait déjà. Pour Ismael, cette scène fantastique était comme un rêve; il avait à peine le sentiment de la vie.

Et le Castillan fut étendu sur le rivage; mais les hommes craintifs qui l'avaient plongé dans le lac se reculèrent encore en voyant son visage éclairé par la lune. Ses paupières ne s'étaient point abaissées, et il semblait regarder ses ennemis qui tremblaient de ce regard d'un mort; et ils

parlèrent encore entre eux, disant : — S'il feignait de ne plus vivre pour punir les Indiens!... Puis trois guerriers s'inclinaient avec respect devant ce cadavre;... et comme il ne faisait aucun mouvement, ils commencèrent peu à peu à s'en approcher sans crainte, et finirent par se railler entre eux de leur erreur; on eût dit des Démons le jour où ils virent que l'homme était sujet à la mort.

Et après s'être réjouis silencieusement comme font tous les Américains quand quelque chose les émeut : — Voilà qui est fort bien, dit le vieillard qui avait parlé dans le conseil; il faut chanter la chanson de Caonabo le Terrible. Il poussa un cri lugubre et perçant, qui fut répété par les rochers du rivage, et un grand feu s'alluma tout-à-coup dans l'obscurité sur la montagne la plus voisine; un autre cri fit allumer un autre feu, et chacune de ces clameurs solitaires

était suivie de flammes qui montaient des collines vers les cieux;... les clameurs cessèrent, et les feux continuèrent à s'allumer en silence, comme si un Génie infernal les eût propagés de son souffle sur chaque montagne.

Et les Indiens insultèrent alors au cadavre, chantant sa mort d'une manière lugubre, disant que les vautours aux corps hideux feraient un repas de sa chair, et que pour eux ils comptaient bien se réjouir dans le sang des Dieux. En achevant ce chant de mort, ils se mirent à dépouiller le corps de Guttierez, et dans cette horrible occupation ils ressemblaient aux oiseaux de rapine dont ils venaient de parler... Comme ils allaient se retirer, le silence qui régnait dans la solitude fut tout-à-coup interrompu par d'horribles cris d'*Eura! eura Oueh!* qui partaient des collines et des vallées: la campagne se remplissait de milliers d'hommes, s'élan-

çant vers le rivage avec des torches enflammées. Le cadavre fut abandonné par les Indiens, qui coururent comme les autres au pillage; car une lueur immense paraissait du côté de la mer, où l'on entendait par intervalles des cris et des détonations auxquelles succédèrent un profond silence et des chants de triomphe plus horribles encore que les cris de guerre.

Lorsqu'elle fut seule, Nouna-Koali leva la tête au-dessus des herbes; elle regarda autour d'elle pour voir si aucun Indien ne paraissait.

Elle se préparait à faire un dernier effort pour enlever Ismael et le transporter où elle savait qu'il ne courrait plus aucun danger, quand des clameurs, d'abord lointaines, se rapprochèrent, quand elle vit sur le chemin du lac un parti de Caraïbes conduit par Konianbèbe et se dirigeant vers la mer. Il était évident que la troupe

infernale allait passer devant l'endroit où elle se trouvait, qu'on l'avait probablement vue ; que le plus profond silence ne pouvait pas l'empêcher d'être reconnue par les Caraïbes, qui ne manqueraient pas de la questionner et à qui il serait impossible de cacher le malheureux Ismael : comme les voix se rapprochaient de plus en plus, elle prit tout-à-coup une grande résolution.

Elle se leva, rajusta sa couronne d'or, prit des fleurs qu'elle mêla à ses cheveux, et d'une voix solennelle elle entonna un chant de guerre dans la langue des Caraïbes.

Et en effet les guerriers passèrent à quelques pas d'elle, et elle disait :

— Voici une fort bonne nuit, où tous les *Maguacochios* seront tués, *eura* !... une fort bonne nuit, en vérité, *eura* !

Nouna-Koali chante parcequ'ils sont faibles et les guerriers caraïbes très forts.

Ce ne sont que des *Oquili* (1); jetez-les à la mer, *Eura! eura Oueh!*

Et quand Konianbèbe fut près d'elle elle redoubla cet horrible refrain, en ajoutant : — Konianbèbe est un grand Chef : je lui ai promis un chant de mort, et je le chante sous le ciel, en vérité, je le chante.

Et le Caraïbe en passant lui criait : — Bien, jeune fille, bien! Ce soir ma cabane sera fort belle à voir pour une jeune Cacique :... je n'oublierai pas Nouna et son chant de mort. Et il poussait avec ses guerriers les cris d'*Eura!* auxquels répondit pendant quelque temps l'Indienne; ils s'affaiblirent bientôt dans le lointain.

Après que Konianbèbe, courant vers le bord de la mer, eut quitté le lac, Nouna prolongea encore l'horrible chant qu'elle venait de composer ; et, pendant

(1) Les hommes qui ne sont pas Caraïbes.

qu'elle chantait ainsi, elle faisait des efforts pour retenir ses sanglots, car, en regardant la place où était Ismael, elle ne voyait plus aucun mouvement ; les guerriers lui répondirent pendant quelque temps encore, puis la solitude retomba dans un calme profond.

Nouna - Koali alors se précipita vers Ismael, et elle vit avec une angoisse inexprimable qu'il était plongé dans un évanouissement de mort.

Elle courut alors vers le lac, puisa dans les grandes feuilles du balisier un peu d'eau, et elle la répandit sur le visage d'Ismael, qui revint à lui. Sa joie de le voir rendu à la vie ne peut pas être dépeinte ; elle ne perdit pas un instant ; après avoir jeté un coup d'œil sur les arbres qui les environnaient, elle aperçut des bananiers :... arracher de larges feuilles, les appliquer sur la plaie et serrer fortement ce nouvel appareil avec une portion de sa

nagua, ce fut l'affaire d'un instant; elle supplia alors Ismael de faire un dernier effort pour la suivre...

L'étrange scène dont il avait été en partie témoin, un souvenir confus du danger qu'il avait couru parmi les Chrétiens, les pleurs de Nouna, le décidèrent à se lever et à suivre la jeune Indienne, qui avait alors retrouvé parfaitement son chemin, et qui, en faisant d'incroyables efforts pour le soutenir, parvint à l'amener au pied de la colline, où elle avait un désir si ardent d'arriver.

Là Ismael se sentit encore abandonné de ses forces; il chancelait, et il allait tomber de nouveau; mais la certitude de le sauver, la vue d'un asile assuré, où elle pouvait le cacher à tous les yeux, donnèrent à Nouna une énergie dont elle n'eût pas été capable en d'autres temps; elle enlaça ce corps qui s'abandonnait, ses bras, qui se raidissaient, le ramenèrent

contre son sein; entraînée alors par ce poids, elle courut vers la colline, où elle avait fait tant d'efforts pour arriver : les plantes grimpantes qui descendaient le long des rochers ne l'arrêtèrent point; elle passa à travers ce rideau de verdure, malgré le léger obstacle qu'ils lui opposaient. En ce moment les lueurs du bord de la mer étaient plus vives, et les détonations des armes à feu se renouvelaient. Ismael ouvrait les yeux avec étonnement, mais il ne pouvait parler; Nouna-Koali traversa rapidement plusieurs corridors qui semblaient avoir été creusés par la main des hommes, et elle pénétra enfin dans la plus grande des cavernes de l'île consacrée à Vagoniona; et quand ils furent entrés dans le temple des Zémès, ils n'entendirent plus que le bruit du vent qui gémissait sourdement sous les voûtes souterraines. — Ici, dit Nouna-Koali, il n'y a que le grand

Roi Vagoniona qui nous voie, et il sait ce que c'est que la douleur, lui qui a erré tant d'années pour sauver son ami.

En parlant ainsi, elle déposait Ismael près de la statue informe du Roi fabuleux, puis elle sortit tout-à-coup du temple souterrain, et revint chargée d'une grande quantité de cette mousse chevelue qu'on appelle *barbe espagnole*, et qui croît dans presque toutes les contrées des Tropiques, en donnant souvent aux arbres le plus étrange aspect, surtout pendant la nuit, quand ces longues chevelures noires pendent des branches et sont agitées par les vents. Elle étendit cette mousse sur une large dalle de pierre qui était au pied de la grande idole, puis elle alla cueillir des branches de pitanga à feuilles de myrte, qui parfumèrent cette couche en la rendant moins grossière; elle était faiblement éclairée dans cette occupation par la lueur fugitive qui venait d'une ouverture circu-

laire pratiquée au-dessus du sanctuaire, comme cela existait dans tous les temples souterrains des Zémès.

Ismael, accablé par la douleur et par la fatigue, ne pouvait guère remercier sa bienfaitrice que par ses regards. Mais au bout de quelques momens de repos sur ce lit de feuillage, ses forces se ranimèrent, il put parler; cependant son extrême faiblesse l'empêchait de voir ce qui l'environnait, il se plaignit bientôt de l'obscurité où il se trouvait, demandant s'il ne serait pas possible d'avoir du feu à la manière indienne en faisant tourner rapidement une baguette de bois dur dans un morceau de bois fort tendre dont les étincelles sont recueillies sur la tige desséchée du maguey. — Écoute-moi, lui dit-elle, aujourd'hui la fumée qui sortirait du temple pourrait nous trahir, parceque cet endroit consacré aux Génies n'est pas éloigné d'un lieu où s'est passé le plus horrible des

mystères, et qu'on viendra peut-être visiter le lac où le Maguacochio est mort. Mais attends, les petits Génies de l'air vont nous éclairer dans la sombre demeure des Dieux.

Alors elle sortit, saisit deux luccioles qu'elle trouva sur une fleur de zamia qu'ils coloraient comme une pâle émeraude, et elle rentra dans la caverne tenant dans chaque main ces insectes lumineux qui l'éclairaient de leur lumière bleuâtre. Avec ces deux rayons qui scintillaient et s'évanouissaient tour à tour, on l'eût prise pour la Déesse de la nuit qui venait doucement visiter la terre.

— Comme tu souffres, ô Zémès! dit-elle en approchant un des insectes lumineux du visage d'Ismael, qu'une fièvre ardente dévorait. Va, le Dieu Jocahima, qui nous a envoyé de la lumière dans l'obscurité, nous donnera une boisson salutaire pour te rafraîchir. En disant ces mots, elle prit

une des coupes d'or qui étaient restées dans le temple, puis, sortant de nouveau de la caverne, elle revint avec une grappe de guiabara, dont elle exprima un jus acide, qu'elle mêla avec de l'eau, et qu'elle présenta à Ismael. . . heureusement il s'endormit alors quelques instans. A son réveil il se trouva environné de mille insectes lumineux, qui répandaient dans la caverne une douce lumière, et de fleurs de tamaris, qui donnent, selon les Indiens, des songes heureux.

Et quand il fut tout-à-fait éveillé, qu'il se sentit rafraîchi par le sommeil, qu'il eut respiré ces doux parfums, qu'il eut vu ces innombrables lumières qui brillaient dans les airs et qui se reposaient sur des fleurs, en éclairant la caverne d'une lueur mystérieuse, les fictions de l'Orient revinrent à sa pensée : — *Allah ! allah !* s'écria-t-il d'une voix faible, suis-je dans le palais des Péris aux ailes lumineuses, ou dans la de-

meure des Génies qui charment l'homme avant sa mort? Comme il achevait il vit Nouna-Koali le contemplant avec inquiétude : il lui sourit, et elle lui sourit à son tour, rassurée par un doux regard qui peignait plus de surprise que de douleur : — Oh ! dit-il encore, Nouna-Koali ! c'est une houri qui n'est pas au ciel!...

La jeune fille avait entendu prononcer son nom, elle se pencha vers lui comme pour l'interroger, et il essaya de lui parler dans sa langue.

— Nouna-Koali aux yeux noirs, lui dit-il, je te remercie : me voilà comme l'ami de Vagoniona, qui ne devait jamais voir le soleil; mais je verrai la jeune fille au regard qui guérit.

— Et cependant, répondit doucement Nouna-Koali, il faut que je te quitte, Zémès, que je te quitte pour bientôt revenir, comme la mère du pauvre coati blessé revient vers lui quand les

chasseurs ne sont plus dans la campagne.

Puis elle lui fit comprendre que les Indiens ne la voyant pas venir, soupçonneraient qu'elle aurait pu le cacher. Et elle lui expliqua d'une manière bien incomplète, à la vérité, ce qu'elle avait appris de la résolution des Indiens et du sort des blancs; mais craignant que l'idée d'une horrible scène ne troublât son imagination déjà exaltée par la fièvre, elle le pria de se calmer; répétant que, le voyant plus fort, elle avait pris la résolution d'aller à la ville pour écarter tout soupçon.

Après avoir mis à côté de lui quelques fruits, un peu d'eau dans un des vases abandonnés sur la table des offrandes, elle le pressa sur son cœur à plusieurs reprises, et elle se décida enfin à le quitter.

Et bientôt elle disparut dans les détours sinueux du temple souterrain; elle traversa rapidement la campagne; elle était calme, les clameurs avaient cessé; on

voyait seulement la lueur mourante des feux qui avaient été allumés sur les montagnes. Au bout de quelques heures, Nouna-Koali parvint à la ville des Palmiers : tout y était dans un désordre étrange; les cris de douleur s'y faisaient entendre au milieu des cris de joie, et plusieurs Chefs avaient fui dans l'intérieur pour ne point participer au massacre des étrangers. Pleurant sur les cadavres qui l'environnaient, le faible Guacanagari ne pouvait en croire ses yeux; il interrogeait ces corps froids et inanimés en versant des larmes abondantes, il leur répétait que telle avait été la volonté des guerriers, et que, pour lui, jamais il n'aurait commis un crime semblable. Puis il continuait à pleurer au rire des Caraïbes qui dansaient au milieu des cadavres sanglans.

La ville de Marien offrait donc l'aspect le plus singulier : chaque Cacique s'était cantonné à part avec les siens; chaque

guerrier, étrangement paré de quelque vêtement des Espagnols, exigeait déjà quelques unes des dépouilles qu'on avait rassemblées pour en faire le partage ; tantôt c'était un Sauvage nu se pavanant avec un haut-de-chausses dont il faisait un manteau ; un autre portait la fraise espagnole avec la toque de velours, sans autre vêtement que ses peintures bizarres. Un Caraïbe de la suite de Caonabo avait suspendu sur sa poitrine un large plat d'étain en guise de caracoli ; son compagnon avait transformé en casque un vase du même métal ; et ainsi accoutrés ils délibéraient gravement dans le conseil.

D'autres étaient beaux à voir avec leurs membres robustes peints d'une façon toute guerrière, la grande épée nue suspendue au côté, le morion en tête, la targe au bras ; en cet état on les eût pris pour quelques héros des temps anciens : le noble touchait au grotesque, l'horrible au plaisant.

On voyait encore des têtes de Chrétiens piquées au fer des lances devant le camp des Caraïbes, des vêtemens sanglans, hideux étendards qui attestaient la fureur des vainqueurs et le sort épouvantable des vaincus...

Nouna-Koali passa devant ces trophées en détournant la tête,... elle vit sur la place où s'élevait le palais de Guacanagari un groupe de Caraïbes qui essayaient de compter entre eux si aucune des victimes ne leur était échappée, et dont les voix discordantes se mêlaient dans cet effroyable calcul. Ils étaient environnés de la foule, qui les considérait en silence. Konianbèbe la vit passer, et lui dit : — Nouna-Koali la jeune fille, tu chantais une fort belle chanson de mort ce soir, une chanson de mort sur les étrangers.... les Chefs te feront de beaux présens.

Elle passa rapidement, car un lent murmure sortait du groupe des femmes; et

marchant toujours avec un effroi qu'elle avait peine à dissimuler, elle arriva près d'Anacoana.

Là elle apprit dans tous les détails ce qui s'était passé, là elle versa des larmes abondantes. Mais son projet était déjà arrêté; elle dévoila sa conduite à Anacoana; et elle ajouta, en la pressant sur son cœur : — Toi seule peux me sauver; sans moi il meurt... Il faut que Nouna soit près de lui... Ce soir même il faut que tu partes pour le Cibao;... je feindrai de t'accompagner, mais je resterai sur le bord de la mer...

Et Anacoana lui avait répondu : — Je ferai ce que veut ton cœur, Nouna-Koali, toutes ces horreurs se sont passées sans mon aveu : je m'éloignerai de la côte...

Et vers le milieu de la nuit on disait dans la ville de Marien que la belle Anacoana et Nouna-Koali, la Fleur des Mers, étaient parties pour les montagnes de Ci-

bao avec leurs femmes et leurs esclaves...
En effet, elles cheminèrent une partie de la nuit sur les domaines du Cacique de Marien ; mais avant l'aurore Nouna-Koali n'était plus auprès de sa sœur, qui avait promis de l'attendre une journée entière près du lac d'Orema.

CHAPITRE IX.

La vie dans la caverne.

Le lieu où se trouvait Ismael était la fameuse caverne de Janaboina, qu'on avait abandonnée depuis long-temps parce-qu'elle avait été ensanglantée par les Caraïbes, lors de la grande irruption qu'ils avaient faite sur les côtes fort anciennement; on l'avait regardée comme souillée par ces étrangers impies, et le souvenir s'en était perdu. Ainsi que dans tous les temples souterrains de l'île, les parois de la grotte consacrée étaient revêtus de ces sculptures grossières, espèce d'hiéroglyphes qu'on ne peut plus expliquer de

nos jours. On y voyait le soleil et la lune sur des pierres triangulaires; puis c'étaient des figures de serpens et d'iguanas, de tortues et d'autres animaux fantastiques. Une statue, ayant des formes tout à la fois terribles et grotesques, était renversée dans le fond du temple, et les Caraïbes l'avaient mutilée avec leurs haches de pierre verte. On apercevait encore d'autres idoles plus précieuses; c'étaient de petites figures d'or pur, éparses çà et là. Les vases des sacrifices étaient près d'elles; et l'on voyait la grande table où l'on aspirait autrefois en grande cérémonie la poudre de tabac dans certaines circonstances.

La grotte principale n'avait qu'une entrée fort étroite, à peu près fermée par les longs filamens du bignonia à fleurs rouges; mais elle était mystérieusement éclairée par une ouverture circulaire taillée grossièrement dans le roc, au-dessus de l'ancien sanctuaire; les tiges rampantes

des lianes laissaient alors échapper peu de lumière, et retombaient en longs filamens de verdure dans le temple souterrain, où leurs fleurs, d'un bleu pâle, ne semblaient éclore qu'à regret.

Ismael, après avoir dormi pendant quelque temps, examina dans le plus grand détail cette demeure singulière : sa blessure le faisait beaucoup moins souffrir, et il n'avait plus de fièvre. Tout ce qui lui était arrivé lui semblait un songe vague et douloureux, produit par la faiblesse et la souffrance ; en d'aûtres instans, les souvenirs lui étaient plus présens : il se rappelait surtout les soins touchans de Nouna-Koali, sa voix entrecoupée de larmes, son sourire quand il avait souri. Il lui paraissait étrange qu'elle l'eût quitté; il pensait avec un horrible effroi que quelque malheur lui était peut-être arrivé à cause de lui. Vingt fois il fut sur le point de se traîner à l'entrée de la caverne, la

douleur l'en empêcha. Il fut plusieurs heures dans cette horrible situation, pensant qu'il était abandonné de la nature entière. Ne pouvant croire que Nouna-Koali ne fît pas tout ce qui était en elle pour le rejoindre, le moindre mugissement du vent se plaignant entre les rochers, le plus léger bruissement des plantes qui tombaient de l'ouverture d'en haut, le faisaient tressaillir en lui donnant quelque espoir.

Il était plongé dans ses réflexions lorsque Nouna-Koali entra tout-à-coup dans la caverne. A son expression d'anxiété succéda une vive joie quand elle vit que la blessure d'Ismael avait cessé de le faire autant souffrir, et que le repos avait ranimé ses forces. Ismael lui demanda avec un vif empressement ce qui avait pu la retenir si long-temps, et lui peignit son inquiétude sans lui tout dire, car elle-même semblait accablée de fatigue: — Repose, repose,

lui dit-elle;... Nouna-Koali est contente; elle sera à la fois ta mère et ta sœur, te berçant dans le sommeil, te nourrissant dans le repos.

Et en disant ces mots elle déploya un beau hamac de fil d'agave, à franges orangées teintes dans le roucou. Après l'avoir fixé entre deux idoles de pierre, elle aida Ismael à s'y placer; puis elle lui présenta des caïmites et des attes à la crème sucrée. Ismael, vivement touché de ses soins, rassemblait les termes les plus tendres qu'il put se rappeler dans la langue haïtienne pour lui exprimer sa reconnaissance; il mêlait quelquefois l'arabe à cette langue américaine, et la jeune fille souriait alors, répétant naïvement les paroles qu'elle n'entendait point, voulant les apprendre à son tour, et toujours les répéter... A la fin les instances d'Ismael furent si vives pour savoir ce qu'étaient devenus les Espagnols, que Nouna-Koali

ne put lui refuser de le lui dire : elle tâcha de lui faire comprendre que les Caraïbes, nombreux comme ses cheveux noirs qu'elle dispersait en les jetant sur ses épaules, s'étaient avancés, en poussant le cri de guerre, sur le rivage, et que là ils avaient tué dix Chrétiens, et elle montra ses doigts; et dix autres encore, elle montra ceux d'Ismael ; que plusieurs *Maguacochios* avaient fui dans les montagnes, et qu'on les poursuivait ; puis, entraînée par des souvenirs qu'elle ne pouvait éloigner de sa mémoire, elle peignit le spectacle qu'offrait la ville avec des gestes si vrais et si douloureux, avec des expressions si déchirantes, qu'Ismael, comme hors de lui, crut un instant assister à cette scène de cannibales, et qu'il s'écria avec angoisse : — O Prophète! ô Prophète! suis-je destiné à cette épouvantable fête!... En butte à la fureur des Chrétiens et à celle des Sauvages, faudra-t-il donc mourir blessé,... sans pouvoir com-

battre ? et il retomba dans son hamac, se cachant le visage de ses mains. Nouna-Koali s'aperçut avec inquiétude de l'impression que venait de lui causer son récit.

Elle se pencha sur lui, écarta ses mains, et posant ses lèvres sur son front, elle lui dit avec une expression de tendresse plus vive encore que ses regards : — Crois-tu que l'ara bleu ne sache pas défendre sa compagne quand elle est blessée ? J'en ai vu un qui, sur son arbre en fleur, déchirait un vautour. Et en parlant ainsi ses yeux jetaient tant de feu, que ce n'était plus la même jeune fille dont la voix était si douce, même dans la joie.

— Calme-toi, Nouna-Koali aux yeux noirs, calme-toi ;... et il mettait sa main sur son cou, cherchant à l'apaiser doucement, car elle pleurait, comme toutes les jeunes filles qui ont de ces accès de courage où le sentiment de la faiblesse succède à l'ardeur de l'âme.

Quelques momens après elle se leva, essuya ses yeux avec sa blanche nagua, et dit : — Nouna ne pleure plus ; Nouna veut que tu manges et que tu dormes. Maintenant tous les Indiens sont trop occupés pour venir dans le voisinage de cette caverne. Et en disant ces mots, elle alla dehors, elle en rapporta quelques branches desséchées, puis elle prit un morceau de bois d'agave fort sec et fort léger ; elle fit un trou au milieu, elle y introduisit un bâton de bois dur, et, le faisant tourner avec rapidité entre ses mains, il en jaillit bientôt dans l'obscurité quelques étincelles qui s'attachèrent au bois mou dont elle avait environné ce briquet caraïbe en usage chez presque tous les peuples sauvages, mais mal décrit par la plupart des voyageurs. Bientôt son souffle répété alluma les branches sèches, et elle eut la précaution de transporter dans un endroit fort re-

côté de la caverne des Zémès ce feu qui aurait pu les trahir; la fumée passait dans un vaste abîme, et se perdait sous les voûtes souterraines dont le temple n'était en quelque sorte que le péristyle.

Ismael la voyait avec admiration occupée à tous ces soins, auxquels de nombreux serviteurs l'empêchaient ordinairement de se livrer, et il ne pouvait se lasser d'admirer sa grâce et son activité quand il la regardait éclairée par la lueur incertaine du feu qu'elle entretenait; il lui semblait être gardé par une de ces divines habitantes de la terre dont parlent les contes orientaux, qui les comparent à une lune d'or se levant dans une nuit sombre.

Quelques momens après elle sortit encore, et au bout d'une demi-heure elle rentra tenant dans ses mains deux beaux poissons aux écailles dorées, et, dans une corbeille de lianes, des crabes des

montagnes, recouverts de feuilles vertes sur lesquelles on voyait des patates sucrées et des racines d'age. — Voici, lui dit-elle, ce que Jocahima, le Dieu du ciel, t'envoie, et ce qu'il m'a donné pour toi, ajouta-t-elle en souriant; Ismael ne pouvait revenir de sa surprise en voyant ces deux poissons qui semblaient sortir de l'eau, et qui agitaient encore leur queue dorée.

Nouna-Koali déposa sa corbeille de liane sur une roche taillée comme un banc de pierre; et elle commença à raconter à Ismael comment elle avait pu faire en si peu de temps cette pêche miraculeuse.

J'ai été, lui dit-elle, sous un caoban, là j'ai trouvé une racine que connaissent bien tous les pêcheurs; et en arrivant près du petit lac qu'on voit aux pieds de ces grands yarumas, j'ai exprimé le suc du sinapou, et je l'ai jeté dans les eaux; et

les poissons, comme s'ils en étaient brûlés, sont venus à la surface, bondissant entre les eaux tranquilles du lac, nageant sur le côté et sur le dos; puis, demeurant immobiles, laissant voir au-dessus des petites vagues leur ventre d'argent; et j'ai dit: Jocahima est bon de me donner ces beaux poissons. Et Jocahima m'a fait encore trouver ces gros crabes qui vont rougir sur le feu parce-qu'ils ont été trop lents à descendre des montagnes. Pour ces fleurs et pour ces fruits, c'est à la femme de Vagoniona que je les dois sans doute, car je ne les ai pas cherchés; ces lieux sont bien déserts, mais la crainte m'agitait toujours. Ismael écoutait en souriant ces détails naïfs qu'il ne pouvait entièrement comprendre; mais, plein de reconnaissance, il se rappela ces vers du poète Abou 'tthayb :

> J'étais comme une plante qui croît dans le Raudh-Alhazn au matin, j'ai été humecté par une douce pluie.

Au bout de quelques instans Nouna-Koali lui servit sur de larges feuilles de bananier le simple repas qu'elle venait de préparer, puis elle alla puiser, dans un vase d'or assez ingénieusement travaillé, une eau pure dans laquelle elle exprima le jus écumeux des fruits du caoban.

Ces tendres soins de la jeune Indienne donnèrent un nouveau courage à Ismael et calmèrent son imagination; il se serait presque trouvé heureux dans cette solitude, si d'épouvantables souvenirs ne s'étaient pas présentés en foule à sa pensée, et surtout s'il s'était senti assez de force pour se défendre dans le cas où il serait attaqué par les Sauvages ou par les Chrétiens.

Et comme ils étaient restés plongés quelques instans dans un profond silence, le rossignol américain fit entendre ses modulations plaintives à l'entrée de la ca-

verne, où un beau pitaya servait d'asile à une foule d'oiseaux.

— Écoute, écoute, il m'avertit de te quitter, la nuit va venir; il y a plusieurs heures que je suis ici, et il faut que j'aille voir le seul être que j'aime après toi. Anacoana m'attend dans les montagnes; mais quand je l'aurai revue le temps qu'une mouche luisante met à jeter sa lumière, je reviendrai pour ne plus te quitter. En achevant ces mots elle le pressa long-temps sur son cœur, et le quitta lentement, s'arrêtant quelquefois pour écouter s'il ne l'appelait pas encore; revenant pour lui parler, et ne pouvant se décider à partir que quand elle entendait le chant du rossignol américain qui annonçait l'heure avancée du jour.

En effet Anacoana l'attendait à un endroit désigné au milieu des montagnes: elle ne voulait pas rentrer dans le royaume de Maguana sans savoir quel était le sort

de sa sœur ; bientôt elle vit accourir vers elle Nouna-Koali bondissant comme un jeune utias ; elle la pressait contre son sein, l'inondait de ses larmes, et ne lui disait qu'une seule parole... Il vit !.. Il vit !... Ta sœur est bienheureuse, Anacoana...

Et Anacoana pleurait à son tour en pensant à ce bonheur ; mais elle connaissait trop bien Nouna pour l'engager à la suivre ;... seulement elle lui répéta à plusieurs reprises : — Ta vie est ma vie, Nouna ;... songes-y bien.

Les deux sœurs n'en dirent pas davantage. Pour éviter toute espèce de soupçons, Nouna-Koali monta avec Anacoana dans l'espèce de litière indienne qui servait à transporter les Caciques d'un lieu dans un autre ; mais quand la nuit fut arrivée, on s'arrêta sur les bords d'un petit lac où Anacoana devait passer la nuit, et qui était complètement solitaire ; Nouna-Koali serra long-temps sa sœur contre son cœur, lui dit

un long adieu, et gagna la montagne de Janaboina par des sinuosités qui lui étaient bien connues.

Le lendemain Anacoana disait : —La Fleur des Mers est retournée pour quelques jours vers les flots ; elle est allée adorer Jalouca sur un rivage solitaire, dans quelques jours elle nous rejoindra.

Et Nouna-Koali était déjà près d'Ismael, pansant ses blessures qui commençaient à se fermer, le charmant par mille récits ingénieux de la vie indienne, mais ne sortant jamais que la nuit, pour éviter les habitans du Marien, qu'elle craignait autant que les Caraïbes. Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi paisiblement. Ismael reprenait ses forces, mais en même temps son âme sentait l'horreur de sa position avec plus d'énergie.

Nouna-Koali, aux yeux pénétrans de laquelle rien ne pouvait échapper, essayait par mille discours pleins de tendresse, de

dissiper la sombre inquiétude qui succédait quelquefois dans ses regards à la sécurité que lui inspiraient les soins dont il était entouré.

Elle lui disait, d'une voix douce et lente, tous les chants qu'avait composés Anacoana la Fleur-d'Or; et ensuite, d'une voix plus timide, elle essayait de dire les siens. Et puis elle racontait des histoires merveilleuses du pays de Caniba, où les hommes mangent leurs prisonniers; elle disait le courage des femmes guerrières d'une île voisine, véritables amazones des Antilles; elle parlait des hommes sans tête qui habitaient une contrée lointaine, et de ceux qui vivaient sur les arbres s'élevant au milieu des terres inondées; elle parlait encore de villes aux maisons d'or, dont le cacique était tout couvert d'or lui-même. Quand tu regardes, lui disait-elle en lui parlant de la voie lactée, quand tu regardes cette lueur blanche qui paraît au-dessus de

nous, c'est cette ville d'or qui se mire dans les cieux.

Mais sa douce imagination se plaisait davantage à peindre le Paradis d'Haïti, qui n'est point le séjour des Dieux, mais qui devenait passagèrement celui des hommes vertueux. Les ombres y vivent parmi des fleurs éternelles, se nourrissant des doux fruits du mamey, dont le beau feuillage est caressé par une brise insensible aux hommes, mais éternelle pour les âmes. Un jour, en peignant ce lieu de félicité, sa pensée s'arrêta tout-à-coup avec effroi; elle songea que les étrangers étaient bien sujets au trépas, mais qu'ils avaient peut-être été créés par un autre Dieu, et qu'ils allaient peut-être aussi dans un autre lieu après leur mort. Cette pensée, toutes les nations américaines l'ont eue, et elle fut sans doute consolante pour eux, mais elle était insupportable à Nouna.

— Ces délices éternelles, je n'en veux

point sans toi, s'écria la pauvre Indienne; j'aime mieux, si tu y vas, errer sous l'ombre dévorante des mancenilliers.... Mais Ismael la rassura, en lui disant que Jocahima était le père de tous les hommes, et qu'il lui dirait un jour quelles étaient les lois qu'il avait imposées.

Elle se prit alors à sourire, disant : — Tes lois seront ma loi, parceque tu n'as pas cessé d'être un Dieu dans mon cœur, quoique tu sois un homme pour la mort. Mais les Buhitios m'ont dit bien des choses dans mon enfance, que je ne pourrai jamais oublier : tu vois bien cette caverne, continua-t-elle, le soleil et la lune qui sont maintenant au ciel y étaient enfermés; ils percèrent la voûte et s'échappèrent par cette ouverture d'où tombent des guirlandes verdoyantes d'azalea, ils laissaient le genre humain dans les ténèbres. Et une voix descendit dans l'abîme; elle dit : — Excepté le grand Roi Vagoniona, nul d'en-

trevous ne pourra contempler le soleil qui a des rayons d'amour, et la lune qui pâlit devant lui. Et la multitude demeura consternée, bruissant comme les flots pressés dans l'abîme des mers. Un être mystérieux, nommé Macho Kael, fut commis à la garde de cette multitude errante dans les ténèbres. Cependant les hommes sortirent, et aussitôt que leurs yeux éblouis eurent été frappés des rayons du jour, ils se sentirent transformés en serpens, en tortues et en grenouilles croassantes qui pleurent dans les marais. Macho-Kael fut très fâché, les Dieux le punirent. Les hommes sortaient, mais toujours durant la nuit, quand les étoiles jettent une lumière tremblante. Ils s'enfuyaient le reste du temps dans les cavernes de Cazibaxagua et d'Amayavna, au sommet de la montagne, et là ils gémissaient dans les ténèbres. Une fois le grand Roi Vagoniona envoya un ami qu'il chérissait tendrement, pêcher dans la mer; il pêcha

long-temps, désirant contenter son Seigneur et son ami. Et il voulut à la fin de la nuit regagner la caverne; mais aux premiers rayons du soleil des sons plaintifs et mélodieux se prolongèrent dans la campagne, avec les lueurs incertaines du jour : c'était l'ami de Vagoniona qui venait d'être changé en ruiseñor; et il chante toujours quand les autres oiseaux se taisent, appelant sans cesse son ami, qui le cherche par toute la terre, mais vainement... Comme je te chercherais, ajouta-t-elle, si tu t'en allais.

CHAPITRE X.

La Romance.

Et il était ainsi dans la caverne des Zémès, songeant à l'étrange destinée qui l'avait conduit vers un monde lointain pour l'isoler à jamais de ses amis; car il ignorait si les Espagnols ne seraient pas massacrés comme leurs frères en débarquant de nouveau sur ces rivages. Quand il se sentait abandonné dans ce lieu sauvage, l'amour de la jeune Indienne ne pouvait plus lui suffire : leurs âmes se comprenaient, mais leurs intelligences étaient iso-

lées. Lorsqu'il l'avait long-temps pressée sur son cœur, quand un regard ardent et doux attaché sur ses regards lui avait fait comprendre qu'elle l'aimait encore comme un Dieu, quoiqu'elle sût qu'il était mortel,... quand un chant plein de mélancolie lui avait peint la tristesse et les joies de l'amour,... là pour lui s'éteignait le plaisir et commençait la douleur; et si la jeune Indienne, s'apercevant de sa langueur, venait à répéter d'une voix inhabile les mots espagnols qu'elle avait appris dans le camp, si une douce expression des Arabes s'échappait de ses lèvres amoureuses,... cette voix de la terre natale le faisait tomber dans une tristesse plus amère; il avait des souvenirs qu'il essayait d'éloigner;... il embrassait sa jeune compagne avec tendresse, puis il retombait dans un morne silence et ne se réveillait de cette angoisse muette que quand la main de Nouna-Koali venait

caresser son front et doucement relever ses longs cheveux noirs que ne retenait plus le turban.

Et un jour il était dans le silence, laissant sa main aux caresses innocentes de sa jeune compagne, abandonnant son âme à de vagues souvenirs, quand un bruit étrange se fit entendre au-dessus de sa tête, très près de l'ouverture qui éclairait la caverne des Zémès, et il fesait signe à la jeune Indienne de ne point bouger; pensant que ce pouvait être quelques guerriers de Caonabo qui cherchaient l'entrée de l'ancien temple, quand deux voix s'interrogèrent distinctement: ces deux voix parlaient espagnol, ces deux voix le firent tressaillir; mais il demeura encore dans le silence: les Espagnols étaient ses ennemis comme les sauvages; une seule créature osait l'aimer!... Immobile comme Nouna-Koali, que la surprise rendait muette, il prêta une oreille attentive et il distingua

bientôt, entre plusieurs discours, que ces Européens venaient chercher de l'or.

— Ici, Pedro, ici : donne un coup de pioche entre ces deux rochers, et que Notre-Dame d'Atocha nous favorise ! Qui sait si nous ne devons pas aller un jour en mules, comme l'Amiral, dans les rues de la bonne ville de Séville ?...

— Ruiz, Ruiz ! la pierre qui recouvre ces trésors est dure ; mais j'entends retentir mon coup de pic comme si nous étions au-dessus d'une voûte... Puisque tu n'as pas trouvé d'autre outil pour m'accompagner que ton rosaire et ta guitare, demande au moins le secours de Dieu.

Et Ruiz récita plusieurs oraisons en l'honneur de Notre-Dame d'Atocha au bruit du pic de son camarade, qui frappait vigoureusement entre deux roches de granit sur lesquelles on voyait étinceler quelques paillettes de mica, que ces habiles mineurs prenaient pour de l'or.

Les coups mesurés du pic retentirent quelque temps dans la solitude, jusqu'à ce que Ruiz, interrompant son oraison, se prit à dire à son camarade : — Tu t'entends mieux à tourner le cabestan qu'à manier l'outil de mineur, Pedro : donne-moi la barre, et pendant que je travaillerai chante pour me réjouir; car dans cette œuvre de Satan, le secours de la Vierge n'est pas, je crois, fort nécessaire. Et en disant ces mots il s'empara du pic, enleva du premier coup une pierre fort lourde, et trouva une pépite d'or d'assez peu de valeur, qu'il montra à son compagnon émerveillé : — Ceci, Pedro, est aussi bien de l'or que la châsse de sainte Ursule qu'on voit à Notre-Dame de Guadeloupe... Chante, chante pour nous réjouir.

Alors Pedro prit la guitare que Ruiz avait apportée, et après avoir frappé quelques accords du dos de la main, il éleva une voix sonore dans la solitude et chanta

la vieille chanson espagnole qui commence ainsi :

A la porte de l'Enfer il y a un soldat...

— Peut-être bien un matelot, peut-être bien un mineur, dit Ruiz en cessant son travail pour l'interrompre. Je n'aime point cette chanson : l'Amiral l'a défendue à bord, et il s'entend aux choses de religion mieux peut-être qu'un Bénédictin.

— Oui, oui, vrais diables tous tant que nous sommes, il veut nous conduire au Paradis terrestre!... Que te semblerait de Ruiz assis à côté d'un Patriarche ? Et en disant ces mots le matelot poussa un long éclat de rire, donna un coup de pic dans la roche, et s'arrêta pour parler de nouveau à son compagnon :

— Écoute, Pedro, écoute : chante-moi quelque bonne romance moresque ; ce sont les seules qu'un Chrétien puisse maintenant écouter ; elles sont belles à enten-

dre quand tu les chantes d'une voix claire et triste comme la cloche du couvent de Saint-Bernard. Il remua alors plus doucement la terre de son pic, et Pedro chanta cette vieille romance moresque, qui était bien nouvelle alors : . . .

> Fleuve Vert, fleuve Vert, tu es devenu rouge par le sang!... Tu es devenu rouge par le sang d'Alabez,... par le sang de Benzaïde et d'Almoradis,... par le sang de l'Alcaïde Muley et par celui d'Alamar ! . . .

Et le nom d'Alamar descendit dans la caverne avec les autres noms au bruit des accords qui terminaient ce couplet.

Et à ce nom d'un mort qu'il avait chéri, Kaïzar retira sa main serrée entre les mains de sa compagne; une larme roulait dans ses yeux, un long soupir s'échappa de son sein...

Et il écouta encore, car la voix continuait :

> Fleuve Vert, fleuve Vert, où prends-tu ta course,

et pourquoi roules-tu tant de cadavres de femmes et d'enfans ?... Les flots du fleuve Vert ont répondu : — C'est que les Maures de l'Alpujarras ont été vaincus parcequ'ils étaient sans guide et sans chef;... c'est que les femmes ont été massacrées, et avec elles la belle Zuléma !...

Un sanglot étouffé retentit dans la caverne,... et la douce voix de l'Indienne dit avec une grande terreur : — Qu'as-tu, ô mon Génie? Mais le bruit du vent et les accords couvrirent ces voix gémissantes, et la chanson continua :...

Les eaux du fleuve ont répondu : —Les femmes pleurent, les enfans crient, les villages sont incendiés... S'il nous restait un Roi brave !... Notre Roi est un lâche...

Il y eut des grincemens de dents et des pleurs dans la caverne à la fin de ce couplet... Kaïzar s'était levé.

— On entend un singulier bruit au-dessous de nous...

— C'est un ruisseau qui roule sur des

cailloux et le vent qui agite les branches...

La voix chanta encore :

> Les eaux du fleuve ont encore dit : — Si nous avions un Abencerrage :... les Abencerrages sont chrétiens !... Si nous avions Gazul :... Gazul est mort !... Si nous avions Abenamar :... Abenamar est mort frappé de sept coups de lance !... Je l'ai lavé de mes eaux ;... il n'a pas eu d'autre suaire que mes vagues !...

Et au nom d'Abenamar, Ismael, qui s'était levé, retomba près de son amie, l'entoura de ses bras et versa des larmes brûlantes sans pouvoir retenir ses sanglots : — Abenamar,... Abenamar !... l'ami de mes premiers ans !... dit-il en continuant à pleurer... Et Nouna-Koali pressait sa tête contre son cœur, mêlait ses larmes aux siennes et lui donnait mille tendres baisers.

Les sanglots furent entendus hors de la caverne : les deux matelots s'arrêtèrent un moment;... mais le vent s'éleva et fit

crier les arbres qui s'élevaient au-dessus de la colline : quoiqu'un peu troublés, ils crurent que c'était un gémissement du vent. Les coups de pic recommencèrent, la guitare continua :

Et le Chevalier qui interrogeait le fleuve Vert a ainsi parlé à son tour : — Périssent les lâches!... Périssent ceux qui causent tant de blessures et tant de trépas!... Abencerrage est sauvé parmi les Chrétiens ; qu'il soit maudit parmi nous!...

Et toi aussi, Ismael Ben Kaïzar, tu as fui! On t'a appelé dans les montagnes et tu n'as pas répondu, Kaïzar!... L'écho de Bentomiz dit maintenant que tu es un lâche!... La sœur qui te reste ne veut pas entendre ton nom, Kaïzar!...

Et le nom de Kaïzar retentit dans le temple :... c'était le dernier mot de la romance, et l'Espagnol le prolongeait au bruit des accords.

Le Maure s'était levé de nouveau ; la fureur était dans ses yeux : — Maudit! s'écriait-il, maudit!... Moi, un lâche! moi!... Et je n'ai pas répondu quand on

m'a appelé dans les montagnes!... Et en disant ces mots il agitait son bras, serrait la main qu'il tenait et frappait la terre.

La jeune Indienne, le croyant irrité contre elle, était à ses genoux, le suppliant; et il répétait le nom de lâche, la repoussant toujours... Cette voix irritée sortit distinctement de la caverne. Les mineurs écoutèrent quelque temps, et la terreur s'empara d'eux; ils se signèrent. La voix devint plus forte et plus terrible; ils s'enfuirent alors en poussant d'horribles clameurs, et tout retomba bientôt dans le silence. Ismael était étendu sans aucun sentiment aux pieds de Nouna-Koali, qui le serrait contre elle avec angoisse, sans pouvoir pleurer...

CHAPITRE XI.

Le Capitaine des Arquebusiers.

On vient de voir par ce qui s'est passé dans la caverne des Zémès, que Christophe Colomb était de retour; c'est ce que pensait confusément Nouna-Koali. Pour Ismael, la fièvre s'était emparée de lui, et il était dans un trouble difficile à exprimer. Ces voix mystérieuses qu'il avait entendues étaient-elles celles d'Espagnols échappés au massacre, il n'avait distingué que leurs chants, et croyait quelquefois les reconnaître ; en d'autres instans il pensait que l'expédition de Colomb était arrivée ; mais la vive émotion qu'il venait de ressen-

tir lui ôtait la force de sortir de la caverne.

Pendant qu'il ignorait encore ce qui se passait dans l'île, une nombreuse expédition était mouillée dans la baie de Caracol, et les Indiens étaient plongés dans la consternation, car les étrangers avaient acquis l'horrible certitude que leurs compatriotes étaient massacrés, ce qui ne les empêchait pas d'aller à quelque distance de la côte chercher de l'or. Les Indiens tâchaient de faire oublier par une profonde soumission le crime des Caraïbes, partis depuis long-temps.

Le lendemain du jour où était arrivée l'aventure de la caverne, les deux soldats retournèrent au port de la Nativité, et bientôt le bruit se répandit dans le camp que l'esprit des trépassés revenait sur la terre, et qu'au sommet de la colline de Janaboina on avait entendu une voix gémissante qui laissait échapper des mots arabes, et que ces mots, douloureusement prononcés,

semblaient exprimer les souffrances d'une âme vouée aux tourmens de l'Enfer.

Ces bruits circulèrent d'abord parmi les soldats, puis ils vinrent aux oreilles des Chefs de l'expédition. On se rappela alors Ismael Ben Kaïzar, et tous ces bons Chrétiens ne doutèrent pas un instant que l'âme du Maure ne parcourût l'île, appelant encore le faux Prophète, qui ne pouvait le secourir. Colomb lui-même s'abandonna entièrement à cette idée superstitieuse; et, malgré l'attachement qu'il avait eu autrefois pour le Maure, il ne douta pas un instant que l'Enfer ne l'eût réclamé. Il essaya de dire une oraison pour le repos de son âme; mais, s'arrêtant tout-à-coup, il songea avec effroi que nulle prière ne pouvait retirer des feux éternels une âme que le baptême n'avait point purifiée, et qui, ayant pu connaître la loi du Christ, l'avait repoussée. Et alors une larme tomba de ses yeux, mais il ne reprit pas sa prière.

Jean d'Avallon, qui s'était contenté de voir les vendanges de Malaga, sans aller jusqu'en Bourgogne; Jean d'Avallon, nommé capitaine des arquebusiers, ne fit pas ces réflexions qu'inspirait à l'Amiral un sentiment exalté de la religion; mais après avoir essuyé rapidement quelques pleurs qui roulaient dans ses yeux, il réfléchit à l'agilité du Maure, à sa hardiesse, et il lui vint à la pensée que le fantôme de Janaboina pourrait bien encore être au nombre des vivans. Son plan fut promptement arrêté.

Je prendrai ma forte épée et un rosaire béni par le saint Pape Alexandre; j'irai la nuit sur la colline; je dirai d'abord ma bonne oraison pour chasser le malin et apaiser l'âme du bon Morisque; puis j'entonnerai une joyeuse ballade, et s'il est vivant, il me répondra par un beau sirvente arabe; et, dans ce dernier cas, une bouteille des Canaries le ranimera mieux en-

core que mes chansons. Et par saint Leu! je le convertirai pour obtenir des indulgences et pour qu'il n'inquiète plus ses amis. Mais quand le bon capitaine voulut se faire accompagner par les deux Espagnols, toute son éloquence échoua ; il ne fut pas plus heureux auprès des Indiens, qui avaient une sainte horreur de la caverne Janaboina. Cependant sa volonté était inébranlable : il se fit expliquer parfaitement le chemin qui conduisait à la colline. Comme on parlait de quitter le port très incessamment, il se mit en marche la nuit même.

Et il le fit sans que personne eût la moindre connaissance de son projet, que tout le monde aurait blâmé. Notre brave Capitaine avait deux raisons pour ne craindre ni les esprits ni les vivans, une bonne conscience, et, comme il le disait lui-même, sa forte épée.

Il partit par une nuit assez obscure,

mais l'air était rempli de ces lucioles qui sillonnent l'obscurité de lueurs verdâtres, puis s'arrêtent sur quelques plantes, et s'éteignent pour reparaître encore et sillonner de nouveau les airs de leurs feux innocens. On ne voyait pas les fleurs, mais on sentait leur parfum : hormis un léger murmure qui venait de la mer, tout était en repos. Jean d'Avallon ne put pas s'empêcher de faire cette réflexion, que son ami habitait au moins un Enfer bien paisible ; mais il ne tarda pas à avoir bientôt d'autres pensées : il vit que peu à peu les mouches luisantes s'abattaient vers la terre, que le bruissement des flots s'accroissait ; un mugissement lointain annonça le mauvais temps. Le ciel au-dessus de la colline était encore serein ; peu à peu le scintillement des étoiles disparut, et il fit une obscurité profonde qui n'était dissipée que par les sillons rapides des éclairs ; le tonnerre ne grondait pas encore, la pluie

commençait seulement à tomber, et le vent des Antilles ployait en gémissant les arbres de la colline.

Telle est souvent l'inconstance du temps sous les Tropiques ; un faible nuage paraît à l'horizon, s'accroît, s'étend, lance la foudre où quelques momens auparavant on respirait paisiblement le parfum des fleurs.

Le Capitaine des arquebusiers ne changea pas comme le temps, dont il n'avait pas prévu l'inconstance; mais il sentit un moment le désir de rester à l'abri de quelque vieux Mahogon; puis, comme si cette résolution eût été indigne d'un ancien soldat, il marcha au milieu de la tempête qui allait en s'accroissant.

Il remarqua les roches où, trois jours auparavant, les deux Espagnols avaient entendu la voix mystérieuse, et s'asseyant sur la plus élevée, qui était abritée par un vieux gayac tout couvert de ces longues

mousses qui pendent de la tige comme de longs voiles, et que le vent agitait en mugissant, il se reposa.

Dans ce lieu solitaire, le brave se mit à réfléchir plus mûrement : il regarda d'abord au fond des excavations qu'on apercevait entre les rochers, mais il ne vit rien. La solitude était profonde, et il n'entendit que le vent qui sifflait tristement, car la pluie s'était calmée, le tonnerre grondait encore ;... quand les échos eurent cessé de répéter son bruit lugubre, notre Capitaine, s'encourageant de tous ses souvenirs de bravoure, s'écria en castillan :

— Ismael Ben Kaïzar, le brave Morisque, au nom du grand saint Leu, votre âme est-elle en peine, dites-le-nous ? un oui n'a pas plus de lettres qu'un non, répondez...

Et il fit le signe de la croix... Sa voix cependant n'avait été que faiblement entendue dans la caverne, où Kaïzar, sur son

lit de mousse, reposait presque complètement rétabli, et où il songeait au moyen de s'assurer dès le lendemain de ce qu'il ne faisait que soupçonner. Nouna dormait profondément dans son hamac; durant deux jours elle avait été sans repos et sans sommeil. Ismael s'était levé, car il avait bien compris que des Européens étaient sur la colline, et c'était là la cause du léger bruit qu'avait entendu le Français.

Le Maure prêta une oreille attentive à ce qu'on disait; mais pendant quelque temps il n'entendit que le grondement lointain de la foudre.

Jean d'Avallon de son côté faisait des réflexions sérieuses sur la possibilité qu'une âme apparût tout-à-coup devant lui; il tenait d'une main sa forte épée, et de l'autre il agitait son rosaire, et peut-être n'avait-il jamais aussi profondément réfléchi qu'il le faisait en ce moment.

Enfin il dit: — Je ne m'en irai point

sans répéter ma bonne oraison et sans lui dire une de ces bonnes chansons que nous disions ensemble. Le Morisque est rusé, quoique brave, il faut qu'il me reconnaisse avant de paraître. En disant ces mots il s'agenouilla, malgré la pluie qui tombait alors par torrens; il dit à voix basse une oraison au grand saint Leu, son patron, qu'il invoquait, comme on a pu le voir, dans toutes les circonstances embarrassantes, et je ne dirai point dans tous les cas pénibles, car il était de ceux pour qui les évènemens cruels de la vie passent plus aisément qu'une réflexion de tristesse et d'ennui...

Et après avoir répété trois fois sa prière, il se leva et donna une atteinte à la bouteille des Canaries qu'il portait à son côté. La liqueur fit merveille; et quoique l'ondée tombât encore avec violence, il secoua la pluie qui l'avait mouillé, et se prit à chanter avec assez d'assurance cette chan-

son de Jean Regnier, que bien connaissait le Maure :

> J'ai vu qu'on estoit bien joyeux
> D'avoir parents et grand lignage,
> Car on en souloit valoir mieux ;
> Mais à présent y a dommage !
> Si vueil prendre le dit du sage,
> Qui dit : Mieux vaut amy en voye,
> Que ne fait denier en courroye (1).
> Car mes parents sont endormis
> Auxquels espérance j'avoye ;
> Et pour ce, bien avoir voudroye
> Moins de parents et plus d'amis.

Il allait continuer ; mais il s'arrêta, car il lui semblait avoir entendu un mouvement étrange au-dessous de lui, et il se retourna alors : on faisait un bruit plus distinct.

Il portait déjà les yeux autour de lui avec inquiétude, quand il aperçut une vive lumière qui semblait s'échapper du milieu des feuillages, et qui dissipa tout-

(1) Ceinture de peau servant de bourse.

à-coup l'obscurité qui l'environnait... En voyant cette lueur mystérieuse qui sortait de la terre, le capitaine des arquebusiers ne put réprimer un mouvement de terreur bien naturel dans une circonstance semblable. Mais il resta ferme, tirant à tout hasard sa bonne épée, et faisant tant et plus le signe de la croix.

Mais une voix sortit tout-à-coup de la terre, et il entendit ces mots: — Joyeux chanteur, je t'ai reconnu!... Quelques momens après il était dans les bras d'Ismael, qui pleurait en l'embrassant.

—Morisque! brave Morisque! je l'avais bien dit, tu sais trop gentiment jouer de la dague et de l'alfange pour te laisser prendre par ces maudits Diables rouges et noirs qui ont massacré nos Chrétiens. Et vive saint Leu! je pense que mon pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle ne t'a pas nui; et, en disant ces mots, il ne pouvait s'empêcher d'embrasser le Maure:

celui-ci ne trouvait pas d'expression pour répondre à sa joie, mais il l'entraînait vers sa caverne et le faisait se réchauffer à ce feu qu'il avait rallumé soudain dans le fond du sanctuaire, et qui avait produit cette lueur que le Français avait aperçue à travers l'ouverture du temple, quoiqu'elle fût embarrassée de buissons et de lianes; et quand ils se furent examinés quelque temps à la lueur du foyer, le capitaine s'écria :

— Pauvre Morisque, combien tu es changé!... Il porta ses regards autour de lui; et voyant l'espèce d'abondance qui régnait dans l'intérieur de la grotte, il se prit à sourire, et lui demanda gaiement quelle était la Fée maîtresse du logis? Kaïzar lui montra alors le hamac où reposait la bonne Nouna-Koali, en lui recommandant de ne point faire de bruit... Puis, le pressant encore sur son cœur, il lui fit le récit des maux qu'il avait souf-

ferts, et lui demanda avec avidité des nouvelles de l'expédition.

Et insensiblement des idées plus douces succédèrent aux pensées terribles qui l'avaient agité : le plaisir de revoir un ami tel que le brave Jean d'Avallon, la certitude que son sort ne serait pas horrible comme il l'avait d'abord cru, tout cela lui donna un instant de joie... la voix de Nouna-Koali, qui rêvait, ne tarda pas à la dissiper.

La pauvre Indienne dormait encore profondément ; le bruit qu'on venait de faire n'avait pu la réveiller, car le repos dans lequel elle était plongée était ce repos à la fois profond et accablant qui subjugue le corps et qui laisse souffrir l'âme ; sommeil douloureux dans lequel se confond le rêve et la pensée réelle, triste repos qui ne vient qu'au matin quand l'âme a lutté avec angoisse.

— Voyez, brave Juan, dit Kaïzar, voyez cet ange qui m'a sauvé ; comme elle dort !

et que mon départ va l'affliger! et il garda quelque temps le silence, la contemplant avec une tendresse où se mêlait la reconnaissance et presque le respect. Dieu m'a fait ton époux, Dieu m'appelle autre part...

Nouna-Koali fit un léger mouvement, mais les traits de son visage se contractèrent; on eût dit qu'une vive inquiétude l'agitait; puis elle ouvrit les lèvres, et d'abord ne parla pas;... quelques mots brefs et sans suite sortirent de sa bouche; elle soupira, et parla plus distinctement.

— Toujours ces voix,... ces voix du ciel qui ont irrité mon Seigneur,... disant du mal de moi puisqu'il ne m'aime plus. Et elle sembla se rendormir dans le trouble de sa pensée; son sein était agité, ses lèvres se contractèrent de nouveau, elle étendit un bras...— Ne pars pas, Nitayo,... ne pars pas!... Oh! si tu savais comme je serais malheureuse!... Gamaonacon, fais-moi mourir s'il ne m'aime plus.

—Quel sommeil, Juan, dit Kaïzar! Quel rêve!... et son rêve il faut bien qu'il s'accomplisse, je dois retourner en Europe; je vous dirai un jour, brave Nazaréen, pourquoi il ne m'est pas permis de rester plus long-temps en ce pays, tout affaibli que je suis encore par mes blessures...

— Seigneur Morisque, je n'entends pas ce que dit cette pauvre Indienne dans son sommeil, mais elle me semble bien tourmentée; réveillons-la.

— La réveiller, Juan! ce n'est point lui rendre la tranquillité : ce qui n'est qu'un mensonge va être bientôt un tourment réel... Je suis maintenant comme le chameau qui entend le bruit d'une source dans le désert, rien ne peut m'empêcher d'y courir. Il a été dit : Les jours de l'homme se passeront dans la douleur.

La voix de la jeune Indienne parla encore; je dis la voix, car il semble que les paroles mystérieuses du sommeil vien-

nent d'une région entre la mort et la vie.

—Autrefois,... et il n'y a pas bien longtemps encore,... j'étais fort heureuse,... heureuse comme les petits oiseaux des champs qui chantent au soleil... Anacoana ne dis pas cette triste chanson... Il est allé au sommet des montagnes, où les colombes ne vont pas... Elle demeura quelque temps dans une immobilité complète, et comme si toute impression de la vie avait cessé... Le mystère du rêve ne se passait que pour elle; elle poussa un grand cri et se réveilla. Et puis elle jeta autour d'elle un de ces regards vagues qui cherchent à lire ce qu'il y a de réel entre le sommeil et le réveil;... mais sentant la main de Kaïzar qui lui pressait doucement le front, elle s'écria : — Ah! mon Seigneur est encore ici... Ce n'est qu'un rêve très méchant que m'a envoyé la mère de Jocahima,... je le vois bien... Mais comme le jour commençait à paraître à travers les

ouvertures du temple souterrain, elle ne tarda pas à reconnaître Jean d'Avallon, sur lequel tombaient en ce moment les premiers rayons du jour. Mille pensées confuses agitèrent alors son esprit. Elle saisit fortement la main d'Ismael, se cacha le visage :... — Ils sont de nouveau descendus des cieux, oh! ne les suis pas... Elle répéta long-temps ces mots.

Et ils partirent cependant; ils partirent, et elle les suivait, soutenant encore Ismael que sa blessure à peine fermée forçait à marcher lentement. Mais tandis qu'ils parlaient entre eux, de grosses larmes tombaient le long des joues de l'Indienne, et Kaïzar, en s'appuyant sur elle, osait à peine la regarder.

CHAPITRE XII.

Une ancienne connaissance.

Quand Ismael Ben Kaïzar fut parvenu à l'établissement des Espagnols, il se trouva environné aussitôt son arrivée d'une foule curieuse qui ne pouvait comprendre comment il avait échappé à la mort, lorsque tous les Espagnols commandés par Diego de Arana avaient disparu.

Colomb surtout ne pouvait se lasser de l'interroger, et ce qu'il racontait se trouvait parfaitement en rapport avec ce qu'avaient révélé les Indiens dont on s'était emparé. Guacanagari n'était qu'un homme faible qui n'avait pu résister à Caonabo et

aux terribles Caraïbes, qui avaient demandé la mort des étrangers. Et en effet, quand Christophe Colomb avait interrogé ce Chef timide du pays de Marien, des larmes abondantes avaient été sa réponse. Sa conduite prouva qu'elles étaient sincères, mais qu'elles venaient d'un cœur sans courage. Pour rendre son innocence plus évidente, il s'était maladroitement fait entourer la jambe de bandes d'étoffes, comme s'il eût reçu une blessure grave en défendant les Chrétiens. L'imposture avait été découverte, et cette ruse avait fait croire à sa perfidie; si bien que le père Boyl, ce prêtre fanatique et ardent, le premier missionnaire qui fût venu dans le Nouveau Monde, voulait commencer son apostolat par l'exécution d'un Roi, comme il le termina plus tard par l'excommunication du grand homme auquel il devait obéir. Chaque fois qu'il était question de ce projet tout à la fois atroce et ridicule,

une voix forte et martiale disait : — Par l'image de la très sainte Vierge! que m'a donnée mon oncle Fonseca, laissez en paix ce pleureur de Guacanagari ; c'est bien plutôt l'enragé Cacique de la Maison-d'Or, comme ils l'appellent ici, qu'il faut prendre pour l'envoyer à la très sainte Inquisition, et lui apprendre comment on traite les tueurs de Chrétiens...

Celui qui parlait ainsi n'est pas inconnu au lecteur ; mais une année de plus avait singulièrement ajouté à sa force et même à son courage. C'était Ojeda, que nous avons déjà vu dans la Vega de Grenade, et que son goût déterminé pour les aventures avait conduit au Nouveau Monde, où il devait renouveler une partie de ces merveilles qu'on attribue aux preux des romans de chevalerie.

A cette époque c'était un homme dans toute l'activité de la jeunesse, petit, mais d'une telle vigueur qu'on ne pouvait pas

au premier abord deviner son étonnante agilité, aussi prodigieuse que sa force. Son regard était ardent, un peu hautain, et il y avait dans toute sa démarche d'autant plus d'assurance qu'il avait fini par se persuader que la mort ne pouvait l'atteindre dans un combat, grâce à une image de la Vierge qu'il possédait, et qui avait été peinte à l'huile par un peintre flamand; elle était trop grande pour qu'il pût la suspendre à son cou, mais il la tirait continuellement du coffre où il la tenait enfermée, pour lui adresser de ferventes oraisons.

Ojeda ne fut pas un des moins surpris en revoyant Ismael, mais en rival qui sait revoir un ennemi généreux. Il fut un des premiers à le féliciter d'être échappé au massacre des Européens.

Kaïzar, de son côté, ne pouvait trop comprendre comment il retrouvait dans les campagnes d'Haïti ce brave champion avec lequel il avait eu un si rude combat

devant Grenade, et qu'un bien sans prix avait dû récompenser de ce courage qu'il avait montré au milieu de l'effroyable incendie de Santa-Fe.

Le jeune Maure se sentait agité de mille sentimens divers : c'était à la fois de la jalousie, de l'étonnement et de l'inquiétude. Néanmoins, en courtois habitant de Grenade, il adressa la parole à Ojeda avec un mélange de politesse et de gravité, se félicitant, disait-il, de le voir dans un pays où son courage pouvait le rendre merveilleusement utile à l'Amiral.

— Ah! Seigneur Maure, répliqua le jeune Chevalier, vous êtes un champion courtois, et nul ici ne peut mieux le savoir que Don Alonzo de Ojeda. J'espère faire parler de ma bonne lance à la cour du grand Kan de Tartarie; mais, à vous dire la vérité, depuis que je ne vous ai vu, plus d'une fois j'ai regretté de ne pas avoir eu dans la Vega de Grenade ma petite image

de la très sainte Vierge; je ne serais pas forcé d'avouer que quelqu'un, dans un combat, m'a pu donner la vie;... non pas, ajouta-t-il aussitôt, non pas que j'aie regret de la tenir de vous, mais, par san Iago! j'étais comme le crucifix de Burgos, qui fait sonner les cloches quand il paraît; c'était un bruit à ne plus s'entendre quand j'allais en quelque lieu, et j'eusse tout autant aimé ouïr une autre musique. Au surplus c'est peut-être le résultat de ce combat qui m'a amené ici. Je ne sais si vous avez entendu parler d'une autre aventure où je me tirai un peu plus adroitement d'affaire... Ici Kaïzar prêta une oreille attentive, car il y avait bien long-temps qu'il attendait que le jeune Aragonais en vînt à cette partie de son histoire. — Hé bien, Seigneur Ismael, la Señora Dorothée de Bovadilla, tout en nous assurant mille fois de sa reconnaissance, ne put jamais se décider à faire un choix entre ses deux sauveurs; elle

fit mentir la Reine et les cinquante romances qui avaient été composées sur l'aventure de Santa-Fe; si bien que je fus obligé de me contenter du titre de Chevalier; et qu'après avoir fait une campagne contre les Tunisiens, où, sans trop me flatter, on a dû trouver que mon bras avait quelque vigueur, j'ai pris le parti de me fiancer à ma bonne épée, attendant que la mort nous marie éternellement ensemble... Quand je dis la mort, ajouta-t-il aussitôt, il est probable que les noces ne se feront pas de sitôt.

Si Ojeda eût été autre chose qu'un soldat brave et fougueux, il se fût aperçu, au trouble qui paraissait sur le visage de Kaïzar, de l'impression que lui causait son récit. Il lui apprit encore comment on avait vu un Maure au milieu des flammes, que personne n'avait eu le temps de reconnaître; comment Dorothée menait une vie fort retirée, même à la cour, ve-

nant quelquefois visiter la Reine Isabelle, qui, ne pouvant comprendre la cause de sa mélancolie, cherchait par mille faveurs à la dissiper. Ce fut encore Ojeda qui dit à Kaïzar que, grâce à la protection spéciale de la Reine, les Maures de Grenade jouissaient d'une extrême liberté, et de priviléges auxquels ils ne pouvaient guère raisonnablement s'attendre, puisqu'on avait été jusqu'à spécifier, dans les derniers traités, qu'on ne devait demander compte à aucun Mahométan du sort d'un Chrétien son captif, l'eût-il fait périr. Et cependant, ajouta-t-il, il y a déjà eu de grands troubles dans les Alpujarras; des bandes sans discipline se sont organisées au milieu de ces texos (1) qui forment de grandes forêts à la base de la Sierra-Nevada. Le sang des Chrétiens et des Morisques s'est mêlé dans les montagnes; et à vous

(1) Espèce de pins.

dire le vrai, Seigneur Ismael, j'aurais été faire ma partie comme un autre à ce nouveau jeu, si je ne m'étais rappelé qu'un brave Maure de Grenade m'avait fait merci. En achevant ces mots il tendit la main à Kaïzar, qui la lui serra avec affection...

Rien de ce que venait de dire le brave Espagnol ne lui était échappé; mille sentimens oubliés renaissaient en lui. Il rêvait Grenade libre, les villes d'Ojixar et d'Halama reconquises. Et une autre pensée se mêlait encore à ces pensées de gloire; mais elle était confuse, triste comme ces lueurs du ciel qui sont mêlées aux ténèbres à la fin d'un jour orageux, elles parlent mystérieusement d'un temps sinistre sans qu'on entende le bruit de la tempête...

Tout en cachant ses projets sous l'apparence d'une grande indifférence pour tout ce qui avait rapport à l'Europe, ce fut avec une joie difficile à dissimuler qu'il vit dans le port deux caravelles prêtes à

retourner en Espagne, et sur l'une desquelles le brave Français devait repartir comme porteur d'un message important. Dès lors Kaïzar parla fréquemment de son vif désir de retourner à Bentomiz, où était alors sa famille, du besoin qu'il avait d'aller soigner en Europe ses intérêts de fortune, depuis long-temps négligés. La promesse du passage sur une des caravelles lui fut accordée. Depuis un jour entier il n'avait pas revu Nouna-Koali; mais quand il la contempla dans sa touchante sécurité, tous ses projets furent sur le point de s'évanouir.

Un jour il était plus indécis que jamais, il pensait à la terrible romance et au secours que les siens auraient pu tirer de son bras; le hasard lui fit regarder en ce moment la poignée de son alfange;... il y avait gravé en lettres d'or : *A la volonté de Dieu;* et ces autres mots que Dieu a écrits, dit-on, sur le dos du Prophète : *Va où tu*

voudras, tu seras victorieux; et cette autre légende : *Assurément Dieu te soutiendra, car il est celui qui écoute et qui entend.* Ces mots du glaive lui parurent si bien un ordre d'en-haut, qu'il n'osa plus réfléchir, et qu'il lui sembla n'être plus qu'un instrument aveugle du destin.

Cependant il ne pouvait exécuter son projet avant que la ville que l'Amiral projetait d'édifier ne fût commencée. Après plusieurs entrevues avec les Caciques, et surtout avec Guacanagari, il fut convenu que les Maguacochios oublieraient ce qui s'était passé. Les navires longèrent la côte, et débarquèrent l'expédition sur le rivage montueux où s'est depuis élevé Isabelle. Nouna-Koali suivit Ismael dans ce nouveau pays : elle avait pris parmi les siens le titre de son épouse;... en son cœur elle l'était vraiment...

CHAPITRE XIII.

L'Urracan.

Quand la grande pensée qui agitait Ismael fut sur le point de se réaliser, quand les navires firent leurs préparatifs pour s'éloigner d'Hispaniola, une autre pensée occupa son cœur : l'idée du désespoir dans lequel allait tomber Nouna-Koali lui déchirait l'âme ; vingt fois il fut sur le point de l'emmener avec lui dans les montagnes ; et puis, réfléchissant que la mort pouvait le frapper, que la jeune Indienne resterait sans secours au milieu d'une population désolée, il abandonnait ce projet pour en former un autre.

Quelquefois il prenait tout-à-coup la résolution d'oublier l'Europe :... l'Europe avait des souvenirs bien puissans, s'ils étaient douloureux, et la patrie bien des droits. L'idée qu'on avait pu le croire un lâche, et qu'on l'avait appelé en vain dans les montagnes, lui donnait une véritable fureur. Puis, en songeant au courage des Chevaliers maures, il avait tout-à-coup des rêves de gloire qui étaient aussi des rêves de bonheur : il pensait qu'il pourrait peut-être rentrer les armes à la main dans Grenade, reconquérir Malaga et Séville, prendre le rang qui lui appartenait, et en conquérir un plus élevé encore. Alors les navires touchaient aux rivages américains, Nouna-Koali venait dans la ville aux minarets dorés; il se rendait aux joutes de Gelves, combattait devant les dames castillanes, parmi lesquelles se trouvait une Chrétienne... Là s'arrêtait sa pensée; là aussi revenaient les souve-

nirs, et il s'écriait : — Je reverrai la Sierra Nevada, et le beau pays de Grenade, et la riche terre de Cadix. Et Nouna-Koali apparaissait moins triste à ses yeux : il devait un jour la revoir.

Sa patrie l'appelait jusque dans le sommeil; on avait fait périr sa sœur dans d'horribles tourmens, son sang criait vengeance... Quelquefois il entendait le nom de son ami descendant lentement dans la caverne, et l'appelant au combat; le nom de lâche retentissait à son oreille comme dans le temple des Zémès; et alors aussi il se rappelait les vertus de la pauvre Indienne, ses joies innocentes, ses terreurs, cet espoir d'un éternel amour, dont elle parlait comme on parle de la vie... Et il versait des larmes,... des larmes plus amères que quand il avait vu tomber Grenade.

Le jour qui précéda celui du départ, Nouna-Koali vint le voir sans défiance, montrant une joie innocente. En la voyant

si paisible, il fut sur le point de renoncer à son projet, car il fallait la tromper... Il la trompa... Il venait d'entendre deux Espagnols se riant de Grenade, qu'ils appelaient par dérision la Sainte, et parlant d'un *Auto-da-fe* ou deux cents Morisques avaient péri dans les flammes, criant le nom du Prophète aux Chrétiens, qui les accablaient d'injures.

Quelques jours après, Nouna, portant une corbeille remplie de fruits qu'elle apportait des belles vallées de l'intérieur, contemplait du sommet des rochers deux voiles blanches qui fuyaient sur les vagues comme deux oiseaux de mer; elle les regarda long-temps sillonner légèrement les eaux et elle dit : — Il est allé vers l'île d'Exuma, où les Indiennes ne vont pas ; il reviendra bientôt...

Mais vers le milieu du jour, comme elle regardait tristement la mer, elle vit avec effroi que les nuages s'amoncelaient au

ciel, et qu'ils entouraient la terre et l'Océan d'une vapeur noire et bleuâtre, grise au Midi, l'autre partie de l'horizon ne laissait venir qu'un jour douteux; et au bout de quelque temps cette voûte de nuages sembla s'affaisser sur la terre; la mer frémit. Nouna-Koali s'assit contre une roche, en promenant ses yeux égarés autour d'elle, et ne dit qu'un mot: — L'urracan! l'urracan!... Puis elle détourna les yeux de la mer.

Alors elle entendit ses profonds gémissemens, elle vit son écume dispersée au-dessus d'elle et lancée par la tourmente vers les nuées; les palmiers aux troncs flexibles heurtaient leurs têtes échevelées au milieu des tourbillons de sable; les arabucans du rivage, gros comme nos chênes d'Europe, rompaient comme se rompt un mât de vaisseau, et l'air s'en jouait, les jetant à la mer, qui les échouait sur les forêts de mangliers, dont les ci-

mes apparaissaient au fond des gouffres, comme les bocages de la mort, encore debout dans la tourmente; et les bruits se mêlaient; les goélands, faisant de vains efforts pour rompre le vent, s'appelaient avec détresse et s'élançaient vers la terre, asile désolé, qui les repoussait au milieu d'horribles tourbillons. Tout gémissait sourdement :... par intervalle la nature semblait pousser un long sanglot, dans les forêts qu'on ne distinguait plus, sous les voûtes caverneuses de la mer où s'engouffraient les flots... Puis il n'y eut plus de ces grandes voix distinctes : le bruit des forêts se confondit avec le bruit des vagues, le bruissement des sables avec le cri des vents; terrible et lugubre harmonie d'une scène où tout était confondu, les eaux avec la terre, les nuées avec les flots. Il y eut de lents coups de tonnerre qui semblaient dire dans le lointain les misères de la terre aux cieux.

Enfin la pluie tomba, les vents s'abattirent, l'air devint calme; mais la terre fut encore désolée, car des torrens roulaient du haut des montagnes en emportant les troncs que le vent avait renversés. Les mouettes recommencèrent à crier sur la grève... Et Nouna-Koali leva alors sa tête baignée par les eaux du ciel, elle regarda la mer qui brisait encore ses vagues immenses, et elle dit : — J'irai à l'île d'Exuma, ets'il n'y est pas, je reviendrai ici,... ici même où il m'a quittée.

CHAPITRE XIV.

Le Baptême.

La première ville bâtie par les Européens commençait à s'élever dans un lieu qui ne présente plus aujourd'hui que des décombres; elle offrait aux regards des maisons indiennes, des tentes de guerre et des magasins construits à la manière espagnole : un fort et une église, bâtis au milieu de grands arbres, donnaient un caractère imposant à cette cité guerrière et religieuse qui avait pour armoiries deux colombes sur un champ d'azur.

Quelques bestiaux, source d'une richesse immense, erraient autour de ces

maisons édifiées à la hâte. Au lieu d'une population active, on n'entendait que des plaintes ; car pour élever cette ville, toute faible qu'elle était, il avait fallu travailler.

Cinq Castillans (car il n'y avait guère que les habitans de ce royaume qui obtinssent la permission de passer dans le Nouveau Monde), cinq Castillans étaient étendus à l'ombre d'un grand arbre, et causaient entre eux.

— Où a-t-on vu que des Hidalgos fussent obligés de travailler de leurs mains comme des maçons ? Par saint Jacques ! on s'aperçoit bien que le Génois n'est pas gentilhomme...

— Croiriez-vous bien, Seigneur Villapadierna, qu'il ne veut plus que les femmes indiennes viennent à la ville, et qu'il nous retire la chance d'être Rois ?

— A le voir toujours en prière on dirait qu'il veut devenir Pape ; mais le Père Boyl l'en empêchera ; c'est un moine hardi

comme un capitaine:... avez-vous entendu comme il a parlé hier d'excommunication?...

Les cinq Espagnols ôtèrent leurs chapeaux.

— Pour moi, dit Luïz de Almazan, je ne suis pas grand cosmographe, il est vrai, mais je trouve que nous avons pris un long chemin pour aller délivrer le saint Sépulcre.

— Et un bien mauvais pour nous enrichir... O pauvre Juan Gomes! pourquoi as-tu quitté la belle Andalousie, où ta bravoure est estimée, ta famille connue, où tes bons pigeonniers pouvaient un jour te rapporter vingt mille maravedis de rente?...

— Votre Courtoisie oublie ses dettes, il me semble, dans son panégyrique, et les alguazils qui vinrent pour la chercher jusque dans les navires du Roi... Moi, je n'avais rien à faire avec la justice.

— Vous aviez affaire à la faim, mon pauvre Pierre de Pineda, ce qui est encore plus dangereux. Mais, je vous le dis, le Génois ne sait pas qui il a emmené en sa compagnie; il est indigne de commander à des Hidalgos! Qu'il nous dise de gouverner une province, et non pas de bâtir ces misérables murailles auxquelles on peut bien faire travailler ces chiens d'Indiens, bêtes sans âmes, qui ont massacré le bon Diego et ses compagnons;... mais patience, ils travailleront à leur tour, ces stupides sauvages qui sacrifient au Démon!

—Et nous aurons leurs horribles idoles, qui sont, ma foi, d'or pur, et qu'on peut fondre; le Père Boyl dit qu'elles appartiennent de droit à son couvent, et l'Amiral les réclame pour les deux Rois. Le Morisque en a emporté sa charge, dit-on; mais lui et le Français sont probablement allés au fond de l'eau pêcher des perles...

— Et c'est encore une faute de l'Amiral : il fallait retenir ce mécréant et s'emparer de ses richesses, comme on le fait en Europe ; mais lui et son damné frère semblent tout faire pour le mal de la couronne.

— Mais tenez, tenez, Cavalleros, voici le vent qui agite le corps de ce pauvre Juan, que l'Amiral a fait pendre pour avoir regardé de trop près une Indienne.

Et la conversation aurait sans doute duré plus long-temps si elle n'eût été interrompue par l'Adelantade, qui vint engager ces gentilshommes à reprendre leur travail, . . . ce qui ne se passa pas sans de longs pourparlers.

Quelques heures après cette conversation deux Cavaliers se promenaient sur le rivage, en contemplant les désastres de l'*urracan :* c'étaient l'Amiral et son frère qui, veillant perpétuellement à la sûreté de la nouvelle colonie, cherchaient quel

serait l'emplacement le plus propre à choisir pour élever un fort et se défendre un jour contre les irruptions des Indiens. Ils s'arrêtèrent à une portée d'arquebuse d'un petit promontoire couvert de mangliers parmi lesquels les eaux de la mer venaient mourir en formant mille golfes irréguliers entourés d'une verdure éternelle. Un peu plus loin s'élevait au-dessus des paletuviers un arbre d'un riant feuillage, paré de ses fruits roses qui tombaient presque dans les flots.

— Vois, Barthélemy, disait Colomb à son frère, comme la nature est belle sur ces rives sauvages ! comme ces arbres couronnent les flots ! ils vivent au milieu des orages...

— Comme toi, mon frère, répondit l'Adelantade en regardant avec une sorte de vénération l'Amiral, qui portait déjà sur son visage l'empreinte des soucis ; comme toi, qui as fleuri au milieu des

mers, et que les tempêtes n'ont pu abattre.

— Parceque j'avais deux frères, Barthélemy. Mais, dis-moi, mes yeux me trompent-ils comme cela m'arrive si souvent? Regarde sous cet arbre. Une pauvre Indienne n'est-elle pas couchée sous cet arbre aux fruits roses? Les Indiens disent cependant que son ombre donne la mort. La marée d'ailleurs va venir et pourrait l'emporter.

— Le poison de cet arbre est-il donc si subtil, mon frère?

—Juge-s-en : les Indiens n'osent manger le poisson qui se nourrit de ses fruits; ce sont des pommes trompeuses comme celles de l'Enfer... Mais allons réveiller cette pauvre Indienne. Ils se dirigèrent en effet vers l'endroit où ils l'apercevaient; mais ils furent bientôt obligés d'attacher leurs chevaux à des troncs de mangliers, parcequ'il eût été impossible d'entrer avec

leurs montures au milieu de ces arbres marins.

Ils s'avancèrent dans le labyrinthe sablonneux qui à la marée haute était recouvert par les flots ; dans quelques endroits seulement un sol limoneux attestait que les eaux n'avaient pu se retirer entièrement, et que des milliers de crabes rouges pouvaient y trouver un asile. Après avoir passé au milieu de ces mangliers croissant en bouquets isolés, ou se rassemblant pour former de vastes rideaux de verdure, ils tournèrent au levant, et ils se trouvèrent près du mancenilier; ils virent alors la jeune Indienne qui dormait profondément.

— C'est une fille de Cacique, dit Colomb ; elle porte une couronne d'or. Quel étrange hasard l'a conduite sous cet arbre? Pauvre idolâtre! tu veux donc mourir!

— Vois, mon frère, comme elle a

pleuré; ce sont peut-être les pleurs de la mort. Sauvons-la !... Et en disant ces mots Barthélemy prit la jeune fille et la déposa sur le rivage, au pied d'un rocher isolé.

— Je la reconnais, dit Colomb, je la reconnais :... ce fut elle qui nous accueillit la première sur ces rivages. Elle n'est pas morte, et je la sauverai; ce sera un ange dans le ciel, et elle y priera pour ses frères...

Et la pauvre Indienne poussa un long soupir d'angoisse; elle souleva sa tête et la laissa retomber sans ouvrir les yeux, comme quelqu'un accablé par un rêve terrible, qu'il voudrait éloigner. L'ombre du mancenillier ne tue pas, ainsi qu'on l'a souvent répété, mais elle donne un sommeil pesant et douloureux, presque semblable à la mort.

Bientôt Nouna-Koali, car c'était elle, se dressa sur son séant; elle ouvrit ses grands yeux noirs,... mais ils semblaient

égarés; sa main se souleva et montra la mer.

Tandis que Colomb la soutenait et lui parlait doucement, Barthélemy marcha rapidement sur le rivage, regardant entre les roches éparses si la tempête n'aurait pas laissé quelques gouttes de pluie; mais tout le rivage avait été séché par le soleil. Enfin l'Adelantade trouva, sur un rocher plus éloigné du rivage, un agave dont l'intérieur était rempli d'eau.

Ce calice naturel, placé ainsi sur une rive aride, lui sembla déjà un miracle; il le détacha de la roche et le présenta à son frère. Colomb soutenait toujours Nouna-Koali, qui revenait bien à la vie, mais qui n'avait pas encore le sentiment de son existence.

— Sers-lui de père dans les cieux, mon frère, dit Barthélemy; nulle main n'est plus digne que la tienne de répandre l'eau sainte. Et il lui présenta le calice.

Colomb le reçut avec respect, pria un moment, et donna le baptême, en ajoutant : — Vierge Marie, reçois cette âme, si elle doit aller dans les cieux ; protège cette jeune fille, si elle doit rester sur la terre. Qu'elle soit Chrétienne. Et les deux frères prièrent quelque temps avec ferveur.

Ainsi fut sanctifiée la première Américaine. Pour temple elle eut le ciel, pour autel le rivage de la mer, pour prêtre Colomb.

Et, comme répondant à ses vœux, le vent gémissait d'une manière solennelle sur les flots;... la brise de la mer rafraîchissant peu à peu Nouna, elle commença à regarder autour d'elle : ses yeux s'arrêtèrent sur les deux étrangers, et puis elle leur montra les vagues qui s'enflaient doucement.

— Oh! il y a deux jours ,... si le grand lac avait été tranquille comme cela, Nouna.

Koali n'aurait pas été dormir sous le mancenillier. Ma sœur disait qu'on y a des rêves avant de mourir ; je n'ai senti que la main froide du sommeil et de la mort.

Et Barthélemy dit à son frère : — Elle est dans le délire. Car ils ne pouvaient la comprendre.

Voyant qu'elle revenait à la vie, ils lui donnèrent de nouveaux secours. Barthélemy s'empressa d'aller chercher des fruits de pitaya, qui croissaient entre les rochers, et la pauvre Indienne, qui avait été longtemps sans prendre aucune nourriture, obéit à la nature et consentit à en manger quelques uns.

Puis, quand elle eut repris des forces, le sentiment de ses peines revint avec plus de véhémence : elle se prit à pleurer amèrement, s'interrompant toujours pour parler de la grande tempête qui avait dû briser les grandes pirogues des étrangers.

Colomb dit à son frère : — Soutenons

cette pauvre Chrétienne et emmenons-la à Isabelle : nous la remettrons aux soins des matrones indiennes, Diego l'instruira, et ce sera une âme gagnée au Seigneur.

CHAPITRE XV.

Les grosses cloches et les menottes d'acier.

C'était une de ces belles journées paisibles des Tropiques où tout vit, mais aussi où tout repose : la brise dans les airs, les fleurs dans la savane, l'oiseau sur une branche moussue où une feuille lisse et fraîche l'abrite de l'ardeur du soleil. En ce moment un parfum enivrant qui s'échappe sous les rayons embrasés semble sortir de la terre pour endormir tous les êtres, hormis ces grands papillons aux ailes bleues qui n'aiment à montrer leur azur que parmi des rayons d'or. Gra-

vement balancés dans les airs, puis se reposant sur une fleur de jamrose, ils parent ce magnifique silence qu'ils n'interrompent jamais. L'ardeur du jour s'accroît-elle, le cri de la cigara se ravive, meurt, se ravive encore, en remplissant l'air d'un bruissement si monotone qu'il ne trouble point le repos de la nature; quelquefois un oiseau semble compter les heures de ce beau jour en jetant dans les airs un cri sonore comme le coup qui part de l'acier; c'est à cette heure que le colibri peut vraiment s'appeler un cheveu du soleil, comme disent les Indiens, car il se joue dans l'air par sillons rapides et lumineux. C'est encore, comme disent les vieux voyageurs, un petit tourbillon ému en l'air, plus tard une rose de pierrerie.

Non, qui n'a point joui de ces journées des Tropiques, au repos enivrant, aux mille parfums pénétrans sortis de la terre, des eaux, on dirait presque d'un ciel em-

brasé, ne pourra se faire une juste idée de ce que j'ai essayé de peindre et qui est si loin de la réalité !

C'était au mois de janvier 1494 : la Vega présentait un spectacle bien étrange et bien douloureux, car en quelques mois bien du sang avait été versé !... Ici de pauvres Indiens s'inclinaient devant une corbeille remplie de pépites d'or, se disant entre eux : — Cet or est le Dieu des *Maguacochios*, honorons-le. Et ils dansaient devant cet or, le suppliant naïvement d'intercéder pour eux auprès des étrangers. Puis tout-à-coup une terreur nouvelle s'emparait d'eux, et ils disaient : — Les étrangers vont venir chercher leur Dieu, et ils nous tueront... Et ils dispersaient dans le fleuve ces richesses qu'on devait bientôt les forcer à recueillir.

Là, c'était des hommes qui se donnaient la mort volontairement, buvant froidement le suc vénéneux du manioc, et trou-

vant ainsi dans la plante qui avait soutenu leur vie innocente la fin de tous leurs maux.

Au pied des piques raides et sanglantes de l'aloès, on voyait des Indiens morts. Dans leur désespoir, ils s'étaient jetés sur ces pointes terribles. La nature leur offrait partout des armes muettes ou sanglantes, mais infaillibles, puisque l'incendie dévorait leurs villages aux chants de leurs meurtriers, qui riaient devant ces flammes, en rappelant qu'un Seigneur de Rome, nommé Néron, chantait aussi quand Rome brûlait (1).

Quelquefois on voyait un parti d'Indiens, guerriers par désespoir, venant pousser un cri de mort sur ces victimes; puis, s'éloignant en toute hâte pour gagner le royaume de Caonabo, où l'on se défendait encore, où de sanglantes re-

(1) Las-Casas.

présailles punissaient les crimes des vainqueurs.

Quelques Espagnols s'entretenaient dans la Vega... Ils étaient mollement couchés dans des hamacs de coton blanc, sous de grands yarumas en fleur, qui formaient une voûte impénétrable aux rayons du soleil, au fond de laquelle on apercevait l'immense savane déroulant au loin sa verdure et ses fleurs. Le rossignol d'Amérique chantait à quelque distance sur un bananier. Tout était calme : hormis le grognement de quelques gros chiens couchés sous les hamacs de leurs maîtres, on n'aurait entendu que le chant du ruiseñor. Tout-à-coup un des dogues se leva, étendit ses pattes, et se mit à pousser ce hurlement étouffé que font entendre les animaux de son espèce : l'un des Espagnols se réveilla du demi-sommeil dans lequel il était plongé ainsi que ses compagnons ; il se baissa pour jeter une pierre au ruise-

ñor (1), et appela son dogue, qui vint vers lui en remuant la queue. — Ici, Bergance, ici, mon bon chien ; la journée sera belle aujourd'hui pour la chasse aux Indiens ; tu en pleures de joie, ma bonne bête. Cavalleros, Cavalleros, réveillez-vous donc! le blond Phébus est réveillé, lui, comme dirait Jérôme d'Astorga le Poète. Il est temps de dire notre prière et de déjeuner.

Les six Espagnols commencèrent à se jeter à bas de leurs hamacs ; et l'un d'eux alluma du feu à la manière indienne, puis ils prirent leur chapelet avec beaucoup de gravité, et ils récitèrent quelques *Ave* en silence ; après quoi ils se saluèrent cérémonieusement comme s'ils avaient été dans le palais de Séville ou dans les salons de

(1) Les Espagnols donnent ce nom au rossignol : il n'y a pas de rossignols en Amérique, mais des oiseaux chanteurs qui ont pris ce nom.

l'Alhambra. L'un d'eux dit à celui qui paraissait être le chef :

— Seigneur Gonçalo, je veux vous traiter en Roi, et comme Roi peut-être n'a jamais été traité, pourvu que Votre Majesté me permette de m'asseoir à sa table sur la verte pelouse. Et, en disant ces mots, il alla réveiller quelques Indiens qui dormaient sous des monbins, et on les vit bientôt paraître portant avec une peine extrême une masse irrégulière d'or, qu'on eût prise pour un bouclier déchiré sur ses bords si elle avait été partout de la même épaisseur.

— Voilà, dit celui qui avait parlé d'abord, voilà ce que j'ai trouvé hier avec le Seigneur Simanca, et ce que je destine aux deux Rois ; bien entendu qu'on me créera Duc ou Marquis; mais comme je suis de fort bon lignage et de haute pensée, je me suis réservé le plaisir de vous servir à déjeuner sur ce plat d'or... Ses

compagnons admirèrent le rare trésor qu'il avait trouvé, car c'était le plus gros morceau d'or natif qui eût paru aux yeux des hommes; ils rirent beaucoup de l'idée du Seigneur Juan de Zarate; et un cochon des Indes ayant été tué et rôti, on le servit sur ce plat d'or, autour duquel s'assirent les sept Espagnols, qui arrosèrent d'un bon vin de Sétuval ce repas improvisé.

Quand on se fut rassasié, on commença à admirer le morceau d'or natif du Seigneur Zarate. — Belle paillette, ma foi! disait l'un.

— Et qui pèse bien trois cents pesos, reprenait un autre.

— Joli bijou, ma foi !

— Et dont un bon ouvrier pourra faire quelque beau Saint, valant à son maître de belles et bonnes absolutions... Puis la conversation continuait sur la difficulté de se procurer de l'or et sur la paresse des Indiens.

— On ne saurait être trop sévère avec ces maudits païens-là, dit le plus âgé de la troupe, homme qu'à son regard oblique, à son teint bilieux, à ses cheveux en désordre, on aurait pu reconnaître pour un de ces individus qu'Isabelle n'aurait jamais laissé partir pour le Nouveau-Monde, si elle l'avait vu. — Il faut châtier ces bêtes sans âme, si l'on ne veut que tous les Espagnols soient anéantis. Et en parlant ainsi, il flattait de la main son chien à poil roux, qui le regardait en ouvrant une effroyable gueule et en animant encore ses yeux sanglans. — Hier ils ont tué un Chrétien dans la Vega, ajouta-t-il.

— Il est bien vrai, Seigneur; mais Don Bustos avait eu l'idée de faire brûler, la veille, treize Indiens en l'honneur de Jésus et des douze Apôtres (1). Ceci a irrité un homme que vous connaissez tous, ce mau-

(1) Las Casas.

dit Guatiguana, le Cacique de la Grande Rivière...

— Oui, oui, celui-là n'est point comme cet imbécile de Guacanagari, qui nous prend encore vraiment pour des Dieux, et qui vient rendre visite à l'Amiral.

— Les autres Caciques le méprisent encore plus qu'ils ne le détestent... Il a refusé bêtement d'entrer dans la grande ligue faite entre eux, au nom de leurs horribles Démons, qu'excommuniait si bien le père Boyl...

— Ah! voilà un homme, Bustos; il ne se souciait non plus de l'Amiral que d'un païen; avec lui l'excommunication était toujours prête et rondement lancée...

— Quel dommage qu'il soit parti avec ce bon Pedro Marguerite, si rude aux Indiens; c'est celui-là qui ne se faisait pas prier pour en expédier une douzaine.

— Laissez-le faire, laissez-le faire, nous le reverrons; il est allé dire deux mots aux deux Rois,... à chacun ce qui lui convient:

une douceur à Isabelle sur la conversion de ces bêtes brutes, qu'elle appelle ses nouveaux sujets ;... un bon rapport à Ferdinand sur la conduite que tient le Seigneur Christofero Colombo ;... et le moine par là-bas ne sera point de trop.

— Oui, oui ; ils arrangeront l'Amiral comme il convient...

— Lui et ses deux frères... Ce misérable Diego qui n'a non plus de cœur qu'une poule mouillée, et ce maudit Barthélemy qui ne voit que son frère au monde,... et qui parle quelquefois à un Espagnol comme il parlerait à un misérable gueux de Cacique.

— Et n'est-ce pas une chose outrageuse que ces trois misérables Italiens aient ici quelque pouvoir ? qu'un scélérat comme le Génois ait osé faire pendre un Castillan ?... S'il venait ici, je le ferais dévorer, je crois, par mon chien ;... mais non, la bonne bête, elle ne va qu'aux Indiens...

— Et à propos, Cavalleros,... en parlant

d'Indiens... savez-vous bien que s'ils étaient tous comme ce diable de Caonabo les Espagnols pourraient faire leurs paquets et abandonner les terres qui leur appartiennent si justement, puisque le Pape nous les a données?... C'est Satan incarné que ce maudit païen-là:... rien ne lui fait peur!... et par Notre-Dame de Guadaloupe! il faut que Lucifer soit son maître et patron...

— Ojeda le vaut, Ojeda le vaut, vous dis-je, Bustos !... c'est lui qui sait former de belles cavalgadas d'Indiens !... Il a l'intention de les envoyer au marché de Cadix comme on y envoie ces calvalgadas d'animaux qui s'y vendent au temps des foires. Et par mon saint Patron!...

Comme il allait continuer, nos *Encommenderos* (1) aperçurent dans le lointain un Cavalier qui rasait l'herbe de la plaine

(1) Nom qu'on donnait aux Chefs de villages d'Indiens soumis.

avec une telle rapidité, qu'il paraissait devoir être en bien peu d'instans près d'eux. Plus loin encore, on commençait à distinguer quelques hommes à cheval qui allaient beaucoup moins vite, mais qui semblaient galoper en désordre dans la Vega.

— Aux armes! Cavalleros, aux armes! les Chrétiens commandés par le Seigneur Ojeda sont sans doute poursuivis par des milliers d'Indiens. Je pensais bien que ce maudit païen de Caonabo nous jouerait quelque tour. Mais, par le reliquaire de saint Jacques le Mineur! c'est donner double victoire à ces chiens de Sauvages que de courir ainsi devant eux, quand on a une arquebuse et une cotte-de-mailles... Certes, je ne reconnais pas là le Seigneur Ojeda...

— Eh bien, vous le reconnaîtrez tout à l'heure à votre aise, car, si je ne me trompe, c'est lui qui fuit ainsi plus vite que les

autres, rasant l'herbe touffue, comme un daim que poursuivent des chasseurs.

— Il n'est pas seul, et vient en étrange compagnie.

— Ne voyez-vous pas que c'est quelque fille de Cacique qu'il enlève. Je vois d'ici sa couronne d'or qui luit aux rayons du soleil...

— Étrange Princesse, je crois; et dans tous les cas elle ne va guère de son gré... Voyez donc comme elle se débat. Ils tomberont, à coup sûr, si ces mouvemens fougueux durent plus long-temps; et voyez,... voyez comme ils bondissent sur le cheval!

En ce moment le Cavalier arriva à fort peu de distance d'eux, et ils l'entendirent qui criait : — Riche butin, Señores! riche butin! Vive Castille et Leon! Mais le damné veut me mordre; il est temps que j'arrive... Et, par saint Jacques! il me mangerait tout cru, ne pouvant me man-

ger rôti. Quelques instans après, on entendit des cris étouffés de rage, qui se mêlaient à ces cris joyeux. Le Cavalier s'arrêta tout-à-coup dans le lieu où les Espagnols étaient campés, et ils virent clairement ce qui avait excité si vivement leurs conjectures.

Derrière l'intrépide Ojeda, qui était couvert de sueur et de poussière, se trouvait un Sauvage aux formes athlétiques, dont les mains étaient liées par des menottes d'acier éclatant, et dont on avait lié fortement le corps au corps de celui qui le menait en croupe, de telle sorte qu'aucun effort ne pouvait le dégager. Ses yeux noirs lançaient obliquement un feu sombre, car il n'osait les lever; seulement par intervalle sa fureur lui arrachait un cri lugubre, étouffé, toujours suivi d'un mouvement terrible de tout le corps, qui faisait bondir malgré lui son Cavalier...

— Doucement, dit celui-ci en s'affermissant sur sa selle. Je le conduis comme une mariée de Mudejar en croupe sur ma douce haquenée, et il n'a pas l'air d'en être plus joyeux. Cavalleros, connaissez-vous l'oiseau qui chante en ce moment?

Les assistans, muets de surprise, se préparaient à lui faire mille questions, quand les autres Cavaliers arrivèrent au grand galop, criant autant qu'ils avaient de voix : — Vive Castille et Leon! Caonabo le grand Diable d'Enfer est pris!... Et en entendant prononcer son nom au milieu de ces cris joyeux, le Sauvage poussa un long cri de douleur, qui retentit dans la Vega comme le rugissement d'un taureau qui vient d'être blessé; puis il retomba dans un morne silence, qui avait quelque chose de stupide et cependant d'effrayant. En ce moment tous les Chrétiens l'entourèrent, le regardant avec une curiosité inquiète. Mais lui, il ne re-

gardait personne, il ne faisait plus aucun mouvement; il semblait que ce grand cri d'angoisse fût un dernier adieu à la liberté, pour laquelle il avait tant fait; on eût dit que dans ce moment il essayait de changer de courage, prenant celui d'une noble et imposante résignation, parceque la valeur que donne une ardente et persévérante énergie devenait inutile.

— Il paraît, dit Ojeda en voyant son ennemi si calme, il paraît que le Seigneur de la Maison-d'Or a pris un parti que pour mes pauvres reins il eût été à désirer qu'il prît un peu plus tôt; à coup sûr les cordes y ont laissé de rudes empreintes. Au surplus, Seigneurs Cavaliers, continua-t-il en s'adressant aux Espagnols qui venaient à sa suite, et qui se préparaient à renouveler leurs cris, il est temps de laisser quelque repos à ses oreilles : des chaînes, et de fortes chaînes, mais point d'injures; et, par saint Jacques! il s'est montré

assez brave pour qu'on le traite en Roi.
Et maintenant, mes compagnons, sans lui faire de peine par paroles, et surtout sans prononcer son nom, tâchez de séparer de moi cette charmante épousée, qui m'a meurtri de secousses et de coups.

— Très volontiers, s'écrièrent-ils tous à la fois; très volontiers, brave Ojeda, mais à condition que vous nous apprendrez comment se sont faites les fiançailles.

Et en parlant ainsi, quelques uns d'entre eux préparèrent leurs escopettes, prêts à tirer sur le malheureux Cacique, dans le cas où il ferait quelques tentatives nouvelles pour s'enfuir. D'autres s'approchèrent du cheval d'Ojeda; mais il était aisé de voir que, tout captif qu'il était, il imprimait encore de la crainte aux plus braves.

Ils pouvaient à peine croire que le plus redoutable ennemi des Chrétiens fût en leur puissance et dût y rester. En effet,

Caonabo était un de ces hommes extraordinaires qui savent conquérir le pouvoir et le conserver. Vingt fois il avait échappé, par son audace et par son intrépidité, aux embûches de ses ennemis, et quoiqu'il fût chargé de fers, aussitôt qu'Ojeda eut parlé, plusieurs Espagnols se précipitèrent à la fois sur lui, afin de le maintenir tandis qu'on déliait le Capitaine; mais ces précautions étaient tout-à-fait inutiles : il ne fit pas le moindre mouvement pour s'échapper. Seulement alors il regarda ses ennemis, mais ce fut d'un tel regard qu'ils ne purent s'empêcher à leur tour de baisser un moment les yeux.

Garrotté de nouveau, et plus fortement qu'il ne l'avait encore été, Caonabo fut conduit avec une sorte de respect vers un abri de feuillage élevé à la hâte, et sous lequel on lui apporta bientôt à manger, en lui donnant deux Indiens captifs pour le servir ; mais ceux-ci n'approchaient de lui

qu'avec les marques les plus profondes de respect, et c'était presque en tremblant qu'ils lui rendaient les services dont il avait besoin et qu'on leur avait prescrits.

— Croiriez-vous bien, dit Ojeda quand il se fut reposé un instant, et qu'il eut essuyé la sueur et la poussière dont il était couvert; croiriez-vous que ce Chef si redoutable, et dont toutes nos troupes réunies n'auraient pu s'emparer, est ici parceque je lui ai promis les cloches de la Conception?...

A ce mot de cloches, le seul qu'il pût comprendre dans la langue de ses ennemis, les traits du malheureux Cacique prirent une expression si étrange de dédain et de dépit, qu'on eût été tenté de rire de cette physionomie bizarre, où se peignaient tour à tour une confusion grotesque et cependant la douleur concentrée d'une âme forte.

— Ne plaisantez-vous pas, Seigneur

Ojeda? les cloches de la Conception à ce Sauvage! et, par saint Jacques! qu'en prétendait-il faire?

— Apparemment, Seigneur Sanchez, qu'il voulait s'en servir en guise de castagnettes dans ses danses de païen. Mais, je vous le répète, ce sont les grosses cloches de la Conception qui l'ont amené ici. Et alors Ojeda, pour faire cesser leur surprise, leur raconta par quel étrange moyen il était parvenu à s'emparer de la personne du Cacique; et certes nulle histoire, au temps des Amadis et des Palmerin, ne fut plus extraordinaire que celle qui livra à quelques hommes celui contre lequel on aurait fait marcher vainement peut-être des armées.

— Écoutez, Seigneurs Cavaliers, il n'y a pas grand mérite à m'être emparé de cet animal sauvage qui soupire maintenant comme un taureau qu'on écorche; car, Dieu merci, avec le portrait de la Vierge Marie que m'a

donné le Seigneur Évêque de Badajoz, et les bonnes oraisons qu'il a bien voulu m'enseigner, je ne crains ni une flèche de Sauvage ni une balle de Castillan ; mais le Seigneur Caonabo est pour le moins aussi rusé que moi, bien qu'il ait l'air en ce moment d'un ours pris au piége.

Le Seigneur Amiral, comme vous le savez, était fort inquiet de le savoir si près de nous, quoiqu'il y eût une trève; car, par Notre-Dame! nul n'ignore maintenant ce que vaut un coup de maçana appliqué de sa main sur une tête de catholique. Il y avait long-temps que j'étais en repos, il me prit envie d'aller faire visite à ce maître assommeur de gens, une idée plaisante m'était venue. Je ne lui donnai pas le temps de me fatiguer l'esprit, je dis le soir même à ces gentilshommes: Qui veut venir ce soir au bal avec moi chez le Seigneur Caonabo? Et comme c'étaient des gens à ne refuser ni une belle danse ni

un joyeux combat, je leur dis d'emporter leurs lances et leurs arquebuses.

Nous eûmes bientôt traversé la Vega, et c'était plaisir de voir avec quelle surprise chacun nous regardait dans la plaine, nous demandant si nous étions las de vivre,... et au demeurant le Cacique fut très courtois, il nous fit bel accueil : chaque jour c'étaient fêtes nouvelles ; on dansait au son des tambours avec de fort belles damoiselles ayant aux jambes les clochettes que nous leur avons données : et comme ils sont grands admirateurs de ces grelots d'Europe, je parlais toujours de nos cloches et de leur belle harmonie. Caonabo me dit qu'il les avait entendues parler de fort loin ; qu'il avait souvent admiré comme tout le monde leur obéissait, en accourant vers la ville dès qu'on les fait retentir, et qu'il serait merveilleusement satisfait de les entendre résonner de plus près. Vous pensez bien, Seigneurs Cavaliers, que je

lui aurais promis le bourdon de Séville, s'il l'avait demandé.

Je lui promis donc aussi franchement que promet le bourreau de ne pas faire de mal, de lui donner nos cloches de la cathédrale, s'il voulait venir les prendre à Isabelle; et, par ma foi! le bruit lui en tintait si doucement aux oreilles, qu'il se décida à les venir chercher. La compagnie dont il devait se faire suivre était à la vérité un peu nombreuse, et je craignais, dans le cas où je ne réussirais pas, que l'Amiral ne trouvât cette société un peu embarrassante; mais je dis ma bonne oraison, et nous partîmes, marchant à notre gré dans les campagnes fleuries, comme gens que nul souci ne blesse, nous baignant dans les frais ruisseaux qui nous offraient leurs eaux limpides; moi, songeant toujours à mon aventureuse entreprise, eux, sans la moindre défiance... Enfin il y a trois jours, comme nous étions arrivés près de la belle rivière

de Yegua, aux rives couvertes de palmiers, je rassemblai tout mon courage,... et je proposai à la troupe de se jeter joyeusement à l'eau jusqu'à ce que la chaleur du jour fût passée; et puis quand tous ces Sauvages se furent mis à fendre les vagues, comme autant de crocodiles qui se jouent au soleil, je tirai de ma valise ces joyaux que porte maintenant le seigneur Cacique; ce sont, vous le voyez, de belles et bonnes menottes, comme on en fabrique en Biscaye pour les faucheurs du Grand-Pré, hormis que celles-là ayant été faites pour un Seigneur, ont été soigneusement polies. Et pour dire la vérité, du rivage elles luisaient comme fin argent... Ici l'auditoire redoubla d'attention, car il n'était pas facile d'imaginer comment le redoutable Cacique avait pu être chargé de ces fers, lui qui était renommé entre tous par sa force et par son courage.

— Je vous le donne en cent, je vous le

donne en mille, Señores Cavalleros, continua le Capitaine... Mais tout le monde gardait le silence et portait les yeux sur Caonabo, dont les membres robustes et l'air déterminé indiquaient que la moindre résistance de sa part eût rendu impossible le projet d'Ojeda.

— Eh bien! continua celui-ci, puisque vous ne pouvez deviner, je vous dirai que c'est le péché d'orgueil qui a vaincu ce païen. Il a cru que ces menottes d'acier étaient des ornemens de Roi qu'on ne portait qu'aux grands jours; et bref, il a été si joyeux de s'en revêtir, et de monter en cet état derrière mon andalous, pour se pavaner devant ses sujets, que, par l'image de Notre-Dame! la besogne a été plus prompte que je ne l'espérais. Quand il fut donc ainsi derrière moi, paré comme un roi des bagnes, ne pouvant plus faire usage ni des mains ni des pieds, je commençai à caracoler sur le rivage, en fai-

sant mille belles passades devant les Sauvages, qui s'émerveillaient du courage de leur chef, osant ainsi monter sur un animal tout au moins descendu du ciel... Je gagnai joyeusement la plaine, accompagné de ma troupe, et puis peu à peu j'entrai dans les bois, disant à Caonabo de bien se tenir, et qu'il serait un jour bon cavalier. Mais quand nous fûmes derrière les grands arbres, loin de cette armée de diables qui nous eussent lancé mille flèches s'ils eussent connu mon projet, je piquai vigoureusement l'andalous... Le Seigneur Cacique, qui ne portait d'autres hauts-de-chausses que ceux qui lui ont été donnés par notre bonne mère nature, commençait à être fatigué de la course, et il demanda à revenir sur le bord du fleuve pour qu'on pût l'admirer. Je fis d'abord le sourd, chevauchant aussi rapidement qu'on le pouvait faire en ces maudites forêts; puis il me parla âprement, et alors la vue de nos

dagues acérées lui répondit. Il vit bien ce qui en était, et commença à hurler de rage, essayant de lever son bras formidable pour m'en frapper; mais de bonnes cordes l'attachèrent : ainsi garrotté je lui ai fait passer bien des campagnes, évitant les lieux habités, cherchant les plaines désertes... A vous vrai dire, ce joyeux compagnon de voyage n'ayant plus que la langue de libre, me tenait des discours passablement étranges...

Au demeurant, nous n'en sommes pas moins les meilleurs amis du monde; il trouve le trait excellent; et, dans l'intervalle de ses accès de rage, il a bien voulu me le dire, m'assurant qu'en toute sa vie il n'avait vu imaginer un si bon tour, et qu'il serait joyeux de me le rendre.

Mais à coup sûr, Cavalleros, c'est un homme de courage, et, pour tout au monde, je ne voudrais pas qu'on lui touchât un cheveu de la tête : par saint Jac-

ques! de tels hommes ne se rencontrent pas assez souvent pour qu'on n'ait pas quelque respect pour eux... Païen ou Chrétien, c'est un brave, et, n'en déplaise au père Boyl, c'est une religion entre les hommes que la bravoure. Comme il achevait, le Cacique poussa un profond soupir... Il n'avait rien entendu de ce que disait Ojeda; mais, à ses gestes animés, il comprenait parfaitement qu'il était question de l'expédition où l'on s'était rendu maître de lui... et il venait de faire rentrer au-dedans de lui un cri de désespoir.

Ojeda vint alors près de lui, le salua à la mode indienne, et lui dit en caraïbe: — *Ouboutou*, prends courage, demain tu seras sur le bord de la mer...

Quelques jours après l'évènement dont nous venons de parler, ce dialogue avait lieu à Isabelle.

—Oui, docteur Chanca, vous pouvez coucher par écrit, dans votre livre des choses

mémorables avenues dans cette colonie, que le Cacique Caonabo, le Seigneur de la Maison-d'Or, a été pris comme un oiseau dans un trébuchet, et qu'il est, au moment où nous parlons, dans la maison de l'Amiral,... recevant bon traitement de tous ceux qui l'entourent, mais ayant toujours ses belles menottes d'acier de Biscaye, qu'il mord quelquefois de male rage, hurlant quand il entend les cloches de la Conception, comme si c'était Satan en personne qu'on voudrait excommunier.

— Seigneur Ruy Dias, songez bien, je vous prie, que je n'inscris que choses possibles ou avérées.

— Tenez, Docteur, si vous ne voulez pas m'en croire, voila Barrual qui était présent quand on a introduit le Seigneur de la Maison-d'Or chez l'Amiral.

— En doutez-vous, Docteur? en doutez-vous?...Je m'étonne que vous qui ne pensez qu'aux herbes, aux maringouins de l'île,

vous n'ayez pas encore été voir l'oiseau du Seigneur Ojeda... Il est vraiment drôle, ce païen, avec son grand front bronzé qui ressemble à une mitre aplatie... Croiriez-vous bien qu'il ne veut pas manger? Tout à l'heure l'Amiral est entré dans sa chambre; nous nous sommes levés et découverts. Il ne s'est non plus dérangé de la terre où il est assis qu'un dogue ne se lève devant un grand Seigneur; on a eu beau lui répéter que l'Amiral était *Guarapina* ou Chef suprême; il a détourné la tête et fait comme s'il n'y était pas... Mais quelques momens après Ojeda est entré de l'air résolu que vous lui connaissez... et bien entendu nul de nous ne s'est levé; et voilà que la maligne bête s'est dressée sur ses jambes nerveuses en faisant une belle révérence indienne à ce beau coureur de forêts... et puis ceux qui entendent son jargon lui ayant demandé pourquoi il faisait ainsi, il a répondu: — Il faut bien

que ce *Maguacochio* soit un fort grand guerrier, puisqu'il a pu prendre Caonabo... Caonabo l'honore.

— Pas mal, pas mal, Barrual ! ce païen est homme de sens et de haute pensée.

— Par mon saint patron ! ce que je vous conte là n'est rien, et j'aurais voulu que vous le vissiez quelques momens après, quand on lui a amené Nouna-Koali, la petite Indienne qui a été si long-temps malade, et qui vit si tristement ici, allant toujours se promener sur la côte, où elle reste des jours entiers.

Quand la pauvre fille est entrée dans sa chambre, il était presque couché à terre, et, selon sa coutume, fort pensif. Au bruit qu'il a entendu il a soulevé la tête, comme un sanglier de mauvaise humeur; il s'est mis à considérer l'Indienne fort long-temps, et puis, après un moment de réflexion, et sans la regarder davantage, il a dit en son jargon d'idolâtre : — Ah, ah!

c'est Nouna-Koali la folle!... Je croyais qu'elle était morte;... elle est toute semblable maintenant à une âme que tourmente Maboya le mauvais Génie... Après tout ce qu'elle a fait, mieux lui vaudrait ne plus être sur la terre!...

Alors la pauvre jeune fille s'est prise à verser beaucoup de larmes, on aurait presque dit de repentance... Il paraît que ce hideux païen est son parent... Il lui a parlé long-temps d'une voix brève et sans colère,... qui s'est tout-à-coup animée quand il est venu à prononcer le nom de sa femme Anacoana, qu'ils appellent ici la belle Cacique;... et le damné Sauvage finissait toujours sa chanson en répétant: — Mieux eût valu que Nouna-Koali fût morte! Et elle pleurait des discours de ce païen, répétant en son langage que ce n'était point la vie qu'elle aimait... Enfin la grosse colère du Sauvage s'est apaisée; il l'a prise à merci,... de sorte qu'elle le sert mainte-

nant fort affectueusement dans son malheur,... et qu'il lui parle assez humainement, l'appelant bien quelquefois Nouna-Koali la folle,... mais lui disant d'autres fois aussi, en son langage caraïbe: —*Iroupa houali*, ma bonne fille... Et quand elle le voit trop triste, elle lui répond : — *Veiou enourou nono*, le soleil est l'œil qui voit la terre, comme si elle voulait lui faire comprendre qu'il regarde tous ses maux et qu'il en prend pitié.

Au demeurant, elle est allée se jeter hier aux pieds de l'Amiral, en le priant, les mains jointes, de la laisser partir avec le frère de sa sœur, mais libre comme elle l'a toujours été :... c'est un privilége qu'elle conserve à cause des services qu'elle a rendus autrefois à notre première expédition. On dit aussi qu'elle est chrétienne, et que c'est ce qui a décidé l'Amiral à lui accorder sa demande.

— Et il faut qu'il y ait quelque raison

pour cela, car il n'est pas toujours si tendre avec les Indiens quand il s'agit de leur salut, et il les expédie par centaines en Europe, où les pauvres malheureux, exposés en plein marché, ne sont guère mieux traités, je crois, que des bêtes.

— Ah, ah! Seigneur Barrual, son intention, je pense, est bonne; mais le moyen pour aller en Paradis est un peu dur;... et lui qui connaît si bien les textes des saintes Écritures, il devrait se rappeler que Jésus a dit à saint Pierre: « Paissez mes brebis. »

FIN DU TOME TROISIÈME.

Jean Franc. Napione m. le 12 juin 1830 à l'âge de 82 ans, Surintendant des Arch. Roy. de Milan a donné Recherches sur la patrie de Christophe Colomb.

Selon Mr d'Avezac Colomb serait né en 1446 Voy. Année véritable de la naissance de Christ. Colomb. Paris, 1873, in 8

« Colomb... acceptant dans leur exagération les principes de l'école de Ptolémée, tendant directement, vers les Indes par l'Ouest-Sud-Ouest, c'est à dire dans la Région des Grands parallèles, crut avoir atteint son but, lorsqu'il en était encore séparé par la largeur d'un hémisphère. Les Cabot au contraire, calculaient avec plus de vérité que, grâce au diamètre décroissant des Cercles de la sphère en se rapprochant du pôle, la direction du Nord Ouest était la plus courte pour se rapprocher de l'Asie. »

Richard Cortambert, Article sur Cabot. L'Exploration XIIme Année Mars 1882.

Harrisse (Henry) Christophe Colomb, son origine sa vie, ses voyages, sa famille et ses descendants, d'après des documents inédits, tirés des Archives de Gênes, de Savone, de Séville et de Madrid. histoire d'études critiques T. 1r Mars, 1884, G in 8 se vend chez E. Leroux.

Martin Alonzo Pinzon, l'aîné des trois frères et le plus habile ; celui qui eut pu partager les honneurs de Colomb comme il partagea ses périls mourut à Palos de Moguer en 1493.

Il avait écrit à Barcelonne à Isabelle et Ferdinand pour s'attribuer l'honneur de la Grande découverte la réponse sévère des Rois qu'il reçut immédiatement ne contribua pas peu à lui donner la maladie dont il mourut. W. I. affirme qu'il succomba bourrelé de remords. Voir sur les prétentions de la famille Pinzon. Muños hist del nuev. mundo l. IV sect. 14. Il y a encore à huelva quatre ou cinq branches de la famille des Pinzon. Cette famille célèbre d'ailleurs à juste titre attribuait à son chef l'idée de naviguer vers les contrées situées à l'ouest, d'après une prophétie du temple de Salomon !

Allegretto Allegretti. Diarj Senesi Muratori, Hist. Script. Ce fut cet écrivain contemporain, qui répandit en Italien et par conséquent en Italie la grande nouvelle, Dec. 1493.

Avant le 1er voyage Diego Colomb dut demeurer au couvent de la Rabida la première lettre de Christophe à son fils est du 21 novembre 1504 et datée de Séville. Dans quelques unes de ses lettres Christophe Colomb finit ~~les lettres~~ par ces paroles de tendresse tu padre que te ama mas que á si. Diego Colomb fut nommé page du prince D. Juan le 8 mai 1492. par la Reine Isabelle; le 18 fevrier 1498 il est nommé à la suite de son frère hernando page de la Reine qui se trouvait alors à Alcala de henares. dès le 23 Avril 1497 il avait été désigné pour héritier du Majorat de son père. Dans l'institution de ce majorat, il est à remarquer qu'on remercie le tout puissant d'avoir donné à l'Espagne (grace au travail de Colomb) Ayti y los Monicongos de Cipango; c'est le grand navigateur lui même qui parle par ~~cette pièce~~ en date du 22 fev 1498, il nomme son héritier Diego Colomb. Ce fils ainé de l'amiral est nommé Contino du palais le 15 novembre 1503 aux emoluments de 50,000 maravedis par an, son ~~on de~~ c'est naturalisé dès le 8 fevrier 1504. Dans le testament et Codicile de Ch. Colomb en date du 19 Mai 1506 (Valladolid) Diego est constitué héritier Universel à la charge de remplir divers legues

Il donne entre autre 150,000 maravedis de rente à Barthelemy et 100,000 seulement à D. Diego parce qu'il est d'Eglise. la mère de D. hernando est chaleureusement recommandée. Dès le 2 de juin 1506 le roi ordonne au Commandeur Ovando de payer à l'amiral D. Diego, les sommes en ce qui lui reviennent par suite de la mort de son père. les choses toutefois ne s'étaient point passé au gré de D. Diego, il écrit au Roi D. Ferdinand et celui-ci le dissuade de le venir trouver à Naples, parce qu'il va retourner en Espagne: par cette lettre, en date du 26 nov. 1506, il regrette que D. C. ait eu des motifs de plainte à émettre. Le 29 Oct. 1509, le Gouvernement des Indes est conféré par les instructions données à Diego Colomb, Valladolid 3 mai 1509. On devine parfaitement qu'il va être désormais le sort des Indiens, Ferdinand veut qu'ils soient bien traités, mais il veut aussi qu'ils se soumettent aux usages des Européens - eux-mêmes les Européens, qui vont là-bas pour acquérir de l'or après un court séjour aux îles, il ne faut pas les laisser revenir en Espagne!..

Le Dr Chanca qui accompagna Colomb
en qualité de médecin, et qui a donné
une trop courte relation de son premier
voyage le suivit à sa deuxième expédition
il eut prodigieusement de travail et se
plaignit de la foiblesse de ses émoluments;
Colomb, en réclamant pour lui, nous
fait connaître un usage étrange:
le Médecin de l'Armée au XVIme siècle
recevoit un jour de la solde générale
Cela n'avoit lieu toutefois que, là où
le Souverain commandait en
personne. Voy. Navarrete. T. 1.

La maison et le tribunal de la Contratacion furent
fondés par ordonnance datée de Alcala de Henares
le 20 janvier 1503, pour apporter ordre et mesure aux
choses de commerce, surtout en ce qui concernait
les pays nouvellement découverts. En 1508, 22 mars,
Americ Vespuce fut choisi pour être Piloto mayor
de la Casa de Contratacion aux appointements de 50,000
maravedis. hist. de la Nautica de Navarrete p. 182

Selon D. Jozé Maria de la Torre, les 4 îles Lucayes s'appelaient peut être aussi Yucáyas, la plus remarquable d'entre elles est Guanahani (que l'on appelle aujourd'hui S. Salvador ou del Gato; on voit aussi à peu de distance le Groupe des îles Bimini ou de Buyoca: c'était là que se trouvait cette fontaine de Jouvence, dont parle Pierre Martyr d'Anghiera dans ses décades.

Voy. Compendio de Geografia fisica, politica estadistica y comparada de la Isla de Cuba Habana, 1854, in 8.

D. Jozé G de Arboleya a pub. El Manual de la Isla de Cuba. Il y donne une dissertation sur la route que Washington Irving prete à Colomb. Mr de la Torre n'admet pas cette opinion et il a fait un voyage uniquement dans le but de vérifier les incidents de ce voyage.

Diego Colomb, frère de l'Amiral, est naturalisé des royaumes de Castille et de Léon en raison des services rendus par lui à la Couronne, par ordonnance du 8 février 1504, le tout pour qu'il puisse jouir librement des bénéfices ecclésiastiques, qui lui seront concédés.

Le Suire. Le nouveau monde ou Christophe Colomb, poëme Paris, an VIII, in 8.

La fameuse Mme Duboccage (Marie Anne) née à Rouen le 23 novembre 1710, morte en Juillet 1802 vint au monde à Rouen, Elle était fille d'un honorable négociant nommé Lepage; elle épousa en 1727 Mr Fiquet Duboccage receveur des tailles à Dieppe et résida à Rouen jusqu'en 1733. Son buste fut couronné le 30 Germinal an 11 dans la séance publique du Lycée des arts. – Forma venus, Arte Minerva.

Voy. un long art. sur cette femme célèbre dans les mém. biogr. et littér. de Ph. J. E. V. Guilbert Rouen 1812. 2 vol. in 8.

Mme Duboccage vivait dans la plus douce intimité avec Bréquigny de l'acad. fr. auteur des Révolutions de Gênes, des Réflexions sur l'éloquence des orat. grecs, de la dissertation sur Mahomet, et ce qui est bien autrement important de la table chronologique des diplomes, il mourut à 80 ans le 3 juillet 1795. Il ne fut pas témoin des triomphes de sa vieille amie.

G. Jones. The history of ancient -
America anterior to the times of Colum-
bus. London, 1843, in 8.

Il existait à ce qu'il paraît une grande analo-
gie entre la langue Maya et la langue Sibo-
ney ou Lucaya. voy. de la Torre.

Colomb déclare dans une de ses lettres à son fils qu'il n'a jamais eu de meilleurs amis que ses frères. Barthelemy parait être celui pour lequel il eut les plus vives sympathies, nommé Adelantado, Il fut pourvu le 10 juillet 1511 de l'Ile de la Mona, en toute propriété avec les Indiens qui y résidaient outre les 200 Indiens qui lui avaient été donnés précédemment.
Lorsque Barthelemy fut mort, Diego Colomb reçut le titre d'Adelantado, à sa place, par lettre du 16 janvier 1515.

Le fameux géographe Pedro de Medina naquit à Séville en l'année même où Colomb revint du nouv monde (1493) il s'occupa pendant quelque temps de science maritime et commença à écrire son arte de Navegar en 1545 il le fit imprimer à la fin de cette année, il fut pub. de nouveau en Espagne ~~en~~ 1552 et 1561. Michel Coignet le traduisit en 1578.

Le 14 décembre 1855 est mort le Bon de Bonefoux ancien Capitaine de vaisseau, auteur d'une vie de Christophe Colomb, qui peut être consultée pour la partie Nautique. M.r de Bonefoux est décédé à Paris à 74 ans; il avait été directeur des écoles navales d'Angoulême et de Brest, il est auteur d'une histoire de la Guyane et d'un dict. de la Marine.

Philoponus (honor) Nova Typis transacta navigatio. Novi orbis indiæ occidentalis admodum reverendiss. P.P. ac DD. Domini Buelli Cataloni Abbatis montis Serrati et in universam americam legati. Sociorumque Monach. Sti Benedicti dimissi p. S. Alexand. VI Anno Christi 1492.- Nunc primum e variis Script. in unum Collect. et figuris Ornata Sans lieu, 1621, in fol.

Ce livre curieux renferme 18 planches. J'ai donné dans la biographie Didot un Article sur le P. Buil, ce moine turbulent qui rendit si amers les débuts de la carrière de Colomb.

Le Cardinal Ottoboni, neveu du pape avait composé un Opera dont Christophe Colomb était le héros, il fut représenté à Rome vers 1690. le duc de Nevers l'avait ridiculisé. lettres de Mme de Sévigné. t. XI. p. 21.

Frankl. poeme allemand publié à Vienne sur Christophe Colomb, avec le portrait de la Collect. d'Ambras.

Orazione in lode di Cristoforo Colombo discopritore del Nuovo mundo con note storiche ed una dissertazione intorno la vera patria di lui. Sans nom d'auteur. Milano, 1825, in 8. portr. grav. par Guis. Buccinelli.

Patria e biografia del grande Ammiraglio D. Cristoforo Colombo de' Conti e Signori di Cuccaro Castello della Liguria nel Monferrato Scopritor dell' America rischiarita e comprovata dai celebri Scrittori Gio. Francesco Conte Napione di Coconato e Vicenzo de Conti autore della storia del Monferrato coll'agiunta di nuovi documenti e schiarimenti. Roma, 1853–54, avec un portrait gravé p. Gius. Caroccii

Francesco Cancellieri Notizie storiche di Cristoforo Colombo di Cucaro nel Monferrato Roma, 1809, portr. de Petrini.

Felice Isnardi Sulla patria propriamente detta di Cristoforo Colombo. Pinerolo, 1838.

Le portr. donné par Muñoz est de Fernando Selma, d'après un dessin de Mariano Maella.

Portraits de Christophe Colomb par Mr Feuillet de Conches. J'ai lu cette dissertation ms. le 8 aux février 1856; elle se composait de 47 colonnes de la grosse écriture de l'auteur.

Persico sculpteur à Naples avait en 1843 un beau groupe en marbre représentant Colomb avec une figure allégorique.

On a de Fontenelle une petite brochure posthume int. <u>Lettre à une Dame sur la nudité des Sauvages</u>..

Güell y Renté (D. Jozé) est né à Cuba, mais fils d'Européens, il a donné en 1856 les <u>Leyendas Americanas</u> dans lesquelles il a tenté d'introduire en prose la mythologie d'haïti à propos de Guacanagari. et d'Anacaona : Quibian vient ensuite. Quelques unes de ses métaphores sont violentes nous dit un de ses critiques, c'est bien de la bonté. Mr Güell y Renté a fait aussi des poésies et une publication intitulée: <u>pensamientos Christianos</u>. Le Moniteur si j'ai bonne mémoire a pub. une trad. des Leyendas en français-Caraïbe.

Les anciens habitans de l'île de Cuba ne sont peut être pas complètement anéantis, ils résident surtout à Caney, pueblo où la race n'est peut être pas néanmoins aussi pure qu'à Santa Rosa et à Tiguabos. M. de la Torre assista en 1845, aux fêtes de Caney, à la danse des Indiens et l'on comptait encore au delà de 50 individus de race pure. Maisi paraît être aujourd'hui la localité où il est important de diriger des fouilles, c'est dans ses environs que l'on rencontra des vestiges de grands monuments des squelettes et des ustensiles appartenant à ses anciens habitans. Ces hommes demi civilisés ne pouvaient être les Caraïbes. Je ne vois pas le nom d'Igneri dans Pierre Martyr. Je ne le rencontre pas dans M. de la Torre.

En 1842. On connaissait en france 9 poëmes roulant Sur Jeanne d'Arc. Jadis, au temps de ma verte jeunesse, j'ai eu le désir de faire une œuvre d'imagination Sur ce merveilleux Sujet, c'était après avoir terminé *Ismael*... après les belles pages de Michelet, ce serait un Sacrilège; l'art uni à la vérité est Saint!